



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

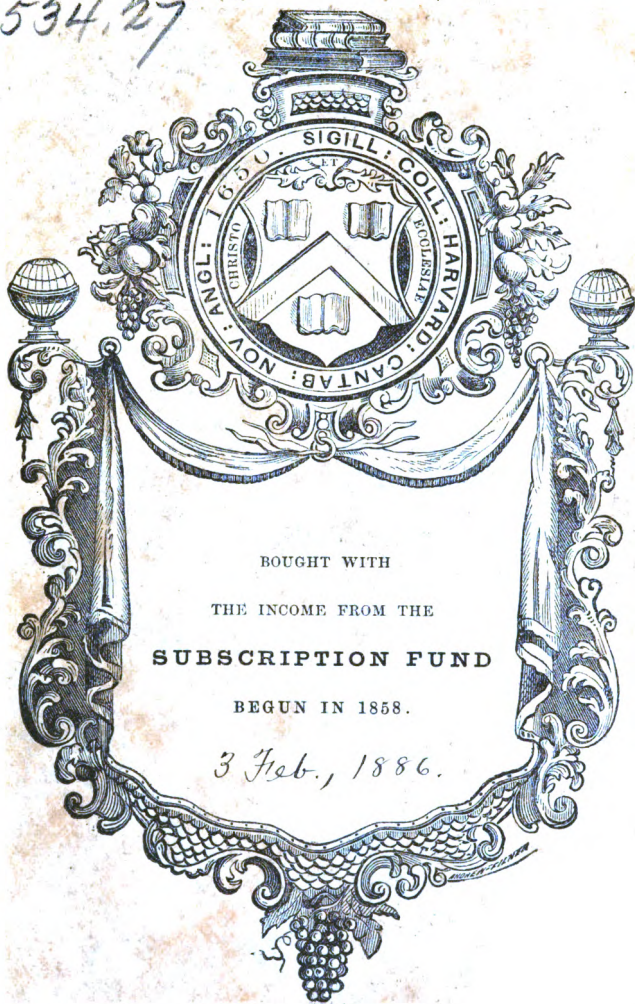
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

HD WIDENER



Hw B9Kw W

89534.27











Œ U V R E S

*D E*

S C A R R O N.

TOME CINQUIEME.



Ce volume contient ;  
*Les deux suites du Virgile travesti,*  
*Le Typhon, ou la Gigantomachie.*

Œ U V R E S.

D E

S C A R R O N.

NOUVELLE ÉDITION;

*Plus correcte que toutes les précédentes.*

TOME CINQUIÈME.

<sup>c</sup>  
A P A R I S ,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

M. DCC. LXXXVI.

39534.27

FEB 3 1886

*Subscription fund.*

A SON ALTESSE ÉLECTORALE  
DE BAVIERE.

**M**ONSEIGNEUR,

*C'EST abuser des momens précieux de  
VOTRE ALTESSE ÉLECTORALE,  
que de lui présenter la suite du Virgile Travesti  
en vers burlesques. Cette manière d'écrire tombe  
en friche dans la République des Lettres, et n'a  
presque plus de partisans. Si par malheur  
VOTRE ALTESSE ÉLECTORALE  
lui refuse sa protection, le pieux *Ænée* n'a qu'à re-  
noncer à la glorieuse entreprise de voir son cher *Asca-*  
*gne*, l'original parfait des enfans gâtés, sur le trône  
de ce bon pays de *Cocagne* qu'arrose le *Tybre*. C'est  
dans cette vive appréhension, MONSEIGNEUR,  
(quoique folble imitateur de l'illustre *Scarron*, qui  
a si heureusement commencé l'embarquement de ce*

Tome V.

A

E P I T R E.

*pieux seigneur) que j'ose supplier VOTRE ALTESSE ÉLECTORALE de le protéger. C'est l'unique moyen de lui épargner les nouvelles occasions de guerre qu'il va courir parmi les savans ; celle des critiques n'est pas la moins périlleuse. Cependant, MONSEIGNEUR, ce bon sire m'assure qu'il trouvera moins de peine à se défendre contre les prétendus beaux génies du siècle, si VOTRE ALTESSE ÉLECTORALE ne l'abandonne pas, qu'il n'en trouva à terrasser son irréconciliable rival, le redoutable Turnus. C'est, MONSEIGNEUR, la grace que je prends la liberté de demander à VOTRE ALTESSE ÉLECTORALE pour ces restes infortunés de la grandeur de l'ancienne Troye, dont Ænée et sa suite sont les seuls flambeaux. Joignez-y, s'il vous plaît, celle de me croire avec un très-profond respect,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ÉLECTORALE,

Le très-humble et très-obéissant  
serviteur,  
MOREAU DE BRASEL.

## AVERTISSEMENT.

**A**Mi lecteur, on dit que pour se conformer à la mode, il vous faut une préface toute des plus amples, afin de vous prévenir en ma faveur. Oh ! comment diable voulez-vous que je m'y prenne pour vous faire trouver bon ce que je sais que vous trouverez mauvais, quand ce ne seroit que pour vous donner dans le monde un air de critique ou de bel-esprit, c'est la même chose ? Ma foi, à bon marché faite, la meilleure préface que je puisse vous donner est dans mon exorde. Au surplus, si vous êtes connoisseur, vous excuserez un homme qui à la rage d'être auteur. Si vous ne l'êtes pas, tant pis ; outre que vous voudrez qu'on s'oye le contraire, c'est que vous donnerez la torture à mon livre pour vouloir contrefaire le savant. Croyez-moi, mon cher lecteur, en ce cas n'achetez pas cette suite du *Virgile Travesti* : si cependant vous en avez fait la folie, ne regrettez pas votre argent, mais vengez-vous de cette inutile dépense, en destinant ce livre, malheu-

iv      *AVERTISSEMENT.*

reux de ne pas vous plaire, à l'usage qui convient aux mauvais livres. Voilà, mon cher et bien-aimé lecteur, tout ce que vous aurez de moi, après l'assurance certaine que je vous donne que je fais tout à vous.

LE

# VIRGILE TRAVESTI.

CONTINUATION

*DU LIVRE HUITIÈME.*

**O** le nigaud , le polisson ,  
Le grand benêt , le limaçon ,  
Plus froid que la plus froide glace !  
Crois-tu pouvoir remplir la place  
De l'inimitable Scarron ?  
Veux-tu passer pour fanfaron ?  
Pour un poète ridicule ,  
Plus opiniâtre que mule ?  
C'est bien à toi , chétif balon ,  
De vouloir au sacré valon  
Incorporer ta corpulence ,  
Après un auteur d'importance ;  
Auteur plaisant , mais renommé ,  
De tous savans fort estimé ,  
Que le roi vit toujours sans peine ,  
Et même avec plaisir la reine :  
Aussi-bien que des courtisans ,  
Des chanceliers , des présidens ,  
Des ducs et maréchaux de France ,  
Il fut louangé d'abondance.  
Il brilla chez les Hollandois ,  
Les Allemands , les Suédois ,  
Chez les latins , gens pacifiques ,  
Gens naturellement comiques ,  
Aimans la vie et le repos ,  
Laissans la guerre à faire aux sots.  
Son nom fut jusqu'en Valaquie ,  
Dans l'Archipel , dans la Turquie ;  
Où l'on dit que le grand-seigneur ,  
Quand il est dans sa belle humeur ,

A 3



Ou bien sur sa chaise percée,  
 Chaise souvent favorisée,  
 Prend un Virgile dans sa main,  
 Pour se tenir l'esprit serein,  
 Et toujours le nourrir de joye.  
 Là, sa belle ame se déploye,  
 Et se fait connoître en détail,  
 Par l'un ou l'autre soupirait,  
 Chez le grand Cham de Tartarie,  
 Et chez le Czar de Moscovie,  
 Chez le Perse et chez l'Indien,  
 Chez l'Arabe et l'Égyptien,  
 Enfin dans la machine ronde,  
 Qui comprend l'un et l'autre monde,  
 Scarron de tous est honoré,  
 Chéri, couru, même admiré.  
 Eh ! tu voudrois, ne t'en déplaie,  
 Comme un Jean-logne, ou comme un Blaise,  
 Sur l'Hélicon en idiot  
 Te manifester pour un sot,  
 Pour un Iroquois, un sauvage,  
 En suivant si grand personnage,  
 En imitant si digne auteur,  
 Du boufonisme, tout l'honneur &  
 As-tu pour la plaisanterie  
 Un fond de polissonnerie.  
 Tout prêt dans ton petit cerveau,  
 Assez gaillard, assez nouveau,  
 Pour ne pas craindre une déroute,  
 En voulant marcher sur sa route ?  
 Crois-moi, garde tes quolibets,  
 Tes rebus et tes sobriquets  
 Pour les habitans de la Seine,  
 Fréquentans la Samaritaine.  
 Est-ce à toi, Poète crotté,  
 De te donner la liberté  
 D'entrer en lice avec ton maître &  
 Sans toi l'on voit ici paroltre  
 Assez d'auteurs aiffés, bernés,  
 Assez d'imprimeurs ruinés,  
 Assez d'ouvrages méprisables,  
 Assez de livres pitoyables....  
 Ate là, monsieur Boratour,  
 Vous êtes de mauvaise humeur &

Vous me prenez pour une cruche ,  
 Pour un pied plat , pour une autruche ,  
 Un idiot , un sot enfin ,  
*Concedo* : rien n'est si certain.  
 Savez-vous ce que je sais faire ?  
 Si je sais parler , ou bien braire ?  
 Si mon esprit est de travers ?  
 Si je sais mal tourner un vers ?  
 De Scarron , ce grand personnage ;  
 Je connois trop bien le ramage ,  
 Pour me flatter de réussir  
 En le suivant dans mon loisir.  
 Il faudroit , la peste me tue ,  
 Avoir tout-à-fait la berlue ,  
 Autrement perdu la raison ,  
 Et me donner pour un oison.  
 Je ne suis pas encor si bête ,  
 Si sot , si dépourvu de tête ;  
 Je ne suis pas des partisans  
 De la fumée et de l'encens ,  
 Pour encenser ainsi ma veine ;  
 Je ne bus jamais d'hipocréne ,  
 Et je m'en tiens à l'hypocras ,  
 Boisson des dieux dans leurs repas ;  
 Autrement de la malvoisie ,  
 Ou nectar , à la fantaisie  
 De celui qui veut en parler.  
 Pour ma rate désopiler ,  
 Je veux chanter d'un ton grotesque ,  
 Suivant de loin le ton burlesque  
 De Scarron , maître dans cet art ;  
 De l'*Ænéide* plus du quart ,  
 Car c'est le tiers que je veux dire.  
 Muse qui m'excitez à rire ,  
 Muse bouffonne , prenez soin  
 De votre élève en ce besoin !  
 Courage , petite bavarde ,  
 Mon amour et mon égrillarde !  
 Recherchez votre belle humeur ;  
 Il s'agit de me faire honneur ,  
 Et de me mettre sur la trace  
 Qui conduisit sur le parnasse  
 Cet esprit rare et merveilleux ,  
 Toujours gai , jamais songe creux ,

Ce maître en fait de parodie,  
 Qui chez Evandre, en Arcadie,  
 Laisa le pieux *Ænéas*  
 Prendre un tantinet ses ébats,  
 Et ménager une alliance  
 Dont il<sup>a</sup> avoit grande espérance.  
 Donnez-moi le tout et le ton  
 Propres pour le conteur boufon;  
 Plus une dose de mémoire,  
 Pour prendre le fil de l'histoire  
 Où, ce facétieux humain  
 A voulu rester en chemin.  
 Je crois que ce fut dans un temple,  
 Où ce Troyen montra l'exemple,  
 Prenant en main un encensoir  
 Qu'il ne put mettre à son devoir.  
 Car en ébranlant la machine,  
 Il avoit sur sa droite échine,  
 Même par-dessus les autels,  
 Versé les charbons immortels,  
 Dont il avoit percé la nape  
 Du très-vénéral Esculape:  
 Ou bien celle d'un autre dieu  
 Que l'on révéroit dans ce lieu:  
 Car dans toute cette Italie  
 Grande fut toujours la folie,  
 Comme la superstition,  
 Qui paroît à chaque action.  
 Du temple il fut se mettre à table,  
 Où, d'un air tout-à-fait aimable,  
 Il fit les honneurs du festin  
 Qu'Evandre donna ce matin.  
 Il but toujours à tasse pleine,  
 Fit le boufon, et la Syréne,  
 Chanta la petite chanson,  
 N'épargna Cloris ni Fanchon,  
 Dans les contes qu'il fit pour rire,  
 S'il ne fut pas jusqu'à médire,  
 Peu s'en fallut, je le sais bien,  
 Quoique Maron n'en dise rien.  
 Après le pieux fils d'Anchise,  
 Fut vite changer de chemise,  
 Se donner deux coups de rasoir,  
 Sur ses souliers mettre du noir,

De la poudre sur sa perruque ,  
 Et son rabat blanc sur sa nuque.  
 Pour se préparer au départ ,  
 Car il se faisoit déjà tard ,  
 Il ordonna qu'à fond de cale  
 On fermât son sac et sa mâle ;  
 Son pot à pisser tout fin neuf ;  
 Et cinq ou six livres de bœuf ,  
 Pour faire du bœuf à la mode ,  
 Selon l'usage et la méthode  
 Des cuisiniers de ce tems-là.  
 Puis tout courant il s'en alla  
 Faire ses adieux dans la ville ,  
 Ce qui n'étoit pas fort utile ;  
 Car quoiqu'il ne fût pas connu ,  
 Il vit le gros et le menu.  
 Ensuite il fut en diligence  
 Etaler sa vive éloquence  
 Au bon roi des Arcadiens ,  
 L'assurant qu'il auroit des siens  
 Aussi grand soin que de sa troupe ;  
 Qu'en tout tems ils auroient la soupe ,  
 Et bon pain de munition ;  
 Enfin avec attention ,  
 Il fut ravitailler sa gourde ,  
 Et paya ce roi d'une bourde ,  
 Ou d'un compliment d'amitié ,  
 Dont il ne tint pas la moitié.  
 La bourde étoit une assurance  
 D'une éternelle bienveillance ,  
 D'une sincère et tendre ardeur  
 Qu'il disoit sentir dans son cœur  
 Pour le généreux prince Evandre.  
 N'est-ce pas erreur de prétendre  
 En ces tems-là , comme en ceux-ci ,  
 De trouver un fidèle ami ?  
 Force dehors , force grimace ,  
 Embrassade dans la bonace ;  
 Mais le vent vient-il à changer ,  
 Peut-on prévoir d'être en danger  
 De servir un jour de ressource  
 Par son crédit ou par sa bourse ?  
 Adieu la tendresse et l'ami :  
 Heureux s'il n'est pas ennemi ,

Et si refusant ses services ,  
 Il ne rend pas mauvais offices.  
 Le bon monarque Evandre crut  
 Dans ce tems-là ce qu'il voulut :  
 Comme il n'est pas fort nécessaire  
 Que j'en fasse ici mon affaire ,  
 Retournons à notre Troyen ,  
 Qui des mieux trouva le moyen  
 D'enjoller ce roi d'Arcadie  
 Par sa charmante mélodie.  
 Il en eut bel et bon renfort ,  
 Avec quoi marchant vers le port ,  
 Il mit ses troupes en bataille ,  
 Près du revers de la muraille ,  
 Pour leur éviter les gros vents  
 Qu'il faisoit sur mer dans ce tems.  
 Pendant que son infanterie  
 Et toute son artillerie ,  
 J'entends celle de ce tems-là ,  
 Comme béliers , et *cætera* ,  
 Ainsi que des harengs en caques ,  
 Dans des vaisseaux et des caraques  
 S'arrangeoit pour se mettre en mer ,  
 En attendant la pleine mer ,  
 Afin de commencer voyage ,  
 Notre *Ænéas* fait du rivage  
 Partir huit ou dix escadrons  
 De cuirassiers , de lancerons ,  
 Tant des troupes Etruriennes ,  
 Que Toscanes , Arcadiennes.  
 Chacun portoit botte de foin ,  
 Pour s'en servir dans le besoin ,  
 Avec un picotin d'avoine ,  
 Peut-être une once de bétoine  
 Pour prendre en guise de tabac ,  
 Quand on coucheroit au bivouac.  
 Après l'exercice , les marches ,  
 Evolutions , contre-marches ,  
 Achate et le brillant Pallas  
 Accompagnèrent *Ænéas* ,  
 Qui de crainte d'une déroute ,  
 Toujours répétoit ce qu'en route  
 Chaque chef devoit observer ,  
 Pour qu'en ordre on pût arriver.

Vous dirai-je que dans la plaine  
 Les habitans tous hors d'haleine  
 Vinrent faire tristes adieux ,  
 Chagrin au cœur , larmes aux yeux ,  
 A leurs parens , à leurs confrères ?  
 On voyoit là pères et mères ,  
 Le verre et la bouteille en main  
 Avec une croûte de pain ,  
 Buvant sous le vin de partance ,  
 En racontant leur doléance.  
 Marche , fut dit de main en main ,  
 Puis le tout se mit en chemin ,  
 En témoignant brillante joye  
 D'être utile aux restes de Troie .

Ænéas retournant au port ,  
 Résolu de monter son bord ,  
 Vit de loin sur une rivière ,  
 Un bois de forme irrégulière ,  
 Richement muni de lapins ,  
 Quoique ce ne fût que sapins .  
 Ce bois formant une colline ,  
 Fut jadis par dame Sabine ,  
 D'où nous vient le peuple Sabin ,  
 Consacré pour le dieu Silvain .  
 Tarcon sous son épais feuillage  
 S'allongeant jusques au rivage ,  
 Y campoit avec tous les siens ,  
 A gauche des Etruriens :  
 Ænéas pour sa bien-venue ,  
 Vouloit le passer en revue ,  
 Et le faire marcher au port ,  
 Afin de revirer de bord :  
 Dame Vénus , sa bonne mère ,  
 Lui paroissant dans l'atmosphère ,  
 Jambe de çà , jambe de là  
 Sur un nuage , lui parla  
 En ces termes pleins de tendresse :  
 Mon cher fils , je tiens ma promesse ,  
 Point de chagrin , point de souci ,  
 Ta bonne mère en ce lieu-ci  
 Va te niper de bonnes armes ,  
 Qui coûteront un jour des larmes  
 Aux ennemis de ton repos ,  
 Qui ne feront pas de vieux os .

Si, malgré le destin contraire,  
 Ils se font toujours une affaire  
 D'empêcher que chez le Latin,  
 Naturellement fagotin,  
 Tu ne puisses prendre racine,  
 Ni mettre en repos ton échine.  
 C'est mon époux le dieu Vulcain,  
 Qui forgea de sa propre main  
 Ce brillant attirail de guerre,  
 Qui n'a pas son pair sur la terre.  
 Suis donc le conseil de Vénus,  
 Et va, mon fils, trouver Turnus:  
 Avec lui combats et ferraille,  
 Tête à tête, ou bien en bataille,  
 Sans craindre que ce gros vilain  
 Puisse jamais percer ton sein  
 Avec sa tranchante allumelle.  
 Va-lui ravir cette pucelle,  
 Cette fille du roi Latin,  
 Malgré l'effort du Laurentin.  
 Après ces mots, d'une accolade,  
 Pour dire mieux, d'une embrassade  
 Elle honora son digne fils;  
 Puis sous un chêne vis-à-vis  
 Elle attacha ces belles armes,  
 La cuirasse, la cote-d'armes,  
 Le casque, avec le baudrier,  
 Le sabre et le grand bouclier,  
 Dont Ænéas, par parenthèse,  
 En fut si fort transporté d'aise,  
 Que, sans savoir ce qu'il faisoit,  
 Il rioit, chantoit et dansoit  
 Une espèce de sarabande,  
 Qui pour-lors fut de contrebande  
 Tant et si mal il la dansa.  
 Dame Vénus voyant cela,  
 Lui laissa passer sa folie,  
 Pour un général peu jolie.

Après qu'Ænéas eut dansé  
 A-peu-près comme un insensé,  
 Il prit ce casque si terrible,  
 Qui devoit être si nuisible  
 À ses ennemis les Latins,  
 Les Rutulois, les Laurentins.

Il portoit une grosse aigrette  
Plus reluisante que sa brette ,  
D'un beau rouge imitant le feu ,  
Finissant par un ruban bleu ;  
Je ne sais pas s'il fut céleste ,  
S'il fut turquin , point ne conteste  
En ce que je ne sais pas bien ,  
Car mon Virgile n'en dit rien.  
Il prit après la grande épée  
Que Vulcain avoit bien trempée  
Dans de bon vinaigre rosat ,  
Pour qu'elle eût couleur d'incarnat.  
Ensuite il vint à la cuirasse ,  
La peste ! c'étoit une masse  
D'un airain tout des plus pesans ,  
Des mieux granés , des plus luisans ,  
Presque de couleur du nuage  
Dans lequel Phébus fait voyage ,  
Quand il veut priver les humains  
De ses rayons doux et benins.  
Il la prit avec sa bretelle ,  
Et la mit sur son escarcelle.  
Il examina les cuissars ,  
Les gantelets et les brassars ,  
Qu'il trouva de mode nouvelle ,  
Tirant sur couleur isabelle ,  
Fabriqués d'un riche métal ,  
Et rehaussé par-tout d'émail.  
Un peu trop lourde étoit la lance ,  
Quoiqu'elle eût fort belle apparence.  
Splendide étoit le baudrier.  
Mais l'ouvrage du bouclier  
Étoit la huitième merveille ,  
D'une beauté , mais sans pareille ,  
Difficile à mettre en écrit ,  
A-moins d'un transcendant esprit.  
Vulcain de deviner se pique :  
Aussi dans sa vaste boutique  
Avoit-il sur ce bouclier ,  
Pour faire valoir son métier ,  
Mis l'arbre généalogique ,  
En ouvrage à la mosaïque ,  
De tous descendans d'Iulus ,  
A commencer par Romulus ,



Ce bon et brave gentilhomme ,  
 Qui fut le vrai parrain de Rome ,  
 De Rome qu'on chomme aujourd'hui  
 Comme la nourrice et l'étui  
 De tant de braves capitaines ,  
 De tant et tant de têtes pleines  
 De grand savoir en bien , en mal ,  
 De Rome cét original  
 De bonnes , de mauvaises choses ,  
 Où des montagnes sont enclosés ;  
 Dont le grand et vaste circuit  
 Demande un jour , même une nuit ,  
 Des plus grandes qui soit au monde ,  
 Pour en faire au juste la ronde :  
 Mais revenons au bouclier  
 Qu'il faut ici versifier ,  
 Pourvu pourtant que je le puisse ,  
 Sans que mon esprit s'étourdisse ,  
 Sans que j'en perde la raison ,  
 Et que rime vienne à foison :  
 D'abord paroissoit une louve ,  
 Qui deux petits marmousets couvè :  
 Cette louve faisoit le tronc  
 De cét arbre si gros , si long ,  
 Qui fait la généalogie  
 D'Ascagne , qui s'est élargie  
 D'une toise , voire de deux ;  
 En hommes vaillans , généreux .  
 Ces deux marmousets , quoique frères ,  
 Furent cependant deux faux frères ,  
 Différens d'esprit et d'humeur ,  
 Et n'avoient pas le même cœur .  
 Le cadet fut nommé Romule ;  
 Il tenoit un peu de la mule ,  
 Ce que l'on connut quand Remus ,  
 Son aîné portant nez camus ,  
 Fut par lui mis tout en javelle ,  
 Au sujet de mince querelle  
 Entr'eux deux pour les fondemens  
 D'une enceinte de bâtimens ;  
 Un docteur qui feroit l'habile ,  
 Diroit une enceinte de ville ;  
 Mais pour moi qui ne le fais pas ,  
 De bâtimens je fais grand cas :

Car sans eux il n'est point de ville ;  
 Sans ville , l'homme est inutile ,  
 Sans esprit , sans ame et sans voix ,  
 Et ce n'est plus qu'un villageois ,  
 Comme l'est et sera le maire  
 Noiroi , cet homme atrabilaire ,  
 Qu'après Châlons , en un seul mot ,  
 Je définis du nom de sot.

Attenant il avoit mis Rome ,  
 A-peu-près , et quasi tout comme  
 Rome nous paroît aujourd'hui.  
 Là , l'enlèvement inoui  
 De jeunes filles ses voisines ,  
 Que pour-lors on nommoit Sabines ,  
 Se faisoit voir en grand relief ,  
 Dont leur roi montra grand grief ,  
 Si grand , que , quoique débonnaire ,  
 Il voulut venger cette affaire ,  
 Qui pour le romain sonnoit mal ;  
 Car il y parut animal ,  
 Mais animal à toute outrance ,  
 Dont il fut fort blâmé , je pense ;  
 Et même en tout tems le sera  
 De qui cette histoire lira.  
 Onc ne fut telle effronterie ,  
 Ni si grande piraterie ,  
 Contre le sexe féminin ,  
 Qui pour le coup ne fut pas fin ;  
 Car j'ai lu cette espièglerie ,  
 Où j'ai vu que l'une s'écrie ,  
 Maman , on ravit mon honneur ,  
 Arrêtez donc cet effleuréur  
 Ou maraudeur de jeunes filles ,  
 Qui déshonore nos familles.  
 D'autres se servoient de leurs dents ,  
 Des poings , des pieds , de juremens ,  
 Donnoient tous les Romains au diable ,  
 Traitoient leur roi d'abominable ,  
 D'infame , de poison d'honneur ,  
 D'autoriser le suborneur.  
 La coquette en étoit bien-aise.  
 Et crioit , fadaise ! fadaise !  
 Compagnes , faites comme moi ,  
 Vous n'en mourrez pas , sur ma foi ,

Puisque vos mères sont en vie :  
 Humanisez-vous , je vous prie ,  
 Il n'en sera ni plus , ni moins ,  
 Si vous savez tenir vos coins.  
 L'esclave gentille et fringuante  
 En dansoit des pas de courante ,  
 Chantoit , liberté ! liberté !  
 Reprenoit un air de fierté ,  
 Faisoit contorsions et mines  
 Toutes aimables , toutes fines.  
 Mais pères et frères hurloient ,  
 Et déjà leurs armes prenoient ,  
 Dont il s'ensuivit grosse guerre ,  
 Qui long-tems occupa la terre.  
 Tout près de cet enlèvement  
 On voyoit faire le serment  
 D'une étroite et longue alliance ,  
 Qui fut depuis de conséquence ,  
 Entre les sujets du Sabin.  
 Et ceux de ce fier Carabin ,  
 De Romulus ou de Romule ,  
 Qui fit lui-même la formule  
 D'un traité de bonne amitié ,  
 Dont je dirois bien la moitié  
 Du contenu , si plus ne passe ,  
 Car depuis long-tems je ramasse  
 Les articles de bout en bout :  
 Mais le tems qui dévore tout ,  
 M'en a privé d'une partie ,  
 Lui qui n'est pas à garantie  
 Sujet en aucune façon ,  
 N'est-ce pas une trahison  
 Insouffrable , même fort noire ,  
 De nous enlever de l'histoire  
 Les plus sûrs et meilleurs lambeaux ,  
 Dont tant et tant de grands cerveaux  
 Se sont dérangés la cervelle  
 A déterrer cette parcelle ,  
 Qui , satisfaisant leurs esprits ,  
 Auroit brillé dans leurs écrits ?  
 Les Romains gardèrent les filles  
 Avec le gré de leurs familles ,  
 Mais ils les gardèrent sans bien ,  
 La Sabine pour dot n'eut rien :

Ce

Ce qui dans le tems où nous sommes,  
N'accommoderoit pas les hommes,  
Grands épouseurs, si gros argent  
De la fille est le contingent.

Là plus haut dans un réceptacle,  
Paroissoit le triste spectacle  
Ordonné par Hostilius,  
Touchant le traître Mésius,  
Qui, sans rougir, tourna casaque  
À ce Romain dans une attaque,  
Faisant la guerre aux Fidénats  
Les inventeurs des cadénats,  
Dont il fut par quatre haridelles  
Mis en quatre égales parcelles,  
Qui le mirent au rang des morts  
En partageant ainsi son corps.

À gauche paroissoit l'histoire,  
Que force gens ont peine à croire,  
Du redoutable Porſena,  
Que dans sa fureur assena,  
D'intention, le fier Scévole;  
Ce n'eût pas été poire molle,  
Si sa dague eût bien rencontré,  
Il l'auroit du moins éventré,  
Ce qui n'auroit pour sa tripaille,  
En vérité rien fait qui vaille.  
Il rebroussa pourtant chemin,  
En menant avec lui Tarquin,  
Dont on conte histoire plaisante,  
À mon sens trop réjouissante,  
Pour ne la pas coucher ici,  
En détail un peu retréci.

On conte donc qu'une Lutrèce  
Belle, mais faisant la diablesse,  
La cruelle et revêche aussi,  
Avoit à ce tyran transi  
En plein donné dans la visiére,  
Contrefaisant la minaudière,  
Et croyant que ce fier Tarquin  
Du moule de son casaquin  
Lui feroit dans un hyménée  
Sentir le poids quelque journée.  
Parbleu ! la belle mit auprès,  
Dont s'ensuivit fatal décès,

*Tome V.*

B

A-peu-près de cette manière.  
 Soit qu'elle fît toujours la fière ,  
 Chose rare dans ce tems-ci ,  
 Où pour un simple grand-merci ,  
 Souvent la plus fière donzelle ,  
 Encor mieux que la moins cruelle ,  
 De l'amour prend une leçon ,  
 Et laisse comme à l'abandon ,  
 Aller au matou son fromage ,  
 Ce qui dérange le ménage ,  
 Met le désordre à la maison :  
 Encor veut-on avoir raison ,  
 Et suivre des autres la trace ,  
 Tant on a poussé loin l'audace ;  
 Et tant le sexe féminin  
 Est devenu doux et benin.  
 Bref notre vestale Lucrèce  
 Fit , ou ne fit pas la tigresse ;  
 C'est ce qu'on n'a pu bien savoir ,  
 Comme bientôt vous l'allez voir.  
 Tarquin n'en voulut pour épouse ,  
 Quoique de fois bien dix ou douze  
 Il lui parlât de son amour ,  
 Sans aucun espoir de retour.  
 Piqué de perdre son amorce ,  
 Soit de gré , soit de vive force ,  
 Ce tyran voulut par honneur ,  
 Cueillir le premier cette fleur ,  
 Dont Lucrèce faisoit parade ;  
 Tant v a qu'elle eut bonne aubade.  
 Peut-être bien qu'il l'effleura ,  
 Car la belle se perfora ,  
 Ou d'un couteau trancha sa vie ,  
 Que ce Tarquin avoit salie  
 Par cet endroit déshonorant :  
 Si ce fut après , ou devant ,  
 C'est un point obscur dans l'histoire :  
 Ce que je sais , c'est qu'à sa gloire  
 Rome fit dresser des autels ,  
 Pour qu'à l'avenir les mortels ,  
 Charmés d'un si sensible exemple ,  
 Vinsent l'honorer dans son temple.  
 Mais retournons à Porsena :  
 Avec lui Tarquin s'en alla ,

Ayant perdu toute espérance  
 De rétablir sa torpulence  
 Sur l'éclatant trône Romain,  
 D'où Rome l'avoit en gredin  
 Chassé, ne voulant plus de maître ;  
 Ce que Rome fit bien parbître,  
 Etablissant le consulat  
 Qui se soutint avec éclat.  
 On voyoit là le brave Horace  
 Suivre de Porsena la trace,  
 Faire sauter l'arche d'un pont,  
 Dont ce Porsena fit un bond,  
 Mais un bond par tant de colère,  
 Qui lui rendit l'air tout sévère.  
 Il bondit donc bien autrement,  
 Quand il vit presque au même instant,  
 L'intrepide et fière Clélie,  
 A ses yeux faire la folie  
 De passer à nage dans l'eau ;  
 Pour conserver sa belle peau  
 De la libidineuse rage  
 De ce tyran bruté et sauvage ;  
 Toujours prêt, comme le grivois,  
 De brusquer un friand minois.  
 Là Porsena lève le siège,  
 Et fait marcher son dru cortège  
 Chez lui par le plus court chemin,  
 Pour conserver son parchemin.  
 Sur le bouclier vers la cime,  
 Le dieu Vulcain, savantissime  
 En l'art de buriner l'airain,  
 Avoit de sa crasseuse main  
 Mis Manlius au Capitole ;  
 De Rome autrefois la boussole,  
 Qui le gardoit contre les Gots,  
 Les Gaulois, ou les Visigots :  
 N'est-ce pas tout un, je vous prie ;  
 De-peur que d'une mentèrle  
 On ne m'accuse en cet endroit,  
 Moi qui suis mon chemin tout droit ?  
 J'aurois vrai chagrin, je vous jure,  
 Si j'allois faire telle injure  
 A la savante antiquité,  
 Sans demander la vérité.

Là paroissoit du roi Romule  
 Le donjon et son vestibule ,  
 Le tout couvert modestement  
 De chaume : mais si simplement ,  
 Qu'il eût passé pour l'apanage  
 De plus d'un vacher de village ,  
 Encor dirois-je d'un hameau ,  
 Tant ce donjon paroît peu beau.  
 Sur la face on voyoit une oye ,  
 Battant l'aîle en signe de joye ,  
 Ou de chagrin , de voir les Gots ,  
 Tous bien faits , bien sur leurs ergots ,  
 Grands cheveux blonds , belle parure ,  
 Sur leurs habits bonne dorure ,  
 Tous des mieux taillés et plantés ,  
 Bien armés , croupés et crêtés ,  
 Portans en main la javeline ,  
 Bonne cuirasse sur l'échine.  
 Ainsi ces rusés de Gaulois  
 Par les broussailles et les bois ,  
 Marchoient de nuit droit à la ville :  
 Mais leur marche fut inutile ;  
 Car au cri des foibles oiseaux ,  
 Le Romain courut aux faisceaux ,  
 Et s'empara de la muraille ,  
 Où s'étant là mis en bataille ,  
 Il donna la chasse aux Gaulois ,  
 Dont plus de cent de ces matois  
 Firent au fossé de la ville  
 La canne , s'ils ne firent gille.

A côté droit , des Saliens ,  
 Et des prêtres Luperciens ,  
 On voyoit la grotesque danse ;  
 Danse de grande irrévérence ,  
 Puisque l'on y dansoit tout nu ,  
 Chaque prêtre montrant son cu  
 Aux plus chastes dames Romaines ,  
 Dont s'ensuivit Samaritaines.

Plus bas les gouffres de Pluton ,  
 Le triste séjour d'Alecton ,  
 Et les demeures infernales ,  
 Le vrai séjour des Saturnales ,  
 Où l'on fait souffrir maints tourmens ,  
 Où l'on voit grincemens de dents ,

Où l'on entend force blasphèmes ,  
 Où l'on fait de trop longs carêmes ,  
 Où l'on ne voit que des grapeaux ,  
 Des dragons et des lionceaux ,  
 Des chaudières d'huile bouillante ,  
 Où par l'ordre de Radamante ,  
 On sauce et resauce les gens  
 Qui n'ont pas été bons vivans.  
 Là , l'un fait pitoyable moue ,  
 L'autre toujours tourne une roue ;  
 Celui-ci se trouve dans l'eau ,  
 Près de la bouche un bon morceau ,  
 Sans pouvoir ni manger ni boire ;  
 Celui-là lit dans du grimoire ,  
 L'un est bouilli , l'autre roussi ,  
 L'un est grillé , l'autre farci ;  
 Enfin c'est chose abominable ,  
 Que voir la boutique du diable  
 Comme elle est sur ce bouclier.  
 Là , l'on y voit tout le premier ,  
 Catilina dans la détresse ,  
 Mourant de peur ou de tristesse ,  
 Pour avoir des mieux conjuré ,  
 Et le nom Romain abjuré ,  
 Même son sang et sa patrie ,  
 Ce qui sa gloire a fort flétrie.  
 Mais vous ne savez pas pourquoi ?  
 Le saurois-je donc mieux ? Ma foi ,  
 J'ose avouer qu'en fait d'histoire ,  
 Je n'eus jamais bonne mémoire ,  
 Sur-tout dans cette occasion.  
 Qui dit Romain , dit action  
 Belle et d'honneur , toujours de mise ;  
 Aussi sans feinte et couardise ,  
 Ce peuple a toujours combattu  
 Pour la gloire et pour la vertu ,  
 Fors donc ce traître à sa patrie ,  
 Catilina , dont la folie  
 Etoit d'avoir le consu'at ;  
 C'étoit donc bien pour lui le fat ?  
 Et parce qu'un autre eut sa place ,  
 Ce lime-sourd de race en race  
 A laissé d'une trahison  
 L'exemple et la punition.



Sans y penser voilà l'histoire  
 Qui vaudroit bien un coup à boire ,  
 Si l'on buvoit en rimaillant ,  
 Comme l'on fait en travaillant ;  
 Car en ouvrage d'exercice ,  
 On boit , on mange , on pisse ,  
 On fait l'amour , et quelquefois  
 On travaille à planter du bois ,  
 Ce qui vulcaniser s'appelle ,  
 Chez la moins coquette femelle ,  
 Mais à-propos du dieu Vulcain ,  
 Je quitte souvent son burin .  
 Pourrois-je en bien trouver la trace ?

Qui peut occuper cette place ?  
 A l'autre côté vis-à-vis  
 De ces infortunés réduits ,  
 C'est le séjour de l'abondance ,  
 Où l'ame vit sans repentance ,  
 Sans chagrin , peine ni douleur ;  
 Ayant toujours avec honneur  
 Su profiter de cette vie ,  
 Sans se remplir de la folie  
 Qu'on nomme excès de vanité ,  
 Et sans donner dans la fierté ;  
 Bref , sans avoir dans sa jeunesse  
 Témoigné la moindre foiblesse  
 Pour la donzelle , ou pour le vin ,  
 Nos ennemis pour le certain ;  
 En ce que tous deux nous font faire  
 Pour le plus souvent le contraire  
 De ce que faire nous devons ,  
 Du-moins de ce que nous pouvons ,  
 Là , le sage Caton , bon juge ,  
 Rend la justice sans grabuge ,  
 Montrant qu'il faut être pieux  
 Pour être au rang des bienheureux .

Dans un cartouche de dorure ,  
 Faisant du milieu la parure  
 De ce bouclier si vanté ,  
 Vulcain avoit représenté  
 Une mer de vagues enflées ,  
 Ou bien une onde boursoufflée  
 Par le combat ou chamallis  
 De deux mutins de vents coulis .

On voyoit sur cette eau salée  
 Une magnifique assemblée  
 Des aquatiques habitans,  
 Des petits, médiocres et grands,  
 Tous attentifs à la curée  
 Qu'Auguste, dans cette contrée,  
 Leur préparoit dans un combat,  
 Où chaque poisson eut son plat.  
 Dans le centre on voyoit les flottes,  
 Où turbots firent matelottes  
 A la bataille d'Actium,  
 Dont chantèrent le *te deum*  
 Les Romains dans le Capitole,  
 Où sans donner dans l'hyperbole,  
 La musique qu'on y chanta,  
 Mille fois mieux s'exécuta  
 Que cette fade mélodie,  
 Qu'on pourroit nommer *hapsodie*,  
 Dont nous bercent les deux Campras,  
 Avec leurs mauvais opéras.  
 Le vaisseau que montoit Auguste,  
 Dont l'apparence étoit auguste,  
 Paroissoit là tout brillant d'or,  
 D'autant plus qu'il portoit encor  
 De Rome le dieu domestique,  
 Le sénat, avec sa boutique,  
 A l'exception des greffiers,  
 Qui n'étoient nullement guerriers,  
 Ou qui ne jouoient de la hache  
 Que sur le plancher de la vache.  
 On voyoit Agrippa sur-tout,  
 Allant, courant, volant par-tout,  
 Faisant donner de l'eau-de-vie  
 Vis-à-vis la flotte ennemie,  
 Pour se préparer au combat,  
 Où ce Romain avec éclat  
 Gagna couronne triomphale,  
 Que les Romains nommoient navale.  
 Antoine, des lointains climats,  
 Ayant rafié jusqu'aux goujats,  
 Croyant avoir le vent en poupe,  
 Paroit avec nombreuse troupe,  
 Comme voulant morguer César.  
 Sur son bord comme un Jaquemar,

Il se contemplot dans sa suite,  
 Là tout près paroît chatte-mite,  
 La reine des Egyptiens,  
 Des gueux, des filoux, des vauriens;  
 L'incomparable Cléopâtre,  
 L'unique inventrice du plâtre,  
 De tous fards et décoctions,  
 Et des autres brinborions  
 Dont se sert la femme coquette,  
 Quand d'amans elle veut emplette;  
 Ce qu'elle voudroit en tout tems,  
 Dans son hiver comme au printems,  
 Antoine, suivi des barbares,  
 Des Bactriens et des Tartares,  
 De ces gens noirs comme corbeaux,  
 Et de nombre d'Orientaux,  
 A César offrit la bataille;  
 Mais pour ne faire rien qui vaille,  
 Il ne devoit pas se presser,  
 Ni mal-à-propos commencer.  
 Cependant l'une et l'autre flotte  
 Rudement se pousoient la botte;  
 Et faisoient si grand carillon,  
 Qu'on en vit pâlir un saumon;  
 Autant en fit une écrevisse.  
 Pendant ce cruel exercice,  
 On ne voyoit que dards en l'air,  
 Partir plus vite que l'éclair;  
 Que feux volans bruler les toiles,  
 Les mâts, les cordages, les voiles;  
 Qu'hommes dans l'eau faisans effort  
 Pour se garantir de la mort,  
 L'un luttoit contre une barbe,  
 L'autre fuyoit une morue,  
 Celui-ci, le sabre à la main,  
 Se disputoit contre un dauphin;  
 Vaisseaux faisoient la cabriole,  
 Dont fort se gobergeoit la solle;  
 La mer en vit rougir son eau;  
 Antoine y perdit son chapeau,  
 Et sa donzelle Cléopâtre  
 Y perdit son beau teint d'albâtre,  
 Qui devint couleur de souci;  
 Elle y perdit son sistre aussi.

Dont elle ranimoit ses troupes ,  
 Qui ne pouvant dans leurs chaloupes  
 Manœuvrer comme dans un bord ,  
 Alloient luttans contre le sort ,  
 Voulans empêcher la baleine  
 De les nicher dans sa bedaine.  
 Là les dieux des Fgyptiens ,  
 Tous des animaux , fors les chiens ,  
 Sur leurs vaisseaux tous en peinture ,  
 Faisoient trop risible figure.  
 En effet de voir un crapeau ,  
 Brette au côté , plume au chapeau ,  
 Rondache au bras , au poing la lance ,  
 Sous Anubis dont l'insolence  
 Osa s'attaquer à Vénus ,  
 A Minerve , au dieu Neptuneus ,  
 C'est une vision grotesque  
 Qui rend notre Maron burlesque.  
 Vulcain , au milieu des hasards ,  
 Avoit buriné le dieu Mars ,  
 Combattant d'estoc et de taille ,  
 Pour faire gagner la bataille  
 A César , ce grand empereur.  
 On y voyoit , mais en fureur ,  
 La discorde assez délabrée ,  
 Portant robe fort déchirée ,  
 Semer la crainte et la terreur ,  
 Le désordre avec le malheur ,  
 Sur la flotte de Cléopâtre ,  
 Cette princesse opiniâtre ,  
 Que Bellone , d'un air serein ,  
 Suivoit le fouet à la main.  
 Apollon , sur le promontoire ,  
 Faisoit une action notoire ;  
 Armé d'un arc et d'un carquois ,  
 A César il tailloit du bois ,  
 Faisant des mieux jouer la flèche ,  
 Au grand délice de la sèche ,  
 Et de ses confrères nageans ,  
 Qui donnoient le bal à leurs dents.  
 Vulcain lui faisoit l'air austère ,  
 Et faisoit partir de colère  
 Ses traits plus vite que le vent ,  
 Dont on vit bouleversement ,

Chacun cherchant à fond de cale  
 D'éviter sa main libérale.  
 La déroute chez l'Indien ,  
 Chez le Maure et l'Égyptien  
 Se mit d'une telle manière ,  
 Qu'on quitta le front de bandière.  
 Tout fuyoit en confusion :  
 La reine avec attention  
 Vouloit par une prompte fuite  
 Se mettre à couvert et sa suite.  
 Elle invoquoit les vents , les dieux ,  
 Pour ne pas périr en ces lieux ;  
 Mais les dieux et les vents contraires  
 Avoient entr'eux d'autres affaires ,  
 Que de la tirer d'embaras ;  
 Ayant conclu que son trépas  
 Devoit suivre cette bataille ,  
 Où les poissons firent ripaille.  
 Auguste enfin eut le dessus ,  
 Et mit à sec Antonius.  
 Ensuite il fut en galant-homme  
 Reçu dans la ville de Romè ,  
 Où de triomphe il en eut trois ,  
 Et tous les trois tous à la fois ,  
 Dans lesquels il fit la folie  
 De vouer aux dieux d'Italie  
 Trois cent temples tout d'un seul coup ,  
 Ce qui se fit de bout en bout.  
 Enfin , là Vulcain représente  
 Du Romain la joye éclatante ,  
 Les jeux , les applaudissemens ,  
 Et les autres amusemens ,  
 D'un triomphe suite ordinaire ,  
 Où chacun se fait une affaire  
 De signaler sa vive ardeur ,  
 Pour faire à César tout l'honneur  
 Que méritoit telle victoire ,  
 Les dames chantoient à sa gloire  
 Des hymnes aux pieds des autels ;  
 Et les prêtres des immortels ,  
 Pour l'expiation des crimes ,  
 Egorgeoient des bœufs pour victimes ,  
 Bref sur une selle à trois pieds ,  
 Sans dais , ni sans tapis de pieds ,

On voyoit le maître de Rome ,  
Assis comme l'est un autre homme ,  
Même avec bien moins de façon ,  
Devant le temple d'Apollon.  
Sans faire la moindre bévue ,  
Passer les présens en revue ,  
Qu'apportoient et chefs et soldats  
De tous pays , de tous climats :

Figurez-vous la grande joye  
Qu'eut le héros sorti de Troye ,  
Quand il eut tout considéré ,  
Et ce tout long-tems admiré.  
Au ciel il éleva sa vue ,  
Puis soupirant sur la cohue  
Qui devoit régner après lui ,  
Il prit Pallas pour son appui ,  
Et fut sur le port , où ses troupes  
Par ordre montoient les chaloupes ,  
Pour arriver dans les vaisseaux ,  
Dont il devoit, fendant les eaux ,  
Porter secours à son frère ,  
Qui devoit être de Romule  
Le père , ou l'ayeul pour le moins ;  
Ce qui fit qu'il prit de grands soins  
Pour aller joindre sa sequelle ,  
Que Turnus de tous ppoints harcelle.

*Fin du huitième livre.*

## VIRGILE TRAVESTI.

## LIVRE NEUVIÈME.

**T**ANDIS que le pieux *Ænée*  
 Vogue au gré de la destinée ;  
 Qu'*Evandre* rumine à loisir  
 Sur le sensible déplaisir  
 Qu'il a de voir sa géniture  
 Prodiguer sa jeune fressure  
 Aux coups d'un terrible ennemi ;  
 Pour servir son nouvel ami ;  
 Mais un ami né sans ressource ,  
 Sans feu , sans lieu , gîte ni bourse ,  
 Sans équipage , sans valet ,  
 Sans rosse , bourrique , ou mulet ,  
 N'étant suivi pour tout potage  
 Que d'*Achate* de bon parage ,  
 Qui fut en tous lieux son tenant ,  
 Son bras droit , son ami constant :  
 Tandis que toute l'*Arcadie* ,  
 Le *Mantouan* , la *Lombardie* ,  
 Les *Cériens* , *Etruriens* ,  
 Les *Toscans* et les *Phrygiens* ;  
 Enfin tandis qu'en *Italie*  
 Chaque monarque a la folle  
 D'aller secourir le *Troyen* ,  
*Junon* sait trouver le moyen  
 D'exciter son bon ami *Turne* ,  
 Tranchant pour lors du *taciturne* ,  
 Dans le bois d'un de ses ayeux ;  
 Faisant le fond d'un vallon creux.  
*Junon* , de la voûte azurée ,  
 Fait descendre en cette contrée  
 L'aimable *Iris* portant beau tein ,  
 Visage frais , air doux , serein ,  
 Port de reine , ou bien de vestale ,  
 Tant son port éclatant étale

De la pudeur le passe-port.  
 Mais laissons là son air, son port,  
 Afin d'écouter ce que chante  
 Cette ambassadrice touchante.  
 Sifflée, en pouvez-vous douter ?  
 Que diantré auroit-elle à chanter,  
 A moins que Junon en furie  
 Ne s'en serve en espièglerie  
 Contre le prudent *Ænéas* !  
 De le berner n'est-on point las ?  
 Iris tire droit au bocage,  
 Est-ce pour vendre un pucelage  
 A ce Turnus de frais tondu,  
 Sur l'herbe assis dessus son cu ?  
 Non ; car après la révérence,  
 Nécessaire en toute occurrence,  
 Elle lui dit, mon beau monsieur,  
 Je suis fort votre serviteur,  
 Je veux dire votre servante :  
 Junon, des cieux la présidente,  
 S'offense de votre repos,  
 Et veut que vous cassiez les os  
 A ce Troyen à face blême,  
 Qui depuis long-temps fait carême.  
 Il a quitté tous ses vaisseaux,  
 Son camp, ses troupes, ses drapeaux,  
 Et doit être à la cour d'Evandre.  
 Turnus, allez, courez le prendre ;  
 Prenez la poste, et de ce pas  
 Partez pour lui rompre les bras,  
 Ou lui mutiler une jambe.  
 Vous êtes frais, dispos, ingambe,  
 Hardi, vigoureux et vaillant...  
 Mais non, allez bruler son camp,  
 Comme on fait un nid de chenilles,  
 Saisissez-vous de ses guenilles,  
 De ses poulets, ses chapons gras.....  
 Turnus alors mit chapeau bas  
 Pour haranguer cette Lucrece.  
 Elle aussi-tôt tournant la fesse  
 Vers la céleste région,  
 Fit en partant un demi-rond,  
 Et gagna la voûte azurée,  
 Quasi comme une écervelée,



Tant elle partit brusquement.

Turnus dans le même moment  
 La connut pour l'ambassadrice,  
 Et le réservoir de malice  
 De la furieuse Junon.  
 Arrêtez donc, petit trognon,  
 Lui dit le prince solitaire,  
 Vous, qui de ce beau luminaire,  
 De la terre comme des cieus,  
 Tenez cet éclat radieux,  
 Qui vous fait sur les autres astres  
 De cette voûte les pilastres,  
 Briller d'un feu toujours nouveau.  
 Revenez donc, friand morceau,  
 Dire qui vous a fait descendre  
 Dans ce vallon pour me surprendre.  
 Est-ce la déesse Junon ?

Ou Jupin ? pour celui-là, non.  
 Ce seroit pour moi trop de gloire,  
 Si j'avois place en sa mémoire.  
 Venez donc, divin arc-en-ciel,  
 Venez me raconter sans fiel,  
 Si je dois prendre à bon augure  
 Votre discours à ma figure.  
 A tout hasard dans cet instant,  
 J'obéirai, mais promptement.

Ces mots dits, il fit sa prière,  
 A sa coutume, à sa manière,  
 Puis il fit marcher ses soldats,  
 Ses équipages, ses goujats,  
 Son suisse à barbe retroussée  
 Fit aiguïser sa grande épée,  
 Tripoliser ses boucliers,  
 Et décrotter ses deux souliers.  
 De plus, endossa sa cuirasse,  
 Pour épargner à sa carcasse  
 Coups d'estocs, ou bien d'espadons.  
 Ensuite il vit ses bataillons,  
 Et fit après marcher l'armée,  
 Tremblante et de crainte alarmée  
 D'aller à la gueule des loups  
 Risquer de gagner mille coups.  
 Messape menoit l'avant-garde,  
 Portant en main sa hallebarde.

Les deux Thyrée alors étoient  
Au corps de réserve, et marchaient,  
Tous deux couverts de leurs rondaches  
A l'arçon ils avoient des haches,  
Qui coupoient ce qu'elles voyoient,  
Et qui personne n'épargnoient.  
Par-tout éclatoit la dorure,  
Le passément et la guipure,  
Le clinquant et le gros velours,  
La peau de tigre et la peau d'ours.  
Caïque voyant la poussière,  
Cria d'une voix meurtrière,  
Au voleur ! au feu ! mes amis !  
Troyens, voici les ennemis !  
Sur ces murs faisons les soudrilles,  
Et laissons là ces pauvres filles,  
A qui nous ramageons l'amour,  
Elles auront bientôt leur tour.  
Les uns d'une mâle assurance,  
Prirent pour faire résistance  
Des broches, péles et fourgons,  
Pincés, chenets, fourches, fourchons.  
D'autres au-lieu de pot en tête,  
D'un poëlon faisoient une crête.  
Ceux-ci d'une arquebuse à croc,  
Qu'autrefois ils eurent en troc  
De quelque habitant de Carthage,  
S'étoient armés pour faire rage.  
On voyoit jusqu'aux margajats  
Prendre des faux, des coutelas.  
Tous marchèrent sur les murailles,  
Et tracèrent les funérailles  
Des Itales suivans Turnus,  
Gens estimés moins que bibus.  
Baste ! les Troyens se postèrent,  
Sur leurs remparts se retranchèrent,  
Même pour garder leurs vaisseaux  
Firent des ouvrages nouveaux.  
Turnus avec ses chefs s'avance,  
Vingt cavaliers porteurs de lance,  
Marchoient après les commandans,  
Faisant les braves, les fendans.  
Or ce Turnus, ne vous déplaise,  
Etoit monté fort à son aise

Sur un cheval marqué de blanc,  
 A petite tête, à gros flanc,  
 Vulgairement appelé pie,  
 Qu'il fit venir d'Ethiopie,  
 Et qu'un frippier à bon marché  
 Avoit de tout point harnaché.  
 Ce n'étoit pourtant qu'une rosse,  
 Qui long-tems traîna le carrosse  
 De feu son oncle, ou son cousin,  
 Tant y a qu'il étoit roussin.  
 Avec sa petite cohorte,  
 Que l'ardeur de voler emporte,  
 Il va jusqu'aux murs des Troyens,  
 Pour essayer par quels moyens,  
 Il pourroit entrer dans la ville;  
 Mais le commandant, homme habile,  
 En avoit bouché tous les trous,  
 De-peur d'y voir ces loups-garous.  
 Lors Turnus, dans cette équipée,  
 Restait, dans la main son épée,  
 Au pied du mur aussi piteux,  
 Qu'une poule qui perd ses œufs.  
 Imaginez-vous, je vous prie,  
 Un loup près d'une bergerie,  
 Mourant de faim près d'un gibier  
 Restaurateur de son gosier  
 Et de son estomac avide:  
 Là, comme la faim est son guide,  
 Et qu'il ne peut la contenter,  
 On le voit hurler et gratter,  
 Pour, s'il se peut, rompre le plâtre;  
 Il s'escamote aux yeux du pâtre,  
 Cherchant l'endroit le plus obscur,  
 Pour se faire un jour dans le mur;  
 Mais sa tentative étant vaine,  
 En hurlant il reprend la plaine.  
 Ainsi le prince Rutulois,  
 De colère étant aux abois,  
 Pissa dans ses larges culottes,  
 En remplit l'une de ses bottes,  
 Puis l'ôta pour en renverser  
 Ce que d'eau s'y put amasser.  
 Il eut beau frapper à la porte,  
 Et jurer le diable m'emporte,

Si

Si je ne vous fais tous périr ,  
 Au diable qui voulut ouvrir.  
 Ce Turnus , de honte et de rage ,  
 Piqua des deux vers le rivage ,  
 Pour mettre voiles en lambeaux ,  
 Et pour bruler tous les vaisseaux.  
 Aussi-tôt la cavalerie  
 Se joignant à l'infanterie ,  
 La torche en main ou le tison ,  
 Alloit tout réduire en charbon.

C'est ici , babillarde muse ,  
 Que l'on me va croire une buse ,  
 Si je ne fais bien le récit  
 De la cause qui suspendit  
 Dans ce tems si proche incendie ,  
 Laquelle auroit privé de vie  
 Les Troyens et leur général ,  
 De la ruse l'original ,  
 Aimé de dieu , craignant le diable ,  
 Homme d'honneur et raisonnable ;  
 C'est le dévot père *Ænéas* ,  
 Le roi des pieux , des béats ,  
 Connu par-tout pour un cœur tendre ,  
 Qui pour lors étoit chez *Evandre* ,  
 Au-dessus du mont *Palatin* ,  
 Ignorant que le *Laurentin*  
 Lui tailloit terrible croupière.  
 Muse , dis-moi donc la manière  
 D'entrer dans ce récitatif ,  
 D'un air contrit , d'un ton plaintif.  
 N'ai-je pas lu , petite belle ,  
 Qu'autrefois madame *Cybele* ,  
 Mère des dieux , du grand *Jupin* ,  
 Et protectrice du sapin ,  
 Lui fit un jour cette harangue ,  
 Saurois-je dire en quelle langue ?  
 Non , car je ne le sais pas bien ,  
 Ma foi , je n'en dirai donc rien.

Mon fils , des cieux le roi , le maître ,  
 Vous me voyez ici paroître  
 Au pied de votre tribunal ;  
 Ce n'est pas pour vous faire mal.  
 Le mal que je vous veux m'arrive ,  
 M'étant arrivé , qu'il s'ensuive

*Tome V.*

C

Que je sois accablé de maux ,  
 D'ennuis , de souci , de travaux.  
 Or sus , sans tant de préambule ,  
 J'ai fait bâter exprès ma mule ,  
 Pour venir dans votre palais  
 Implorer une grace . . . mais ,  
 Vous avez tout l'air d'un Jocrisse ,  
 D'un homme outré de la jaunisse ,  
 Vous êtes pâle et tout défait ;  
 Mon fils , qu'est-ce qu'on vous a fait ?  
 Vous avez la mine effarée ,  
 Junon de quelque échauffourée  
 Vous auroit-elle régaté  
 D'un coup de son bec affilé ?  
 Auroit-elle en femme jalouse  
 Disputé les droits de l'épouse ,  
 Ou bien contrôlé votre front  
 Au coin d'un insoufrable affront ?  
 Quand la femme a la carte blanche ,  
 Souvent elle prend sa revanche ;  
 Si l'époux porte ailleurs ses vœux ,  
 Elle sait éteindre ses feux ,  
 Et l'on voit que pour l'ordinaire ,  
 Le premier venu fait l'affaire.  
 Reprenez donc un air plus doux ,  
 Il est assez de fous sans vous ;  
 En faveur d'une bonne mère ,  
 Laissez donc là votre colére ,  
 Et favorable à mon discours ,  
 Ecoutez-en bien tout le cours .

J'avois jadis sur éminence  
 Une forêt de conséquence ,  
 De sapins que j'aimai long-tems.  
 Par charité depuis un tems ,  
 C'est-à-dire de cette année ,  
 J'en fis un don au brave Ænée ,  
 Prince Troyen , grand amateur  
 De lauriers , de gloire et d'honneur.  
 De ces sapins ( fors la calotte )  
 Il en fit bâtir une flotte  
 De plus de cinquante vaisseaux ,  
 Pour se promener sur les eaux ,  
 Et pour de contrée en contrée  
 Mener sa troupe délabrée

Chercher asyle en quelque port  
 Contre l'injustice du sort  
 De votre quinteuse d'épouse,  
 Qui voudroit dans une belouse  
 Amasser Troyens sur Troyens,  
 Ou les mettre dans les lieus.  
 Or donc, mon fils, je vous supplie,  
 En ce cas ce n'est pas folie,  
 Mais c'est sagesse assurément,  
 Que jamais petit ou grand vent,  
 Que jamais la grêle et l'orage,  
 Que jamais longueur de voyage,  
 Que jamais écueils, ni rochers  
 Ne fassent tort à ses nochers,  
 A ses vaisseaux, à ses cordages,  
 A ses voiles, à ses bagages,  
 Aux soldats qui seront dessus,  
 Que vous dirai-je enfin de plus ? ..  
 Parbleu ! qu'auriez-vous à me dire ?  
 Lui dit Jupiter dans son ire :  
 Vous demandez suffisamment,  
 Pour en avoir contentement.  
 Cette demande m'embarrasse,  
 Me met en peine et me tracasse.  
 Y songez-vous de bonne foi ?  
 Quelle estime aura-t-on de moi,  
 Si je vous fais cette corvée,  
 Pour votre bon messire *Énée* ?  
 Quoi donc, les vaisseaux d'un mortel  
 Jouiroient d'un droit d'immortel ?  
 Je mériterois qu'on me berne,  
 Si jamais telle baliverne  
 Echappoit à messer *Jupin*  
 En faveur de votre sapin.  
 Cependant pour ne pas déplaire  
 A ma mère si débonnaire,  
 Je veux bien vous les conserver,  
 Et de danger les préserver :  
 Quand ils auront fini leur course,  
 Qui sera de l'une à l'autre ourse,  
 J'en ferai des divinités,  
 Pleines de graces, de beautés,  
 Comme la nymphe *Galacée*,  
 Et *Doto*, fille de *Nérée*.

Faut-il jurer mon grand juron,  
 Par le fleuve du Tybre ? Non,  
 Mais par le Styx je ratifie  
 Ma promesse, et je certifie  
 A votre ami sire *Ænéas*,  
 Que ses vaisseaux seront là-bas  
 Un jour de fringantes pucelles,  
 Des *Naiades*, des demoiselles  
 Du Tybre et du pays latin,  
 En dépit du fier *Laurentin*.  
 Ce discours dit tout d'uné traite,  
*Jupin* fut se mettre en retraite  
 Entre deux draps dans un bon lit,  
 Où je ne sais pas ce qu'il fit.

Or voici donc cette journée  
 Tant promise au beau sire *Ænée*.  
 Quand *Cybèle* aperçut *Turnus*,  
 Elle cria du ciel, abus :  
 C'est bien à toi, pauvre figure,  
 De faire à mes sapins injure,  
 Toi, général des *Mirmidons*,  
 Des *Rurulois*, tous grands voyons ;  
 Tu brulerois, je t'en assure,  
 La mer, plutôt que ta brulure  
 S'attache à ces vaisseaux sacrés,  
 De nos Dieux mêmes révéérés.  
 Vous *Troyens*, n'ayez plus d'alarmes,  
 Courage ! allons ! laissez les armes.  
 Je vais ranger ces fierabras,  
 D'un seul mot je les mets à bas.  
 Je vous venge de leur injure,  
 Par une ample déconfiture  
 De leurs chefs et de leurs soldats,  
 De leurs marmitons, leurs goujats.  
 Ça ! pas tant de cérémonie,  
 Vaisseaux, changez-vous, je vous prie,  
 En *Naiades* dans ce moment,  
 Et m'obéissez promptement.  
 Chaque vaisseau rompit son cable,  
 Quitta son ancre avec le sable,  
 Et parut nymphe sur le port,  
 Ce qui *Turnus* étonna fort.  
 Il en eut mal à la poitrine,  
*Messape* en retint son urine ;

L'ainé Tyrée et son cadet  
 Vuidoient en ce tems le godet ;  
 Le godet en tomba par terre ,  
 Avec un beau flacon de verre ,  
 Lesquels se trouvant fracassez ,  
 Ils en eurent un pied de nez ;  
 Le Tybre en arrêta sa course ,  
 Et remonta jusqu'à sa source :  
 Bref, tout compté , tout rabattu ,  
 Le camp en fut fort abattu.  
 Le seul Turnus loin de s'abattre ,  
 Excitoit ses gens à se battre  
 A-peu-près de cette façon.

Amis , il faut avoir raison  
 De cette vagabonde troupe ,  
 Et la priver de manger soupe  
 Un jour dans le pays latin.  
 Il faut se lever plus matin  
 Que ne fait leur bon père *Ænée* ,  
 Qui dort la grasse matinée  
 Chez Evandre au mont Palatin ,  
 Pour attraper le Laurentin.  
 Armez-vous , troupes Laurentines ,  
 Ruruloises, et vous latines ,  
 Allons noyer tous ces caffars ,  
 Ces Troyens , ces francs Jaquemars.  
 Ces lâches n'ont plus d'espérance  
 De s'échapper en assurance :  
 Ils sont privés de leurs vaisseaux.  
 Et renfermés dans leurs travaux :  
 Allons-en faire un cimetière ,  
 Leur faire mordre la poussière ,  
 Les chasser de leurs boulevarts ,  
 Les assommer sur leurs remparts.  
 Point de pitié , mais grand carnage ,  
 N'épargnons le sexe , ni l'âge ,  
 Tuons , massacrons , violons ,  
 Brulons , saccageons et pillons.  
 Soyons donc tous leur rabat-joye ,  
 Et montrons-leur , ainsi qu'à Troye ,  
 Que pour les régaler d'un bal ,  
 Il n'est pas besoin de cheval ,  
 Ni de s'enfermer dans son ventre.  
 C'est en plein jour qu'il faut que j'entre



Dans le fort de ces fanfarons ,  
 De ces bannis , de ces larrons ;  
 Qui d'entre vous m'aime , me suive ;  
 Des Grecs c'est une récidive ,  
 Pour ces scélérats , ces Troyens ,  
 Plus que filoux , plus que vauriens.  
 Mais la nuit vient , allez repaître ,  
 Et demain sans aucun peut-être ,  
 Je leur donnerai tout de bon ,  
 Et l'aubade et le carillon.

Cependant le fameux Messape ,  
 Près du mur dispoit la sappe ,  
 Par peloton serra le fort ,  
 Et se retrancha vers le port.  
 Quatorze Rutulois en nombre ,  
 Observoient les remparts à l'ombre ;  
 Chacun d'eux avoit cent soldats ,  
 Aguerri et fait aux combats ,  
 Tous habillés à la Romaine ,  
 Mais maîtres en fait de fredains.  
 Ils se relevoient tour-à-tour ,  
 Allant à la gueule du four ,  
 Prendre un petit pâté pour boire ,  
 Afin d'étourdir leur mémoire  
 Sur les desseins du lendemain ;  
 Ils se donnoient de main en main ,  
 Du meilleur vin à tasse pleine.  
 Ainsi réchauffoient leur bedaine ,  
 Dans les ténèbres de la nuit ,  
 Les Rutulois faisant grand bruit.

La dolente troupe Troyenne ,  
 Près de la région moyenne ,  
 De ses remparts de haut en bas ,  
 Des ennemis suivoit les pas ,  
 Cependant le sage Mnesthès  
 Dispoit sa troupe hébétés ,  
 Sur les angles des boulevards ,  
 Chacun dessous ses étendards.  
 D'autre côté le fier Séreste ,  
 N'ayant pour habit qu'une veste ,  
 Pour être léger et dispos ,  
 Ne se donnoit aucun repos.  
 Après avoir à la sourdine  
 Sous le donjon fait une mine ,

Il mit ses soldats près des murs ,  
 Dans les endroits les plus obscurs.  
 Le preux Nilus gardoit la porte ,  
 Peste ! il n'avoit pas la main morte :  
 S'il assaisoñnoit un soufflet ,  
 C'étoit bien pis qu'un gantelet.  
 Il étoit friand de la lame ,  
 Des Troyens gardoit l'oriflamé ,  
 Et savoit lancer javelots  
 Bien mieux que tous les Lancelots.  
 Ida , la nymphe chasseresse ,  
 L'avoit au Troyen , par tendresse ,  
 Pour une reprise d'amour  
 Donné pour marque de retour.  
 Près de lui le jeune Euryaté  
 De qui la belle bouche exhale  
 Odeur qui vaut bien l'ambre gris ,  
 Le baume qu'on fait à Paris ,  
 Celui qu'on trouve en Allemagne ,  
 A Rome , au pays de Cocagne ,  
 Je veux dire dans le Pérou ,  
 Ou dans la ville de Trévou ,  
 Ville à-présent de conséquence ,  
 L'un des bureaux de la science ,  
 Une boutique à beaux écrits ,  
 Le réservoir des beaux-esprits ,  
 Et la célèbre académie  
 Des sciences rimant en mie ,  
 Enfin , l'Athènes de nos jours ;  
 Mais retournons à mon discours.  
 Près de Nisus en sentinefle ,  
 Etoit ce miroir de pucelle ,  
 Ce mets délicat en amour ,  
 Friand , dodu , mais fait au tour ,  
 Et plus blanc qu'une jeune fille ,  
 Peut-être héritier de famille :  
 Il étoit doux comme un mouton ,  
 N'avoit point de barbe au menton ,  
 Jouoit de la basse-de-viole  
 Plus vite que ne part Eole ,  
 Du fifre , du psaltérion ,  
 Du luth , du manicordion ;  
 Il tiroit bien une arquebuse ,  
 Savoit mieux boire à la Méduse ;

Chantor , danser , fesser son vin ,  
 Sans faire tort à son prochain .  
 L'un sous l'autre gardoit la porte ,  
 De-peur qu'aucun soldat ne sorte ,  
 Cet Euryale et ce Nisus ,  
 Tous deux ennemis de Turnus ,  
 S'aimoient , dit-on , à la folie ,  
 Et s'étoient pour toute la vie  
 Juré cette tendre amitié .  
 Considérans avec pitié  
 Le sort de leurs compatriotes ,  
 Prêts à ne jamais porter bottes ,  
 Prêts à nè plus manger de pain ,  
 Prêts à mourir le lendemain ,  
 A son ami d'une voix forte ,  
 Nisus parla de cette sorte .

Je sens dans le fond de mon cœur ,  
 Certains transports , certaine ardeur  
 Qui , sur ma foi , n'est pas de paille .  
 Je vois qu'il faut que je chamaille ,  
 Et que je fasse aux Rutulois  
 Sentir un peu quel est le bois  
 Dont je me chauffe en ma colère .  
 Quoi , ce Turnus nous vitupère ?  
 Et tout ainsi qu'un marmouset ,  
 Nisus gardera le tacet ?  
 Non , non , je veux chez le Rutule  
 Faire aujourd'hui ferrer ma mule ,  
 Jouer du bâton à deux bouts ,  
 Et le percer de mille trous .  
 Son camp regorge de silence ,  
 D'ivrognes : ergo sans défense .  
 Voici le tems , le lieu , le jour  
 Que je dois faire un maître-tour ,  
 Nos Troyens demandent Ænée ;  
 Que je ferois bonne journée ,  
 Si je pouvois par ce ravin  
 Aller droit au mont Palatin ! . . . .

Me prenez-vous pour un Jean-fesse ,  
 Dit Euryale en sa détresse ,  
 Pour un chétif cogue-fêtu ,  
 Pour un gars de crainte abattu ,  
 Moi qui ferois le diable à quatre ,  
 Si tout seul vous alliez vous battre .

Contre si maigres Paladins ,  
 Pour la plupart Georges-Dandins ?  
 Non , non , Nisus , mon digne père ,  
 Aussi-bien que ma bonne mère ,  
 Ne m'ont pas donné ces leçons ,  
 En me donnant des caleçons !  
 Ne m'ont-ils pas fait voir la guerre  
 Des Grégeois contre notre terre ?  
 Ai-je souffert un démenti  
 Depuis que je suis le parti  
 D'Énéas notre capitaine ?  
 ( Dont nos dieux gardent la bedaine . )  
 Ne craignant la mort ni les fers ,  
 Avec vous j'irois aux enfers .  
 Mais attendez , que je ne mente ,  
 Si pour visiter Radamante  
 Je me sens assez de valeur !  
 Parbleu les diables me font peur !  
 Je crains sur-tout ce chien Cerbère ,  
 Sa figure me désespère ,  
 Et ses trois têtes me font peur !  
 Ma foi ! c'est un porte-malheur  
 Qui me chagrine et qui m'altère ,  
 Je le crains bien plus qu'un panthère ,  
 Qu'un crocodile , ou qu'un dragon  
 Du régiment de Fimarçon ,  
 Qu'un rhinocéros en colère ,  
 Qu'un scorpion , qu'une vipère ,  
 Qu'un chat-huant , qu'un escargot ,  
 Enfin que la pâle Margot ,  
 Quand en plein jour ou sur la brune ,  
 Le croissant ou la pleine-lune  
 Vient lui décolorer son tein ,  
 En faisant fleurir son jardin .  
 Mais , baste ! je veux bien vous suivre ,  
 Et par-tout avec vous poursuivre  
 Ces infames Italiens ,  
 Si fort ennemis des Troyens .  
 Vous raisonnez fort à votre aise ,  
 Et me prenez pour un Nicaise ,  
 De me croire tel sentiment  
 Qui vise à votre détriment :  
 Chez moi vous flairez comme baume ,  
 Lui dit Nisus tenant son heaume ,

Et vous y flairerez toujours ,  
 Jusques à la fin de vos jours .  
 Mais quel malheur pour votre mère ,  
 Et quelle douleur plus amère ,  
 Si l'on alloit occir son fils ,  
 En passant chez nos ennemis ?  
 Si Turnus de sa hallebarde ,  
 En vous prenant pour une outarde ,  
 Alloit mettre un si joli corps  
 Loin des vivans , au rang des morts ?  
 Gardez-vous de cette folie ,  
 Et conservez si belle vie ;  
 Pour vous voir un jour le soulas  
 De notre bon père Ænéas .  
 Pour moi , je vais faire curée ,  
 Ou tout au moins galimafrée  
 Parmi ces poltrons de latins ,  
 Associés aux Laurentins . . .

Je crois que Nisus se brinbale  
 Du pauvre petit Euryale ,  
 Dit ce jeune-homme : sur-le-champ ;  
 Avec vous j'irai dans le camp ,  
 Malgré le fer , les pétarades ,  
 Les horions , les mousquetades ;  
 Malgré mère , malgré parents ,  
 Malgré vous et malgré vos dents .  
 Ils appellent du corps-de-garde ;  
 D'abord parut en hallebarde  
 Un sergent faisant l'important ,  
 Pour les relever à l'instant .  
 Alors dans la machine ronde  
 Ou bien dans l'un et l'autre monde ;  
 Chacun ne songeoit qu'au sommeil ,  
 Attendant monsieur le soleil .  
 Là , Mnesthée et le fier Séreste ,  
 Avec des généraux le reste ,  
 S'étoient assemblés au réveil  
 Pour tenir entr'eux le conseil .  
 Nos deux compagnons de fortune ,  
 Brulant d'une ardeur non commune  
 D'exercer leurs mains et leurs bras ,  
 Se présentèrent chapeau bas ,  
 Introduits par le prince Iule ,  
 Ennemi juré du Rutule ?

Le fils d'Hyrtace ainsi parla.

Hyrtace , dira celui-là ,  
Ce nom n'est pas sur ma tablette ,  
Etoit-il enfant de la brette ,  
Adroit dans l'art de s'escrimer ?  
Savoit-il comme il faut gourmer  
Un ennemi dans l'occurrence ?  
Jouoit-il du dard , de la lance ?  
D'honneur , je ne le connois pas ,  
Virgile erre donc dans ce cas . . . .  
Peste soit de cet homme ignare !  
Importun n'est pas meuble rare ,  
Je le connois dans celui-là .

Le fils d'Hyrtace ainsi parla :

Tout le camp a fait la débauche ,  
L'un dort à droit , et l'autre à gauche ,  
Tous empifrés de leur bon vin ;  
On a beau sonner le tocsin ,  
Et beau crier aux armes ! tue !  
Diable s'il en paroît en rue !  
Tant ils sont tous ensommeillés .  
Pour nous qui sommes éveillés ,  
J'ai remarqué par où les prendre ,  
Et j'en veux tout-au-moins pourfendre  
Un demi-cent avant soleil ,  
S'il plaît à messer le conseil .  
Ne voyez-vous pas la fumée  
Qui sert d'embuscade à l'armée ?  
Laissez-nous prendre le devant ,  
Tous deux vous répondons d'un cent ,  
Et du par-dessus , je vous jure ,  
Sans qu'on nous fasse aucune injure :  
Ce n'est pas par témérité .  
Messieurs , mais c'est la vérité .  
Nous irons dedans Palantée  
Chargés de butin , près d'Énée ,  
Notre resplendissant seigneur ,  
En qui gît bon'ame et bon cœur ;  
Après avoir fait grand carnage  
De ces gens faits au brigandage ,  
De ces infames Laurentins ,  
De ces paltoquets de latins .

O dieu ! dit le bon homme Aulète ,  
En son tems vigoureux athlète ,

Dieux tutélaires des Troyens ,  
 Bons soldats et bons citoyens ,  
 Vous en voulez garder la race ,  
 Pour qu'elle mette à la besace  
 Le roi Turne et ses Rutulois ,  
 Plus grands sorciers que l'Albigeois ;  
 Plus maudits , plus acariâtres ,  
 Plus mutins , plus opiniâtres  
 Que ne furent jamais les Grecs ,  
 Qui nous ont fait voir tant d'échecs.  
 Puisque gens si pleins de courage  
 Ne veulent pas rester en cage ,  
 Et demandent la clef des champs  
 Pour massacrer nombre de gens ,  
 Braves enfans , notre défense ,  
 Je vous promets pour récompense ,  
 A chacun un habit tout neuf  
 De drap d'Espagne , ou bien d'Elbeuf ,  
 A chacun deux pipes d'Hollande ,  
 Avec une belle houpelande ,  
 Un chapeau garni de rubans ;  
 Une paire de très-beaux gands ,  
 Une magnifique cocarde ,  
 Avec deux barils de moutarde ,  
 Mais de moutarde de Dijon ,  
 Bonne à servir sous le pigeon ,  
 Le bœuf et les autres volailles ,  
 Si vous assomez ces canailles ;  
 Puis Ascagne point n'oublira ,  
 Quand une fois il se verra  
 Grand comme son père et sa mère ,  
 De vous donner votre salaire .

Cela ne fut pas plutôt dit ,  
 Que le prince lui répondit ,  
 Amenez-nous mon père *Ænée* ,  
 O jeunesse trop fortunée  
 D'avoir la bride sur le cou  
 Et de courir tout votre sou :  
 Ramenez donc la révérence  
 De ce papa , dont la présence  
 Fera miracle dans ces lieux ,  
 Sera salutaire à nos yeux ,  
 Nous empêchera de nous pendre ;  
 Nous sommes constipés d'attendre .

Deux godets d'argent vous sont hoc ,  
 Et mon sabre gisant au croc ,  
 Deux trépiés , une tasse antique ,  
 Deux talens de bonne fabrique ,  
 Dont me fit présent autrefois  
 La reine des Carthaginois.  
 Un bougeoir et des allumettes ,  
 Des cure-dents , des castagnettes ,  
 Un fusil qui tire deux coups ,  
 Et d'un bon onguent pour les pous.  
 Si je possède l'Italie  
 Vous aurez un plat d'ambrosie ,  
 Avec six bouteilles de vin  
 Du meilleur du pays latin ;  
 De Turnus vous aurez la pie ,  
 Plus une bonne baronie ,  
 Enfin vous serez dans ma cour  
 Mon écuyer cavalcadour.  
 Pour vous , généreux Euryale ,  
 Permettez que je vous régale  
 Pour-lors d'un aimable tendron ,  
 Pour occuper votre brandon ;  
 Plus , d'un jeu complet de neuf quilles ,  
 Fait par autant de belles filles :  
 Enfin vous saurez mes secrets ,  
 Mes aventures , leurs progrès ,  
 Et vous aurez ma confidence ,  
 Ou que je crève à la potence.

Ce prince pètri de bonté  
 Prit son sabre de son côté ,  
 Et de sa main tant libéralé ,  
 Le mit au côté d'Euryale.  
 L'exemple valut à Nisus  
 Un éloge des plus diffus ,  
 Avec de magnifiques armes ,  
 Qu'Aulète qui fondeit en larmes ,  
 Lui troqua pour un cas pareil ,  
 Tout au beau milieu du conseil.  
 Il eut encor deux baïonnettes ,  
 Et pour sa barbe des pincettes ,  
 Avec deux beaux et grands couteaux  
 Achetés dans Chatelleraux :  
 Après il le prit par la tête ;  
 Et d'un baiser lui fit la fête ;



Mais pour le vin de l'étrier ,  
 Au diable le moindre estafier ,  
 Qui vint leur présenter à boire ,  
 Avant de courir à la gloire !  
 Munis chacun d'un havresac ,  
 D'une pipe et de bon tabac ,  
 D'une gourde de malvoisie ,  
 D'une autre de fine eau-de-vie ,  
 Tous deux portant le nez au vent  
 S'acheminèrent vers le camp ,  
 A la faveur d'une nuit sombre.  
 S'ils appréhendèrent leur ombre ,  
 C'est ce que ne dit pas Maron ;  
 Cependant il eût été bon  
 De savoir cette minutie  
 A fond , comme en superficie ;  
 Car la peur ne dénote pas  
 Un homme fait pour les combats :  
 Mais passons cette bagatelle ,  
 Et suivons notre kyrielle .

Arrivés qu'ils furent au camp ,  
 Dieu sait s'ils prirent le montant .  
 Rhamnés dormant fort à son aise ,  
 Sur deux coussins dans une chaise ,  
 Fut d'abord estramaçonné ,  
 Et tous ses gens espadonné  
 Par le valeureux Euryale ,  
 Qui de rang en rang se signale .  
 Un écuyer du grand Rhémus ,  
 Lui-même , Lamyre et Lamus ,  
 Furent aussi de compagnie  
 Dans le pays de l'autre vie .  
 Hébése , Abarys et Fœdus ,  
 Suivis de Sarron et Rhétus ,  
 Furent conduits dans la nacelle  
 De Caron , dont aucun n'appelle ;  
 Et rendirent , avant mourir ,  
 Le vin qui sut les étourdir .  
 Ce n'étoit que des dégueulades ,  
 Des coups fourrés , des enfilades ,  
 Des bras rompus , des haricots ,  
 Autrement des brisemens d'os .  
 Le tout se faisoit en cachette ,  
 Tandis que Nisus en vedette

Examinait si tout ce bruit  
 Troubloit le repos de la nuit ,  
 Que goûtoit la Gent Rutuloise ,  
 Aux bons Troyens si discourtoise.  
 On ne vit jamais tel fracas  
 De jambes , de têtes , de bras.  
 Nos deux amis se faisoient route ,  
 En mettant le camp en déroute.  
 Messape n'en fut pas exempt ,  
 Dont il ne fut pas trop content.  
 Car il y perdit une aigrette ,  
 Qu'il eut de la reine Gilette ,  
 Son casque et ses deux brodequins ,  
 Sans compter deux cent six sequins  
 Comptés , rangés sur sa toilette ;  
 Plus , une belle cassolette ;  
 Euryale avoit pris encor  
 Un baudrier enrichi d'or ,  
 Qu'autrefois le riche Cédique  
 Avoit donné pour une Antique ,  
 Au grand Rémule de Tybur ,  
 Pour avoir bu son vin tout pur :  
 Ce Rémule , dans sa vieillesse ,  
 Avoit pour signal de tendresse  
 A son petit-fils fait un don  
 De ce baudrier de renom ;  
 Il fut après pris en bataille  
 Par la rutuloise canaille.

Nisus voyant pointer le jour ,  
 Et sachant bien que le retour  
 Vaut quelquefois mieux que matine ,  
 Fit cette courte sabatine  
 A son fidele compagnon :  
 N'attendons pas notre guignon ;  
 Nous avons assez fait des nôtres ,  
 Laissons le reste à faire aux autres ,  
 Et cherchons le plus court chemin ,  
 Afin d'aller prêter la main  
 A notre bon messire Ænée ,  
 Dont l'ame sera mal-menée ,  
 Quand il saura le Laurentin  
 Prêt à lui ravir son fortin.  
 Là-dessus se met en campagne ,  
 Traversant ravin et montagne ,

Notre couple de bon amis ,  
 Dans leur dessein trop affermis .  
 Or trois cent chevaux de Laurente ,  
 Troupe magnifique et fringante ,  
 Venant au secours de Turnus ,  
 De fort loin apperçut Nisus  
 Et son camarade Euryale ,  
 Qui faisoient les Jaque détale ,  
 Tant ils se sauoient promptement ,  
 Pour tâcher de gagner le vent  
 Afin d'escamoter leurs pistes  
 A ces diables de latinistes .  
 Mais le mestre-de-camp Volcent ,  
 Qui lui seul en vaut plus d'un cent ,  
 Leur dit d'une voix de tonnerre ,  
 Qui vive ! en bons termes de guerre ;  
 Où donc allez-vous si matin ,  
 Picoreurs du camp Laurentin ?  
 Comme un chien de Jean de Nivelles ,  
 Qui se sauve quand on l'appelle ,  
 Nos deux jeunes braves Troyens  
 Se sauoient comme des Ruffiens  
 Poursuivis de dame Justice ,  
 Pour quelqu'apparent maléfice ;  
 Ils se jettèrent dans les bois  
 Pour se dérober des grivois  
 Qui venoient leur donner la chasse ,  
 Et se nantir de leur besace .  
 Nisus , son paquet sur son cou ,  
 Couroit plus vite que le loup ,  
 Parmi les bois et la bruyère ,  
 Si bien qu'il se trouva derrière  
 Les ennemis , sur le terrain  
 D'Albe , où le piteux roi Latin  
 Tenoit plus d'une bête à corne .  
 Il s'assit là sur une borne ,  
 Pour voir si son vaillant guerrier ,  
 Son compagnon mâche-laurier ,  
 Ne se trouveroit pas en plaine .  
 Mais il avoit bien autre peine :  
 Cet Euryale , ce mignon ,  
 Dans le bois grattant son tignon ,  
 Flairoit de son ami la trace ,  
 Portant outre sa callebace ,

Un sac rempli de bon butin ,  
 Fait sur l'endormi Laurentin .  
 Mais par lui la trace perdue ,  
 Il ne vit aucune avenue  
 Pour éviter ces fiers matois ,  
 Qui le galopient dans le bois .  
 Ne voyant plus son Euryale ,  
 Nisus de son côté détalé  
 Par la broussaille et le buisson ,  
 Et tomba presque en pâmoison ,  
 Lorsqu'il vit cet autre lui-même  
 Tout morne et d'une couleur blême ,  
 Prêt de tomber sous le tranchant  
 De ce mestre-de-camp Volcent ,  
 Ou bien de quelqu'un de sa troupe ,  
 Qui lui serroit de près la croupe .  
 Ce pauvre diable étoit tombé ,  
 Et sur-le-champ par eux gobé ,  
 Qui , par cette maudite engeance ,  
 Dont il fit grande pénitence .  
 Diane Nisus invoqua ,  
 Et dans ces termes s'expliqua :  
 O toi , déesse si commune ,  
 Astre brillant , brillante lune ,  
 Qui des filles conduis les mois ,  
 Et les déranges quelquefois ,  
 Guide mon trait , ma javeline  
 Contre cette troupe latine ,  
 Qui remplit de meurtre ce bois ,  
 Où souvent l'on entend la voix  
 De tes chiens , quand tu te délasses  
 Dans les doux combats de la chasse ,  
 Où près de ton Endimion ,  
 Suivant ta tendre affection ,  
 Tu viens tenter , charmante lune ,  
 Quelque reprise sur la brune ,  
 D'un certain jeu qui fait plaisir ,  
 Calme souvent ardent desir ,  
 Charme les sens , et donne en proie  
 L'ame et l'esprit tout à la joie !  
 Aussi-tôt l'Itale Sulmon  
 Rendit l'ame par le poumon ,  
 D'un trait lancé dans sa furie :  
 Ce qui fit grande fâcherie ,

*Tome V.*

D

Quand de plus on vit que Nisus  
Fit même régal à Tagus.  
Une telle déconfiture  
Du jeu passe trop la mesure,  
Dir Volcent entrant en fureur,  
Qu'on me darde ce suborneur,  
Ce maraudeur de Feuillantines,  
Cet effleuré de Laurentines,  
Ce traître, ce lâche espion,  
Cet eunuque, ce morpion :  
Il parloit du brave Euryale  
Alors triste, pensif et pâle.  
Ayant fait dans son culotin,  
Ce que l'on fait de grand matin,  
Quand on a le ventre trop libre.  
Ce brutal habitant du Tybre  
Alloit l'ouvrir de part en part,  
Quand Nisus, toujours à l'écart,  
Tout éperdu se mit à braire.  
Alte-là, dit-il, téméraire !  
C'est moi qui mérite la mort,  
Si tu crois que je t'ai fait tort,  
En envoyant dans l'autre vie  
Ces deux latins de compagnie,  
Épargne ce pauvre garçon,  
S'il te reste de la raison ;  
Et sache que s'il est des vôtres,  
C'est pour avoir été des nôtres.  
Cet orgueilleux chef de Volcent  
Traversa cet adolescent  
D'un coup de sabre par l'échine,  
Dont il fit pitoyable mine.  
Sa chute réveilla Nisus,  
Qui de crainte étoit tout perclus.  
Aussi-tôt ce Troyen s'élança  
Sur cet escadron porte-lance,  
Et s'attachant à ce brutal,  
A cet ennemi capital,  
La main encor ensanglantée  
Du sang de cet ami d'Ænée,  
Il le prit et le culbuta,  
Le perfora ; le souffleta,  
Puis lui tira l'âme par force  
De dessous l'armet, foible écorce,

Que ce pourfendeur champion  
 Portoit de crainte d'horion,  
 Nisus ayant pris sa revanche  
 Se sentit frapper à la hanche,  
 D'un grand coup qui le déhancha,  
 Et de ses jours le fil trancha.  
 Il se jetta sur Euryale,  
 Mais déjà son ame s'exhale  
 Articulant, quittant son corps,  
 Le langage de tous les morts,  
 Dans l'instant qu'ils quittent la vie,  
 La plupart parlant en furie.

C'est ici que ton nourriçon ;  
 Muse, a besoin d'une leçon,  
 Voire de deux et davantage,  
 Pour chanter l'ardeur, le courage  
 De ces deux glorieux héros  
 Que vient de gêber Atropos.

Heureux amis, vos destinées  
 En tout tems seront entonnées  
 De plus de cent mille façons,  
 Par tous les chanteurs de chansons,  
 Même dans le plus beau collège  
 De Louvain, Malines, Liège,  
 Vienne, Madrid, Londres, Paris,  
 Le séjour des jeux et des ris :  
 On vous chantera dans Bruxelles,  
 Dans Orléans et dans Nivelles,  
 Dans Bourges, Narbonne et Rouen,  
 Dans Montpellier, Toulouse et Caën,  
 Dans la ville et dans le village,  
 Chez le maure et chez le sauvage,  
 Chez les princes et chez les rois,  
 Et chez les habitans des bois.

Cette leste cavalerie,  
 Faite pour la piraterie,  
 Craignant le fer de l'ennemi,  
 Se débandoit presque à demi :  
 Mais ne voyant venir personne,  
 Elle se range, elle s'arçonne ;  
 Et tremblante arrive aux travaux  
 Où le sang couloit à ruisseaux,  
 Du remu-ménage nocturne  
 Qu'avoient, pour faire enrager Turné,

Fait nos Troyens chez l'ennemi ,  
 Pendant qu'il étoit endormi.  
 Onc ne fut si grande épouvante.  
 La playe étoit encor saignante ,  
 Et par-tout le sang bouillonna ;  
 Dans une tente on trépanoit ,  
 Dans l'autre on coupoit une cuisse ,  
 Ici l'on dégorgeoit un suisse  
 Pour lui reculer le trépas ;  
 Là-bas on recousoit un bras ,  
 Ou l'on en mettoit un postiche.  
 D'onguent Turnus n'étoit pas chiche ,  
 On donnoit du supuratif  
 A corbeille , et du lénitif ,  
 La confection de Jacinte ,  
 La thériaque et vin d'absinte ,  
 Le vrai baume , l'onguent divin ,  
 Les sirops et le brandevin ,  
 Même l'onguent miton-mitaine ,  
 Tout se délieroit là sans peine.  
 Les uns prenoient des vomitifs ,  
 Les autres des confortatifs ,  
 Bref , les Apoticuli-flaires  
 Faisoient de terribles affaires :  
 Jamais tant de décoction ,  
 Et jamais tant d'émotion.  
 Messape ayant mis ses bagnes ,  
 Reconnut et prit ses bagnes  
 Qu'il trouva parmi le butin  
 Qu'avoit l'affamé Laurentin  
 Fait sur ces deux compatriottes ,  
 Dont ils avoient eû lourdes bottes.  
 De Rhamnès l'avidé héritier  
 S'appropriâ son baudrier.  
 Enfin chacun eut de la joie ,  
 De retrouver ainsi sa proie  
 Et de reprendre ses bijoux ,  
 Sans risque de gagner des coups.  
 Au retour de la belle aurore ,  
 Belle ! la seroit-elle encore ,  
 Depuis qu'on chante sa beauté ,  
 Ses traits , sa gracieuseté ?  
 Je la croyois garde-boutique ,  
 Ou du-moins une belle antique.

A son retour , sire Apollon  
 Darda son plus friand rayon  
 Sur la surface de la terre.  
 Pour lors on vit effets de guerre ,  
 Dont Turnus se fâcha si fort ,  
 Qu'en public il fit un effort :  
 Par bonheur il devint femelle ,  
 Et ne fit point le pailomelle ,  
 Ou le rossignol , c'est tout un ,  
 Dont l'air garde puant parfum.  
 Turnus et ses chefs s'assemblèrent ,  
 S'étant assemblés s'avisèrent  
 D'un spectacle digne d'effroi ,  
 Qui surprit bien d'autres que moi.  
 Je veux brouter comme une chèvre ,  
 Si je ne sens encor la fièvre ,  
 En lisant le trait déloyal  
 De ce tyran franc animal ;  
 Ce qui le rendit méprisable ,  
 Et des tems à venir la fable.  
 Cet étrange spectacle étoit  
 Du Rutulois le plus adroit  
 Une invention endiablée ,  
 Pour emporter le fort d'emblée ,  
 En intimidant les Troyens ,  
 Tous bons sujets , bons citoyens.  
 Sur deux piques on leur étala  
 Et de Nisus et d'Euryale  
 Les deux têtes , dont les tronçons  
 Etoient restés dans les buissons ,  
 Où ces deux généreux gendarmes  
 Avoient subi le sort des armes.  
 En bataille on vit les soldats ,  
 Au poing portans de fins damas ,  
 Tous pris dans une débandade  
 De l'une ou de l'autre croisade :  
 Ils marchoient tous si fièrement ,  
 Si gravement , si lentement ,  
 Qu'on eût dit , voyant cette marche ,  
 Qu'ils alloient tous entrer dans l'arche ;  
 J'entends dans l'arche des Troyens.  
 Pour entrer il faut les moyens ,  
 Ou du moins la clef de la porte ;  
 Pour la forcer elle est trop forte :



Ces reclus sont sur leurs remparts,  
 Armés de pierres et de dards,  
 De chaudières d'huile bouillante,  
 Et chacun d'une torche ardente,  
 Pour griller ceux des plus hardis  
 Qui voudroient forcer leur taudis,  
 Ou bien monter sur leurs murailles,  
 Pour pénétrer dans leurs tripailles.  
 C'est bien dommage que pour lors  
 Le canon n'étoit pas dehors  
 Encor du chaos de ce monde :  
 Mais en place on avoit la fronde  
 Qui semoit de bons gros cailloux,  
 Sans respect au travers des choux.  
 Cela valoit canons et bombes,  
 Et faisoit mille catacombes.  
 Sur des tours près de leurs fossés  
 Les uns paroissoient empressés  
 A venger ces têtes sanglantes,  
 De leur désastre encor fumantes ;  
 D'autres plus froids que des glaçons,  
 Se préparoient aux actions  
 Que leur annonçoit cette armée.

Dans ce tems-là la renommée,  
 Cette fiéré bouche aux cent voix,  
 De ses cornemuses de bois,  
 Ou de matière moins fragile,  
 Cornoit par-tout dans cette ville ;  
 Et vint jusques au coin du feu  
 De la veuve mère de feu  
 Le vaillant héros Euryale,  
 Elle étoit pour-lors sans sa calé  
 A sa toilette se peignant,  
 Se décrassant, se minaudant,  
 A cette fatale nouvelle,  
 Qui ses déplaisirs renouvelle,  
 Elle sent un grand frisson.  
 Apostrophant son nourrisson,  
 En hurlant jette sa quenouille,  
 Le baquet qui son filet mouillé,  
 Et le fuseau sur le platras,  
 Que ne dit point, que ne fit pas  
 Cette mère tant forcenée ?  
 Elle maudit cent fois *Enée*,

Le qualifia de cornu,  
 De fesse-Mathieu saugrenu,  
 De fiacre et de poule mouillée.  
 Elle couroit échevelée  
 Par la ville et sur les remparts,  
 Faisant trembler les boulevards  
 Par ses hurlemens effroyables  
 Et par ses sanglots pitoyables.  
 Ah ! c'est donc là, mon cher enfant,  
 Dit-elle, sa tête voyant  
 De son corps ainsi séparée,  
 Dont elle étoit toute effarée ;  
 C'est donc là le soutien tardif  
 Que ton bon pere putatif  
 M'avoit laissé pour ma vieillesse,  
 Moi qui trépassois de tristesse,  
 Quand ce joli papa mignon  
 Te relevoit ton cotillon  
 Pour te fesser dans ton bas-âge,  
 Ce qui t'a fait si doux, si sage,  
 Tu me laisses à la gueule au loup,  
 Sans pitié n'ayant pas un sou,  
 Et qui fera ces funérailles ?  
 Seroient-ce ces lâches canailles  
 Qui donnent ta tête aux corbeaux  
 Et ton corps aux autres oiseaux ?  
 Moi, qui m'étois donné la peine  
 De te vêtir de tirketaine  
 Et d'étamine d'Amiens ;  
 Où sont donc, hélas ! mes soutiens ?  
 Non, non, il faut que je te suive  
 Jusque sur l'inférieure rive,  
 Et que je demande à Pluton  
 De te faire son marmiton,  
 S'il ne te veut chef de cuisine.  
 Hélas ! mon désespoir me mine,  
 Mes yeux se troublent, mon cerveau  
 Et mon esprit sont à vau-l'eau.  
 O toi des dieux le vrai monarque,  
 Fais que je voie cette barque  
 Où doivent passer les humains.  
 S'il ne faut que graisser les mains  
 De Caron, pour voir l'autre vie,  
 Il me reste un sou d'Italie

Pour tout vaillant, pour tout mon bien,  
 Disons qu'il ne nous reste rien :  
 Le pré n'en vaut pas la fauchûre,  
 Pour en étourdir la figure  
 Plus long tems du maître des cieux.  
 Fais donc que je meure en ces lieux,  
 Et que sur la rive infernale  
 Je puisse embrasser Euryale.  
 Que faire parmi ces Troyens,  
 Puisque j'ai perdu mes soutiens ?  
 Ce que ces chiens de trouble-fêtes  
 M'annoncent exposant leurs têtes,  
 Ce qui me pénètre le cœur  
 D'ennui, de chagrin et d'horreur  
 Encor un coup, lance-tonnerre,  
 Détache-moi de cette terre ;  
 Et vous, citoyens malheureux,  
 Puissai-je mourir à vos yeux,  
 Vous qui me trouvez méré fole . . . .

Le prince Ascagne la console,  
 Et lui fait présent d'un biscuit  
 Sortant du four de cette nuit.  
 Puis il dit au menin Idée,  
 Au jeune Actor pir qu'Asmodée,  
 De la mener dans son taudis.  
 Là, se trouvant sur son pouillis,  
 Elle fit fort la délabrée,  
 La folle et la désespérée,  
 Maudissant comme auparavant  
 Les Troyens, le sort et le camp,  
 Donnant au diable sire Ænée,  
 Priam, Paris, Ilionée.

Alors le cornet à bouquin,  
 La trompette et le tambourin  
 Annonçoient par leurs sons terribles  
 Des décadences infaillibles.  
 L'air retentissoit de grands cris  
 Auxquels les Troyens ébahis  
 Firent répondre la cohue.  
 Les Volsques faisant la tortue  
 Marchoient pour ébaucher l'assaut,  
 C'est là, morbleu, qu'il faisoit chaud !  
 Ils s'attachent aux palissades,  
 Aux murs à force d'escalades ;

Cherchent à combler le fossé ,  
 Et mettre Troyens *in pace*.  
 Mais il en fallut bien rabattre ,  
 Chaque Troyen en valut quatre ;  
 Ils repousoient à coups de crocs ,  
 De dards, d'espontons et d'estocs ,  
 En docteurs passés à la guerre ,  
 Tous ceux qui labouroient leur terre.

On ne voyoit que javelots ,  
 Que flèches et qu'ardens brulots ,  
 Chez les Rutulois les surprendre :  
 On leur jettoit aux yeux la cendre ,  
 Et sur le dos de gros cailloux ,  
 Ce qui les fit débander tous.

On lâche bref une machine  
 Qui culbuta plus d'une échine ,  
 Et mit bas nombre de soldats ,  
 De têtes , de jambes , de bras.  
 Les larins quittèrent la sape  
 Aux cris du champion Messape ,  
 Qui clabaudoit à pleine voix ,  
 A moi , mes amis Rutulois ,  
 Ça que l'on me donne une échelle ,  
 Soit de corde , ou bien de ficelle ,  
 Afin d'escalader le mur ,  
 Tandis que Mézence le dur  
 Lancera des torches ardentes ,  
 Bien moins à craindre qu'effrayantes.

Mais , morbleu ! quel est donc ce train ?  
 Toujours même chant au lutrin ?  
 Toujours une muse en campagne ?  
 Que Belzébut vous accompagne ,  
 Sire Virgile et votre esprit !  
 Pour le moindre petit écrit ,  
 Il me faudra , comme une buse ,  
 Quêter le secours d'une muse .  
 La prier de guider mes vers ,  
 Pour qu'ils n'aillent pas de travers ?  
 Laissons , laissons cette safope ,  
 Cette péteuse Calliope ,  
 Ce grenier à vesse complet ,  
 Sentant moins bon que serpolet .  
 A voir cet air guindé si grave ,  
 Nécessaire dans un conclave .

Mais qui n'est, dans la vérité,  
 Ici d'aucune utilité,  
 On croiroit entendre merveille,  
 Oui, s'il traitoit de la bouteille,  
 La bouteille nous égairoit  
 Et le lecteur divertiroit.  
 Quoi ! pour conter une bataille,  
 Une escalade de muraille,  
 Il me faut faire le piteux,  
 Me donner pour un cu breneux,  
 Plus froid qu'un âne qu'on étrille,  
 Pour me ressouvenir du drille  
 Qui rit quand il monte à l'assaut !  
 Comme lui, rions, s'il le faut,  
 Et laissons dormir notre muse,  
 On jouer de la cornemuse ;  
 Car elle aime cet instrument,  
 Parce qu'il n'est plein que de vent.  
 Fous qui vous croit, qui vous imite,  
 Maron, je marche bien plus vite :  
 Dans mes travaux je prends Scarron  
 Pour ma muse et pour mon patron.  
 C'est le maître des pasquinades,  
 Des rebus, des turlupinades,  
 Le réveil-matin des desirs,  
 Le boute-en-train de tous plaisirs,  
 Du bon esprit le consistoire  
 Et du bon-sens la grande armoire,  
 Le prototype des humains,  
 L'antidote de tous chagrins,  
 Et de gaité le répertoire ;  
 Enfin c'est . . . mais parlons d'histoire.

Une assez grosse tour étoit  
 Sur les remparts, où commandoit  
 Hélénor, si je ne me trompe :  
 Mais il faut que je m'interrompe,  
 A cause de cet Hélénor,  
 Que l'on ne connoît pas encor.  
 Il étoit fils de Lycimnie ?  
 Esclave, non d'Esclavonie,  
 Mais du roi des Méoniens,  
 Grand protecteur de tous Troyens.  
 Il avoit fait à la sourdine  
 Cette esclave sa concubine,

Ce qu'époux dans cette saison ,  
 Font sans mystère et sans façon.  
 Certain Lycus , son camarade ,  
 Maître joueur en perforade ,  
 Etoit avec cet Hélénor  
 En qualité d'aide-major.  
 De cette tour , tour si pesante  
 En ce que du-moins cent cinquante  
 Troyens de bonne volonté ,  
 Constans et pleins de fermeté ,  
 Avoient pour défendre la ville  
 Pris cette tour pour domicile ,  
 Les Itales , grands fanfarons ,  
 Avoient juré leurs grands jurons  
 De se rendre maîtres du poste ,  
 Malgré du Troyen la riposte ,  
 Malgré la grêle de cailloux  
 Dont ils étoient moulus de coups ,  
 Turnus en main prit une broche ,  
 Sur laquelle il mit une torche ;  
 Autant en fit le Laurentin ,  
 Le Rurulois et le latin ;  
 Et tous , de même compagnie ,  
 Mirent avec cérémonie  
 Le feu dans ce grand bâtiment :  
 Comme on voit ordinairement  
 Un maire de petite ville ,  
 Assez souvent un fat , un gille ,  
 A-peu-près comme Tribolay ,  
 Maire de Beaune et de Volnay ,  
 Mettre avec piaffe et d'un air grave ,  
 A cent fagots , gibier de cave ,  
 Le feu , d'un pas de président ,  
 Tant ce maire fait le fendant ;  
 Quoiqu'il soit en esprit fort mince ,  
 Fort méprisé dans sa province ,  
 Il fait toujours de l'important.  
 Je reviens à l'embrasement.  
 C'est là que l'on vit des grillades ,  
 Des boudins gras , des carbonnades ;  
 Maron pourtant m'a répondu  
 Qu'aucun Troyen de gras-fondu  
 Ne périt dans cette brulure.  
 Le feu redouble avec usure ,

Grille les rats et les souris ,  
 Et s'attachant aux pilotis ,  
 Mit bientôt cette tour en branle.  
 Elle chancelle , elle s'ébranle ,  
 Et tombe avec si grand fracas ,  
 Que l'on en trouva du plâtras  
 Jusqu'après d'Albe. Je vous jure  
 Que ce n'est pas une imposture :  
 Puisqu'à l'hôtel de ville on voit  
 Un livre où ce cas apparôit.  
 Cette tour , en tombant par terre ,  
 Copia des mieux le tonnerre ,  
 Tua deux Troyens et demi ,  
 Et tout au plus un ennemi.

Après si belle dégringole ,  
 Plutôt si lourde cabriole ,  
 Hélénor , plus fier qu'un lion ,  
 Se ramasse avec action ,  
 Et s'élance droit sur l'armée ,  
 De ce renversement charmée.  
 Maron ne dit ce qu'il devint ,  
 S'il mourut , ou bien s'il parvint ,  
 D'un pas léger autant qu'utile ,  
 A se réintégrer en ville.  
 Lycus , plus jeune et plus léger ,  
 Près du mur se vint héberger ,  
 Se sauvant au travers des armes ,  
 Outreucidé de mille alarmes.  
 Il fait ses efforts pour grimper ,  
 Pour s'élever , pour attraper  
 La main d'un Troyen charitable ,  
 Voulant sauver ce pauvre diable.  
 Mais , zeste , il se sauva donc bien ,  
 Ce pauvre diable ne tint rien.  
 Turnus le saisit par l'échine ,  
 D'un maître coup de javeline ,  
 Puis de sa main il l'accrocha ,  
 Et d'après du mur l'arracha ,  
 En lui tenant ce fier langage :  
 Crois-tu d'échapper à ma rage ,  
 Petit lanceron de Troyen ,  
 Petit bâtard de Phrygien ?  
 A tes dépens reconnois Turne ,  
 Je vais , pour te mettre dans l'urne ,

Après que je t'aurai mis nu ,  
 Te pulvériser si menu ,  
 Que la cendre n'est pas plus fine .  
 Ne dois-tu pas voir à ma mine  
 Que je suis pir qu'un guichetier ?  
 Et qu'enfin je suis sans quartier ?  
 Ensuite en l'air il tint sa proie ,  
 Tout ainsi qu'un aigle fait l'oie .  
 De tous côtés ce sont des cris ;  
 Au meurtre ! au meurtre ! je suis pris ,  
 Dit l'un en voyant le Rutule .  
 Am dit l'autre qui recule ,  
 Assommez donc ce Laurentin ,  
 Ce fainéant , ce gros mâtin ,  
 Qui me suit de près pour me prendre .  
 On songeait donc à se défendre ?  
 A quoi Virgile a répondu ,  
 Bien attaqué , bien défendu .  
 Muse , mettons-nous en dépense ,  
 Approfondissons la défense ,  
 Voyons ce que fait le Troyen ,  
 S'il est bon , ou s'il ne vaut rien .  
 Déjà le brave Ilionée ,  
 L'ame en déroute et forcenée ,  
 Tient un bon caillou dans sa main ,  
 Dont il atterre ce vilain  
 De Lucetius porte-broche ,  
 Qui s'étoit approché tout proche  
 De la porte pour l'enfoncer .  
 De cet autre côté Liger ,  
 En servant son bon maître Ænée ,  
 Dame le pion à Corinée ,  
 Abasourdit Emathion ,  
 Grand archer et bon compagnon .  
 Cénée aussi tue Ortigie .  
 Mais le fier Turnus à Clonie ,  
 Dioxipe , Ida , Sagaris ,  
 Promulus et le sage Itis ,  
 L'un après l'autre ôta la vie ;  
 Parbleu ! c'est une litanie ,  
 Au moins une procession ,  
 Qui pérégrine vers Caron .  
 Capys assassine Piverne :  
 Celui-là mérite la berne ,



D'avoir quitté son bouclier ,  
 Son sabre avec son baudrier ,  
 Pour porter la main à la-playe ,  
 Qu'il gagna dans la fausse-braye ;  
 Ce qui droit sur le sombre bord ,  
 Le fit courir après la mort.  
 Ce Capys joua bien son rôle ,  
 Coupant le filet à ce drôle ,  
 Pour l'apprendre à se désarmer ,  
 Quand il est tems de s'escrimer.  
 Le fils d'Arcent , porte-casaque ,  
 Prise autrefois sur le cosaque ,  
 Mais rebrochée à l'Espagnol ,  
 Sur fond couleur de tournesol ,  
 Fut par son père au brave *Ænée*  
 Envoyé sur sa haquenée ,  
 Pour apprendre à battre le fer  
 Sous ce général de grand air.  
 Il éclatoit sur la muraille ,  
 Portant sur lui cotte-de-maille ,  
 La lance au poing bien en arrêt ,  
 A bien faire étant toujours prêt :  
 Quand Mézence prenant sa fronde ,  
 Arme sur laquelle il se fonde ,  
 Après deux ou trois tours de bras ,  
 Mettant casque et cuirasse à bas ,  
 D'un coup accrocha sa calotte ,  
 Et lui mit la tête en compotte ,  
 Dont mourut le seul fils d'Arcent.  
 Il en seroit bien mort un cent ,  
 S'ils avoient eu telle blessure .

Voici bien une autre aventure  
 Que ce que je viens de conter ,  
 Suivons pour qui veut m'écouter .  
 On dit... mais on dit est un doute ,  
 Bran du précheur si l'on n'écoute  
 Ce qu'il dit quand il ne dit rien  
 Qui vaille , ou quand il dit fort bien .  
 C'est d'Ascagne , ou du jeune Iùie ,  
 Avec Numan nomme Rémule ,  
 Qui venoit d'épouser la sœur  
 Du vain Turnus grand giboyeur .  
 Ce Numan , adroit de la langue ,  
 Aux Phrygiens fit la harangue

Que je dirai de bout en bout ,  
 Si je me ressouviens de tout.  
 De truchement n'en fallut mie ,  
 Bien étoit meublé son génie ,  
 Il savoit l'allemand , le grec ,  
 Et parloit comme Abimélec.  
 Il étoit tout plein d'industrie ,  
 Connoissoit la géométrie ,  
 Savoit faire un salamalec ,  
 Et la guerre comme un Valdec.  
 Voici , de bonne foi , l'étoffe  
 Dont se servit ce philosophe.

Mourez de honte , ô vous Troyens ,  
 Doubles chelmes de Phrygiens ,  
 Vous serez bientôt notre proie ,  
 Comme des Grecs fut votre Troye !  
 Nous vous mettrons dans des mortiers ,  
 Vous , vos casques , vos boucliers ,  
 Pour vous piler tout à notre aise ,  
 Le cu bien bouché d'une chaise :  
 C'est bien à vous , vrais paltoquets ,  
 De vouloir brider nos mulets ,  
 Et de croire dans nos familles  
 Effleurer nos femmes , nos filles ,  
 Comme fit ce grand-chianli ,  
 Cet esturgeon , cet étourdi ,  
 Ce Pâris , auteur de vos peines  
 Et des trous faits dans vos bedaines :  
 Parbleu ! vous en aurez menti ,  
 Car vous changerez de parti.  
 Et quand ? ce sera tout-à-l'heure ,  
 Franche canaille , ou que je meure :  
 Ah ! que vous allez voir beau jeu !  
 En me trémoussant tant soit peu ,  
 Je veux vous mettre en fricassée ,  
 En hoche-pot , en chair hachée ,  
 Même à la broche et sur le gril ,  
 Et vous percer comme un baril.  
 Vous connoîtrez l'ardeur mutine  
 De notre nation latine ,  
 Belliqueuse *in omni gradu* :  
 De mes jours je ne fus tondu ,  
 Marque évidente de jeunesse ,  
 Si ce n'est celle de sagesse :

On en vaut mieux d'être un peu fou ,  
 Quand on a de plaisirs son sou.  
 Pour vous , préparez vos épaules  
 A mille et mille coups de gaulés ,  
 Coureurs d'estafe , enfans trouvés ,  
 Et du grand Jupin réprouvés.  
 Cessez , cessez , proscrites rosses ,  
 De vouloir mesurer vos forces .  
 Avec nos drus Italiens ,  
 Toujours sur pied cômme des chiens ,  
 Qui passent leur vie à la guerre ,  
 Qui , lorsqu'ils labourent la terre ,  
 Piquent d'une lance leurs bœufs ;  
 Qui mangent pain , gobent des œufs ,  
 Ne sont point sujets à leur bouche ,  
 Ne grondent pas , quand on se couche ,  
 Les servantes , ni les laquais ,  
 De ce que leurs lits sont mal faits ;  
 Qui sont jeunes dans la vieillesse ,  
 Plus que vous dans votre jeunesse ,  
 Toujours même esprit , même cœur ,  
 Mêmes chansons , sînge et vigueur .  
 Mais vous , qui pour tout exercice ,  
 Dansez , mangez du pain-d'épice ,  
 Qui portez toques de velours ,  
 Et des ginjolins de peaux d'ours ;  
 Qui couvrez d'une pourpre jaune ,  
 Votre honneur , à seize sous l'aune :  
 Vous ! vous êtes des Phrygiens ,  
 Fils de ces valeureux Troyens !  
 Non , vous êtes des Phrygiennes ,  
 Des garnemens , des vauriennes ,  
 Des chauve-souris , des hibous ,  
 Enfin des flûtes à deux trous .

Ce discours entendu d'Ascagne ,  
 Dit par cet échappé d'Espagne ,  
 Fils de garce et d'un Laurentin ,  
 Comme son fils , fils de putain ;  
 Lui fit envisager l'infame  
 Avec de grands yeux tout de flame .  
 Après avoir bandé son arc ,  
 Présent d'un roi de Danemarc ,  
 Il fit à Jupin sa prière  
 A-peu-près de cette manière .

Grand

Grand dieu , protecteur des enfans  
 Audacieux avant seize ans ,  
 Protége ma première thèse ,  
 Puisque d'ans je n'en ai pas seize.  
 Qui dit thèse, veut dire exploits  
 Pour tous les successeurs de rois.  
 Quand je serai de l'Italie  
 Possesseur , je fais la folie  
 Alors de te sacrifier  
 Deux moutons avec un bélier ,  
 Un des plus gras veaux de rivière ,  
 Un beau mulet , sa muzelière ,  
 Peut-être un fort bon épervier ,  
 Des ciseaux de Langres d'acier  
 Pour rafraîchir ta longue barbe ,  
 Qu'une Nymphe qu'on nomme Barbe ,  
 Trouvé fourchue ; elle a raison ,  
 On en voit peu de sa façon.

On sait de Jupin la tendresse  
 Pour l'audacieuse jeunesse ;  
 Ascagne tire , et voit son trait  
 Gâter l'original portrait  
 De ce fanfaron de Rémule ,  
 Qui tomba roide aux yeux d'Iûle ,  
 Ironisant sur cette mort  
 Assez haut et même assez fort ,  
 Pour que la nation latine  
 Entende sa voix enfantine.  
 Va , dit-il , morguer les Troyens  
 Dans les enfers et les liens  
 De Pluton et de Proserpine ,  
 Fichu corps que la rouille mine :  
 Voilà comme les Phrygiens  
 Répondent aux Italiens.  
 Après ces mots , femmes et filles  
 Quittant l'ouvrage et les aiguilles ,  
 L'enlevèrent à brasse-corps ,  
 Le portèrent dans les dehors ,  
 En chantant des vers à sa gloire.  
 Il leur donna deux sous pour boire ,  
 A chacune un petit gâteau ,  
 Et de tourté un petit morceau ;  
 Puis il vint reprendre sa place ,  
 Portant sur son front mâle audace.

*Tome V.*

E

Or il arriva qu'Apollon,  
Quittant Pégase et son vallon,  
sur un pied tout comme une grue,  
Parut perché sur une nue,  
Regardant d'un air de pitié,  
Et l'assiégeant et l'assiégé,  
Harangua le petit Iule,  
Qui venoit d'assommer Rémule:  
Avorton fait du sang des dieux,  
Qui doit un jour peupler les cieus,  
Que ta valeur toujours s'augmente  
Dans le calme et dans la tourmente;  
Et que ton trait porte-terreur  
Soit toujours suivi de bonheur.  
C'est la postérité, la race  
De notre confrère Assarace,  
Qui, par les ordres du destin,  
Doit faire la barbe au latin.  
Troye est pour toi franche bicoque;  
Je te garde une autre breloque,  
Où quelque jour tu régneras;  
Et tu te dédommageras  
Des rudes travaux de la guerre  
Que tu souffres sur cette terre,  
Où, si je n'y tenois la main,  
On te verroit quêter ton pain.  
Cela dit, et le tout pour sause,  
Apollon se métamorphose,  
Prenant la forme de Butés,  
Ecuyer du vieil Anchisés,  
Et que le vénérable *Ænée*  
Avoit mis près de sa lignée,  
Pour en modérer les transports,  
Les passions et les efforts.  
Ce dieu, sous cette ressemblance,  
Approcha de la remembrance.  
D'Ascagne assis sur le rempart;  
Il le prend, le tire à l'écart,  
Et lui dit ces mots à l'oreille:  
Ton premier coup a fait merveille,  
C'est Apollon qui te le dit:  
Va te reposer sur ton lit,  
De-peur que quelque taciturne,  
Soit en plein jour, soit sur la brune,

Aujourd'hui , peut-être demain ,  
 Ne te prive de manger pain.  
 Ton ballot n'est pas de te battre ,  
 De te faire tirer à quatre ;  
 Encore une fois , sur ton lit  
 Va dormir , c'est moi qui l'ai dit.

Après ce conseil salutaire ,  
 On vit partir le luminaire  
 De la terre , même des cieux ,  
 En se manifestant aux yeux  
 Des chefs de la race Troyenne  
 D'une vapeur aérienne.  
 Par l'autorité d'Apollon ,  
 On enleva comme un ballon ,  
 Ascagne malgré son courage ,  
 On le fut enfermer en cage ;  
 Tandis que nos vaillans Troyens ,  
 S'ingénioient sur les moyens  
 De désarçonner le Rurule ;  
 Ici l'on fait une bascule ,  
 Là , l'on raccommode un redan ,  
 Les uns tendent un guet-à-pan ,  
 Donnant le fil à leur épée ;  
 Les autres font une pipée  
 Pour attraper les Laurentins ;  
 On trace un godan aux latins ,  
 Là-bas , dans cette demi-lune ,  
 Où l'activité non commune  
 Fait faire aux Troyens un effort.  
 Séreste y fait bâtir un fort ;  
 Chacun de cu , comme de tête ,  
 Cherche enfin à garder sa crête.  
 On recommence les combats  
 Là-haut , ici comme là-bas.  
 La terre est couverte de flèches ,  
 De javelots , de dards , de perches ,  
 De rondaches et de brassars ,  
 De morions et de cuissars :  
 Telle à nos yeux paroît la grêle  
 Quand elle tombe pêle-mêle ,  
 Cassant vitres , tuiles , chassi :  
 Les javelots tombans ainsi ,  
 Percent têtes , jambes , poitrines ;  
 Ventres et bras , fessiers , échine ;

Les casques et les boucliers ,  
 Les cuirasses, les étriers ,  
 Retentissoient du bruit des armes ,  
 Et remplissoient le camp d'alarmes.

On eût dit un charivari  
 D'une veuve qui prend mari ,  
 Ou le peuple avec bassinoires ,  
 Poêles, léchefrites, lardoires ,  
 Pilon, casseroles, poëlon ,  
 A sa porte fait carillon.

Alors Bitias et Pandarè ;  
 Fils d'Alcanor, homme très-rare ;  
 Et naturel du Mont-Ida ,  
 Où gît plus grande que Breda ,  
 Ville autrefois de l'apanage  
 De déesse de grand parage :  
 Ces frères nourris dans les bois ,  
 D'herbes, de pain, d'huile, de pois ,  
 Par la bonne matrone Hiére ,  
 Femme champêtre, mais leur mère ,  
 Etoient robustes toutefois ,  
 Courageux et de fins matois.  
 Pour brutaux ils l'étoient de reste ,  
 Même portoient un air funeste ,  
 Avec la mine d'un chamois :  
 Mais grossiers comme Amiénois ;  
 Gens forts sur la cérémonie ,  
 A quoi se passeroit leur vie ,  
 Sans la ressource du rebus ,  
 Qui chez eux n'est pas un abus.  
 Nos deux garçons, gens à bagare ,  
 Gens à grand bruit, à tintamare ,  
 Ayant en main chacun un croc ,  
 Sur leur casque plumes de coq ,  
 Habits voyans, brillans panaches ,  
 Rondache au bras, grandes moustaches ,  
 Visière en l'air, sabre au côté ,  
 Peigné, décrassé, vergeté ,  
 Se confiant en leur courage ,  
 Ouvrent la porte et font la rage.  
 L'un est à gauche et l'autre à droit ,  
 Chacun planté debout et droit ,  
 Comme les chênes de l'Adige ,  
 Attend de lui quelque prodige.

Des Rutulois environ cent ,  
 Suivis d'Equicole et Quercet ,  
 De Tmarus et d'Hémon le brave ,  
 Plus vite que ne part le Drave ,  
 Vinrent aux portes des Troyens.  
 On les y reçut comme chiens  
 Sont reçus dans un jeu de quilles.  
 Nos deux jeunes, mais maîtres-drilles ,  
 A coups de lance et d'espontons ,  
 De javelines, d'hocquetons ,  
 De bâton et de pertuisanne ,  
 Leur firent faire à tous la canne ;  
 Je dis la canne et le plongeon ,  
 Puisqu'ils en eurent tout du long ,  
 Et si long qu'avec infamie  
 Ils furent privés de la vie.  
 En vérité , pour cette fois  
 Mal fut mené le Rutulois.  
 Turnus ailleurs faisoit carnage ,  
 Mais voyant qu'on perdoit courage ,  
 Et que l'on embrochoit ses gens ,  
 Il vole sans perdre de tems .  
 A la porte de Dardanie ,  
 Où , sans autre cérémonie ,  
 D'un coup il renverse Antipas ,  
 D'un autre il avale le bras :  
 Cet autre se nommoit Mérope ,  
 C'étoit le bras droit de Driope ,  
 Et le bon ami d'Antipas.  
 Il entr'ouvre aussi Bitias ,  
 Homme d'humeur fort colérique ,  
 Sur-tout dans ses tems de colique :  
 Ce Bitias étoit fort grand ,  
 Gras , gros , épais comme un géant ;  
 Aussi quand il tomba par terre ,  
 Ce fut comme un coup de tonnerre.  
 Aphydne fut étendu mort ,  
 Et Crimante eut le même sort.  
 Mars alors enflant le courage  
 A ces flaireurs de brigandage ,  
 Et ranimant les Rutulois ,  
 De la main comme de la voix ,  
 On vit une déroute entière ,  
 Et de Troyens un cimetière ,



Tant rudement on les frappoit  
 A la porte où Pandare étoit ;  
 Qui, conduit par une furie,  
 Voyant son frère aîné sans vie,  
 Pousa la porte avec effort ;  
 Comme il étoit robuste et fort,  
 Qu'il avoit une large épaule,  
 Il s'y tint ferme comme un môle,  
 Laissant Troyens errans dehors  
 Se battre en défendant leurs corps.  
 Mais ce benêt et ce gros âne,  
 Avoit perdu la tramontane,  
 Car Turnus étoit enfermé  
 Dans la ville encor tout armé.  
 Ce géant d'estoc et de taille  
 De tous côtés combat, chamaille,  
 Donne par-tout avec fureur  
 Et sème par-tout la terreur.  
 On voyoit briller ses aigrettes,  
 Ses armes luisantes et nettes,  
 Sans rouille ni crasse dessus,  
 Enfin par-tout brilloit Turnus :  
 Quand Pandare à lui se présente,  
 Outré de la perte récente  
 De feu son frère Bitias,  
 Qu'il avoit d'un gros échalas  
 Entr'ouvert auprès de la porte,  
 Et le raccroché de la sorte.

Par Jupin, crois-tu, maraudeur,  
 Venir ici nous faire peur ?  
 Crois-tu voir le palais d'Amate,  
 Ou trouver une casemate,  
 Pour te cacher crainte des coups ?  
 Ne te souvient-il plus des trous  
 Que tu viens de faire à mon frère,  
 Qui l'ont logé dans une bière ?  
 D'Ardée as-tu cru voir les murs,  
 Ou bien ces bords sombres, obscurs  
 Qui forment l'inférieure rive ?  
 Il faut, ventrebleu ! que je rive  
 Ton clou : tu fais trop le pédant,  
 Le maître-ès-arts et l'impudent,  
 Voire même le Jean-Farine,  
 Dont tu portes la triste mine,

Et dont , au besoin , animal ,  
 Tu servirois d'original .  
 Allons , mesurons nos épées ,  
 Ecorneur de franchises lipées !  
 Aurois-tu bu du persicot ,  
 De l'ambrette ou de l'abricot ,  
 Un peu plus qu'à ton ordinaire ,  
 Pour parler ainsi , téméraire ?  
 Voyons ce que vaut ta valeur .  
 Ce qu'elle pése , et si ton cœur  
 Est un cœur de bonne mesure ,  
 Ou sujet à la flétrissure .  
 Tu pourras bientôt , à ton dam ,  
 Signifier au roi Priam ,  
 Qu'il s'est trouvé dans cette ville  
 Pour ton malheur un autre Achille .  
 Commence , et ne perds point de tems ,  
 C'est trop me tenir en suspens .  
 A ces mots Pandare le darde  
 D'un coup de dard jusqu'à la garde ;  
 Mais ce beau joujou de Junon  
 Dont Turnus étoit le mignon ,  
 L'escamottant à la bricole ,  
 Le fit entrer sans hyperbole  
 Dans la porte de plus d'un pié ,  
 Ce qui d'un dard est la moitié .  
 Turnus quittant sa hallebarde  
 A Pandare ajusta nasarde ,  
 Puis d'un coup tout des plus bruyans ,  
 Fendit sa tête jusqu'aux dents .  
 Le coup en fit gronder la terre ,  
 Un ton plus haut que le tonnerre ,  
 Elle en trembla , même s'ouvrit .  
 Jugez ce que le mort souffrit ,  
 Car Jupin en branla la tête ;  
 Mais Junon , cette bonne bête ,  
 Au fond du cœur en ricana ,  
 Comme Vénus en fulmina .  
 Ce coup valut la mort à trente  
 Qui moururent tous d'épouvante ;  
 Et si Turnus eût eu bon-sens ,  
 Et qu'il eût fait entrer ses gens ,  
 Rompant d'abord les barricades ,  
 Déracinant les palissades ,

Et tuant enfin les soldats  
 Qui gardoient les ouvrages bas ,  
 Il eût du vénérable Ænée  
 Fort étourdi la destinée :  
 Car prenant le fort des Troyens ,  
 Et sur-le-champ logeant les siens  
 Dans les carrefours de la ville ,  
 Il leur eût enlevé l'asyle  
 Qu'ils avoient au pays latin ,  
 Mis en repos le Laurentin ,  
 Gagné magnifique victoire ,  
 A jamais assuré sa gloire ,  
 Et fait au son du tympanum  
 Pour sûr chanter un *te deum*.  
 Mais sa fureur pour le carnage  
 Lui valut tout le tripotage  
 Qu'il eut à quelques pas de là ,  
 Pour n'avoir pas fait tout cela .  
 De sa main mourut en cachette  
 Phalaris d'un coup d'escoupette.  
 Gygés fut brusquement tronqué  
 Et très-lourdement eunuqué.  
 Halys , Prytanis et Phégée ,  
 Noëmon , Alcandre et Lyncée  
 Priront la poste au petit pas ,  
 Pour aller gîter au trépas .  
 Ce fut une capilotade ,  
 Dégoutante autant que maussade ,  
 Qui mit en fuite le Troyen ,  
 Devant ce Nécromancien .  
 Les muses perdirent Brétée  
 Dont la veine étoit peu goûtée ,  
 Mais qui cependant nuit et jour  
 Chantoit pour leur faire sa cour .  
 Tantôt c'étoit une élégie ,  
 Et tantôt une fantaisie .  
 Pour l'une il faisoit un bouquet ,  
 Pour l'autre c'étoit un sonnet ;  
 A celle-ci une sonnette ;  
 Souvent il prenoit sa musette  
 Pour y souffler un madrigal ;  
 Et sur sa lyre à ton égal ,  
 Il chantoit une chansonnette  
 Sur une gentille brunette

Qu'il rechercha fort autrefois.  
 Il avoit assez bonne voix,  
 Savoit même un peu de musique ;  
 Mais pour le coup avec Amique,  
 Il fut chanter en faux-bourdon  
 Une complainte chez Pluton.  
 Bientôt après l'adroit Clytie,  
 Comme eux, se vit privé de vie.  
 Les chefs enfin des Phrygiens  
 Ne savoient plus par quels moyens  
 Mettre fin à la tragédie  
 Qui menaçoit d'un incendie  
 Leurs tours, leurs murs et leurs travaux,  
 Où Turnus hachoit en morceaux  
 Tout ce que rencontroit son sabre  
 Qu'un affranchi né de Calabre,  
 Étant esclave lui donna,  
 Dont maints Troyens il tronçonna.  
 Mnestheus en courant s'écrie,  
 Où fuyez-vous donc, je vous prie ?  
 Etes-vous des oiseaux de nuit,  
 Qui craignez le jour et le bruit ?  
 Avez-vous quelqu'autre retraite  
 Pour retarder notre défaite,  
 Pour nous défendre, que vos murs ?  
 Allez, vous êtes des cœurs durs,  
 Mais plus durs que n'est une roche,  
 Vous méritez qu'on vous décoche  
 Un trait au milieu de ce cœur  
 Sans vergogne et sans nul honneur.  
 Est-ce là servir notre Ænée,  
 Maître de notre destinée ?  
 Se peut-il qu'un homme enfermé  
 De toutes parts, ait désarmé  
 Notre plus fringante jeunesse,  
 Les soutiens de notre vieillesse ?  
 Lâches ! vous méprisez nos dieux,  
 Pères, mères et vos aïeux,  
 Sur-tout notre pieux Ænée  
 Qui languit dedans Palantée,  
 En attendant de jours en jours  
 De vous quelqu'éclatant secours.  
 Ce discours en tout laconique,  
 Les ramena dans la boutique,

Dans l'instant les fit rallier ,  
Et reprendre leur bouclier.  
Turnus voyant gronder l'orage ,  
En homme de guerre très-sage  
Fit sa retraite vers les siens ,  
Et tournant le dos aux Troyens ,  
Du Tybre il gagna le rivage ,  
Plus que content du grand carnage  
Que dans le fort il avoit fait.  
Il prend pourtant encor un trait  
Qu'il fit partir à l'aventure ,  
Croyant faire déconfiture  
Du Troyen qui , dans cet instant ,  
Le conduisoit tambour battant  
De son fort jusqu'à la rivière ,  
Voulant lui serrer la croupière ,  
Sans qu'il pût trouver le moment  
De pouvoir prendre le montant.  
Junon n'osa ferrer la mule ,  
Pour assister son cher Rutule :  
Elle plaignoit son triste sort ,  
Et déjà murmuroit bien fort :  
Mais Jupiter , des rois le maître ,  
Lui fit alors un coup de traître ;  
Par son ambassadrice Iris ,  
Qu'il détacha dans le pourpris  
Du fort de la race Troyenne  
Qu'il vouloit aider dans sa peine ,  
Il fit faire un commandement  
De détalier , mais promptement ,  
A ce fier ennemi d'Ænée  
Dont il guidoit la destinée ,  
Et de se rendre dans son camp ,  
Sans replique et tout sur-le-champ.  
Ce que Turnus fit , l'ame empreinte  
De chagrin , de souci , de crainte :  
D'ailleurs n'étant pas le plus fort ,  
Et voyant partir de ce fort  
Grêle de dards , de javeline  
Qui butoient sur sa longue échine ,  
Il s'élança armé dedans l'eau ,  
D'où sortant comme un fier taureau ,  
Ne remportant qu'honneur pour proie ,  
Il fut reçu , mais avec joie.

Sur-le-champ il fut radoubé ,  
Car il étoit fort imbibé ;  
Puis on fit un grand feu de paille  
Pour lui réchauffer sa tripaille ;  
Sa perruque fut mise au four ,  
On lui remit nouvel atour ,  
Après qu'il eut fort à son aise  
Dormi long-tems dans une chaise ;  
Enfin il fut bien ressassé ,  
Savonné , frotté , repassé ,  
Même étrillé , c'est chose sure ,  
Pour du sang ôter la rouillure ;  
Car il étoit ensanglanté  
Derrière , devant , à côté.  
Bien lui prit de faire retraite ,  
Et de porter dans sa pochette ,  
Pour le besoin , de vieux écus ;  
Cela , ma foi , sauva Turnus :  
Donnant cet argent aux vedettes ,  
Il sut éviter les baguettes  
Par lesquelles il eût passé ,  
Et dont il seroit trépassé ;  
Car cette rude camisade  
Vaut encor moins que l'estrapade ,  
Les chevaux et les chevalets ,  
Que la rame et les osselets.

*Fin du neuvième livre.*

## VIRGILE TRAVESTI.

## LIVRE DIXIÈME.

**L**AISSONS Turnus sur le rivage ,  
 Mettre l'ordre dans son ménage ,  
 Donner du pain à ses valets  
 Et faire panser ses mulets.  
 Encor faut-il le laisser libre ,  
 Pour dégorger les eaux du Tybre  
 Qu'il avala le traversant ,  
 Pour éviter le trait perçant  
 D'un ennemi , dans sa poursuite  
 Ne cherchant qu'à demeurer quite  
 Des croquignoles que Turnus  
 Avoit données s'étant intrus  
 Dans le fort de la gent Troyenne ,  
 Où , de son autorité pleine ,  
 Il avoit sali tous les draps ,  
 Et bien mal mené les soldats ,  
 Jusqu'à leur manger leurs éclanches.  
 Parlons d'autres paires de manches,  
 Et laissons là le Rutulois  
 Se délasser de ses exploits.

Un Suisse à manteau d'écarlate ,  
 A grande toque , à manche plate ,  
 Qui ne fut onc un ventre à jeun ,  
 Mais grand destructeur de perun :  
 De Jupiter le domestique ,  
 Gardant la céleste boutique ,  
 Autrement le palais des dieux ,  
 L'ouvrit et fit voir à nos yeux  
 Un échantillon manifeste  
 De la divinité céleste.  
 Mercure le porte-poulet ,  
 Le maquignon et le valet  
 Du grand Jupin pour l'avanture ,  
 La veilles fut ( c'est chose sure )

De porte en porte chez les dieux ,  
 Les prier , d'un air gracieux ,  
 De se trouver à l'assemblée ,  
 Pour entendre la ratelée  
 Que son bon maître et son seigneur ,  
 En tout bien , même en tout honneur ,  
 Leur destinoit pour maléfice ,  
 Qu'aucuns d'eux avoient par malice  
 Commis contre les Phrygiens ,  
 En les traitant comme des chiens ,  
 Et leur faisant fatale guerre ,  
 Tantôt sur mer , tantôt sur terre.  
 Jupin arriva le premier ,  
 Fit entrant signe à son portier ,  
 D'ouvrir les battans de la porte ,  
 Pour que la divine cohorte  
 Entrât de front , non de biais ,  
 Dans ce magnifique palais ,  
 D'où Jupin , assis sur son aigle ,  
 Remarquoit tous les tours d'espigle  
 Des Troyens rangés dans leur fort ,  
 Contre le téméraire effort  
 De la Rutuloise canaille ,  
 Qui nuit et jour cherche et travaille  
 A chasser du pays latin  
 Ce distilleur d'eau de plantin ,  
 Ce vrai diminutif de Troÿe ,  
 Ce picoreur , ce rabat-joye ,  
 Et tous ces proscrits de Troyens ,  
 Tous gens d'honneur , je le soutiens.  
 Les dieux ayant avec prestance  
 Dans leur place pris leur séance ,  
 Jupiter cracha , se moucha ,  
 De son mouchoir son nez torcha ,  
 Où ce dieu logea ses lorgnettes ,  
 Ses besicles , ou ses lunettes ,  
 Pour examiner si les dieux  
 S'étoient tous rendus dans ces lieux . . . . .  
 Voici le ton et le ramage  
 Qu'il tint à si noble assemblage.  
 Mes amis et mes bons parens ,  
 Mes confrères et mes enfans ,  
 Car parmi vous de mon lignage  
 Je vois chez moi plus d'un plumage :



Je veux vous tous homéliser ,  
 Un tantinet vous dépriser ,  
 Puis d'un certain rapatriage  
 Vous régaler après l'orage :  
 Pourquoi tant de fâcheux soupçons  
 Parmi vous et de trahisons ?  
 Tout ainsi qu'une bourgeoisie  
 Se divise par jalousie ,  
 Pour se choisir maire ou consul ,  
 De-même , selon mon calcul ,  
 Je vous vois l'ame divisée ,  
 Et, qui pis est , subtilisée  
 A traverser ces gens de biens ,  
 Ces chétifs malheureux Troyens .  
 Mes desseins sont donc des sornettes ,  
 Et mes défenses des gazettes ?  
 On se rit de mes actions ,  
 Plus de subordinations  
 Pour moi Jupin votre bon maître ? ,  
 Jarni-cotton , l'on va connoître  
 Si j'entends à me soutenir ,  
 Et les mutins des mieux punir !  
 J'avois défendu , sur la vie ,  
 Que l'on ravageât l'Italie ,  
 Que l'on s'armât contre Ænéas ,  
 Des pauvres Troyens le soulas ;  
 Et je verrai latine engeance ,  
 Au mépris de cette défense ,  
 Morguer les Troyens dans leurs forts ,  
 Faire par d'utiles efforts  
 A ces bonnes gens pleine guerre ,  
 Sans appréhender mon tonnerre !  
 Allez , je saurai quelque jour  
 Vous tous mettre au mastigadour !  
 Et d'où vient donc cette discorde ?  
 Pourquoi gens de sac et de corde  
 Sont-ils par des dieux protégés ,  
 Soutenus et même vengés ?  
 Dites-moi donc qui vous excite ,  
 Qui vous divise et qui suscite  
 Tant d'affreux et fréquens combats ,  
 Quand Jupiter n'y consent pas ?  
 Je sais qu'un jour sur cette terre  
 On verra dangereuse guerre ,

Quand un certain jeune animal ,  
 Je me trompe , c'est Annibal ,  
 Sortira des murs de Carthage ,  
 Et se fera faire un passage  
 Tout au-travers du mont Céli ,  
 Du l'Hotaret , du Mondovi ,  
 Des Alpes , montagnes affreuses ,  
 A passer toujours dangereuses ,  
 En été tout comme en hiver ,  
 Pour porter la flamme et le fer ,  
 La mort , le désespoir , la rage  
 Dans la ville et dans le village  
 Du romain , ne s'attendant pas  
 A se trouver tant de tracas :  
 Alors je permets le ravage ,  
 La discorde avec le pillage :  
 Mais aujourd'hui je veux , morbleu !  
 Qu'on m'obéisse un petit peu.  
 Pas tant de remûment , de grace ,  
 Si l'on ne veut que je ressace ,  
 Au premier bruit , au premier vent ,  
 Comme il faut le contrevenant.  
 Laissez ces échappés de Troye ;  
 Vivez en paix , vivez en joye ;  
 Sur-tout fuyez ce vieux dictum ,  
*Concordia rara fratrum.*  
 Suivez l'exemple de vos pères ;  
 Enfin vivez tous en bons frères.  
 Jupiter vous l'ordonne ainsi ,  
 Et prétend que pour grand-merci ,  
 Vous ferez que la destinée  
 De cet honnête-homme d'Ænée  
 Soit telle que j'ai résolu.  
 Ce discours d'un ton absolu ,  
 Mais prononcé tout d'une haleine ;  
 Valoit , ce me semble , la peine  
 Qu'avec un verre de vin frais  
 On eût rafraîchi son palais .  
 Oui , si monsieur son chef-d'office ,  
 De concert avecque le Suisse ,  
 N'eût pas été en rendez-vous  
 Chez un gourmet , roi des filous ,  
 Des empoisonneurs , c'est le même .  
 Le cabartier l'est à l'extrême ,

Car il fraude toujours son vin ,  
Dont il passe pour assassin.

Vénus donnant dans l'hyperbole ,  
Après Jupin , prit la parole ,  
Et sans tourner autour du pot ,  
Dit tous ses griefs mot à mot.

Dieu tout-puissant , lance-tonnerre ,  
Auteur de la paix et la guerre ,  
Sans qui tout homme ne peut rien  
Ni pour le mal , ni pour le bien ,  
Je m'adresse à toi , non à d'autres :  
Ecoute donc mes patenôtres ,  
Puisqu'elles partent de mon cœur ,  
Tout à mon papa , mon seigneur.  
Tu vois comme le roi Rutule ,  
Sans conscience et sans scrupule ,  
Ne craint pas de nous offenser ,  
Puisqu'il fait sans pitié danser  
Le branle de polichinelle

A mes Troyens , à leur sequelle.  
Non , non , c'est une indignité ,  
Une horreur , une lâcheté ,  
Mutiler la gent pacifique ,  
Gens passés docteurs en logique ,  
En droit civil , en droit canon ,  
Et non pas en droit d'esponton !  
Ce Turnus juché sur sa pie ,  
De sa fureur se glorifie ;  
Et d'aise léchant ses dix doigts ,  
Il médite encor une fois  
D'entrer armé dans cette ville ,  
Qui sert aux Phrygiens d'asyle ,  
Afin d'y tailler en pleins draps  
Jambes et mains , cuisses et bras.  
Voyez-vous déjà qu'il se botte ,  
Tandis qu'un goujat lui decrotte  
La rouille de son bouclier  
Qu'il a souillé sur le gravier ,  
En sortant de cette eau bourbeuse ,  
Gluante et fort marécageuse ?  
Ah ! c'en est fait , tout est perdu ;  
Il va larder l'individu  
De mon cher petit-fils Ascagne ,  
Qui dans le pays de Cocagne

Devoit

Devoit se rendre incessamment ,  
 Pour y commander longuement  
 Un peuple ami de la pistole ,  
 De la guinée et de l'obole ,  
 Du louis d'or , du ducaton ,  
 De la rose et du patagon.  
 Par-tout on assomme , on égorge :  
 Voyez le fossé qui regorge  
 Du sang de ses braves soldats ;  
 On ne voit qu'assauts et combats  
 Sur les remparts , sur les courtines ;  
 Dans les angles , où sont les mines ,  
 Sur les glacis , les parapets ,  
 On n'entend que coups de mousquets ;  
 Ecoutez les bales qui sifflent ,  
 Même les mourans qui renifflent.  
 Arrêtez donc ce fier Turnus ;  
 Ce grand fabriqueur de Malcus ,  
 Aussi-bien que ce Diomède ,  
 Qui le devance et le précède ;  
 Et qui tous deux ont résolu  
 De mettre enfin un dévolu  
 Sur le bénéfice d'Ænée...  
 Je frémis à cette pensée ,  
 Il ne leur reste plus que moi ,  
 Qui suis votre fille , grand roi.  
 Souffrirez-vous que l'on m'attaque ,  
 Que jusqu'en mon port on baraque ,  
 Qu'on entre à grands coups d'aviron  
 Dans ma rade et dans mon giron ?  
 Qui si notre pieux Ænée  
 Architecte sa destinée  
 Pour la cheviller en ces lieux ,  
 Sans l'ordre du maître des dieux ;  
 Ah ! j'y consens , qu'on l'enchevêtre ,  
 Qu'on le nasarde comme un traître ,  
 Qu'il soit par tout vilipendé ,  
 Et par ses Troyens lapidé ;  
 Enfin que sa triste figure  
 Soit toujours sujette à l'injure ,  
 Que dans son fort , sur ses remparts ,  
 Il soit accablé de brocards ;  
 Que sur mer il vogue sans voile ,  
 Et qu'il couche à la belle étoile.

*Tome V.*

F

Mais si l'oracle des destins,  
Les dieux célestes, les marins,  
Et ceux de ces royaumes sombres,  
Tous faits pour tourmenter les ombres,  
Bref, si Jupin a résolu  
Qu'il prendroit latins à la glu,  
Qu'il en seroit un jour le maître,  
Qui de vous ose ici paroître  
Réfractaire à sa volonté,  
Sans commettre une impiété ?  
Rappellerai-je la grillade  
De ses vaisseaux dans une rade ;  
Le froid qu'il eut pendant l'hiver,  
Les périls qu'il courut sur mer,  
Où quand ce boursoufflé d'Eole  
Lui fit faire la cabriole ?  
Alors je crus qu'un esturgeon  
Le goberoit comme un vaïron.  
Rappellerai-je l'ambassade  
De cette Iris, cette maussade ;  
Les fureurs de dame Junon  
Complotant avec Alecton ;  
Cette impitoyable furie  
Qui met en cendres l'Italie,  
À la besace les Troyens,  
Et fait triompher ces vauriens ?  
Si cette envieuse de pomme,  
Cette Junon, je vous la nomme,  
Ne consent pas que le latin  
Soit faufilé par le destin.  
Avec cette race Troyenne,  
Que voulez-vous qu'elle devienne ?  
Mettez-la sous votre manteau,  
Vous lui conserverez sa peau,  
Du moins ou détournez l'orage  
De la fureur et de la rage  
De votre femme et votre sœur,  
Pour mes Troyens porte-malheur.  
Rendez-moi le petit Ascaigne,  
Reine, ( du pays de Sardaigne,  
Non ) mais d'Amatonte et Paphos,  
De Cythère, et non de Lesbos,  
Soit là, soit dans mon Idalie,  
Dans mon palais toute sa vie.

A lire et croquer le marmot,  
 Je l'occuperai comme un sot,  
 S'il faut qu'il quitte la rapière,  
 Et qu'il soit un la Dindonnière :  
 Après que les Carthaginois,  
 Les Maroquois et les Chinois  
 Viennent de loin donner l'aubade  
 Aux Itales, gens à gambade,  
 Hypocrites tartufiés,  
 Modestement mortifiés.  
 A quoi sert à ma géniture,  
 D'avoir conservé sa figure,  
 D'avoir évité les dangers  
 Des bancs de sable et des rochers,  
 D'Eole les fréquentes frasques  
 Et des mers les tristes bourasques,  
 S'il ne peut dans ce continent  
 Trouver place pour son ponent ?...

Trêve, trêve de raillerie !

Répondit Junon en furie ;  
 C'est bien à vous de raisonner,  
 De commander et d'ordonner,  
 Vieille folle de suborneuse,  
 De soubrette, de raccrocheuse !  
 Attaquer la reine Junon  
 En face de son vieux barbon,  
 Est une punissable injure,  
 Au moins digne de flétrissure.  
 Mais que vient chercher si matin,  
 Ton fils dans le pays latin ?  
 Parce que la folle Cassandre  
 Lui fit jadis fort mal entendre  
 Qu'il y planteroit son piquet,  
 Y feroit trotter son criquet,  
 Comme un capitaine fracasse,  
 Ce benêt d'Ænée a l'audace  
 De faire la guerre à Turnus ;  
 De s'emparer comme un intrus  
 De la montagne et de la plaine,  
 Des terres son futur domaine ;  
 De venir voler ses chapons,  
 Ses bœufs, ses vaches, ses moutons,  
 De faire à ses troupeaux la guerre,  
 De couper tous ses grains sur terre,

F 2

D'édifier un arsenal  
 Au milieu du pays natal  
 De ce pauvre prince Rutule  
 Qui vit sans tache et sans macule ;  
 D'aller sur le Mont Palatin  
 Sonner le réveille-matin ;  
 Tandis que son cher fils Iûle ,  
 Tranchant déjà du fier Hercule ,  
 Abat Rutulois et Latins ,  
 Et fait bouquer les Laurentins.

Paix là ! taisez-vous , bonne bête ,  
 Dit Jupiter hochant la tête ,  
 C'est parler trop haut dans ces lieux ,  
 Vous en incommodez les dieux ,  
 Je les entends tous qui mugissent ,  
 Et même ces murs retentissent  
 De l'éclat de votre discours ,  
 Duquel j'ai dû trancher le cours ,  
 Pour vous donner la patience  
 D'entendre en repos ma sentence.  
 Or soyez donc tous attentifs ,  
 Point endormis et point pensifs.  
 Vulcain , faites taire l'enclume ;  
 Elle m'étourdit et m'enrhume ;  
 Et vous , qu'on écrive , greffier ,  
 De bonne encre et sur bon papier !

Puisqu'on ne peut faire alliance ,  
 Lier aucune intelligence  
 Entre Troyens et Rutulois ,  
 Sans recueillir ici les voix ,  
 L'Altitonant , comme un bon père ,  
 Les traitera de la manière  
 Que d'eux-mêmes ils se traiteront ;  
 Par la morbleu ! les choses iront  
 Comme elles pourront , je le jure  
 Par le Stryx , sans être parjure.  
 Paraphé ! *ne varietur.*

Après ce jugement obscur ,  
 Jupiter descendit d'un trône  
 D'ivoire peint en rouge et jaune.  
 Puis tous les dieux firent les frais  
 De le mener dans son palais ,  
 Où la nape se trouva mise.  
 Là chacun en prit à sa guise ,

But son vin à tirlarigot,  
 Toujours à l'aide du bon mot.  
 Mais quittons les dieux pour la terre,  
 Et voyons comme va la guerre.  
 Tout est en feu le long des murs,  
 On n'entend que des cris obscurs,  
 Des blasphèmes et des injures,  
 Ce n'est que coups, qu'égratignures,  
 Sabres en l'air, clairs, reluisans,  
 Que tons plaintifs et languissans.  
 Les Troyens privés d'espérance,  
 Déterminés à la défense,  
 Ainsi que des frères frappeurs,  
 Etoient rangés sur leurs rempars,  
 Attachés comme des punaises,  
 Bien éloignés d'avoir leurs aïses.  
 Tymette, fils d'Icétaon,  
 Le vieux Tybris, Cassor, Hémon,  
 Asius, le seul fils d'Imbrasse,  
 Avec l'un et l'autre Assarace,  
 A la pâte mettoient la main,  
 Et faisoient présent du levain  
 A cette race Rutuloise,  
 Scélérate autant que sournoise.  
 Clarus et les deux Tarpédons,  
 Tous deux maîtres porte-guignons,  
 Au premier rang avec rudesse,  
 Aussi-bien qu'Acmon de Lyrnesse,  
 Jettoient, mais jettoient de bon cœur,  
 Des pierres d'énorme grosseur.  
 Ascagne avoit ôté son casque,  
 Portant en main tambour de basque,  
 Pour solliciter le soldat  
 A bien soutenir le combat.  
 Son teint frais comme la framboise,  
 Ses cheveux de couleur d'ardoise,  
 Attachés d'un anneau d'or trait,  
 Faisoient d'Adonis le portrait.  
 Près de lui le vaillant Ismare,  
 Décochant traits, crioit tarare !  
 Vous nous attraperez demain,  
 Mais ce n'est pas le plus prochain.  
 A cette attaque étoit Mnésthée,  
 Fier de son ardeur effrontée.



D'avoir chassé la fourche au cu ,  
 Turnus comme un franc lanturlu .  
 Capis , fondateur de Capoue ,  
 Au nez leur jettoit de la boue ,  
 Eclabousoit leurs bataillons ,  
 Jonchoit de blessés leurs sillons ,  
 Avec beaucoup d'irrévérence .  
 Il étoit sur une éminence ,  
 Commandant le camp ennemi ,  
 Qu'il éborgna presque à demi .  
 Cet assaut pressant , redoutable ,  
 Parut aux Troyens soutenable ;  
 Et Maron , qui n'est pas un fat ,  
 Sur cela dit , bon chat , bon rat .

Mais quel tracas sur la rivière ?  
 D'où vient ce bruit , cette lumière ?  
 C'est une flotte apparemment ,  
 Je la connois au maniment  
 De la rame qui frappe l'onde .  
 Peste ! elle porte bien du monde ,  
 Car le chamailis est fort grand .  
 Quel est ce bruit ? il me surprend .  
 Ah ! dieu vous gard , messire *Ænée* ;  
 Vous quittez enfin Palantheé ,  
 Evandre et le Mont Palatin ,  
 Pour nous venger du Laurentin !  
 Vos gens vous croient sans vergogne  
 De leur laisser tant de besogne ,  
 Tandis que prenant vos ébats ,  
 D'eux vous faisiez si peu de cas .  
 Vous trouverez bien du mécompte ,  
 A votre dam , à votre honte ,  
 Quand vous serez dans votre fort ,  
 Contre qui l'on fait grand effort .  
 Dieu bénisse votre venue .  
 Vous venez de faire recrue ,  
 A-t-on pris parti de bon cœur ?  
 Parlez-nous en homme d'honneur :  
 L'enrôlement est-il valable ?  
 Avez-vous mis argent sur table ,  
 Ou la pistole dans la main ?  
 L'auroit-on reprise sous main ?  
 Mais voyons un peu votre suite :  
 Elle est légère et marche vite ;

Vous galopez dessus les eaux ,  
 Mieux que si c'étoit sur chevaux.  
 Malpeste , je vois des bagages ,  
 Des vaisseaux , voiles et cordages ,  
 Des paquebots , des brigantins ,  
 Des yachts et des levantins.  
 N'auriez-vous pas quelques machines  
 A gros ventre , à longues échines ,  
 Du fait d'un *quidam* , mais point sot ,  
 Qui parut , non sans dire mot ,  
 Même qui fit grand tintamare ,  
 Nul effet , petite bagare ,  
 Mais qui fit dire à Saint-Malo ,  
*Sed libera nos à mala ?*  
 Si la mèche étoit éventée ,  
 Qu'on feroit bonne picorée !  
 Ou si corsaire étoit Turnus ,  
 Il vous rifleroit rasibus ,  
 Ou bruleroit ribon ribéne ,  
 Et vos vaisseaux , et leur antenne ;  
 Et les avirons , et les mâts ,  
 Et les voiles , et les soldats.  
 Chut , point de bruit , il est à terre ,  
 Cherchant à mettre sous sa serre  
 Les Troyens et leurs ducats.....  
 Mais retournons à nos moutons ,  
 Et voyons d'où notre bon Gile ,  
 Ou notre piteux de Virgile ,  
 Pour vous toujours fort complaisant ;  
 Vous fait sortir pour le présent.  
 Comme il vous sait homme d'exemple ;  
 Il vous fera sortir d'un temple ,  
 Peut-être d'un enterrement ,  
 Pour vous y faire largement  
 Pleurer à votre fantaisie ,  
 Puisque c'est là sa frénésie.  
 Seroit-ce d'un autel ? mais non ;  
 C'est du camp du prince Tarcon ,  
 Ce fameux roi de l'Etrurie ,  
 D'où nous vient le mot d'écurie ,  
 A cause de ses beaux haras ,  
 D'où sortoient chevaux à poil ras ,  
 Grand , gros , gris , noir , alzan et pie ,  
 Aïeux de ceux de Normandie ,

Qu'on appelle chevaux normans ,  
 Péres des vrais chevaux morvans ,  
 D'où sans contredit vient la morve :  
 Mais comment rimer avec orve ?  
 Allons toujours notre chemin ,  
 Nous rimerons bien mieux demain.  
 Ce Tarcon vous fit-il bien boire ?  
 Occupa-t-il votre mâchoire ?  
 Quand vous entrâtes dans son camp ,  
 Parlâtes-vous bien hardiment ?  
 Aux yeux n'aviez-vous point de larmes ?  
 Le cœur étoit-il sans alarmes ?  
 Ne vous faisoit-il point tic-tac ?  
 Vous présenta-t-il du tabac ?  
 Demandâtes-vous alliance  
 Contre les efforts de Mézence  
 Et contre ses préparatifs ,  
 Qui sont presque tous relatifs  
 A notable déconfiture  
 De vos Troyens par la brulure ?  
 Avez-vous bien dépeint Turnus ,  
 Tranchant du fier Vitellius ,  
 Qui ne garde pas poires molles  
 A vos vaisseaux , vos banderolles ?  
 Parlez donc , sire le Béat ,  
 Voulez-vous passer pour un fat ?  
 Votre raison dans le voyage  
 Auroit-elle bien fait naufrage ?  
 Un peu plus de civilité ,  
 Et beaucoup moins de gravité.  
 Mais vous avez bien fait , je pense ,  
 De vous être mis en dépense  
 D'aller mendier du secours ;  
 Puisque Tarcon a pour toujours  
 Etabli sous votre prudence ,  
 Sagesse , force , expérience ,  
 Un bon millier d'Etruriens  
 Pour déconfire Italiens.  
 Ainsi l'avoit prédit l'oracle  
 De Jupin dans son tabernacle ,  
 Sur son aigle à califourchon ,  
 Les deux mains dedans son manchon.  
 Pour bien fêter votre venue ,  
 Permettez qu'on passe en revue

Un si gentil convoi naval ,  
 Troupes de pied et de cheval ,  
 Les généraux , les blanchisseuses ,  
 Ingénieurs et ravaudeuses ,  
 Les vivandiers , les margajats.  
 Les fouille-aux-pots semi-soldats.

Le beau vaisseau que monte *Ænée* !

Mais pour la méditerranée  
 Il me paroît trop haut de bord ,  
 Trop grand , trop gros , trop fier , trop fort.  
 Comment ! il est percé d'avance  
 Pour soixante canons , je pense ;  
 Au-moins je vois soixante trous ,  
 Pour les mettre et les loger tous  
 A leur venue , à leur naissance.  
 C'est un vaisseau de conséquence.

Muse qui prenez vos ébats ,  
 Ouvrez-moi ; .... non , ne m'ouvrez pas  
 De l'*Hélicon* la grande porte :  
 Quoique je n'y sois qu'un cloporte ,  
 Qu'un insecte , qu'une fourmi ,  
 Demeurez dans votre pouilli !  
 Prenez-vous-en à ce *Virgile* ,  
 A ce béat , cet imbécile  
 Qui vous assigne à tout moment ,  
 Et vous fait un commandement  
 De venir au bout de sa plume ,  
 Si peu cet écrivain présume  
 Tirer quelque chose de bon  
 Pour faire fleurir son jargon.  
 Voyons pourtant ce qu'il demande  
 Par cette dernière légende.

N'est-ce pas les noms et les biens  
 De ces fameux *Etruriens* ,  
 Grands amateurs de la *guinée*  
 Qui vinrent au secours d'*Ænée* ?  
 Sans être sifflés du vallon ,  
 Vous saurez la force et le nom  
 De ce que tient telle boutique.

Primò , c'est le prince *Massique* ,  
 Flottant d'un air de majesté ,  
 De valeur , d'intrépidité ,  
 Sur les flots salés de *Neptune* ,  
 Quoiqu'il ne marche qu'à la brune.

Le tigre est le nom du vaisseau  
 Sur lequel il fend si bien l'eau.  
 Il est chargé de mille casques  
 Portés par gens drus et fantasques ,  
 Que Cozés avec Clusium  
 Ont donnés pour Lavinium.  
 Abas montoit un gros navire  
 Peint en or , azur et porphyre ,  
 Ayant en poupe un Apollon ,  
 Tenant en main un violon.  
 Il avoit de Populonie  
 Amené bonne compagnie ,  
 Le tout montoit bien à neuf cens ,  
 Bien armés en habits décens ;  
 Portans baudrier de chenille ,  
 Casaque brodée à l'aiguille ,  
 Des brodequins faits de rubans ,  
 Et de la frange sur les gands.  
 Asylas fut élu de Pise ,  
 A cause de sa vaillantise ,  
 Pour gouverner mille soldats ,  
 Servis par autant de goujats  
 Qu'on appelloit porteurs de lance.  
 Cet Asylas eut connoissance  
 Des astres , du chant des oiseaux ,  
 Des entrailles des animaux ,  
 Quand la poule avoit la pépie ,  
 Comme on arrêtoit la roupie ,  
 Quand ses valets buvoient son vin  
 Et fatiguoient son guilledin ;  
 Bref, il eut l'art de prophétie ,  
 Et sut mieux la nécromantie.  
 Astur , surnommé le charmant  
 Par Maron qui jamais ne ment ,  
 Se confioit en son adresse ,  
 Sa légéreté , sa vitesse.  
 En député de Vaugirart ,  
 Qui de quatre faisoit le quart ,  
 Suivoit le dévot sire Ænée ,  
 Pour apprendre à faire menée.  
 Les Cériens , Graviciens ,  
 Les Phrygiens , Liguriens  
 Faisoient entr'eux petite troupe ,  
 Et ne montoient qu'une chaloupe . . .

N'aurai-je donc pas bientôt fait ?  
Peste ! j'oubliois le plumet  
D'un certain drille de Cupave ,  
Portant un teint de betterave ,  
Plumes de cygne à son bonnet ,  
Et le maintien d'un lansquenet.  
Son vaisseau nommé le Centaure ,  
Voguoit sans craindre la rémore ;  
Monté par cent trente gaillards  
Accoutumés à lancer dards.  
Ænus n'avoit qu'une brigade  
Bonne pour la carabinade ,  
Même pour les enfans perdus ,  
Tant ils étoient allégres , drus ,  
Et paroissoient d'humeur fort libre.  
Cet Ænus étoit fils du Tybre  
Et de la sorcière Manto :  
Mais quoiqu'il n'eût pas un zéro ,  
Il donna des murs à Mantoue  
De limon , de bois et de boue.  
Pourquoi tourner autour du pot ?  
De galandage c'est le mot :  
Avec cette belle chemise ,  
Elle ne craignit plus la bise.  
Du Mantouan sous Mincius ,  
Très-grand ennemi de Turnus ,  
Comme de son ami Mézence ,  
Cinq cens hommes porteurs de lance ,  
Vêtus de peaux de louveteaux  
Et tous couronnés de roseaux ,  
Marchoient avec effronterie ,  
Méditant quelqu'espièglerie ,  
Ou quelques tours d'Italiens ,  
Pour venger ces pauvres Troyens.  
Aulètes à l'arrière-garde  
Avoit mis un bon corps-de-garde ,  
Ambulant sur deux gros vaisseaux  
Commandés par deux généraux.  
Il avoit pris pour sa devise ,  
En poupe un Triton sans chemise ,  
Large d'épaule et fort velu  
De la tête jusques au cu.  
De par les dieux et les déesses ,  
Muse , sans chercher de finesses ,

J'ai rangé les Etruriens,  
 Les Mantouans, les Cériens  
 Suivant avec grande alégresse,  
 Le réservoir de la finesse,  
 Ou le grand chef des Phrygiens,  
 Ce reconfort de tous Troyens.  
 Je croyois n'y pouvoir suffire,  
 Et j'étois près de me dédire  
 D'avoir morgué votre secours  
 Dans un trajet de si long cours :  
 Mais serviteur, belle Uranie,  
 J'ai bien fini ma litanie.  
 Comptons à-présent les vaisseaux.  
 Trente voiles fendent les eaux  
 Pendant la nuit, au clair de lune ;  
 S'ils sont soutenus de Neptune,  
 C'est ce que dans peu l'on saura,  
 Et que la suite nous dira.

Ænéas rouloit par le large,  
 Assez éloigné de la marge,  
 Ou du rivage de la mer,  
 Ayant près de lui pour Alfier,  
 Pallas fils unique d'Evandre,  
 Qu'il parut étonné d'entendre  
 Badiner autour de son bord :  
 Il crut être dans quelque port,  
 Quand il aperçut des Naiades  
 Faire sur mer mille gambades,  
 Danser autour de ses vaisseaux  
 Et flûter sur des chalumeaux  
 Avec beaucoup de mélodie,  
 Les plus beaux endroits de sa vie.  
 Ces nymphes en chantant nageoient  
 Et devant le convoi vogoient,  
 Quand la belle Cymodocée  
 De vive éloquence douée,  
 En fit montre au bon Ænéas ;  
 De veiller fatigué, fort las,  
 Comme de gouverner les voiles,  
 Les mâts, les cordages, les toiles.  
 Dormons-nous, prince ? ou veillons-nous ?  
 Dit l'une, nous connoissez-vous ?  
 Et savez-vous bien qui nous sommes ?  
 Parbleu ! vous n'êtes pas des hommes,

Répondit Ænée en courroux.  
 De par Jupin, rassurez-vous,  
 Lui repliqua cette Naiade ;  
 Nous avons manqué la grillade  
 Dont a voulu nous régaler  
 Le latin, voulant nous bruler  
 Avec de grands flambeaux de paille,  
 Qu'en main portoit cette canaille.  
 Cybèle, la mère des dieux,  
 Qui par-tout les suivoit des yeux,  
 Nous donna contre la brulure,  
 Vite cette aimable figure.  
 Qui fut trompé ? ce fut Turnus,  
 Il en devint des plus camus ;  
 Car il nous vit sur le rivage,  
 Et nous entendit chanter rage,  
 A contre-poil psalmodier  
 Et fièrement l'injurier.  
 Il nous appella des grivoises,  
 Des ponts-neufs, de fines mâtoises,  
 De ces filles *et cætera*,  
 Qui pour cinq sous feroient cela.  
 Cependant ton petit Iûle,  
 Prêt à tomber dans la bascule,  
 Dans ces murs est environné,  
 Et du Rutule espionné.  
 Il a soutenu comme un diable  
 Un assaut presque insoutenable,  
 Où ces fendans, ces garnemens  
 Ont tué force jeunes-gens,  
 Dont il gagna grand mal de ventre :  
 Or ce mal ne vaut pas le diantre,  
 Et vaut encor moins que bibus,  
 Si c'est un *colera-morbus*.  
 Déjà l'on voit de l'Etrurie  
 La nombreuse cavalerie,  
 Qui se joint aux Arcadiens,  
 Pour le secours de tes Troyens.  
 Mais ce songe-creux de Rutule,  
 Ce Turnus hardi comme Hercule,  
 Veut leur lâcher un lais courant,  
 Pour les prendre tous au battant.  
 Va ! dès que tu verras l'aurore,  
 Tandis qu'ils dormiront encore,



Arranger et mettre sur pié  
 Les troupes de ton allié.  
 Sur-tout prends ton invulnérable,  
 Ton bouclier impénétrable,  
 Qu'a forgé de sa noire main  
 Le dieu des forgerons Vulcain.  
 Va ! jamais le pieux Ænée  
 Ne fera si bonne journée  
 Que celle qu'il fera demain.  
 Après quoi, poussant de la main  
 Le vaisseau de ce capitaine,  
 Elle courut la pretontaine,  
 Fit quatre tours de baladin,  
 Parla, chanta Périgordin,  
 Dansa bien mieux qu'une Syrène  
 Des bords renommés de la Seine,  
 En levant son vertugadin,  
 Puis elle disparut soudain,  
 Prenant la route de Falaise,  
 Mais laissant le Troyen bien-aise.  
 Son bord, plus vite que le vent,  
 Faisoit un mille en un moment,  
 Pendant qu'avec beaucoup de zèle  
 Il fit sa prière à Cybèle.

O toi ! dit-il, qui de sapin  
 Me régaldas moi galopin,  
 Quand je fis bâtir une armée  
 Pour la mer méditerranée :  
 Toi la mère de tant de fioux,  
 Dont les moindres sont demi-dieux :  
 Sauve-moi de ce labyrinthe.  
 Je te promets de payer pinte  
 A la première occasion,  
 Pour la boire à l'intention  
 De si généreuse déesse.  
 Tu vois qu'on talonne et qu'on presse  
 Mon fils Ascagne dans son fort,  
 Sans-doute il n'est pas le plus fort.  
 Fais que je prenne sa revanche ;  
 D'une dinde grassette et blanche  
 Je régalerai ton docteur,  
 Ou ton grand sacrificateur.  
 Pour toi, je te donne en mémoire  
 De cette future victoire

Que je dois bientôt remporter ,  
 Ce qu'un laquais pourra porter  
 ( Avec l'appareil d'une offrande )  
 De bon tabac de contrebande ,  
 De bergamotte , ou mille fleurs ,  
 Ou de quelques autres odeurs ;  
 Plus un demi-cent d'écrevisses ,  
 De porcelaines deux services ,  
 Des tablettes de vrai chagrin ,  
 Une cage avec un serin.  
 Mais fais donc , puisqu'il faut me battre ,  
 Et que l'on n'en veut rien rabattre  
 Dans la boutique du destin ,  
 Que j'extermine le latin ,  
 Que je me transplante en sa place ,  
 Que je remplume ma besace  
 Des restes , ou des défructus  
 De ce roitelet de Turnus ;  
 Permits que je le trousse en male ,  
 Ou qu'il soit mis à fond de cale.  
 Maron dit que ce lime-sourd  
 En cet endroit demeura court.

Cependant fendant le nuage ,  
 Apollon entroit en voyage ,  
 Et commençoit à déboucher  
 Vis-à-vis l'endroit du coucher  
 Du grand falot de ce bas-monde.  
 Déjà son char sortoit de l'onde...  
 Mais pourquoi prendre ce détour ,  
 Pour dire qu'il étoit grand jour ?  
 Soldats , dit le bon-homme *Ænée* ,  
 Voici cette grande journée  
 Où je dois cueillir des lauriers  
 Aux dépens de ces lévriers.  
 Faites valoir votre courage ,  
 Sur-tout point de patelinage ;  
 Defendez-vous en gens de bien ,  
 Qui comme moi ne craignent rien.  
 Après , foi d'un homme d'épée ,  
 Vous aurez la franché lipée ,  
 De marauder permission  
 En pays de promission.  
 Tenez-vous prêt pour l'abordage ,  
 C'est où sera le grand carnage.

Soyez tous fermes comme un roc ,  
 Faute d'armes prenez un croc  
 Pour vous garantir des taloches ,  
 De ces vrais chercheurs d'anicroches.  
 Je vois déjà le camp Troyen ,  
 Qu'en échec tient l'Italien ,  
 Qui leur fait manger maigres soupes.  
 Amis , disposez vos chaloupes ;  
 Marchez en ordre , allez de front  
 Les forcer de faire faux-bond.  
 C'est bien à la gent Rutuloise  
 De s'aviser de chercher noise  
 A tant de braves citoyens  
 Sans feu , sans lieu , même sans biens !  
 Là-dessus il fait voir son casque  
 Au Mantouan , au Bergamasque ,  
 Et prend en main son bouclier  
 Que lui portoit son écuyer.  
 Il fut apperçu des murailles ,  
 Dont chacun faisoit des gogailles.  
 La femme en grisa son mari ,  
 Pour mieux jouir du favori ;  
 Et la fille dans ses goguettes ,  
 En fit les bons tours des coquettes :  
 On en dansa branle de Mets ,  
 On en fit de fort bons banquets :  
 Tout s'en mêla jusqu'aux servantes ,  
 Qui n'en furent que plus fringantes.  
 Bref , on en fit le conte bleu ,  
 En s'épanouissant un peu.  
 Parlant du bouclier d'Ænée ,  
 Virgile en sa verve échauffée  
 Fait certaine comparaison ,  
 Assez de mise et de saison ,  
 Pour me divertir sans scrupule :  
 Il en fait une canicule ,  
 Mauvaise constellation ,  
 Trainant toujours contagion ,  
 Comme le pourpre , ou bien la peste ,  
 Ce qui me réjouit de reste ,  
 Flatte et me dilate le cœur ,  
 Et relève ma belle humeur .

Turnus au bruit de la fanfare ,  
 Du remûment , du tintamare

Qui

Qui charivarisoit sur l'eau ,  
 Aussi-tôt s'écria , tout beau !  
 De la mer est-ce donc la fête ,  
 Pour que poissons lèvent la tête ,  
 Fassent courbette et tant de bruit ?  
 Qui jamais tant en entendit ?  
 Quoi donc , sur l'aquatique rive  
 Est-ce qu'on lave la lessive ?  
 Oh parbleu ! monsieur le poisson ,  
 Je veux vous mettre à la raison.  
 Comment ! les turbots et les solles  
 Viendront nous donner croquignolles ,  
 Et nous troubler dans nos travaux !  
 Mais lorgnant , il vit des vaisseaux  
 Et connut , non sans fâcherie ,  
 Que ce n'étoit pas raillerie :  
 Car la flotte gaignoit le port  
 Et commençoit à mettre à bord ,  
 Ce qui le fit changer de notte  
 Et sur-le-champ prendre la botte.  
 Il fit filer ses piétons  
 Le long du port vers les pontons  
 Qu'à bord faisoit jeter *Ænée* ,  
 Et fit à grands coups de cognée  
 Faire des abattis soudain  
 Pour défendre tout le terrain  
 Qui du port étoit à la ville.  
 Peste ! c'étoit un homme habile  
 Et qui savoit bien son métier.  
 Dès qu'on eut vu le bouclier  
 Du chef de la nouvelle Troie ,  
 Le Phrygien marqua sa joye ,  
 Arrangé sur les garde-fous ,  
 Par une grêle de caillous ,  
 De javelots , de dards , de flèches ;  
 Dont une perça les calèches  
 D'un général Italien ,  
 Ce qui ne leur fit pas grand bien.  
 Ils tracèrent une rigole ,  
 D'où ces bonnes gens par bricole  
 Faisoient rouler des pots à feux  
 Et mille ingrédiens sur eux.  
 Turnus avoit quitté sa tente ,  
 Pour s'opposer à la descente

*Tome V.*

G

Qu'il craignoit autant que la mort :  
 Aussi fit-il un grand effort ;  
 Il harangua sa soldatesque  
 D'une manière assez grotesque.  
 Amis , il faut vaincre ou mourir  
 Cent fois plutôt que de souffrir  
 Que ces gens , ces prétendus braves .  
 Nous rendent jamais leurs esclaves.  
 Du rivage allez vous saisir ,  
 Car vous n'avez pas à choisir ;  
 Vite , que ses pas on redouble ;  
 Portons la terreur et le trouble ;  
 Voici la grande occasion  
 Et la décisive action  
 Qui doit terminer cette guerre ;  
 Après cela vuidez le verre ,  
 Haussez le coude et buvez bien ,  
 Je ne vous demande plus rien.  
 Cela dit , à la courte paille ,  
 L'ardent Turnus , vaille que vaille ,  
 Fit lors tirer les escadrons ,  
 Les bataillons , les lancerons ,  
 J'entends par-là les porte-lances  
 Ou les lanciers , c'est même chance ,  
 Pour aller défendre le port ,  
 Et peut-être y gagner la mort :  
 Car on ne va pas à la guerre ,  
 A dessein de vieillir sur terre .

Cependant messire Ænéas  
 Pour son profit ne dormoit pas ,  
 Il avoit la puce à l'oreille ,  
 Puisque d'une ardeur sans pareille  
 Il fit mettre en mer ses pontons ,  
 Et déballer ses bataillons.  
 Certains imitans la grenouille  
 Qui sur les bords de l'eau farfouille ;  
 Patrouilloient en gagnant le port ,  
 Et tout mouillés venoient à bord.  
 Les uns s'élançoient sur les sables ,  
 Les autres leur jettoient des cables  
 Qu'ils accrochoient à leurs vaisseaux ,  
 Et se glissoient sans prendre d'eaux.  
 Là , chaloupe , barque et barquette  
 Plate , bateau , planche et banquette ,

Tout servit au débarquement ,  
 Ce qui se fit en un moment.  
 Tarcon, connoissant la contrée ,  
 Profita seul de la marée.  
 La fine lame que c'étoit !  
 Pendant qu'au port on débarquoit ,  
 Il fit faire une revirade  
 Qui servit alors d'estacade ,  
 D'où l'on tira sur Rutulois  
 Drus et menus , comme des pois ,  
 Cela veut dire à la poignée ;  
 Dont il s'ensuivit la saignée  
 De maints soldats du Laurentin.  
 Soit que Tarcon eût trop matin  
 A son bord donné la poussée ,  
 Ou que quelque maligne ondée ,  
 A la requête d'un saumon ,  
 L'eût frappé droit vers le poumon ,  
 Il s'entr'ouvrit et vit son monde ,  
 Au gré des vagues et de l'onde ,  
 Flottant au milieu des débris.  
 En poussant en l'air de grands cris ,  
 Turnus se déconforte et beugle ,  
 A-peu-près tout comme un aveugle  
 Qui vient de perdre son bâton :  
 Appuyé sur son es ponton ,  
 Il fait sonner le bouteselle ,  
 Fait serrer marmite et gamelle ,  
 Abandonner tous les travaux ,  
 Tourner tout court vers les vaisseaux ;  
 Et fier comme un prince d'Orange  
 Se jette au milieu de la fange ,  
 Pour s'opposer par un effort  
 A la descente dans le port.  
 De son côté messire Ænée  
 Bien commençoit sa matinée.  
 Le grand Théron ( qui l'auroit cru ? )  
 D'un grand coup de pied dans le cu  
 Fut atterré sur le rivage.  
 Lycas près de lui faisoit rage ,  
 Mais un revers bien appliqué  
 Et sur son nez des mieux flanqué ,  
 Le fit suivre son camarade.  
 Gyas eut pareille accolade ,

Cyssée à-peu-près même sort ;  
L'un étoit grand , l'autre étoit fort ,  
Et donnoient à coups de massue  
Aux débarquans bonne venue.  
Ænéas fit un meilleur coup ;  
D'un trait lancé de bout en bout  
Il coupa le chemin des vivres ,  
Et mit Pharus dedans ses livres.  
Ce Pharus étoit grand parleur ,  
Grand fanfaron , grand vètilleur ,  
Qui s'en faisoit beaucoup accroire ;  
Jugez s'il n'eut pas grand déboire  
De se voir couper le chifflet  
Par un si vilain camouflet.  
Cydon eût eu même piquure ,  
Si , par une heureuse aventure ,  
il n'eut été bien secouru  
Par les sept fils d'un lustucru ,  
Nommé Phorcus de bon parage ;  
Ces sept grivois visant l'image  
De notre pieux Ænéas ,  
De tout massacrer un peu las ,  
Lui lancèrent leur javeline ,  
Dont l'une auroit percé l'échine ,  
L'autre le cou , l'autre le cu ,  
Malgré sa force et son écu :  
Mais madame Vénus sa mère  
D'une main hardie et légère ,  
Sans paroître là toutefois ,  
Les escamota tous les trois :  
Les autres donnant sur son casque ,  
Ne firent ni frisque ni frasque.  
Achate chamoilloit des mieux ;  
Chamaillant , il dit au pieux ,  
Vous commencez bien la journée ,  
Mon très-révérend père Ænée :  
Ces traits rougis du sang des Grecs  
Chez Turnus feront des échecs ,  
Servez-vous-en , je vous en prie.  
Achate , je te remercie ,  
Lui dit le bon prince Troyen ;  
Puis reprenant hardi maintien ,  
Ce ne furent que des ruades ,  
Des coups fourrés , des souffletades ,

Des cris affreux ou languissans ,  
 Poussés par les agonisans.  
 Tout se mêla : dans la mêlée  
 On vit briller messire Ænée ,  
 Lançant un grand dard sur Méon ,  
 Lequel perça comme un poinçon  
 Sa cuirasse , aussi sa rondache ,  
 Et sa poitrine , dont il crache  
 Son ame avec ruisseaux de sang ,  
 Ce qui le mit au même rang  
 De ceux qui vont dans l'autre monde.  
 Numitor, en qui force abonde ,  
 Voulut d'un coup d'estramaçon  
 D'Ænéas couper un tronçon :  
 Mais il prit Gautier pour Garguille ,  
 Lui-même passa par l'étrille.  
 Clausus, jeune et vaillant soldat ,  
 Qui dans sa tête avoit un rat ,  
 Ce que nous appellons folie ,  
 A Driope arracha la vie ;  
 Son ame en sortant de son corps ,  
 En cromornant prit ses essors ,  
 Se dissipant comme en fumée ,  
 Dont en trembla toute l'armée.  
 Plus embrocha trois Thraciens ,  
 Avec autant d'IsMariens ,  
 Tous à la fois d'une enfilade ,  
 Dont il fit plus d'une gambade :  
 Six embrochés de bout en bout ,  
 Méritoient bien qu'il bût un coup.  
 Les Arunciens avec Halaïse ,  
 Et Messape , par parenthèse ,  
 Se battoient en enfans perdus ,  
 Traitoient Troyens en choux cabus ,  
 En faisoient des capilotades ,  
 Des saupiquets , des marmelades ;  
 Enfin par-tout on batailloit ,  
 On rognait , tranchoit et tailloit :  
 Ici , l'on se tape et l'on tue ;  
 Là , l'on se trémousse et remue  
 A qui maître demeurera  
 Du champ de bataille et fera  
 A son concurrent faire Gilte ,  
 Pour entrer en vainqueur en ville.



Mais voici bien un autre cas.  
 Ce jeune blondin de Pallas ,  
 Qui des premiers franchit la rade ,  
 Non sans quelque estramaçonnade ,  
 Dardant flèches et javelots ,  
 De tous côtés brisant des os ,  
 Vit ses rossignols d'Arcadie ,  
 Belle et bonne cavalerie ,  
 Qui fuyoient devant le latin ,  
 Comme un loup devant un mâtin.  
 Ne pouvant , comme infanterie ,  
 Eviter la trigauderie  
 De ce passefin de Turnus ,  
 Plus rusé que ne fut Ninus ;  
 D'une seule pantalonade ,  
 C'est-à-dire d'une passade ,  
 Ou , pour parler correctement ,  
 D'un pas s'élança brusquement ,  
 Avec grand péril de sa vie ,  
 En traversant troupe ennemie ,  
 Tout au milieu de ces fuyards ,  
 Criant , vous êtes des pendants :  
 Est-ce ainsi que mon père Evandre  
 Vous apprenoit à vous défendre ,  
 Quand dans son tems il guerroyoit ,  
 Et qu'en bataille il vous menoit ?  
 Allons , allons , prenez courage ,  
 Tâchez de vous faire un passage  
 Au-travers de ce bataillon ,  
 Blotti là-bas comme hérisson ;  
 Par ce chemin en Arcadie ,  
 Notre pays , notre patrie ,  
 Nous irons manger des pois verts ,  
 Boire de nos vieux vins couverts ,  
 Voir un tantinet nos donzelles ,  
 Leur apprendre de nos nouvelles ,  
 Avec elles batifoler ,  
 Pleurer , rire , rossignoler ,  
 Les mener à la comédie ,  
 Et faire avec elles la vie.  
 Mais avant , à grands coups de poings ,  
 Il faut balafre ces sagouins ,  
 Leur en donner à dos , à ventre ,  
 Et les envoyer dans le centre ,

J'entends dans le Capharnaüm,  
*Per sæcula sæculorum.*  
 Vous n'avez point d'autre passage,  
 Qu'en faisant grand remu-ménage  
 Chez ces malotrus, ces sournois,  
 Chez ces bigots de Rutulois,  
 A qui vous ferez mettre nape  
 Sur table malgré leur Messape,  
 Et malgré leurs arrière-bans,  
 Fussent-ils tous des Aldermans.

Alors Pallas taille besogne,  
 Tranche par-tout, entaille et rogne,  
 Fait fort le cheval échappé,  
 Montre qu'il n'est pas éclopé,  
 En se démenant comme quatre,  
 Tant il apette de se battre  
 Ses gens le suivoient de fort près,  
 Faisans à leur tour des progrès.  
 Lagus avec sa valetaille,  
 Accroché dans une broussaille,  
 Fut atteint d'un coup dans le dos,  
 Qui lui fracassa bien trois os,  
 Sans compter deux nœuds de l'échine.  
 Hysbon, sur bête chevaline,  
 Reçut un coup dans le poumon,  
 Qui lui fit mordre le limon.  
 Helenus perdit la lumière,  
 D'un coup qu'il eut dans la visière.  
 Achémole fut châtié,  
 Pour avoir autrefois souillé  
 Le lit de madame sa mère,  
 Dont le front de monsieur son père  
 Fut ombragé tant qu'il vécut,  
 D'un cimier qui fort lui déplut.  
 Pallas entroit des mieux en danse,  
 Tuant, portant mauvaise chance;  
 Un Larys et Tymber, jumeaux,  
 Jeunes, dodus, vaillans et beaux,  
 Ressemblant à l'amour tout comme,  
 Ce Tymber fut fait gentilhomme:  
 D'un damas fin le fier Pallas  
 Lui fit voler sa tête à bas,  
 Ce qui fit dire, c'est dommage  
 D'assommer tel homme à son âge.

Mais cela ne l'empêcha pas  
 Pour le coup de passer le pas.  
 Larys pour le venger se cabre ,  
 Et dans sa main prenant son sabre ,  
 Courut au meurtrier soudain ,  
 Qui d'un seul coup tronquant sa main  
 Avec une de ses oreilles ,  
 Fit penser de lui des merveilles.  
 Après la mort de ces jumeaux ,  
 Il courut à deux grands chevaux  
 Traînant une chaise roulante ,  
 Ou bien un char , que je ne mente :  
 Rhétée étoit monté dessus ,  
 Il se savoit avec Ilus ,  
 Et s'alloit cacher dans sa tente ,  
 Presqu'à demi-mort d'épouvante ;  
 Quand cet intrépide Pallas ,  
 D'une main saisissant son bras ,  
 Lui fit faire la dégringole ,  
 Et lui fit passable rigole  
 Par où son ame et son esprit  
 Sortirent , comme il est écrit  
 Dans le journal ou répertoire  
 Qui de ce fait apprend l'histoire.  
 Tout en fut , les Arcadiens ,  
 Les Phrygiens , Etruriens ,  
 Donnoient de terribles taloches  
 De leurs épieux et de leurs broches ,  
 Et comme de vrais carabins  
 Ils menaient ces pauvres Albins ,  
 Sans leur parler , sans dire gare ;  
 Après cela sonnoient fanfare ,  
 Et recommençoient de-nouveau  
 A jouer des mains , du couteau.  
 Sur cela notre bon Virgite ,  
 Des poètes le plus habile ,  
 Fait certaine comparaison ,  
 N'ayant ni rime , ni raison ,  
 Que je tairai , ne vous déplaise.  
 D'autre côté le brave Halaïse ,  
 Couvert d'écaïlle de poisson ,  
 Portant en main un saucisson ,  
 Fait comme une bille-vesée ,  
 Le jetta comme une fusée

Au nez de Phérés et Ladon :  
Avecque ce grillant brandon ,  
Il leur grilla grande moustache ,  
Le poil des yeux , de la ganache ,  
La cuirasse et le gantelet ,  
Le casque avec un beau colet  
D'un point rebroché dans Venise ;  
Enfin , la veste et la chemise ,  
Tout fut brulé , tout y passa.  
Un peu plus loin il redressa  
L'épaule au fameux Démodoque ,  
Et lui fendit en deux sa toque ,  
Toque de valeur et de prix ,  
Piquée en or sur velours gris ,  
Par sa sœur fort aimable fille ,  
D'un beau plumage et très-gentille ,  
Pucelle ou non , qu'importe à nous ?  
Fruit cultivé n'est que plus doux.  
Strimon en fut pour la main gauche.  
Thoas , qui fièrement chevauche  
Jeune cheval Andalousin ,  
Entendit sonner le tocsin  
Sur la ferraille de sa crête ;  
C'étoit d'un caillou sur la tête ,  
Qu'Halaise lui jeta bien fort ,  
Dont il s'ensuivit prompte mort.  
Pallas , voyant ce trouble-fête ,  
Le prit par la manche et l'arrête ,  
En lui parlant de la façon :  
Un peu trop vite , mon garçon ,  
Vous menez de mon Arcadie  
La fringante cavalerie.  
Il faut , sans faire un grand effort ,  
Que j'appaise votre transport ;  
Vous pourriez d'une pleurésie ,  
Mal aussi grand qu'épilepsie .  
Gagner , étant en action ,  
La mortelle inflammation.  
Cela dit , ce Pallas farfouille  
Dans le réservoir à l'andouille ,  
Aux boudins blancs , aux boudins noirs ,  
Puis dans les ténébreux manoirs  
Le fait aller comme en furie ,  
Dire combien de menterie

Il avoit dit étant ici.  
Ismaon le suivit aussi,  
Et comme lui perdit la vie,  
Pour lui servir de compagnie.  
Cependant le brave Lausus,  
Grand général après Turnus,  
Des latins le grand patriarche,  
D'abord fit une contre-marche,  
En voyant les Italiens  
Galvaudés par Etruriens.  
A bout portant d'une escopette,  
Il fait faire triste courbette  
Au preux Abas qui le bravoit,  
Et qui déjà le bras levoit  
Pour lui faire grande saignée  
Aux quatre ars avec sa coignée;  
Arme qui le suivoit toujours,  
Sans qu'elle pût sauver ses jours.  
Je ne sais si c'est raillerie,  
Mais grande on nous fait la tuerie.  
On ne voyoit qu'Arcadiens,  
Que Rutulois et que Troyens  
Mourans, ou morts à plate terre:  
Les uns juroient contre la guerre,  
Les autres demandoient du vin;  
Prières disoit le Latin,  
Soit chapelet, soit le rosaire;  
L'autre baisoit son scapulaire;  
Celui-ci demandoit pardon,  
L'autre demandoit du bon-bon;  
Pour le rossignol d'Arcadie,  
Il faisoit triste mélodie;  
Le Phrygien à pleine voix  
Demandoit tous ses dieux de bois,  
Ou dieux Pénates, c'est le même:  
Comme je n'ai pas fait carême,  
Je le dirai de bout en bout,  
Et cela m'aidera beaucoup.  
Enfin jamais tel tripotage  
Ne s'étoit vu sur ce rivage.  
On bourdonnoit, on se plaignoit,  
On mugissoit, on rechignoit;  
Et cependant à force égale,  
Chacun conduisoit sa cabale.

Pallas pressoit , mais vivement ;  
 Lausus s'opposoit fortement.  
 Ils étoient de la même année ,  
 Et je crois de même journée.  
 Tous deux avoient le teint fort clair ,  
 Et se mettoient du meilleur air :  
 Mais par malheur leur destinée  
 A ce combat étoit bornée.

Comme ces choses se passoient ,  
 Et que les latins commençoient  
 De prendre poudre d'escampette ,  
 L'histoire dit qu'une coquette ,  
 Princesse au moins sœur de Turnus ,  
 Lui vint recommander Lausus ,  
 Et le prier avec instance ,  
 En lui faisant la révérence ,  
 De voler vite à son secours ,  
 Car en lui gisoit son recours.  
 Turnus étoit sur sa charrette  
 Que traînoit très-maigre squelette :  
 A force de coups d'aiguillons ,  
 Il la fit franchir les sillons ;  
 Et tout suant , fendant la presse ,  
 Il arrive en grande détresse ,  
 Eveillé comme émérillon ,  
 Au milieu d'un gros bataillon.  
 Latins , dit-il , faites retraite ,  
 Je veux me battre tête à tête  
 Avec ce jeune fierabras ,  
 Ce petit morveux de Pallas ,  
 Qui quitte exprès sa Palantée ,  
 Et qui d'une ardeur éventée ,  
 Vient ici moudre à mon moulin ,  
 Manger mon pain , boire mon vin.  
 Croyoit-il , quittant l'Arcadie ,  
 Ici venir à l'étourdie ,  
 Jouer du bâton à deux bouts ,  
 Nous perdre et nous abîmer tous ?  
 Va , va , bientôt pour ma dent creuse ,  
 Tu vaudras moins qu'une macreuse !  
 Qu'Evandre n'est-il le témoin  
 Des coups que je te vas , sagouin ,  
 Appliquer sans miséricorde !  
 Après cette forme d'exorde ,

On vit tracer les Rutulois  
Et les latins à cette voix.

Pallas, comme un sot, un grand ase,  
Parut un moment en extase,  
Regardant Turnus fixement,  
Puis lui fit ce beau compliment:  
Penses-tu que tes incartades  
Et tes lâches fanfaronades,  
Intimident un ennemi  
Qui ne te voit pas à demi,  
Et qui fait consister sa gloire  
A te mettre à bas la mâchoiré,  
Même à te dépouiller tout nu  
Comme un Pierrot; un malotru?  
Que si le destin, au contraire,  
Veut que tu fasses l'inventaire  
De mes tripes, de mes boyaux,  
Et que succombant sous ta faux,  
Ainsi tu me barres la veine,  
Je subirai mon sort sans peine,  
C'est dont Jupin sera garand;  
Mais finissons ce différend.  
Cela dit, au champ de bataille  
Il entra couvert de ferraille.  
Le fier Turnus, de son côté,  
De sa charrette étant sauté  
Comme un lion tenant campagne,  
Que toujours fureur accompagne  
Quand il voit de loin le taureau,  
Sur lui l'épée hors du fourreau,  
Se jettoit à bride abattue,  
En gueulant, au meurtre! au feu! tue!  
Pallas au ciel levant les yeux,  
Fit cette prière à ses dieux.

O toi victorieux Alcide,  
Qui, sur les conquérans préside,  
En mémoire de ce festin  
Que fit sur le Mont Palatin  
Mon père Evandre à ton passage,  
Faisant joyeux pèlerinage,  
Où tu mangeas force bon-bons,  
Confitures et macarons,  
Rôti doré, friand potage,  
Où tu bus vin de l'Hermitage;

Protège mes premiers exploits ,  
 Et conduis mon bras et mes doigts ,  
 Pour que` mon trait jusqu'à l'empenne  
 Entre dans la vaste bedaine  
 De cet avaleur de pois gris ;  
 Qui voudroit de notre débris  
 Enrichir sa gent Rutuloise ,  
 Moins brave qu'elle n'est sournoise.  
 Alcide ces mots écoute ,  
 En gémit , même en tremblota ,  
 Et , qui pis est , versa des larmes.  
 Jupin lui dit : le sort des armes  
 Est un sort tout des plus douteux ,  
 Aujourd'hui l'on peut être heureux ,  
 Et demain se voir en disgrâce :  
 Hélas ! en si petit espace ,  
 Un homme monte et puis descend :  
 D'exemples voulez-vous un cent ?  
 Après cet essai de morale ,  
 Jupiter dit : je m'en brimbale.  
 Pallas vise droit à sa fin ,  
 Il sera mort demain matin.  
 D'autres issus du sang céleste ,  
 Y sont restés , j'en ai de reste  
 A vous nommer dans mon loisir ,  
 Pour contenter votre désir :  
 Souvenez-vous des murs de Troye ,  
 De Sarpédon qui fit ma joye ,  
 Qui ne vivoit que de biscuit ;  
 Il y resta , dont bien m'en cuit.  
 Turnus même est très-près du terme  
 Où sa rude et brute épiderme  
 Doit être taillée en lambeaux ,  
 A coups de hache ou de couteaux.  
 De chacun , selon sa portée ,  
 Enfin la vie est limitée.

Cependant le brave Pallas ,  
 D'un dard grand comme un échalas ,  
 Plus pointu que n'est une broche ,  
 De toute sa force décoche  
 Un grand coup qui m'auroit fait peur ,  
 Mais qui n'attrapa , par malheur ,  
 Turnus qu'au-dessus de l'épaule ;  
 Lequel se saisit d'une gaule ,



On entend bien d'un javelot ,  
Montrant qu'il n'étoit pas manchot.  
En le lançant , il dit , prends garde !  
Je vise au baril de moutarde ,  
Avec un dard si pénétrant ,  
Qu'il va l'ouvrir dans ce moment.  
Tu n'en feras pas davantage ,  
Enfant gâté qui n'es pas sage ;  
Et sur cela lance le dard ,  
Qui fit comme un coup de pétard ,  
Étendit Pallas sur la terre ;  
Or voilà les fruits de la guerre.  
Toute l'armée en retentit ,  
L'Arcadien s'en émeutit ,  
Le Rutulois en dansa d'aise ,  
Le Latin en fit une diaise ,  
Pour accompagner son esprit ,  
Qui sortant , comme on me l'a dit ,  
De son corps par cette rigole ,  
Fit deux ou trois tons de viole ,  
Et cinq ou six de clavessin ;  
Qui résonnèrent dans son sein  
Quasi comme la symphonie  
D'une leçon de Jérémie.  
Turnus étant grand dégoiseur ,  
Sur cette mort fit l'orateur ;  
Et d'un ton de railleur à gage ,  
Il mit en œuvre son ramage  
A-peu-près de cette façon ,  
Du goguenard prenant le ton :  
Arcadiens , tous gens à pendre ,  
Allez-vous-en trouver Evandre ,  
Rendez-lui son cher fils Pallas ,  
Et n'oubliez point les hélas  
Que vous devez à votre maître  
Que je n'ai pas occis en traître.  
Rendez-lui son corps. Pour ses biens ,  
Pour le sûr ils seront les miens ;  
Puisque je garde sa goguille ;  
Son nœud de cravate jonquille ,  
Sa cuirasse et son baudrier ,  
Son casque et son gauche étrier ,  
Le droit étant dans la bataille  
Demeuré dans cette broussaille ,

Bref, tout le reste je saisis.  
Aussi-tôt pris, aussi-tôt mis :  
Ce qui fit dire à son grand page,  
C'est Arlequin trousse-bagage.  
Fort chagrin étoit le Troyen,  
Aussi-bien que l'Etrurien,  
De voir telle fanfaronade,  
Après une telle algarade.  
Mais, chut ! bientôt viendra le tems  
Où l'on abreuvera les champs  
Du sang de ce rude adversaire,  
Du latin l'ange tutélaire,  
Le défenseur du Rutulois,  
Et des princes le plus matois.  
D'abord la prompte renommée,  
A babiller accoutumée,  
Fut apprendre au bon Ænéas  
La culbute du beau Pallas.  
Il partit comme un coup de foudre,  
Pour tâcher d'en aller découdre  
Avec ce fatal ennemi  
Qui le privoit d'un tel ami.  
On voyoit couler sur ses armes,  
En courant, un torrent de larmes  
Qui ses belles armes rouilloient  
Et son rabat blanc lui mouilloient.  
Ce qu'il trouva sur son passage,  
Fut mis à mort, ou bien en cage.  
Bref, il étoit si furieux,  
Qu'il fut, mais d'un grand sérieux,  
Donner du nez contr'un gros chêne,  
D'autres disent contr'un grand frêne,  
Qui l'envoya du contre-coup  
À plus de cinq cent pas debout,  
Dont il fit très-laide grimace.  
Il se rajuste, il se ramasse,  
Et n'eut qu'un œil au beurre noir,  
Qui ne l'empêcha pas de voir  
Assez clair pour se faire route,  
Et pour causer de la déroute  
Chez le Rutule et le Latin,  
Dont il visita l'intestin.  
Avec lui point de compéage,  
Par-tout il faisoit grand ravage,

Foulant ses ennemis aux piés,  
 Et ralliant ses alliés,  
 Il ne songeoit qu'à la recherche  
 De ce géant, de cette perche,  
 Qui très-fort s'enorgueillissoit,  
 Tandis qu'Ænéas gémissoit  
 De la perte du fils d'Evandre,  
 Qu'il ne pouvoit encore comprendre.  
 Onc ne se vit en tel déroit,  
 En songeant à ce passe-droit,  
 Sur-tout après une alliance  
 Qui s'en alloit en décadence,  
 Après tel bouleversement,  
 Songeant à part au traitement  
 Qu'il reçut dedans Palantée,  
 Où du mort la sœur tant vantée  
 Lui fit une collation,  
 Qui mérite relation.  
 Elle étoit d'un panier de fraises,  
 Et d'une perdrix dans les braises,  
 D'une compotte d'abricots,  
 D'un salmigondi d'haricots,  
 D'une tourte toute friande,  
 Du thé de la façon d'Hollande,  
 Du Parmesan, de bonnes noix,  
 Trois instrumens, six belles voix,  
 Dont la délicate harmonie,  
 Mêlée avec la symphonie,  
 Fut après la collation  
 Sujet de récréation.  
 Ce souvenir qui le chicane  
 Lui faisoit faire à coups de canne,  
 Ce qu'un autre à coups d'espadon,  
 De dard, javelot et brandon,  
 Fait quand il est dans la mêlée.  
 Là, plus d'une bête épaulée,  
 Plus d'un borgne, plus d'un boiteux,  
 Plus d'un manchot, plus d'un cagneux,  
 Fut fait par le pieux Ænée,  
 Qui dans sa colère effrénée  
 Cassa sa canne sur le dos,  
 Au détriment de quelques os,  
 De qui tomba dessous sa patte;  
 Il brisa plus d'une omoplatte,

Prit

Prit les quatre fils de Sulmon  
 Sans filet, ni sans hameçon,  
 Seulement par mal aventure;  
 Et d'Ulfent la progéniture,  
 Consistant en quatre grands fieurs,  
 Bien faits, posés, polis, pieux,  
 Qu'il garda pour un saint office,  
 Ou bien pour faire un sacrifice,  
 A la tête de ses soldats,  
 Après les assauts, les combats;  
 Voulant saupoudrer de leur cendre  
 Feu son ami, le fils d'Evandre.  
 Après, la baïonnette en main,  
 Il fut pour abattre soudain,  
 Foulant aux pieds droits de nature,  
 L'assommante et triste figure  
 D'un certain poltron de Magus,  
 Qui, de peur de se voir perclus,  
 Vint se jeter aux pieds d'Ænée,  
 Lui disant : de par ta lignée,  
 De par Ascagne ce mouton,  
 De toi très-digne rejeton,  
 Ne plante pas ta hallebarde  
 Dans mon réservoir à moutarde,  
 Laisse-moi dans ce monde-ci,  
 D'en sortir je n'ai pas souci,  
 N'ayant fait nulle pénitence  
 Pour paroître avec révérence  
 Devant Minos le clairvoyant,  
 Et Rhadamante l'effrayant.  
 Sauve le fils, sauve le père,  
 Tu feras plaisir à la mère  
 Qui perdrait trop à mon trépas.  
 De tant tuer n'es-tu point las ?  
 Dans une maison magnifique,  
 D'ordre ionique ou bien dorique,  
 Que j'ai dans un certain endroit  
 Où je veux te mener tout droit,  
 Sans t'égarer, je te le jure,  
 Ni sans te faire aucune injure,  
 J'enterrai des talens d'argent  
 Monnoyés (c'est mon contingent)  
 Avec un demi-cent de vases  
 D'or enrichi par des topases,

*Tome V.*

H

Des améthystes , des rubis  
 Presque tous remplis d'ambre-gris.  
 En outre , j'ai deux cent cinquante  
 Gros , grands lingots , que je ne mente ,  
 En métal , en argent , en or ,  
 Ce qui compose mon trésor ;  
 Je te le donne , foi d'Itale.  
 Aux dents aurois-tu bien la gale ,  
 Pour refuser si beau présent ,  
 Et à ton Iule si décent ?  
 De tes Troyens la belle gloire  
 Ne peut croître par ma victoire ;  
 Un cœur de boue et de limon  
 Peut-il assurer leur renom ?

Pour qui me prends-tu , misérable ?

Lui repartit le vénérable  
 Ænéas , dont tel harangueur  
 Venoit de tripler la fureur.  
 Crois-tu que j'aurois la foiblesse  
 D'accepter ainsi ta richesse ?  
 Conserve-la pour tes enfans ;  
 Quand ils seront devenus grands ,  
 Ils en feront de bons usages ,  
 Si ce sont des enfans bien sages.  
 Turnus en assommant Pallas. . . . .  
 En cet endroit , d'un grand hélas !  
 Il montra le sûr interprète  
 De la douleur la plus parfaite  
 Qu'il sentoit , et même du cas  
 Qu'il faisoit de son cher Pallas. . . .  
 Turnus le brisant comme un verre ,  
 Rompt tout commerce dans la guerre ;  
 Et puisqu'il la fait sans quartier ,  
 Je veux faire même métier.

Aussi-tôt suivant sa bourasque ,  
 D'une main il ôta son casque ,  
 Et de l'autre plongea soudain  
 Sa baïonnette dans son sein.  
 Près de là le grand Emonide ,  
 De son métier prêtre invalide  
 De Diane et du blond Phébus ,  
 Contant sornettes et rébus ,  
 Revêtu de sa tavaïolle ,  
 De sa mitre et de sa banderolle ,

Dans ses habits plus pétillant ,  
 Voire même bien plus brillant  
 Que n'est le doigt d'une bourgeoise  
 Portant le saphyr, la turquoise ,  
 En galopant de rang en rang ,  
 Fut étonné de voir son sang  
 S'écouler par une fenêtre  
 Que lui fit des Troyens le maître  
 Au-travers de son just-au-corps ,  
 Percant de part en part son corps.  
 A ce coup perdant la lumière ,  
 Il ne put voir si par derrière  
 Il paroissoit un ennemi  
 Qui ne le crût mort qu'à demi ;  
 Il ne vit donc pas que Séreste  
 Vint le dépouiller de sa veste  
 Et de tout le brinborion  
 Qu'il avoit autour du chignon ,  
 Pour en établir un trophée  
 Au dieu protecteur de l'armée  
 D'Ænéas et ses étendars ;  
 Pour couper court, c'est au dieu Mars.  
 Notre prince échappé de Troÿe  
 Fit un conte à la mère l'Oÿe ;  
 Puis prit un peu de brandevin  
 Pour se tenir le cœur serein.  
 Ensuite en franc oiseau de proie ,  
 Le plus souvent vrai rabat-joie ,  
 Il fondit sur le brave Anxur ,  
 D'un vol rapide, mais trop dur ,  
 Puisqu'il lui coupa la main gauche ;  
 Main utile quand on chevauche ,  
 J'entends chevauche un Limosin ,  
 Semi-frère d'Andalousin ;  
 Car cette main conduit la bride ,  
 Mène le cheval et le guide  
 En plaine , par monts et par vaux ,  
 Et par-tout où vont les chevaux.  
 D'Anxur il courut à Cécube ,  
 Alongé presque comme un tube ,  
 Lequel étoit fils de putain ,  
 Si son père étoit ce Vulcain  
 Que Vénus ombragea de sorte ,  
 Que tout mortel qui corne porte

S'appelle Vulcain parmi nous.  
Ce nom me paroît assez doux :  
Cocu , cornard , sont moins sonores ,  
En sentent moins les métaphores.  
Ce Cécube et certain Umbron ,  
Tranchant du maître Aliboron ,  
Croyoient réparer le désordre ,  
Mais ils avoient du fil à tordre ,  
Sur-tout pour de jeunes Narquois ,  
Qui , malgré flèches et carquois ,  
Malgré javelots , javelines ,  
Eurent tous deux dans les tetrines  
Coup de dards assez bien placés ,  
Mais coup sur coup des mieux lancés.  
Tarquite avec grande secousse ,  
Venoit trottant à la recousse ,  
Portant casque comme un turban ,  
Sur ses ergots comme Artaban ,  
Eut au beau milieu de la pance ,  
Long de deux bons pieds d'une lance  
Que portoit le preux Ænéas ,  
Et le tout pour venger Pallas ;  
Tirant sa lance avec furie ,  
Des flancs il lui tira la vie ,  
Qui fit , sortant , le même accord  
Qu'on fait au moment de la mort.  
Tarquite étoit fils légitime ;  
Faune l'eut sans faire de crime ,  
Et comme il habitoit les bois ,  
On ne le montra point aux doigts.  
Ah ! pour le coup je m'équivoque ,  
Ce n'est pas une sure époque  
Pour la garde de son honneur.  
Par-tout femme donne son cœur ;  
Et dans la ville et le village ,  
De cet aimable badinage  
Le sexe se fait surement  
Un très-sensible amusement.  
Donc en tous lieux le mariage  
N'est pas exempt de cocuage ;  
Aussi voit-on peu de maris  
Qui d'être époux ne soient marris.  
Faune eut donc ce fils de Driope ,  
Nymphe potagère et salope

Comme les Nymphes d'à présent,  
 Qui, quoiqu'on leur donne présent,  
 Sont toujours fort éguenillées,  
 Mal-propres et fort dérangées.  
 Ænéas fut moins narratif  
 Que boucher au superlatif:  
 Cependant voyant ce Tarquite  
 Qui de vivre paroissoit quite,  
 Du pied le poussant rudement,  
 D'une apostrophe seulement  
 Il gracieusa son cadavre  
 Efflanqué, livide et fort havre:  
 Puisque j'ai su dans ton poitrail  
 Faire sinistre soupirail,  
 Pour en faire sortir, infame,  
 Ton esprit, ta rage et ton ame,  
 Désormais d'un épouvantail,  
 Dans les sillons pour le bétail,  
 Tu serviras, et de pâture  
 Aux oiseaux de mauvais augure,  
 Tels que corbeaux et cormorans.  
 N'est-ce pas se moquer des gens,  
 Insulter le ciel et la terre,  
 Qu'un garde-bois fasse la guerre,  
 Tranche du petit général,  
 Quand on ne lui fait point de mal,  
 Qu'on chasse loin de son domaine,  
 De sa forêt et de sa plaine?  
 Crois-tu pouvoir tout dans ces lieux,  
 Pour être fils d'un de nos dieux?  
 Va! double excrément de nature,  
 Tu n'auras point de sépulture,  
 Seras mangé des hannetons,  
 Et peut-être des brochetons,  
 Tout au moins des oiseaux de proies,  
 Des poulet, dindons et des oies.  
 Sur-le-champ il grippa Lycas  
 D'un vilain coup de coutelas  
 Qui lui fit abreuvoir à mouche  
 Auprès de l'œil qu'il avoit louche,  
 Dont il perdit raison et sens,  
 Et mourut en grinçant les dents.  
 Là tout près, bien à sa portée,  
 Il coupa la tête d'Anthée,



Grand architecte d'almanachs ,  
 Olibrius à trois carats.  
 Là , le fils de Volcent , Carmerte ,  
 Blond , blanc , beau , bon , plaisant , alerte ,  
 L'un des plus grands princes latins  
 Qui fût parmi les Laurentins ,  
 Avec Numa faisant frairie ,  
 Furent semer la zizanie  
 Dans le royaume de Pluton ,  
 Chacun par un coup d'hocqueton .  
 Assaisonné par notre Ænée ,  
 N'épargnant rien dans sa tournée ;  
 En fin finale avec raison  
 Virgile fait comparaison  
 D'Ænéas avec Briarée  
 Qui jadis causa diarrhée ,  
 Et fit aller à cloche-pied  
 Le grand Jupin sur son trépied :  
 Cent bras , cent mains , cinquante bouches ,  
 Faisoient d'étranges escarmouches ,  
 Avaloient terribles morceaux ,  
 Donnoient d'horribles chinfreniaux :  
 Car pour aller chercher lipées ,  
 Toujours en l'air cinquante épées ,  
 Au moins la fable nous le dit :  
 Sans nous annoncer qui le vit ,  
 Qui fut témoin de ces merveilles ,  
 Et qui lui compta ses oreilles .  
 Il devoit en avoir un cent ,  
 Si de bras il avoit autant .  
 Ainsi conclut notre Virgile .  
 Ænéas pour chasser sa bile ,  
 Dans la chaleur de ses combats  
 Se trouvoit cent mains et cent bras :  
 Si l'on ne le vouloit pas croire ,  
 Ni s'en rapporter à l'histoire ,  
 Je ne sais plus qu'un seul moyen  
 Pour honorer ce bon Troyen .  
 S'il étoit là , ma foi , j'en jure ,  
 Il le diroit , je vous assure ,  
 Et ne nous mentiroit en rien ,  
 Car il étoit homme de bien .  
 Mais voici bien autre dénée t  
 Je veux parler de l'effarée

Des quatre beaux chevaux du char  
Que conduisoit cet égrillard,  
Ou cet Adonis de Nymphée  
Qu'embarassa si fort Ænée,  
Qu'ils prirent tous le mors aux dents,  
Et de frayeur tous bondissans,  
Fuyoient, mais fuyoient en arrière,  
En renversant sur la poussière  
Leur postillon ou conducteur,  
Dont il pensa mourir de peur ;  
Mais l'eau de la reine d'Hongrie  
Pour le coup lui sauva la vie.  
Lucage, et son frère Lyger,  
D'un air dispos, d'un pas léger,  
Faisoient faire une caracole  
A deux Danois sortant d'école,  
Traînant un mauvais tombereau.  
Quand ils virent sur le carreau  
Tomber leur allié Nymphée  
Qu'alloit éventrer notre Ænée,  
Ils coururent à son secours,  
Croyant interrompre le cours  
De si sanglante boucherie.  
Lyger en arrivant s'écrie,  
Quoi ! prétends-tu, dis Jaquemart,  
Fieffé çagot, vilain caffart,  
Portant fistule lacrymale,  
Etablir ici ta cabale,  
Malgré nous et malgré nos dents ?  
Y croyois-tu trouver les champs  
De ta ville des mieux brulée,  
Et par les Grecs des mieux pillée ?  
Dis-moi donc, fendeur de naseaux,  
Ne cherches-tu point les chevaux  
De ce fameux roi Diomède ?  
Tu tranche ici du Nicomède,  
Peut-être un peu mal-à-propos  
Pour ta santé, pour ton repos.  
Il faut punir ton insolence,  
Mettre une borne à l'impudence.  
Avec laquelle dans ce camp  
Tu crois mener tambour battant  
Avec tes gûeux de rapsodistes,  
Nos pisse-froid de latinistes.

Je dois , par Jupin notre dieu ,  
 Chasser la guerre de ce lieu.  
 Je veux te saigner sans lancette ,  
 Que ce champ serve de palette ;  
 Gâter en mille endroits ton corps ;  
 Mais épargner ton just-au-corps ,  
 Pour m'en illustrer dès dimanche ,  
 Avec une chemise blanche.  
 Un maître-coup de javelot  
 De ce Lyger fut le balot ;  
 Ce qui troubla si fort Lucage,  
 Qu'il en perdit d'abord l'usage  
 De la voix , même des cinq sens ,  
 Fors l'un de ces deux reluisans.  
 Il en trébucha sur le sable :  
 Un second javelot l'accable ,  
 Dans l'aine il entra brusquement ,  
 Et quoiqu'il n'y fût qu'un moment ,  
 Il fit une grande ouverture ,  
 Par où sortit ce qui nature  
 Anime quand on est vivant.  
 Ce trou , la peste ! étoit si grand ,  
 Que par-là toute sa colére  
 S'en alla dans son hémisphère ;  
 Je veux dire dans les enfers ,  
 Où Pluton la remit aux fers.  
 Ce que voyant le sage *Ænée* ,  
 D'une langue morigénée  
 Il apostropha ce brutal ,  
 Sur un vrai ton sacerdotal.  
 Lyger tomba dans une ornière ,  
 Qui pour lui devint meurtriére ;  
 D'un cran abaissa son caquet ,  
 Lui fit emballer son paquet  
 Pour commencer le grand voyage ,  
 Ou l'éternel pèlerinage ;  
 Mais comme il appréhendoit fort  
 Ce qui peut viser à la mort ,  
 Les mains jointes , n'ayant point d'armes ,  
 On le vit les deux yeux en larmes ,  
 Non pas d'un air *amabilis* ,  
 Mais d'un air *lacrymabilis* ,  
 Faisant une mine piteuse ,  
 Et montrant une âme peureuse ,

Demander grace à son vainqueur,  
 Disant du profond de son cœur :  
 Prince sans pair, pieux *Ænée* ,  
 Qui sous planète fortunée  
 Viens ici faire les plats nets  
 Et nous priver de nos bonnets,  
 Par toi-même je te conjure  
 De laisser jouir ma figure,  
 Sans dire mot à petit bruit,  
 Dix ans de mon bonnet de nuit.  
 Je conjure ta révérence  
 De vouloir passer sous silence  
 Que j'ai, de ma rage occupé,  
 Fait fort le cheval échappé.  
 Que feras-tu de ma fressure ?  
 Hélas ! *Ænéas*, je te jure  
 Qu'elle ne vaut rien à bouillir,  
 Et bien moins encor à rôtir :  
 Je serois dur comme un coquâtre,  
 J'aurois moins de suc que le plâtre,  
 Enfin je paroitrais plus sec  
 Qu'un Troyen rongé par un Grec.  
 Pardonne-moi donc cette offense,  
 Pour que je fasse pénitence.

En prenant le ton prévôtal,  
 Et quittant le sacerdotal,  
*Ænéas* d'un grand coup d'épée,  
 Lui fit au cœur une croisée,  
 Par où son ame avec la peur  
 S'en allèrent non sans douleur,  
 Sur le chemin de la nacelle,  
 En chantant une kyrielle  
 De juremens séditieux  
 Contre les Troyens et les dieux.

Tout ainsi, comme une tempête  
 Aux roseaux fait baisser la tête,  
 Fait concentrer de gros vaisseaux  
 A fond de cale dans les eaux ;  
 Cause des villes ruinées,  
 Sait abattre des cheminées,  
 Arracher arbres, arbrisseaux,  
 Dans la plaine et sur les côtéaux :  
 De même le bon sire *Ænée* ,  
 A coups de dard ou de cognée,

Sur les soldats du Rutulois ,  
 Déjà n'ayant force ni voix ,  
 Exploitoit sans rodomontade  
 Ces maîtres passés en gambade ;  
 Les assommoit à coups de pié ,  
 De l'un avaloit la moitié ,  
 De l'autre écrasoit la cervelle ;  
 Là jouoit de la manivelle ,  
 Ici du sabre et du couteau ,  
 Avec l'épée hors du fourreau ;  
 Ou bien en main sa javeline ,  
 Il entamoit ventre et poitrine ,  
 Dont s'ensuivoit toujours la mort ;  
 Ce qui Turnus chagrinoit fort .

Tandis que par le bon *Ænée*  
 L'armée étoit si mal-menée ,  
 C'est celle de son ennemi ,  
 Car pour la sienne , dieu merci ,  
 Elle faisoit le diable à quatre ,  
 Tant elle savoit bien se battre :  
 Tandis qu'ainsi l'on chamailloit ,  
 Les Troyens que l'on assiégeoit  
 Dans le fort , leur nouvelle Troye ,  
 Tous d'un accord montrant leur joye ,  
 Voulant avoir part au gâteau ,  
 Ou du moins changer leur chapeau ;  
 De leur côté l'ame aguerrie ,  
 Tranchant de la gendarmerie ,  
 Ascagne pour leur commandant ,  
 Prince pour son âge prudent ,  
 Firent entr'eux une sortie  
 Qui de tous points fut assortie .

Jupiter voyant dans les cieux  
 Ce qui se passoit sur les lieux ,  
 A Junon tint ce doux ramage :  
 Ma chère moitié , dont j'enrage ,  
 Et ma sœur dessus le marché ,  
 Qui m'as si mal endimanché ,  
 Est-ce Vénus votre rivale ,  
 Qui fait que le latin détale  
 Devant ces reclus de Troyens ?  
 N'ont-ils pas trouvé les moyens  
 De paroliser sur l'Itale ,  
 Et de le bien passer en gale ?

Ne sont-ils pas laborieux ,  
Sages , vaillans , industrieux ,  
D'humeur accorte et débonnaire ,  
A-la-vérité sanguinaire ?

Mais quand on se voit malheureux  
Et que l'on n'a ni feu ni lieux ,  
Il faut bien chercher à repaître ,  
Faire le valet ou le maître ,  
Ou bien le maître et le valet ,  
Comme étoit monsieur Jodelet ;  
Enfin se faire un patrimoine ,  
Soit en argent , soit en avoine ,  
Se raccrocher en quelque'endroit  
Où l'on puisse dire à bon droit ,  
J'ai travaillé pour ma fortune ;  
La chose me paroît commune.

Qu'en pensez-vous , dame Junon ?

Hélas ! mon cher poulet mignon ,

Lui répondit cette déesse ,

Turnus en aura dans la fesse ,

Un autre droit dans le cu :

Puisque Jupin l'a résolu ,

Que peut Junon que de se taire ,

Ne pouvant pas se satisfaire ?

Près de vous j'étois en crédit ,

Autrefois vous me l'avez dit ;

Mais aujourd'hui quelle vergogne !

Au ciel je n'ai plus de besogne ,

Et Vénus l'emporte sur moi !

J'en sais la raison , le pour quoi ;

A tout cela point de remède.

Ah ! s'il faut que le latin cède

Sa femme , son chat et son chien

A ce maraudeur de Troyen ;

Et que par le sort de la guerre ,

Le Rutule fasse un parterre ,

Du-moins conservez-moi Turnus ,

Afin de le rendre à Daunus ;

Il est d'origine immortelle ,

Comme ce fils de maquerelle ,

Ce grand benêt , ce lustucru ,

Cet idiot , ce malotru

A face plus qu'efféminée ,

Enfin ce pleureur à journée ,

Que vous protégez bel et bien ,  
 Et contre qui je ne puis rien .  
 Oui-dà ! j'y consens , bonne bête ,  
 Qui souvent a martel en tête ,  
 Presque toujours mal-à-propos ,  
 Pour mon plaisir et mon repos ,  
 A m'écouter soyez donc prête ;  
 J'appointerai votre requête ,  
 Et je reculerai le sort  
 Du prince que vous aimez fort :  
 Faites qu'il détale au plus vite ,  
 Qu'il s'échappe et prenne la fuite ,  
 Et que dans un pays lointain  
 Il aille rafraîchir son tein ,  
 Loin de ces échappés de Troye :  
 Mais n'étendez pas la courroye ,  
 Sur-tout n'en demandez pas plus ,  
 Car je vous prépare un refus ,  
 Mais un refus , dame ma mie ,  
 Fondé sur notre prudhommie ,  
 C'est-à-dire un refus tout court ,  
 Qui lâché n'a point de retour .  
 Dès-que le maître du tonnerre ,  
 Lequel jamais ne se déferre ,  
 Eut accordé cette faveur  
 A sa femme souffre-douleur ,  
 Elle se couvrit d'un nuage ,  
 S'y tint comme oiseau dans sa cage ,  
 Fendit l'air en quittant le ciel ,  
 Le cœur tout confit dans le fiel ;  
 Et pour qu'on ne vît pas sa crête ,  
 D'un bon surtout fait de tempête ,  
 Son nuage elle enveloppa ,  
 A la sourdine décampa ,  
 Et vint entre les deux armées ,  
 Qui lui parurent des pygmées ,  
 Sortant de son appartement ,  
 En descendant du firmament .  
 Arrivant , la bonne déesse  
 Fit un de ces tours de finesse  
 Dont on ne peut se défier ;  
 A force de s'ingénier ,  
 Elle contrefit un Ænée  
 Qu'elle forma d'une nuée ,

Et par un prodige nouveau ,  
Etonnant , rare autant que beau ,  
Son armet fur à la Troyenne ,  
Sans-doute à la grosse mordienne ;  
Elle le fit braire et parler ,  
Prendre du petun , renifler ,  
Chanter , sauter , danser et rire ,  
De son prochain beaucoup médire ,  
Jouer du luth , faire des vers ,  
A-la-vérité de travers ,  
A-peu-près et quasi tout comme  
Ceux que l'on verra dans ce tome ,  
Dont le sens est estropié ,  
Sans cadence , grace ni pié.  
Tel paroît de nuit un phantôme ,  
Au rapport de l'auteur Brantôme ;  
Ou tels sont tous les songes creux  
Qu'on fait quand on ferme les yeux ,  
Quand on dort , ou quand on sommeille ,  
Et quand on croit tenir merveille ,  
Belle femme , ou des coffres-forts ,  
Force bijoux , riches trésors.  
Tant y a que cette effigie ,  
A Turnus dit : je te défie  
De mener à bout ton rolet  
Et de me prêter le colet.  
Tu verras si je suis un drille  
Qui se mouche d'une guenille ,  
Et si je sais mal ferrailer ,  
Batailler comme tirailler.  
Allons , mets-toi donc en posture ;  
Je veux te mettre à bas la hure  
Et t'égorger comme un gorret ,  
Car je suis un coupe-jarret  
Qui des mieux sait jouer son rôle.  
Voyez un peu le plaisant drôle !....  
Turnus , au-lieu d'un compliment ,  
Lui lança son dard rudement ,  
Mais au-lieu d'attraper Ænée ,  
Il se perdit dans la nuée ,  
Dont le phantôme rit beaucoup.  
Turnus ayant manqué son coup ,  
Fut aussi sot qu'une bécasse  
Qui se trouve dans la tirasse :



Mais il fut encor bien plus sot ,  
Quand il vit partir le marmot  
Qu'il croyoit le pleureur à gage ,  
Et qu'il couroit vers le rivage.  
Alors ne se connoissant pas ,  
Il dit en poussant un hélas !  
Il s'enfuit donc le brave *Ænée* ,  
Ce larmoyant à la journée ,  
Ce visage d'enterrement  
Qui fait si bien un compliment.  
Me trouves-tu si redoutable ,  
Que tu ne veuilles sur le sable  
Décider par notre combat  
Qui couchera dans mon grabat ?  
Veux-tu quitter ta fiancée  
Et cette future épousée ,  
Qui l'apporte dans une main  
Ce qui sur l'humide terrain  
Depuis un tems considérable  
Te fait errer en misérable ?  
Turnus ainsi complimentoit  
Celui qu'*Ænéas* il croyoit ;  
Ne l'estimant au fond de l'ame  
Que comme un poltron , un infame ,  
Qui fuyoit d'en venir aux mains  
Avec la fleur des spadassins.  
Il suit et pousse sa boutade ,  
Si bien qu'il trouve dans la rade  
Un navire près d'un rocher ,  
Sans matelots , ni sans nocher.  
C'étoit d'*Ozinius* le drille ,  
Riche en porteurs de souguenille ,  
Roi des corsaires Clusiens  
Venus au secours des Troyens.  
Le phantôme du fils d'*Anchise* ,  
Comme homme en hiver sans chemise ,  
Tout tremblottant fut s'y cacher.  
Turnus grimpe et va le chercher :  
De la poupe il vole à la proue ,  
Faisant très-pitoyable moue ;  
Mais pendant qu'il flairoit en vain ,  
Junon rompt le cable soudain ,  
Qui l'accrochoit sur le rivage ;  
Puis rentrant dedans son nuage ,

Elle abandonne ce vaisseau

Au gré des vagues et de l'eau.

D'autre côté messire *Ænée*  
Cherchoit, la gueule enfarinée,  
Le roi *Turnus* pour le combat.  
Chemin faisant, notre *Béat*  
Donna grands coups de sa lardoire,  
Démembra plus d'une mâchoire,  
Fêla de têtes plus d'un cent,  
Sans compter celle de *Volcent* ;  
Fit une brèche à deux échines,  
Autant enrhumma de poitrines,  
Escarmoucha plus d'un *Latin* ;  
Fit la barbe à plus d'un *Albin*.

Mais retournons à ce navire  
Qu'un vent plus fort que n'est zéphire,  
Conduit par mer sans savoir où ;  
Peut-être est-ce dans le *Pérou*.

Le phantôme, qu'il m'en souvienne,

Avait assez bien fait la siéne :

Mais à quoi bon se cacher tant ?

Aussi profita-t-il du vent,

Et se mêlant dans un nuage,

A-peu-près de même plumage,

Il quitta casque et morions,

Ces fatras, ces brimborions

Qui l'habilloient à la gendarme,

Toujours prêt à faire vacarme.

*Turnus* errant dans le vaisseau,

Cherche sur pont, visite beau,

Va dans la chambre et dans la sale,

Et descend jusqu'à fond de cale

Pour chercher le faux *Ænéas*,

Qui par-tout ne se trouva pas.

Pour jurer *Turnus* est le maître ;

Et c'est ce qu'il fit bien paroître,

Quand il se vit si loin du port,

Du *Phrygien* et de son fort ;

Quand il ne trouva que les armes,

La cuirasse et la cotte-d'armes,

Le brasselet, le gantelet :

De l'insolent esprit folet.

O dieux ! dit-il, et vous déesses,

Vous passerez pour des jean-fesses,

Si vous protégez ces pillards ,  
 Ces cogne-fétus , ces fuyards ,  
 Enfin ces gens à triste mine.  
 Qu'ai-je donc fait qui vous chagrine ,  
 Pour m'enlever de mes drapeaux ,  
 Et pour devenir mes bourreaux ?  
 Vous êtes dieux , dieux pitoyables ?  
 Non , ma foi , vous êtes des diables ,  
 Mais diables pires que caffards ,  
 Et plus noirs que des Savoyards.  
 Voyez un peu la belle gloire  
 De procurer ainsi victoire  
 Aux restes d'un cheval de bois ,  
 A des bandits , des Albigeois ,  
 A leur général pleure-miche ,  
 Plus propre à parer une niche  
 Qu'à venir gober mon gratin ,  
 Et m'enlever tout mon fretin.  
 Où conduisez-vous ma figure ,  
 Digne inventeur des turelure ,  
 Des brin bron brac , des zons zons zons ,  
 Des laridéne et laridons ?  
 De tout le long de la rivière ,  
 Oh ! qu'il y va gai , ma bergère !  
 Et des toc mon tambourinet ,  
 Que l'on chante sur tabouret ,  
 En les vendant au coin des rues ;  
 Vous qui faites marcher les nues ,  
 Apollon le père du jour ,  
 Me réserve-t-on pour un four ?  
 Me mène-t-on en Barbarie ,  
 En Macédoine , en Tartarie ,  
 Ou dans le signe du cancer ?  
 Non , non , je suis en pleine mer ,  
 Eloigné de mes latinistes ,  
 Des Phrygiens les aubergistes.  
 Vents furieux et vents coulis ,  
 Plongez-moi dans le margouillis .  
 De quelque caverne profonde !  
 Qu'irois-je faire dans le monde ?  
 Puis-je y paroître avec honneur ,  
 Si l'on me croit un roi sans cœur ?  
 Tandis que Turnus se lamente ,  
 Maudit les dieux et se tourmente ,

Qu'il

Qu'il voudroit s'entr'ouvrir le corps  
Pour s'enrôler parmi les morts,  
Ce qui seroit un cas pendable,  
Et de tout point non gracieable,  
Ou qu'il doit se jeter en mer,  
Pour noyer le chagrin amer,  
Et qu'il se dit, mais misérable!  
La mer ne fut jamais guéable!  
Là, le poisson est le plus fort,  
On n'y peut gagner que la mort;  
Son navire à forcé de voiles,  
Le vent soufflant bien dans les toiles,  
Conduit le clabaudeur Turnus  
Jusques chez son père Daunus,  
Dans l'antique ville d'Ardée,  
Détruite et fort dégingandée.  
Ainsi la déesse Junon  
Sut escamoter son mignon,  
Et le garantir des secousses.  
Qu'Énéas eût mis à ses trousses.  
À peine arriva-t-elle au ciel,  
Qu'elle envoya son arc-en-ciel  
Avertir en secret Mézence,  
Que sur lui rouloit la défense  
De l'Itale et du Rutulois,  
Qui s'en alloient tout de guingois.  
Ce Mézence aussi-tôt détale,  
Après avoir fermé sa male,  
Donné ses bas au ravaudeur,  
Avoir pris, contre maux de cœur,  
Un deml-septier d'eau-de-vie;  
Et se perchant dessus sa pie,  
Courant au milieu des Troyens,  
Leur criant, vous êtes des chiens,  
Chiens indignes de ma furie,  
Qu'il faut mener à la voirie.  
Cela dit, il tourna tout court,  
En frappant par-tout comme un sourd,  
Taillant, faisant plus de besogne  
Que Galas n'en fit en Bourgogne,  
Et que n'en fit le Sarrasin  
Dans les terres du Limosin.  
Un gros bataillon d'Etrurie,  
Suivi de sa cavalerie,

*Tome V.*

I

Chantoit déjà laridondon ,  
Croyant gober ce mirmidon :  
Mais lui plus ferme qu'une roche ,  
Plus fier qu'un juge de Basoche ,  
Plus fort que ne fut un Samson ,  
Et plus fûré qu'un Brabanson ,  
N'ayant aux pieds que des galoches ,  
Apostrophoit tant de taloches ,  
Que ces braves Etruriens ,  
Ces rossignols Arcadiens ,  
Craignant de mordre la poussière ,  
Faisoient quatre pas en arrière ,  
Et n'en faisoient qu'un en avant.  
Hebrus , portant le nez au vent ,  
Du fier Mézence eut par-dérrière ,  
Ce que l'on appelle un clystère ,  
Assommant pour le pauvre Hebrus.  
Autant en eut à jeun Palmus ,  
Qui se sauvoit avec Latage :  
Ce dernier eut dans le visage  
D'une roche un grand coup fourré ,  
Dont son nez fut éclafourré.  
Lausus , le seul fils de Mézence ,  
Voyant Palmus en décadence ,  
Fit un tour de maître-fripon ;  
Il lui prit plumes de chapon  
Qu'il portoit en guise d'aigrette ,  
Son baudrier avec sa brette ,  
Sa tabatière et son réveil ,  
Même un cadran pour le soleil.  
Cependant son père Mézence  
D'Évante tira la substance ,  
Mit à mort le jeune Mimas ,  
Qui se trouva sous son damas ,  
Que Théane , sa bonne mère ,  
Eut d'Amique , soi-disant père ,  
A la même heure que Pâris  
Fit faire mille et mille cris  
A la défunte reine Hécube ,  
Grande amatrice de jujube ,  
De raisiné , de cotignac ,  
De bon brandevin de Cognac ,  
D'anis de Verdun en Lorraine ,  
Dont on parloit alors à peine.

Un grec , mais un grec de renom ,  
Grand hallebardier , c'est Acron ,  
Au bout d'une large chaussée  
Faisoit une ample fricassée  
D'Itales et de Laurentins ,  
Et des alliés des Latins.  
Sur son casque fait à Mélinde  
Flottoit panache de coq d'Inde  
De couleur d'or et d'incarnat ,  
Eblouissant par son éclat.  
Une écharpe de filozelle  
Que lui donna jeune donzelle ,  
Dont il avoit conclu marché  
Et dont il étoit entiché ,  
Lui servoit alors de ceinture ,  
Ce qui rehaussoit sa figure :  
Elle étoit d'un beau gris-de-lin ,  
Pour témoigner amour sans fin.  
Sans s'attacher à la cadence ,  
Acron des mieux menoit la danse ,  
Quand Mézence , en tigre affamé ,  
Là , se trouvant à point nommé ,  
A coup de dague défigure  
Le grec Acron et sa parure ;  
Qui mourant , un portrait baisa ,  
Sur son écharpe larmoya ,  
Ecrivit lettre à sa future ,  
Lui mandant sa déconfiture ,  
Regrettant d'avoir peu véçu  
Et de ne pas mourir cocu  
De sa façon ; car pour une autre ,  
Il n'eût pas dit tel patenôtre ;  
L'aimant du meilleur de son cœur ;  
Chose rare que telle ardeur !  
Ce Mézence étoit incommode ,  
Témoin certain fuyard Orode ,  
Qu'il courut comme on court un fan ,  
Et le fit baigner dans son sang ,  
Bain qui n'est pas , pour l'ordinaire ,  
Fort utile et fort salutaire.  
Dès que son ame eut déniché ,  
Sur son corps Mézence juché  
Comme un vendeur de mitridate ,  
Pour se désopiler la rate :

Amis , dit-il , Orode est mort ,  
 Lui que l'on estimoit si fort  
 Parmi la nation Troyenne.  
 Déjà la région moyenne  
 A vu galoper son esprit.....  
 Là , le soldat l'interrompt ,  
 Sur-le-champ fit un feu de joie ,  
 En mangea salade d'anchoie ,  
 But pinte de bon vin d'Arbois  
 Et mit en œuvre les hautbois.  
 Après un tour de sarabande ,  
 Chacun au combat se débande.  
 Cédique égorge Alcahius ,  
 Rapon tronque Parthenius ,  
 Le riche Hydaspe en a dans l'aïe  
 Par Socrator , trouble-cervelle.  
 Agis arrivant quant et quant ,  
 Par Valéte le suffoquant ,  
 Eut dans la veine jugulaire  
 Un coup qui le fit sans suaire  
 Déloger de ce camp sans bruit ;  
 Pour tomber dans l'affreuse nuit  
 Qui se trouve au bout de la vie.  
 Salius assomme Atronie ,  
 Mais par Néalce , Salius  
 Fut d'abord des cinq sens perclus.  
 Enfin Messape , homme colére ,  
 Fut fouiller dans le mésentére  
 D'Ericate , grand bandoulier ,  
 Bon soldat et bon pistolier.  
 De même finit sa carrière ,  
 Et fut exempt d'entrer en bière  
 Clonie , adroit sur un cheval ,  
 Du reste très-grand animal.  
 Ma foi , si la barbe n'en sue ,  
 Dit Maron , de telle revue ;  
 Comment , morbleu ! se souvenir  
 De ceux qu'on entendit honnir ,  
 Jurer , bisquer , pleurer , maudire ?  
 L'esprit humain n'y peut suffire.  
 Jamais combat ne fut si long ,  
 Si l'on en rapporte à Junon ,  
 Et même à Vénus sa rivale.  
 Toutes deux suivoient leur cabale ,

L'encourageoient *incognito*,  
 A chaque pas disoient *presto*,  
 Relevoient l'un, redressoient l'autre,  
 Pour tous disoient la patenôtre ;  
 Mais voyoient fort à contre-cœur  
 Tant de sang et tant de rumeur.  
 Junon si fort s'en formalise,  
 Qu'elle en pissa dans sa chemise,  
 Puis compissa son tapabor  
 De velours bleu galonné d'or.  
 Vénus qui ne fut jamais buse,  
 Fut se masquer en cornemuse,  
 Pour Junon mieux dépayser ;  
 Puis après fut cornemuser  
 A l'oreille de son *Ænée*,  
 En lui lâchant une halenée  
 De civette et d'un ambre-gris  
 Inventé par le beau *Pâris*  
 Avec art, et non pas sans peine ;  
 Dont il se servit pour *Hélène*,  
 La première nuit qu'il coucha  
 Avec elle et qu'il l'approcha.  
 Veux-tu laisser faire *Mézence*,  
 Qui rogne ta troyenne engeance ?  
 Dit-elle avec une action  
 Qui méritoit attention.  
 Dans ces sillons il se promène,  
 Se servant de sa grande aléne  
 Aussi fièrement qu'*Orion*,  
 Qui ne fut rien moins qu'*embrion*,  
 Puisqu'il sut se faire passage,  
 Tant il étoit grand de corsage,  
 A-travers les flots de la mer ;  
 Il eût servi de belvédér  
 Ou de béfroï, c'est chose sure ;  
 Tant grande étoit son encolure.  
 A ton tour va-t-en le gourmer,  
 L'atterrer et le déplumer ;  
 Bref, qu'il ne soit plus de *Mézence* ;  
 Que ta main farcisse sa pance  
 D'un fer qui soit bien affilé,  
 Et qu'il n'en soit jamais parlé.  
*Ænéas*, après ce langage,  
 S'aperçut du remu-ménage



Qu'il faisoit dans un bataillon ;  
 Il courut à ce grapillon  
 Plus animé que le panthère ,  
 Pour contenter sa bonne mère . .  
 Mézence en voyant le Troyen ,  
 En s'écriant , tu ne tiens rien ,  
 D'un œil mesura son échine ,  
 Puis élevant sa javeline  
 Il se mit à faire des vœux  
 Qu'il assaisonna d'un , je veux  
 Que les cinq cent diables m'emportent ,  
 Et dans le moment me rapportent ,  
 Les marchés sont comme on les fait ;  
 Si de ce dard je vois l'effet ,  
 Je veux aller à pied dans Rome ,  
 D'où méchant cheval et bon homme  
 N'ont jamais fait heureux retour ,  
 Depuis que Phébus fait le tour  
 De l'un ou de l'autre hémisphère .  
 Ce Mézence après en bon père ,  
 Dit à son fils , mon cher Lausus ,  
 Si je bouchonne cet intrus ,  
 Si je désarme ce visage ,  
 Ce qui doit être un bon présage ,  
 Sur-le-champ , sans aucun retard ,  
 Foi d'officier et de soudard ,  
 Je fais à ta gloire un trophée  
 De sa dépouille éguenillée ,  
 De son grand chapeau , mais pointu ,  
 Et de ses bas chaussés à cru  
 Qui pourroient bien sur ta toilette  
 Servir de triste cassolette ;  
 Car depuis qu'il erre les mers ,  
 Son entretien va de travers .  
 Aussi-tôt dit , son dard s'envole ,  
 Fendant l'air plus vite qu'Eole ,  
 Et va tomber , faisant grand bruit ,  
 Sur son bouclier d'or enduit ,  
 Qui du retour perça la côte  
 D'Anthor , mais ce fut par sa faute ,  
 Pourquoi se trouvoit-il si près ?  
 Falloit-il là faire *flores* ,  
 Le pimpant , le fendant , le brave ?  
 Croyoit-il gagner une épave

En risquant d'aller *ad patres* ?  
 Ce qu'il fit non *ad honores* ,  
 Mais réellement , dont enrage  
 Le bon Troyen qui , dans sa rage ,  
 D'un dard , ou bien d'un javelot  
 Fit à Mézence frire un rot ,  
 Faisant un trou près sa bedaine :  
 Le pauvre diable en eut dans l'aine.  
 Son fils , qui l'aimoit tendrement ,  
 Versa des pleurs abondamment ,  
 Chanta piteuse litanie  
 Sur une telle tyrannie ,  
 Appella le sort un faquin ,  
 Jupiter fut un maroquin ,  
 Junon fut une perronelle ,  
 Vénus fut une maquerelle ,  
 Et Mars un pied-plat , un dourdir ,  
 Mais Neptune un vinaigrier ,  
 Des putains toutes les déesses ,  
 Je crois qu'il dit même ivrognesses ,  
 Des flagorneurs furent les dieux ,  
 Et des Lucifers les pieux.  
 Mais que ne dit-il pas d'*Ænée*  
 Et de sa valeur erronée ?  
 Il le traita de fagotin ,  
 De malheureux pleure-sans-fin ,  
 Dit qu'il ne valoit pas le pendre ,  
 Enfin à le voir à l'entendre ,  
 On jugeoit de son désespoir ,  
 Même de son malin vouloir.  
 Alors pour être quitte à quitte ,  
 Ce Lausus au combat s'excite ,  
 Prend pour un sou de brandevin ,  
 Endosse l'armet de Mambrin ,  
 Court au galop à l'offensive.  
*Ænéas* sur la défensive  
 L'attend de pied ferme et lui dit :  
 Quoi ! prétends-tu , petit chianlit ,  
 Avec cette ardeur effrontée  
 Te mesurer avec *Ænée* ,  
 Moi la perte des paladins ,  
 L'unique inventeur des gourdins ,  
 La terreur de tous les faux-braves  
 Et l'épouvantail des Bataves ?

Mézence, pendant ce discours,  
 Clopinant fut chercher secours  
 Dans son camp près de la rivière.  
 Cependant une fourmillière  
 De traits tombe sur le Troyen,  
 Qui toujours d'un même maintien  
 Suivoit sa valeur et sa proie,  
 Et les suivoit même avec joie.  
 Enfin joignant Lausus de près,  
 Sa fureur doubla d'un accès,  
 Sur-tout quand il vit l'impudence  
 De l'étourdi fils de Mézence,  
 Véritable tête à l'évent,  
 Qui juroit plus fort que devant  
 Contre les dieux et les déesses,  
 Contre les parques ces traîtresses,  
 Contre lui, contre les Troyens,  
 Les appelant toujours des chiens :  
 Dont les parques bien enragèrent,  
 Et tout aussi-tôt se vengèrent  
 En coupant le fil de ses jours.  
 Ce qu'il fait est fait pour toujours.  
 Ænéas de sa grande épée,  
 Plus fier que ne fut un Pompée,  
 Eventa le sac à boudin  
 De ce désespéré blondin.  
 Son habit fait en broderie  
 Par sa mère toujours chérie,  
 En fut arrosé de son sang,  
 Qui coulant tout le long du flanc,  
 Fit un ruisseau sur la poussière,  
 Qui bientôt fut une rivière.  
 Son ame en grande affliction  
 Après une telle action,  
 Partit en voiture un peu lente  
 Pour se trouver chez Rhadamante.  
 Ce ne fut pas sans sangloter,  
 Sans murmurer, ni sans pester ;  
 Mais à la mort point de ressources,  
 C'est une coupeuse de bourses  
 Qui quand une fois elle prend,  
 Ma foi, jamais elle ne rend.  
 Ænée après un tel ouvrage  
 Qui rehaussoit son grand courage,

Pénétré d'un peu de pitié,  
Fut moins fâché de la moitié.  
Ce qui parut dans l'apostrophe  
Que lui fit notre philosophe :  
Prince bien plus qu'infortuné !  
Prince maltraité , tronçonné !  
Qui de mourir étois avide ,  
Puisqu'à la mort à toute bride  
Tu courais par ordre du sort,  
Que te donner après ta mort ,  
Pour te faire oublier l'injure  
Que fit ma main dans ta fressure ?  
Désormais je donne mes soins  
A tes parens dans leurs besoins :  
Plus je chanterai ton courage ,  
C'est à quoi mon devoir m'engage :  
Bien plus , je te fais un présent ,  
Sur ce pied j'en ferois un cent ;  
Je te laisse donc tes ferrailles  
Pour mieux chommer tes funérailles ;  
La jouissance du tombeau  
Où jadis on serra la peau  
De tes aïeux , de tes ancêtres ,  
Tous bons spadassins et vieux reîtres,  
Dans les enfers console-toi ;  
Si tu meurs , au-moins c'est par moi.  
C'est par la main du grand Ænée  
Que tu finis ta destinée ,  
Que tu remplis ton mauvais sort ;  
T'en plaindre te feroit grand tort ;  
Car cette affreuse Tysiphone  
Qui toujours les ombres tisonne  
Avec son grand trident de fer ,  
De toi feroit du mâche-fer.  
Adieu , j'ai grande impatience  
De t'envoyer là-bas Mézence ,  
Le cher objet de tes regrets ,  
Le réservoir de tes secrets :  
Sans t'ennuyer tu peux l'attendre ,  
Dans peu je saurai te le rendre  
Avec un paquet de ma main ,  
Ecrit en rouge sur son sein.  
Ensuite vint la valetaille  
De Lausus , qui crie et piaïlle ,

Puis dans sa tente l'enferma ,  
De crainte qu'il ne s'enrhuma.  
Mézence au bord de la rivière ,  
Assis sur un peu de bruyère  
Et contr'un gros arbre appuyé,  
Avoit lavé , bien essuyé  
Sa plaie avecque de l'eau pure :  
Son casque et toute sa parure  
Etoient sur l'herbe auprès de lui.  
Là , plein de douleur et d'ennui ,  
Un écuyer fondant en larmes  
Vint en criant , courons aux armes ,  
Lausus est mort , il est certain  
Qu'Ænée a dans son intestin  
Fouillé comme dans gibecière :  
Venez ordonner une bière  
Pour l'emballer avec honneur.  
Mézence en fut saisi d'horreur ,  
Et se fit porter dans sa tente ,  
Où voyant toute son attente  
Au croc par ce fâcheux revers ,  
Il en pleura tout de travers ,  
Même fit des extravagances  
Et proféra ces insolences :  
Hélas ! . . . c'est au commencement  
D'une douleur assurément.  
Hélas ! dit-il , dans sa furie ,  
C'est donc moi qui tranche ta vie ,  
C'est moi qui porte dans ton sein  
Un coup qui me rend assassin !  
Je ne t'ai laissé dans ma place  
Que pour me voir cette disgrâce  
De te perdre pour un jamais !  
Cher enfant , ce sont mes forfaits ,  
Ce sont mes tours de passe-passe ,  
Ces desirs de faire main-basse  
Sur tant de valeureux sujets ,  
Pour la plupart de vrais baudets :  
Ce sont les maux de ma patrie  
Qu'inventa mon espièglerie ,  
C'est ma lâche cupidité  
Et ma triste infidélité  
Qui font aujourd'hui mon martyre.  
Maraut que je suis , je respire !

Et je puis voir encor le jour !  
Allons, peut-être qu'à mon tour  
Je pourrai trouver bonne chance,  
Puisqu'il s'agit d'une vengeance.  
Ensuite il appelle un trotin,  
Fait amener son guilledin  
Orné d'une belle fontange  
Et d'une riche housse de frange,  
Monte dessus, puis lui parla,  
Et dans son discours faufila  
Deux ou trois fines hableries,  
Ce qui veut dire mengeries.  
Rhébé, roussin farci d'honneur,  
Qui, comme moi, porte un bon cœur,  
Depuis long tems, chose évidente,  
Nous n'avons qu'une même tente,  
Nous ne mangeons qu'un même pain,  
Nous ne buvons. . . je bois du vin,  
Et toi de l'eau, la différence  
N'est pas grande, à ce que je pense.  
Rhébé, reprends ta belle humeur,  
J'ai grand besoin de ta vigueur.  
Ou je dois rapporter la tête  
D'Ænéas ce vrai trouble-fête,  
Ou la mienne doit y rester.  
Rhébé, c'est à toi d'exploiter  
Et de faire cette conquête,  
La plus belle et la plus honnête  
Que tu puisses faire en ces lieux,  
Et la plus agréable aux yeux  
Des Rutulois et des Itales.  
Tu seras mis dans leurs annales,  
L'histoire parlera de toi,  
Si jamais elle songe à moi.  
Mézence ensuite s'enharnache,  
Prend sa cuirasse et sa rondache,  
Sa main pleine de javelots,  
Puis s'en va par bonds et par sauts  
Au milieu des troupes troyennes,  
Faisant fuir les italiennes ;  
Il prend Ænéas par l'écu,  
Et dit, allons ! à coupe-cu  
Voyons qui sera le plus brave !  
Le Troyen, d'un air plus que grave,

Tope , dit-il , à qui va bien ,  
 O dieux ! je ne demande rien ,  
 Je suis au comble de ma joye  
 Si vous faites triompher Troye ;  
 Si je ferre des quatre pieds  
 Ces maîtres-ès-arts en passe-pieds ;  
 Bref , si je fais un sacrifice  
 De son boudin , de sa saucisse.  
 Mézence , d'un air insolent ,  
 Dans sa tête ses yeux roulant ,  
 Va ! je ne crains ni dieu , ni diable ,  
 Dit-il , d'une voix effroyable ;  
 En vain tu veux les invoquer ,  
 Dans ce moment tu vas bouquer ,  
 Peut-être demander la vie :  
 Mais non , ma rage et mon envie  
 Veulent , aux dépens de ton sang ,  
 Venger mon fils jusqu'en ton flanc.  
 Un javelot comme la foudre  
 Partit et fut réduit en poudre ,  
 Se brisant sur le bouclier  
 De notre invincible guerrier.  
 A celui-là succède un autre.  
 Mais le pieux , le bon apôtre  
 Lança son dard avec fureur ,  
 Qui s'envolant avec rumeur ,  
 Sur le test du cheval s'acharne ,  
 Lequel y fit une lucarne  
 Qui le fit ruer , puis tomber ,  
 Et sous son poids fit succomber  
 Le furieux et fier Mézence.  
 Ænéas , le pied sur sa pance ,  
 Lui fit dire un *mea culpa* ;  
 Puis après son chifflet coupa ,  
 D'où par le trou sortit son ame ,  
 En jurant dieu comme un infâme .

*Fin du dixième livre.*

## VIRGILE TRAVESTI.

## LIVRE ONZIÈME.

**P**HÉBUS, à la blonde crinière,  
 Commençoit déjà sa carrière,  
 Lorsque s'éveillant en sursaut,  
 Énéas du lit fit un saut,  
 Prit le grand deuil, quitta panache,  
 Mit un crêpe sur sa rondache,  
 En entourra son bouclier  
 Et fit bronzer son écuyer.  
 Puis ayant quitté sa toilette,  
 Il fut honorer le squelette  
 De son défunt ami Pallas,  
 Non sans pousser nombre d'hélas!  
 Ensuite aux habitans célestes  
 Il fit présenter force zestes,  
 Confitures dont on fait cas,  
 Et dont il avoit fait amas  
 Dans la ville de Palantée,  
 Ville tout des plus haut plantée;  
 Ce présent fut fait par retour,  
 Pour avoir vaincu tout le jour.  
 De plus, il fit planter un chêne,  
 Aux branches duquel on enchaina  
 Les dépouilles des ennemis;  
 Ce qui rassura les esprits  
 De ses tristes compatriotes:  
 Là, l'on attache les culottes,  
 La sangle et les deux étriers  
 De l'un de ces mâche-lauriers:  
 Ici l'on voit pendre le casque,  
 Le dard et le tambour de basque  
 D'un des plus fameux Laurentins:  
 De ce côté, de deux Latins  
 On voit les brillantes aigrettes,  
 La dragone et des castagnettes:



En-haut, les chaussons de Lamus :  
 Au milieu, du défunt Lausus  
 On voyoit pendre la chemise  
 Avec sa houpende grise,  
 Son mouchoir, son bonnet de nuit,  
 Que l'on trouva par cas fortuit,  
 Son javelot, sa sarbacane,  
 Son hausse-cou, sa pertuisane  
 Son buffle et deux vieux baudriers,  
 Et la forme de ses souliers :  
 En-bas, on voyoit de Mézence  
 Deux dards brisés avec sa lance,  
 Son casque orné d'ailes de coq,  
 Un carquois, six traits et son croc,  
 Sa cuirasse toute froissée,  
 Même de douze trous percée,  
 Son large bouclier d'airain  
 Qui tenoit encor à sa main  
 Son caleçon, sa chemisette,  
 Sa belle écharpe et son aigrette,  
 Sa rape à raper du tabac,  
 Son baril et son havresac,  
 Le tout en forme de trophée  
 Que le bon et pieux *Ænée*  
 Avoit, avec des étendars,  
 Mis pour honorer le dieu Mars.  
 Là, voyant régner l'alégresse  
 Parmi sa plus belle jeunesse,  
 Même parmi ses généraux  
 Qui regardoient tous ces lambeaux  
 Ou ces heureux fruits de la gloire  
 Que leur donnoit telle victoire ;  
 Il crut leur devoir un discours,  
 Car il les haranguoit toujours,  
 Et pour la moindre bagatelle  
 Leur disoit une kyrielle.

Mes amis, mes partageans,  
 Tant de mes maux et mes tourmens  
 Que de cet honneur impayable  
 De voir ici mordre le sable  
 A ces superbes Laurentins,  
 Ces Rutulois et ces Latins ;  
 Comme moi criez *vivat* Troye,  
 Et donnez-vous tous à la joye.

Le plus mauvais tems est passé  
Et l'ennemi bien repassé.  
Voici les armes de Mézence  
Et de son fils , dont l'insolence  
A mérité ce triste sort.  
Ma foi , sans faire un grand effort  
J'ai fouillé le fond de leur pance  
Avec le fer de cette lance ;  
Ils croyoient nous prendre sans vert  
Avec leurs têtes de pivert ,  
De pivert , ou bien de linotte ,  
Tant étoit lourde leur marotte :  
Vous avez vu que sans façon ,  
En enfant de bonne maison ,  
J'ai traité ce roi , ce barbare :  
Non que j'en fasse ici fanfare ,  
Le sort ainsi l'a résolu  
Et le grand Jupin l'a voulu.  
La mort de ce grand capitaine  
Nous rend les maîtres de la plaine ;  
Avant d'y faire nos choux gras ,  
Il faut jouer du coutelas ;  
Par la porte , ou par la fenêtre ,  
Entrer en conquérant , en maître ,  
La lance au poing bien en arrêt ,  
Le dard à lancer toujours prêt ,  
Dans la superbe capitale  
De ce fameux roi de l'Itale ,  
Qui prétend nous prendre au filet ,  
Et nous régaler du stifet.  
Chargeons nos armes à barbette ,  
Que chacun de son escoupette  
Ôte la rouille et le moisi ;  
Sans perdre de tems courons-y.  
Là , j'autorise le pillage ,  
Le vol , même le brigandage ,  
Et tout ce qui peut enrichir  
Gens qui savent si bien servir.  
En attendant l'heureux présage  
Qui doit ranimer mon courage ,  
Allez rendre un dernier devoir  
A ceux qui du sombre manoir  
Ont entrepris le grand voyage  
Pour nous établir une cage ,

Où nous pourrons en liberté  
 Manger le jambon, le pâté,  
 Boire de bon vin d'Italie,  
 Faire la cour à Lavinie,  
 Et rétablir notre Ilium  
 En élevant Lavinium.  
 Pour moi, je vais dans une bière  
 Faire par mon hospitalière  
 Emballer le corps de Pallas  
 Pour l'envoyer tout de ce pas  
 Au bon-homme son père Evandre,  
 Qui de douleur pourra se pendre,  
 Ou du-moins gagner un transport  
 Quand il verra son seul fils mort,  
 Mais mort dans le lit de la gloire,  
 Ayant ébauché la victoire  
 Que nous venons de remporter.  
 Mais comme je dois raconter  
 Par écrit cette noble histoire,  
 (Qu'à grande peine on pourra croire)  
 Et l'envoyer dans ce moment,  
 Je vous quitte sans compliment.  
 Ce qu'il ne put dire sans braire  
 Et sans mouiller son luminaire:  
 Ce fait ne paroît pas nouveau,  
 Aquatique étant son cerveau.  
 Notre fils d'Anchise chemine,  
 Faisant toujours piteuse mine  
 A la porte où Pallas étoit  
 Et qu'Acète le vieux gardoit.  
 Cet Acète, écuyer d'Evandre,  
 Ce qu'il est bon de vous apprendre,  
 Même nécessaire en ce cas,  
 Avoit élevé ce Pallas  
 Depuis qu'il quitta la bavette,  
 Jusqu'à ce qu'il fût fait cornette;  
 Alors on le fit par honneur  
 Son écuyer, de gouverneur.  
 Près du défunt, non dans la joye,  
 Paroissoient les dames de Troie  
 La larme à l'œil ou le mouchoir,  
 Pour étaler le désespoir  
 Ou pour pleurer à la sourdine,  
 Du-moins pour en faire la mine;

Car

Car la femme en ce monde-ici  
 Pleure quand on veut , dieu merci.  
 Elles étoient échevelées ,  
 Faisoient des mieux les désolées ;  
 Grimaces ne manquérent pas ,  
 Suite ordinaire du trépas.  
 On vit aussi le domestique .  
 De l'infortuné fils unique  
 Autour du corps en sanglotant ;  
 Force prières récitant  
 En se meurtrissant la poitrine ,  
 De voir trébucher la cuisine.  
 On entendoit des cris affreux  
 Poussés par des estomacs creux ,  
 Qui se répandoient dans les rues  
 Et s'alloient perdre dans les nues.  
 Ænéas prit le goupillon  
 Pour l'arroser à sa façon :  
 Et dans cette action célèbre  
 Il fit une oraison funébre ,  
 A-peu-près dans ce sens-ici ,  
 Que je rapporte en raccourci ,  
 Pour captiver la bienveillance  
 De mon attentive audience.

Jeune guerrier , mais malheureux ,  
 Qui n'eut jamais le cu breneux ,  
 ( Dit-il ) le cœur plein de tristesse ,  
 Je regrette fort ta jeunesse ,  
 Ta bravoure aussi , ce grand cœur ,  
 Que tu perds dans le lit d'honneur.  
 Faut-il te voir quitter la vie  
 Quand je dois régir l'Italie ,  
 Commander aux Italiens ,  
 Les tenir tous dans mes liens ,  
 Les élever à la brochette  
 Et les gouverner à baguette ?  
 Tu devois retourner vainqueur  
 Chez Evandre que la douleur  
 Va suffoquer , voyant la bière  
 Où cette parque meurtrière ,  
 En tranchant le fil de tes jours ,  
 Vient de t'enfermer pour toujours.  
 Il va dire que je l'enjole ,  
 Ayant juré sur ma parole

*Tome V.*

K

De te renvoyer sauf et sain ,  
 Te ravitailler dans son sein.  
 Ce coup fâcheux me désespère ;  
 Je plains le fils , je plains le père ,  
 L'un et l'autre me font pleurer :  
 Mais pourquoi se désespérer ?  
 Tu n'es pas mort comme un infame ;  
 D'ailleurs je jure sur mon ame  
 Que je vengerai cette mort ,  
 S'il plaît à monseigneur le sort.  
 J'y perds le plus au bout du compte ,  
 Je le dis à ma propre honte ;  
 Mon cher petit Ascagne et moi ,  
 Nous perdons tous de bonne foi.

Après ces douloureuses plaintes  
 Il prit ses armes de sang teintes ,  
 Les saupoudra , puis les baisa ,  
 Les saussa , même resausa  
 Dans la bedaine ou dans la pance  
 De ce défunt tyran Mézence.  
 Pour accompagner le convoi ,  
 Mille soldats de bon aloi  
 Charmés de revoir l'Etrurie  
 Et d'éviter telle tuerie ,  
 Furent commandés sur-le-champ  
 Parmi les plus lestes du camp.  
 Son corps fut mis dans des orties  
 Par deux mères des repenties ,  
 Crainte de putréfaction :  
 Après on vint à l'onction ,  
 Avec du baume d'Arabie ,  
 Peut-être de Fontarabie ,  
 Peut-être étoit-il du Pérou ,  
 Ma foi , je ne sais pas bien d'où.  
 Pour finir la cérémonie ,  
 Dont Ænéas souffre agonie ,  
 Il fit apporter deux habits ,  
 L'un de pourpre , l'autre de gris ,  
 Tous deux de belle tiretaine ,  
 Que Didon avoit pris la peine  
 De broder de sa belle main ,  
 Quand l'amour d'un trait assassin  
 Lui mit dans le cœur flamme ardente ,  
 Dont elle ne fut pas contente

Et dont elle se désola ,  
Jusques-là , qu'elle s'en brufa .  
Le triste fils de la déesse  
A belle cuisse , à blanche fesse ,  
De son ami para le corps ,  
De l'un de ses deux just-au-corps ,  
De la culotte et de la veste ,  
L'assortissant de tout le reste ,  
Comme de bas et de souliers ,  
De bottes neuves , d'étriers ,  
D'un beau casque et de son aigrette ,  
D'une lance et d'une lancette ,  
D'un magnifique baudrier ,  
D'un grand sabre et d'un bouclier ,  
D'une cuirasse à cotte d'armes ,  
Enfin de toute sorte d'armes  
Que lui portoient les officiers  
D'un escadron de cuirassiers .  
Après qu'on eut battu la marche ,  
Tout le convoi se mit en marche ,  
Marchant en ordre à petit bruit  
Avec des flambeaux pour la nuit .  
Tous les soldats fondoient en larmes ;  
Portans tous à rebours leurs armes ;  
Même Maron nous dit ici  
Que son cheval pleuroit aussi ,  
Cet Aton , cheval de bataille ,  
Qui dans la plaine et la broussaille ,  
Dans les bois et dans les buissons ,  
Dans les marais et sur les monts ,  
Dans la paix comme dans la guerre  
N'avoit pas son pair sur la terre .  
Trente chevaux des moins rétifs ,  
Avec cent trente-deux captifs  
Pris dans différentes batailles ,  
Accompagnoient ces funérailles ,  
Marchans poings liés sur le dos ,  
Deux à deux et le reste en gros .  
Des soldats au bout de leurs piques  
Portoient les marques héroïques  
Des ennemis morts de sa main ,  
Dont les noms par un écrivain  
Ecrits en très-gros caractère ,  
Chacun selon son baptistère ,

Sur leurs armes se faisoient voir.  
 Douze tambours drapés de noir ,  
 Quatre trompettes , deux timbales  
 Portoient banderoles égales ,  
 Aussi-bien que les tabliers  
 Et les deux maîtres timbaliers.  
 Cette marche étoit terminée  
 Par l'envoyé de notre Ænée ,  
 Chargé de faire un compliment  
 En haut ou bien bas Allemant.  
 Six chars attelés de six mules ,  
 Colorés du sang des Rutules ,  
 Chargés de fastueux présens ,  
 Utiles autant que plaisans  
 Et réjouissans à la vue ,  
 Faisoient la fin de la cohue.  
 Inventorions à-présent  
 En quoi consiste le présent.  
*Primò* , l'œil du grand Poliphème ,  
 La quenouille et le diadème  
 De la reine Sémiramis ,  
 La houlette du beau Pâris ;  
 Plus , un très-beau chapeau de paille ,  
 Avec une cotte-de-maille ,  
 Un ceinturon piqué d'argent ,  
 De javelots un demi-cent ,  
 Un grand bassin , une seringue ,  
 Un jeu complet de taupe et tingué ,  
 De Didon le pot à pisser ,  
 Avec un bon maître à danser ,  
 Un cheval natif de Sardagne ,  
 Six bâtons de cire d'Espagne ,  
 Une pagode , deux Chinois ,  
 Deux ou trois grands barils d'anchois ,  
 Deux autres de bonnes olives ,  
 Une femme pour les lessives ,  
 De la farine pour six mois  
 Et douze bons joueurs d'hautbois ;  
 Un grand tableau de Michel-Ange ,  
 Qui représentoit un mélange  
 De toute sorte d'animaux  
 Habitans la terre ou les eaux.  
 Somme totale , une chemise  
 De très-belle toile de Frise ,

Six bonnets de nuit , six mouchoirs ,  
 Une trousse avec six rasoirs ,  
 Un cabaret , sa cafetière ,  
 Enfin une très-belle aiguïère.  
 Le tout rangé , bien emballé ,  
 Et par embauteur cordelé ;  
 Ænéas suant de détresse ,  
 Ces mots entrecoupés adresse  
 A son ami le feu Pallas :

Hélas ! jeune guerrier , hélas !  
 J'ai , je te jure , un grand déboire  
 De te voir passer l'onde noire :  
 Mais j'en aurois de bien plus grands ,  
 Si je me trouvois des partans ,  
 Car j'ai peine à quitter la vie ,  
 Que je sais ma meilleure amie.  
 Nous allons dans d'autres malheurs  
 Chercher d'autres sujets de pleurs.  
 Adieu ! puisse le chien Cerbère  
 Devenir pour toi moins sévère !  
 Embrasse tous nos bons Troyens  
 Qui sont là-bas dans les liens.  
 Sur-tout dis à mon défunt père  
 Que j'ai soin du fils de ma mère ,  
 Et qu'il ne lui manquera rien  
 Tant que je me porterai bien.  
 Enfin pour le remettre en joye ,  
 Dis-lui que je relève Troye.

A peine eut-il dit ces trois mots ,  
 Qu'on vit voler des javelots ,  
 Tirer de la mousqueterie ,  
 Recommencer la boucherie ,  
 Assaillir , comme auparavant ,  
 Son fort aussi-bien que son camp ;  
 Ce qui le fit enfin résoudre  
 De bruler aussi de la poudre ,  
 Et de se joindre à ses soldats  
 Pour les préparer aux combats.

Dans ce tems fameuse ambassade  
 Vint lui présenter l'accolade  
 De la part du roi des latins ,  
 Disons plutôt des passe-fins ,  
 Plus fins qu'échappés de Gascogne ,  
 Même que niais de Sologne :



Cette ambassade vint au fort ;  
 Montrant par un ardent transport  
 La paix peinte sur les visages  
 Des députés moins que sauvages.  
 Ils portoient des chardons bénis ;  
 Parbleu ! c'étoient des mal-appris ,  
 Des gens qui n'avoient point de crâne !  
 Est-ce qu' *Énéas* est un âne  
 Pour lui présenter des chardons ?  
 Voyez un peu ces mirmidons ?  
 Une branche d'olive passe  
 Quand l'ambassade exige grace ;  
 Juste elle étoit dedans le cas :  
 Peut-être n'y songeoient-ils pas.  
 La grace étoit de leur permettre  
 De faire des trous , et d'y mettre  
 Tout ce qu'on trouveroit de corps ;  
 Ils vouloient enterrer les morts ;  
 Bon cela. C'est comme il faut dire.  
 En outre ils prioient de souscrire  
 Le Troyen , que par sa bonté  
 Aucun acte d'hostilité  
 Ne fût fait pendant cette guerre  
 A ceux qu'ils alloient mettre en terre ,  
 Comme aux vivans faits prisonniers ,  
 Soit soldats , dragons , cavaliers.  
 Lui qui les appelloit ses frères ,  
 Ses hôtes , même ses beaux-pères.  
 Allez, je vous jure , ma foi ,  
 Que vous serez contents de moi ,  
 Dit *Énéas* , je suis bon diable ,  
 Fort doux , caressant , pitoyable ,  
 Je mets le passé sous les pieds ;  
 Mais soyez tous mes alliés.  
 Qu'avoit à faire l'Italie  
 D'aller donner dans la folie  
 Du plus grand poltron des humains ,  
 Qui , craignant d'en venir aux mains  
 Et de trouver mauvaise chance ,  
 Dédaigne de rompre une lance ?  
 Je veux parler de ce *Turnus* ,  
 Qui croit avec *ocus bocus* ,  
 En faisant tourner sa baguette ,  
 Me faire faire une courbette.

Parbleu ! c'est pour ce pantalon ,  
 Ce visage , ce violon  
 Que Jupin garde la victoire !  
 Vous le verrez , oh vraiment voire !  
 Vous le verrez donc bien toujours.  
 Quand votre roi pour son secours  
 Armeroit toute l'Italie ,  
 Comme lui-même le publie ,  
 Il ne prendra jamais qu'un rat  
 Et ne sera jamais qu'un fat.  
 Si chez vous j'ai porté la guerre ,  
 Si j'ai désolé cette terre ,  
 C'est par l'ordre du dieu Jupin ,  
 Qui n'est rien moins qu'un Turlupin ;  
 Qui quand il a dans sa caboche  
 De faire marcher comme un coche  
 Une grande maison sur l'eau ,  
 Tout obéit à son cerveau ,  
 Et la maison , et la rivière ,  
 L'un portant l'autre lui défère ;  
 Qui d'un si , peut faire du ciel ,  
 S'il le veut , une ruche à miel ,  
 De cette terre une raquette ,  
 D'une vestale une soubrette ;  
 Enfin qui peut en cet instant  
 De vous faire un moulin à vent ,  
 De vos épouses des harpies  
 Et de vos filles des toupies.

L'ambassade après ce discours ,  
 Qu'elle ne prit pas à rebours ,  
 N'eut pas un petit mot à dire ;  
 Chacun le regarde et le mire ,  
 Tant il parut plein d'onction  
 Et leur fit satisfaction.  
 Le chef enfin de l'ambassade ,  
 Qui n'étoit pas le plus maussade ,  
 Lui fit une péroraison  
 Sans arrangement , sans façon ,  
 Sans figure de rhétorique ,  
 Et sans ces grands mots dont se pique  
 Le savant comme l'ignorant ,  
 Le pédant comme le régent.  
 Voici , je pense , la manière  
 Dont ce chef tourna sa matière :

Grand prince , tes fameux exploits  
Chantés par la bouche aux cent voix ,  
Bouche qui tient à deux oreilles ,  
Mais bouche qui dit des merveilles ,  
Quand sur-tout merveille se fait ;  
Par-ci , par-là va son caquet ,  
A la ville et dans le village  
Elle étourdit par son ramage ,  
Et ne cesse de trompeter  
Quand elle a lieu de caqueter :  
Tes exploits , tes hauts faits de guerre  
Sont plus connus que le tonnerre ;  
Et nous sommes embarrassés ,  
Dirai-je encor fort tracassés ,  
De savoir comment nous y prendre  
Pour le louer , et pour te rendre  
Les trois quarts de ce qui t'est du ;  
Car je n'ai jamais prétendu  
Que cette ambassade ordinaire  
Puisse te payer le salaire  
Que ta victoire mérita ,  
Sans qu'il s'en manque un iota ;  
Parlerons-nous de ta clémence ,  
Et de cette noble constance  
A faire bien et jamais mal ,  
Qui nous montre en original  
D'un jour à venir notre maître ,  
Ou celui qui voudroit bien l'être ?  
De ce pas je vas dire au roi ,  
Et j'en serai cru sur ma foi ,  
Ce que tu nous as voulu dire :  
Cela ne doit que trop suffire  
Pour nous unir et lier tous.  
Peste ! c'est du lard dans tes chous ;  
Et dans ceux de la gent troyenne ,  
Que Jupiter conduise et mène.  
Il est vrai que ce roi Turnus  
Devoit aller faire chorus  
En quelque lointaine contrée ,  
Sans venir à l'échaufourée  
Incendier notre país ,  
Faire nos filles des Laïs ,  
Attirer chez nous le grabuge  
Par un ennemi qui nous gruge.

Dès que nous serons alliés,  
 Avec plaisir des mains, des pieds  
 Nous travaillerons aux murailles,  
 Bastions, courtines, tenailles,  
 Chemin de ronde, parapets,  
 Demi-lunes, fossés, retraits,  
 A l'angle, à la gorge, à la face,  
 Dehors, même dedans la place;  
 Bref, ce que nous aviserons,  
 Et ce que faire nous pourrons  
 Sera fait, mais à l'amiable  
 Et moyennant rançon valable.

Le vieux Drance en demeura là.  
 Sur-le-champ un grand brouhaha  
 Se répandit dans l'assemblée,  
 Qu'interrompit messire *Ænée*.  
 On accorda la paix aux morts  
 Et l'on en enterra les corps:  
 Ce qui dura douze journées  
 Des deux partis bien avinées.  
 Dieu sait si l'on fit dans le fort  
 De nos Troyens un grand effort  
 Pour tâcher d'établir frairie,  
 Et même fonder confrairie  
 Chez ces bonnes gens, ces Albins,  
 Pour la plupart de vrais Dandins.  
 L'un d'un côté fut fait compère,  
 L'autre guignoit une commère;  
 Celui-ci parloit de contrat,  
 L'autre demandoit un grabat,  
 Tant il avoit en abondance  
 Farci de vin sa large pance.  
 On commença par doux larcin  
 Sur la bouché, l'œil et le sein;  
 Et tout eût été dans la joie,  
 Si, content de la petite oie,  
 On eut réglé ses mouvemens,  
 Ses transports, ses déportemens.  
 On ne vit que scélératresse,  
 Débordemens, tours de souplesse  
 Des Italiennes sur-tout,  
 Qui les savent de bout en bout.  
 L'une disoit, j'ai la migraine,  
 Pour mieux courir la pretentaine.

D'autres chantoient à leurs maris,  
 Ah ! j'endors le petit, mon fils,  
 L'on s'en donnoit à dos et ventre :  
 Celui-ci sort quand l'autre rentre :  
 Certains aux pieds des chênes verts  
 Faisoient voir la feuille à l'envers.  
 Ænéas songeant à l'utile,  
 Faisoit ravitailler sa ville  
 De bled, de farine, de bois,  
 De bœufs, de veaux, de lard, de pois,  
 De vin, de biscuit, d'eau-de-vie  
 Et d'autres besoins de la vie ;  
 Là, l'on réparoit le pavé,  
 Et d'autre part, à cu levé,  
 Chacun travailloit avec zèle  
 A dérouiller son allumelle,  
 Teinte du sang de l'ennemi.  
 D'autres chantoient, la, sol, fa, mi,  
 Pour témoigner l'ardente joye  
 Qu'ils avoient de voir briller Troye.  
 Ici, l'on raccommode un mur ;  
 Là, l'on refait un contre-mur ;  
 En-haut, s'assemble le chapitre ;  
 En-bas, l'on remplace une vitre ;  
 Là, l'on trace un grand ravelin ;  
 Ici, l'on relève un moulin,  
 Et l'on prend d'une terre inculte  
 Pour l'établir sur une bute.  
 Bref, on voit jusqu'aux généraux  
 Mettre la main à ces travaux ;  
 C'est à qui rétablira l'ordre  
 Qu'avoit causé si grand désordre.

Tandis qu'en paix l'on respiroit  
 Et que chacun s'ameilleuroit,  
 Cette vieille jaseuse à gage,  
 Toujours dans le grimelinage,  
 S'en va sur le Mont Palatin  
 Corner, mais de très-grand matin,  
 Dans la ville de Palantée  
 La perte de l'ami d'Ænée.  
 Sans garder de formalité,  
 Elle entre d'un air effronté  
 Jusques dans le palais d'Evandre,  
 Ne fait que monter et descendre,

Vole de la cave au grenier  
Sans avoir congé du portier.  
Elle descend dans la cuisine ,  
Mise comme une gourgandine ,  
Dans l'office , dans le cellier  
Et dans le four du pâtissier.  
Là , débitant sa marchandise ,  
Elle récite la main mise  
Que Turnus , à coups d'échelas ,  
Avoit fait sur le beau Pallas.  
De là , passant dans l'antichambre ;  
Elle fait deux tours dans la chambre  
De ce monarque Arcadien ;  
Et là , d'un hardi maintien ,  
Elle raconte la bataille ,  
En disant , prince , tout coup vaillè ,  
Ton fils unique est trépassé ,  
*Requiescat donc in pace.*  
Ensuite elle va par la ville ,  
Où de mensonge elle dit mille ,  
Trois contes à dormir debout ,  
Puis va tomber chez jean-fait-tout ,  
Gazetier de la jeune Troye ,  
Le paie de même monnoye.  
De là , passe dans les couvens ,  
Où les petits comme les grands ,  
Le profès comme le novice ,  
Furent instruits du maléfice :  
Ce qui causa grande rumeur ,  
Excita d'abord la fureur ,  
Ensuite la pitié , les larmes  
Pour la perte de tant de charmes ;  
Virgile en compte bien deux cens ,  
Tant en cœur , qu'esprit et bon-sens.  
On n'eut pas besoin de pleureuses ,  
Ces lugubres appareilleuses ;  
Tous les Arcadiens hurloient  
Et toutes leurs femmes gémissoient.  
Le békroï voyant la lumière ,  
Qu'obscurcissoit grande poussière ,  
Fit un lugubre carillon  
Qui mit tout en émotion.  
On sortit avec la bannière ,  
La maîtresse et la chambrière ,

Le financier , le magistrat ,  
 L'apothicaire , l'avocat ,  
 L'usurier , la vieille punaise ,  
 La belle , blanche et fraîche fraise ;  
 Tout fut au-devant de Pallas  
 Sentant déjà le faguenas.  
 Enfin les Troyens arrivèrent ,  
 Qui leurs tristes sanglots mêlèrent  
 Avec ceux de ces habitans ,  
 Qui fourmilloient parmi les champs.  
 Mais quelques soins que l'on pût prendre ,  
 On ne put empêcher Evandre  
 De courir comme un insensé  
 Pour voir son fils le trépassé.  
 Entouré d'une serpillière ,  
 Il se jeta dessus la bière ,  
 Adressant ces mots au cercueil :  
 Hélas ! je ne suis pas en deuil ,  
 Mais , mon fils , ce n'est pas ma faute ,  
 Je ne croyois pas qu'un tel hôte  
 Viendrait en si sombre appareil  
 M'annoncer si fatal réveil.  
 Peste soit du reste de Troye !  
 Qui met au croc toute ma joye ,  
 Me fait la victime du sort ,  
 Me porte le coup de la mort ,  
 Et dérange l'économie  
 D'une si belle et longue vie.  
 Que ne t'ai-je fait un poltron ?  
 Du-moins gardant le décoron ,  
 On n'auroit pu te dire au juste  
 Si tu fus vaillant , ou robuste.  
 Foin de la guerre et d'Ænéas ,  
 Puisque je perds mon cher Pallas !  
 Falloit-il pour un peu de gloire ,  
 Pour une apparente victoire ,  
 Un peu de fumée après tout ,  
 Que mon fils me portât le coup ?  
 Mais un coup sinistre et funeste ,  
 Qui loin de me produire un zeste ,  
 Me fait quitter bien malgré moi ,  
 Et ma couronne et mon emploi.  
 Peste encor une fois d'Ænée  
 Et de son ardeur saugrenée !

Que ne demeuroit-il chez lui ?  
Et pourquoi chercher un appui  
Aux dépens de mon fils unique ,  
Qui gît dans l'affreuse boutique  
Du redoutable et fier Pluton ,  
Des sombres bords le factoton ?  
Ah ! que ta mère , mon épouse ,  
Depuis long tems dans la belouse  
A bien fait de passer devant !  
Mais moi qui suis le survivant  
Prêt à tomber dans la bascule ,  
Puis-je te voir par le Rutule  
De moi séparé pour toujours ?  
J'en verrai la fin de mes jours  
Une heure plutôt , à ma honte ,  
Dont on te fera rendre compte  
Là-bas au séjour ténébreux ,  
Séjour funeste et même affreux.  
Tu fus plus heureux en carnage  
Chez le Volsque où tu fis gagnage ,  
Où tu fis nombre de mourans ,  
Où tu défis tes concurrens ,  
Que chez l'Itale , dont j'enrage ,  
Qui te met pour jamais en cage.  
Puis il laissa couler ses pleurs ,  
Qui mêlés avec ses douleurs ,  
Faisoient pitoyable harmonie  
Et très-lugubre symphonie ,  
Puisqu'en parlant il sanglotoit  
Si fort qu'on crut qu'il radotoit ;  
Ce qui redoubla les alarmes.  
Après la chute de ses larmes  
Il adressa sa triste voix ,  
Qu'on interrompit maintes fois ,  
Au chef de ce convoi funébre ,  
Convoi magnifique et célèbre.  
Allez ! lui dit-il , et volez ,  
A votre Ænéas étalez ,  
Ce que telle déconfiture  
Coute de maux à ma nature ;  
Pournu qu'il puisse après Lausus  
Abattre l'orgueil de Turnus ,  
Le désarmer de sa rapière ,  
Bref , le priver de la lumière ,



Evandre sera satisfait ,  
C'est le comble de mon souhait.  
Ensuite il entra dans la ville ,  
En conduisant d'un pas débile  
La pompe jusques au tombeau ,  
Où devoit reposer la peau  
De feu son fils , dont l'encolure  
Sembloit encor être en nature.

On attacha dans les caveaux  
De sa gloire tous les lambeaux :  
Puis on fit la triple décharge ,  
En quoi le soldat parut large.  
Ainsi fut le guerrier Pallas  
Mis en chemin d'aller là-bas  
Faire sa cour à Proserpine ,  
Comme parent de Melluzine.  
Quand tout cela fut achevé ,  
L'escorte reprit le pavé ,  
C'est-à-dire se mit en marche  
Sans faire une fausse démarche.

Or tandis qu'elle revenoit ,  
Que vers le camp elle marchoit ,  
On vit Tarcon et notre *Ænée*  
Donner leurs soins cette journée  
A faire bruler tous les corps  
De ceux qui furent trouvés morts.  
De grands buchers sur les rivages  
Ornés de fleurs et de feuillages  
Furent élevés le matin :  
Autant en faisoit le Latin.

Là , l'on mit les corps et les armes ,  
Les cuirasses , les cottes-d'armes ,  
Les dards , les flèches et les faulx ,  
Les chars , charrettes , tombereaux :  
Tout fut de la cérémonie.

On voyoit chaque colonie  
Faire trois tours autour des feux ,  
Marchant d'un pas lent deux à deux.

Autant en fit l'infanterie

Et même la cavalerie :

Puis on éventra des cochons ,  
Des bœufs , des veaux et des moutons  
Dont on fit très-grand sacrifice ;  
Afin que Pluton fût propice

A ces malheureux de Troyens  
Partis pour les Elisiens.  
Le Laurentin et le Rutule,  
Tous dans un conciliabule,  
Ordonnèrent que les autels  
Fumeroient pour les immortels.  
Si bien qu'on ne vit que grillades  
De boudins gras, de carbonades  
Pour les grands sacrificateurs,  
Leurs prêtres et leurs serviteurs,  
Ce qui causa grande fumée  
Autour de l'une et l'autre armée ;  
Et de part et d'autre des feux  
Pour calciner ces malheureux,  
Qui, dans cette grande journée,  
Si glorieuse pour Ænée,  
Avoient, aux dépens de leur sang,  
Mis les Troyens de but en blanc  
Dans la paille jusques au ventre.  
Là, se trouvant dedans son centre  
Et ne songeant qu'à s'agrandir,  
Ænéas laissa refroidir  
Trois jours entiers les tristes restes  
De ces holocaustes funestes,  
Pour pouvoir, après leur malheur,  
Leur faire de l'urne l'honneur.  
Bref, la quatrième journée  
Notre pieux et sage Ænée,  
D'un air sauvage et refrogné  
Et dans son crêpe embegumé,  
Vint dévotieusement prendre  
Et ramasser toute la cendre  
Que l'on mit dans des pots vernis,  
Des peaux de boucs et de roussis  
Et par-tout où l'on en put mettre ;  
Puis après on fut la remettre  
A l'hôtel de ville en dépôts  
Avec deux ou trois grands sacs d'os  
Qui n'avoient pu faire poussière,  
Attendant l'honneur de la bière  
Ou d'un célèbre enterrement  
Qui se devoit précisément  
Faire après la fin de la guerre  
Dans l'endroit où l'on prendroit terre.

De son côté le prince Albin ,  
Prince tranquille , mais peu fin ,  
Faisant en grande compagnie  
Une égale cérémonie ,  
Fut assailli de tous côtés  
Par vingt ou trente députés  
Des plus affligés des Itales ,  
Qui maquignonnoient des cabales  
Contre la guerre et ses abus ,  
Et contre l'hymen de Turnus.  
Là , les belles-filles , les frères ,  
Les orphelins et les beaux-pères  
Fondans en pleurs , crioient la paix ,  
Menaçant d'aller au palais  
Casser les portes , les vitrages ,  
Abattre murs et galandages ,  
Bruler l'étable et les mulets ,  
Même égorger tous les valets.  
Un entr'autres de conséquence  
Faisant très-fiéree contenance ,  
Dit qu'il falloit que ce Turnus ,  
Ce roitelet , ce nez obtus  
Vint chercher dans un tête-à-tête  
De mettre fin à la tempête  
Qui s'élevoit dans le païs ,  
Dont les habitans ébahis ,  
Chagrins de voir telle phalange  
Venir chez eux faire vendange ,  
Vouloient s'allier aux Troyens ,  
Et qu'ils en savoient les moyens.  
Drance , arrivé de l'ambassade ,  
D'un grand point rehaussa l'aubade ,  
Parla contre le Rutulois  
Et pour la paix tout à la fois.  
La populace le seconde ,  
Contre Turnus murmure et gronde ,  
Et sur l'étiquette du sac  
Veut d'abord piller son bissac ,  
Le chasser comme un misérable  
Qui les ronge et qui les accable.  
La reine sur un ton plus doux ,  
Eut beau dire , à quoi songez-vous ?  
Gardez-vous si peu de mémoire  
De mon cousin et de sa gloire ?

Quoi

Quoi! deux galeux et trois tondus,  
 Fraîchement de ce monde exclus,  
 Vous font si-tôt tourner casaque,  
 Et renvoyer chez le Cosaque  
 Un prince qui, dans votre ennui,  
 Fut votre bras droit, votre appui?  
 Allez, vous êtes des Jocrisses,  
 De misérables écrevisses  
 Qui rétrogradez en bon-sens;  
 Vous turlupinez-vous des gens?  
 Pendant si fâcheux intermède,  
 Les envoyés à Diomède  
 Arrivèrent *incognito*,  
 Et s'en allèrent *subitò*  
 Trouver le roi, joindre la reine.  
 Après salut, ou droit d'aubaine,  
 Tel qu'on le doit faire à son roi,  
 Vénule, sur son quant à moi,  
 Fit ce discours tout d'une pièce,  
 Qui n'augmenta pas l'alégresse  
 Dans les cœurs et dans les esprits.  
 Ma foi, dit-il, nous sommes frits;  
 Ce pisse-froid de Diomède,  
 A faire plaisir toujours tiède  
 Avec son air emmistoufflé,  
 Sur votre lettre a reniflé.  
 Peu s'en est fallu d'avanture  
 Qu'il n'ait poussé plus loin l'injure,  
 Car il auroit craché dessus,  
 A l'épaisseur près d'un écus,  
 Si je n'eus retiré la lettre  
 Que je venois de lui remettre.  
 La peste! il n'est pas indigent,  
 Il a méprisé votre argent,  
 En me disant, crois-moi, détale;  
 Je connois l'argent de l'Itale:  
 En gambade, en contorsion,  
 En fausse et feinte affection,  
 En coups fourrés, en embrassades,  
 En amitiés, puis en ruades,  
 Toujours par cinquante ou par cent,  
 Tout bon maître paie comptant.  
 Je veux bien le payer de même,  
 Je m'en fais un plaisir extrême:

*Tome V.*

L

Mais de lui donner des soldats  
 Pour faire danser entrechats  
 A cette nation troyenne,  
 Que plutôt soldat je devienne.  
 Assez et même trop long tems  
 J'ai galvaudé ces pauvres gens,  
 Avec eux n'ayant plus de guerre,  
 Je ne cherche plus qu'à leur plaire,  
 Qu'à nous entretenir amis,  
 N'en voulant point pour ennemis.

Sur ce rapport le roi rumine ;  
 En ruminant sa vieille échine,  
 Sujette à grande pâmoison,  
 De fièvre eut un cruel frisson ;  
 Ensuite il tombe en défaillance :  
 Mais avec un peu d'assistance,  
 Prompt secours et bon brandevin,  
 On vit renaître tout soudain  
 Son lard déjà sentant le rance  
 Et ranimer sa corpulence.  
 D'abord conseil fut assemblé  
 Sur la place, au marché du blé,  
 Au palais n'étant point de salle  
 Si grande qu'étoit cette halle.  
 Là, les milords, les courtisans,  
 Les gros dos et les semi-grands,  
 Les bourguemestres, les notables,  
 Les nobles et les gens taillables,  
 Les hauts et les bas officiers,  
 Les prêtres et les marguilliers  
 Ayant voix délibératives,  
 Parurent avec les archives  
 Pour y voir quel fut le fracas  
 Qui se fit en tel embarras.  
 Chaque membre y trouva sa place,  
 Qu'il occupa de bonne grace.  
 Le roi se mit tout au milieu  
 Sur un fauteuil de satin bleu,  
 Dans lequel étant à son aise,  
 Il dit tout haut, que l'on se taise !  
 Et vous Vénule, racontez  
 Les indignes déloyautez  
 Et les mépris de Diomède,  
 Que de mon chef je dépossède,

Seigneur , (après salamalec)  
 Voulez-vous que je parle grec ,  
 Albin , hébreu , troyen , rurule ,  
 Lui dit l'ambassadeur Vénule ?  
 Je sais sur le bout de mes doigts  
 Toutes ces langues à la fois.  
 Parlez latin , dit le monarque ,  
 Afin que des mieux l'on remarque  
 En quel état nous nous trouvons  
 Et ce que faire nous pouvons :  
 Au fait et point de préambule.  
 J'y consens , répondit Vénule.  
 Or sus le prince Etolien  
 Méprise fort l'Italien ,  
 Quand on le feroit roi de Perse ,  
 Il ne veut point lier commerce ,  
 Ne veut pas prêter ses soldats ,  
 Ni pour nous purger ses états :  
 Dit que nous méritons la corde ,  
 Pour avoir reçu la discorde  
 Et chassé de chez nous la paix ,  
 Dont nous pairons tous les faux-fraix :  
 Que ceux qui désolèrent Troye  
 Du malheur ont été la proye ;  
*Verbi gratiâ* Ménélas ,  
 Que fit-il , ou ne fit-il pas ?  
 Près des colonnes de Protée ,  
 Sa flotte se vit arrêtée.  
 Ulysse vit le mont Etna ,  
 Chez ses Cyclopes séjourna ,  
 A-cause d'une maladie  
 Qu'il gagna dans la Lombardie.  
 Pyrrus fit le juif errant ,  
 Tandis que plus d'un conquérant  
 Vouloit souiller son épousée  
 Et la maison d'Idoménée ,  
 Dont le triste renversement  
 Arriva par un très-grand vent.  
 Que penser du roi de Mycènes ,  
 Dont la femme fit des fredaines ;  
 Qui débarquant dans son palais ,  
 Gros , gras , dispos , gaillard et frais ,  
 De la main cruelle et barbare  
 De sa moitié , chose peu rare ,

L 2

Fut brutalement poignardé,  
Et mort, encor vilipendé ?  
Voyez l'amant de Clitemnestre,  
Qui, profitant de son semestre  
Avec le secours du poison,  
Fit culbuter Agamemnon.  
Les Locriens dans la Lybie  
N'ont-ils pas gueusé pour leur vie ?  
Et moi les dieux m'ont-ils permis  
De retrouver tous mes amis,  
De voir encor ma chère femme,  
L'objet d'une constante flamme  
Et d'une ardente passion ?  
Ai-je aussi vu ma Calidon ?  
Cette ville toute charmante  
Comme le clinquant transparente,  
Belle dedans, belle dehors,  
Où n'habita jamais recors,  
Ni de rapignan de finance ;  
Ville faite pour l'abondance,  
Pour les plaisirs et les amours ;  
Ville qui produit toujours  
Nombre de charmantes donzelles,  
Toutes fringantes, toutes belles,  
Toutes employant bien le tems,  
Attendant la chute des ans ;  
Ville sans caffards, sans dévotes,  
Où les femmes quoique vieillottes  
Ne mettent pas leur charité  
De médire de leur beauté,  
Ne connoissant la jalousie  
Que sur le pied d'une ennemie.  
Hélas ! je me vois poursuivi  
Par des spectres jusques ici ;  
Et mes gens par métamorphose,  
Ont à-présent la bouche close :  
Ce sont d'infortunés oiseaux  
Qui volent le long des ruisseaux,  
Et font retentir le rivage  
De leur très-discordant ramage.  
Voilà, monsieur l'ambassadeur,  
Ajouta-t-il, tout le bonheur  
Qui vous attend vous et les vôtres ;  
Prenez exemple sur les nôtres,

Et ne m'excitez pas en vain ,  
 Je vous le dis d'un esprit sain.  
 Faites-vous votre destinée ,  
 Allez offrir au bon Ænée  
 Ces présens de votre bon roi ;  
 Je les refuse tous , ma foi.  
 C'est , vous le savez , à l'ouvrage ,  
 Et non pas à l'apprentissage  
 Que l'on connoit un ouvrier.  
 À moi vous devez vous fier :  
 Ce n'est pas un homme en détrempe ,  
 C'est un héros de bonne trempe ,  
 Fort habile en l'art du fleuret ;  
 Non pas un chevalier Milet ( 1 ) ,  
 Qui de la langue fait merveilles ,  
 À qui l'on tire les oreilles  
 Quand il en vient au dégainé ,  
 Tant il ressemble son aîné.  
 C'est le héros de la gourmade ,  
 Devant qui vous ferez cacade ;  
 Il nous l'a fait faire avant vous.  
 Allez ! croyez-moi , filez doux.  
 Voilà , dit l'envoyé Vénule ,  
 Le discours , mais sans préambule ,  
 De ce prince sur son fumier ,  
 De son tems le moins tracassier .

A peine eut-il rendu ce compte ,  
 Qu'on se regarda , non sans honte ,  
 Sans regret , même sans chagrin ,  
 De voir par-tout fatal destin ,  
 Malgré les soins et la dépence  
 De la latine révérence.  
 Chaque membre , sans dire mot ,  
 Comme le roi , parut fort sot.  
 Un murmure après le silence  
 Fut ce qui ranima la dance ;  
 Le roi rappella son bon-sens ,  
 Et kyriélisa ses gens ,  
 Après toutefois le dédale  
 D'une longue oraison mentale ,  
 Qu'il adressa de tout son cœur  
 A Jupin le porte-bonheur ,

( 1 ) Bourgeois de province , grand fanfaron , aussi bien que son frère.



Pour qu'infusion lui fût faite  
 De la grace entière et parfaite  
 De prendre, en cette occasion,  
 Valable résolution.  
 N'est-il pas bien tems, je vous prie,  
 Dit-il, à cette compagnie,  
 De s'assembler pour réfléchir,  
 Et pour ne faire que blanchir,  
 En faisant de l'eau toute claire  
 Sur la plus importante affaire  
 Qui puisse nous avoïner ?  
 Le moyen de patrociner,  
 Quand l'ennemi nous tient aux chausses ;  
 Quand parmi nous des pièces fausses  
 Ou traîtres peuvent se trouver,  
 Ce qui peut fort bien arriver ?  
 Pour moi, je ne puis plus me taire,  
 Tant je suis las de cette guerre,  
 Qui ne peut rien nous apporter  
 Que de nous faire maltraiter,  
 Que de voir manger notre crème  
 Et nos ennemis boire à même  
 Nos excellens tonneaux de vin,  
 A nos filles donner farcin,  
 A nos jeunes gens la poussée,  
 A vous très-maigre fricassée,  
 A moi douleur de bout en bout,  
 Puisque j'ai la peine de tout.  
 Or à qui, mais sans complaisance,  
 Avez-vous affaire, je pense ?  
 Peste ! c'est à des semi-dieux,  
 Qui de se battre sont joyeux,  
 Qui ne cherchent que plaie et bosse  
 Et qui regardent un colosse  
 Comme un nain ou comme un fêtu,  
 Enfin qui sont armés à cru.  
 Je crois pour moi voir un orage  
 Faire chez nous la male rage,  
 Quand je vois ces braves Troyens,  
 Ces redoutables Phrygiens  
 Régir la montagne et la plaine,  
 De nos biens farcir leur bedaine,  
 Faire de nos pauvres calins  
 Comme des choux de leurs jardins.

Savez-vous quelque prompt remède ?  
 Car vous voyez que Diomède  
 Refuse tout plat son secours ,  
 Que nous allons tous à rebours ,  
 Que bientôt va finir la trêve ,  
 Dont sur mon honneur j'en endève ,  
 Puisque nous touchons au moment  
 D'un étonnant accablement.  
 Ce qui plus l'ame me chiffonne ,  
 Je ne puis m'en prendre à personne ;  
 Vous avez fait votre devoir ,  
 Mis en œuvre votre pouvoir ,  
 Défendu vos biens et vos vies ,  
 Sauvé l'honneur de vos Sylvies ;  
 Je veux le croire , et je le croi ,  
 Voulez-vous que j'en jure , moi ?  
 Mais il me vient une pensée  
 Qui me paroît bonne et sensée ,  
 Redoublez votre attention  
 Et suivez mon intention.  
 Au-delà , près des bords du Tybre ,  
 Une campagne belle et libre ,  
 Au couchant des Sicaniens ,  
 Que cultivent Arunciens ,  
 Où leur bétail cherche à repaître ,  
 Pourroit aujourd'hui trouver maître.  
 Une montagne de sapin  
 Que protège le dieu Jupin ,  
 Embellit fort cette contrée.  
 Offrons le tout à maître *Ænée* ,  
 Faisons alliance avec lui ,  
 Qu'il bâtisse là son étai ;  
 Et puisqu'il faut parler et dire ;  
 Qu'il partage avec nous l'empire ;  
 Qu'il y fasse ville et châteaux  
 Pour y loger tous ses vassaux ,  
 S'il en a tant la fantaisie ;  
 Ou s'il avoit la frénésie  
 D'aller en quelqu'autre pais ,  
 ( Dont je serois fort ébahis )  
 Faisons-leur bâtir une escadre ,  
 Si votre bon-sens au mien cadre ,  
 Enfin , pour couper au plus court ,  
 Mon avis est que dès ce jour ,

( Ce n'est pas une gasconnade )  
 On compose belle ambassade  
 De cent des plus grands de ma cour,  
 Qu'ils soient jeunes et faits au tour,  
 Poudrés, nymphés, sur leur beau lustre,  
 Sur-tout du sang le plus illustre :  
 Cette ambassade portera  
 Présens, qu'elle lui donnera :  
 Portant en main rameau d'olive ;  
 Afin que bonne paix s'ensuive :  
 Car du symbole de la paix,  
 L'olivier fait tous les fraix ;  
 Le laurier n'est que pour la gloire  
 Acquisse par une victoire.  
 Or, voilà mes intentions ;  
 Ecoutez quels seront les dons  
 Que je destine au bon Ænée :  
 Ma grande et grasse haquenée,  
 De l'ivoire et des talens d'or  
 Que je prendrai dans mon trésor ;  
 Un gros coussin, ma belle chaise,  
 Pour qu'il soit assis à son aise ;  
 Une robe de velours verd,  
 Bonne pour le froid dans l'hiver ;  
 Un grand manteau doublé d'hermine,  
 Brodé de couleur argentine ;  
 Un sceptre et mon bandeau royal  
 Avec le cérémonial,  
 Ou le centre de la folie  
 Des cours de toute l'Italie :  
 Cela sera pour Ænéas.  
 Pour son fils, ne l'oublions pas :  
 Deux ou trois caisses de dragées,  
 Autant de vestes orangées,  
 Une écharpe à frange d'argent,  
 Plus une dose d'entregent.  
 Or sus, bannissons la tristesse,  
 Soudons l'état dans sa foiblesse,  
 Dévouons-nous à son secours  
 Et machinons-nous de beaux jours.  
 Après cette longue tirade,  
 Drance donnant dans l'enfilade,  
 Ne parla qu'à bâtons rompus  
 Contre son ennemi Turnus.

Drance savoit bien son affaire ,  
D'humeur étoit atrabilaire ,  
Poltron , mais au superlatif ,  
Plus hardi gesticulatif ;  
De bon conseil , fort en cabale ;  
Sur-tout dans cette capitale ,  
A cause de sa parenté ,  
Dont tout le lustre et la beauté  
Venoient du côté de sa mère ,  
Obscure étant celle du père.  
Ce Drance parla le premier ,  
Et remit au calendrier  
Grec , ou latin , que nous importe ,  
Turnus plus petit qu'un cloporte.  
Seigneur , dit-il au roi Latin ,  
Voulez-vous pour ce carabin ,  
Pour ce fier Alcide en détrempe ,  
Qui sort du combat et décampe  
Comme le plus vil galopin ,  
Qu'on prenne notre saint Crépin ;  
Qu'on nous sasse et qu'on nous ressasse ;  
Qu'on nous réduise à la besace ;  
Qu'on nous mette les osselets ;  
Qu'on nous fourrage nos poulets ;  
Enfin qu'on fasse à Lavinie  
Quelqu'assommante vilénie ,  
Ou bien quelqu'incongruité  
Indigne de sa qualité ;  
Qu'on couvre son front d'un outrage ,  
En lui volant son pucelage ?  
Non , non , je connois votre cœur ,  
Il fut toujours confit d'honneur ,  
Et ne suivit que la justice.  
Pour nous rendre Jupin propice ,  
Qui se déclare le soutien  
De cet honnête-homme Troyen ,  
Qui seul conduit sa destinée.  
Dans ce pays , cette contrée ;  
Emballer avec ces présents ,  
Que vous devez dans peu de tems  
Envoyer au pieux Ænée ,  
Emballer , dis-je , une épouse  
Pour ce prince si généreux ,  
Que les dieux veulent rendre heureux.

Faites donc partir Lavinie  
 D'une brillante cour suivie,  
 Conduite par ambassadeur  
 Qui fasse à nos latins honneur.  
 Ne donnez plus dans la folie  
 Du héros de la zizanie  
 De Turnus, qui nous fit armer :  
 Il est facile à désarmer.,  
*Ænéas* suffit et de reste ;  
 C'est ce que sa valeur atteste.  
 Par-là cimentez le repos  
 Que vous devez à nos travaux.  
 Que peut vous produire un tel gendre,  
 Que de voir votre ville en cendre,  
 Les Troyens *ab hoc et ab hac*,  
 Faire du palais un micmac,  
 Brider cheval et seller mule ?  
 Laissez-lui dorer la pilule,  
 Vous verrez qu'il l'avalera,  
 Et qu'il en faudra venir là  
 Avant que la semaine passe.  
 Or je vous demande la grace  
 De faire à votre volonté  
 Bonne alliance et bon traité.  
 Que s'il vouloit mordre à la grappe  
 Et voir comme le Troyen frappe,  
 Qu'il aille droit à son rival  
 Payer intérêt, principal  
 Des biens qu'il nous a fait répandre ;  
 Ou qu'il aille se faire pendre,  
 Ce poltron, ce godétureau  
 Qui vient faire ici l'hobereau.  
 Turnus fut enflammé de rage,  
 A ces mots dits à son visage ;  
 Il en tressauta de fureur,  
 Et tira du fond de son cœur  
 Tout sur-le-champ cette riposte  
 Qu'il ne lui prêta pas à poste :  
 Tu fus toujours grand discoureur,  
 Drance ; au bruit de l'avant-coureur  
 D'un combat ou d'une bataille ;  
 C'est le lot de la maraudaille,  
 Qui, comme toi, vit sans honneur,  
 Et de son ombre à toujours peur.

Dans le conseil ton éloquence  
Brille avec beaucoup d'affluence :  
Quand on y veut traiter de paix ,  
Pour lors tu ne taris jamais ;  
Mais tu parois la gueule morte  
Dès que l'on frappe à notre porte ,  
Ou qu'Ænéas sur ses remparts  
Nous répond à bons coups de dards.  
N'aurois-tu pas besoin de fées  
Pour nous étaler les trophées  
Erigés à la noble ardeur  
Qu'a manifesté ta valeur ?  
Va ! Patelin , tu n'es qu'un fiacre ,  
Qu'un grommeleux , qu'un vilain poacre  
Qui n'est brave qu'en sots discours ,  
Qu'en arrogance et qu'en détours ,  
D'un air pincé de chattemite ;  
Tu m'imputes honteuse fuite ?  
Lâche , j'atteste Bitias ,  
Le vaillant Pandare et Pallas ,  
Le Tybre enflé du grand carnage  
Que ma main fit sur son rivage.  
Va demander quel fut l'effort  
De ma bravoure dans leur fort !  
Va , malheureuse chanterelle ,  
Va-t-en jouer de la prunelle  
Chez l'Arcadien , le Troyen ,  
Le Mantouan , l'Etrurien ,  
Et compte combien d'escarcelles  
Ont laissé là leurs perronnelles ,  
Par les coups qu'à portés mon bras  
Dans les horreurs de nos combats.  
Point de salut dans cette guerre :  
A ton sens on doit perdre terre ,  
Même courir le guilledoux  
Jusques chez les Topinamboux !  
Ne crois-tu pas qu'Achille tremble ,  
Qu'Ænéas le va mettre à l'amble ,  
Qu'il va seller , brider le grec ,  
Et que d'un seul coup de son bec  
Il va dompter latine engeance ?  
Sommes-nous rentrés en enfance ?  
Sommes-nous devenus perchus ?  
Mais , Drance , ne te trouble plus !

Va, je veux te laisser, infame,  
 Jouir encor de ta belle ame,  
 La laisser animer ton cœur  
 Païtri de fange et de tiédeur.  
 Maintenant je viens à vous, sire,  
 Et je réponds à votre dire,  
 Comme à ce galimathias  
 Qui nous met tous entre deux as.  
 La crainte dans votre cervelle  
 Vous fait déjà voir l'allumelle  
 Des sabres de ces francs trigauds  
 Fouiller le fond de nos boyaux.  
 Eh bien ! si le roi Diomède,  
 Et l'Étolien et le Méde  
 Vont avec nous tous à rebours  
 Et nous refusent leurs secours,  
 Nous aurons la fière Camille,  
 Elle seule en vaut plus de mille,  
 Le fortuné Tolumnius,  
 Messape et moi le roi Turnus,  
 Tous de grands casseurs de raquettes,  
 Point fanfarons, mais bons athlètes,  
 Qui vous mèneront les Troyens  
 Comme les loups mènent les chiens.  
 Que si cette indigne mazette,  
 Cet Ænéas, en main la brette,  
 Veut s'escrimer dans un combat,  
 Que ne parla-t-il donc ce fat ?  
 Ne savez-vous pas que ma vie  
 A vos intérêts est unie  
 Pour un toujours, pour un jamais,  
 En guerre comme dans la paix ?  
 Pendant que ce parleur à gage,  
 De Drance repoussoit l'outrage,  
 S'amusoit à baguenauder,  
 Qu'il leur en donnoit à garder,  
 Parlant avec rodomontade,  
 Un député d'une bourgade,  
 Qu'incendioit notre Ænéas,  
 Vint au palais doublant le pas,  
 Et dit qu'à la désespérade  
 On avoit fait carabinade  
 A l'approche du camp Troyen,  
 Ce que voulut un citoyen :

Mais qu'Ænéas par la grillade  
 Avoit fait passer la bourgade ;  
 Qu'il marchoit au-travers des blés ,  
 Des autres graines et des prés ,  
 Ce qui détruisoit la pâture ,  
 Aussi-bien que leur nourriture.  
 Second conseil fut assemblé ,  
 De gens moins vifs fut affublé ,  
 Tandis que chacun en tumulte  
 Mettoit en œuvre Catapulte  
 Pour bien régaler l'ennemi ,  
 Qui n'étoit rien moins qu'endormi.  
 L'écolier et l'académiste ,  
 Le fainéant et le légiste ,  
 Le petit-maitre et son valet ,  
 De-peur de garder le mulet  
 Et de ne pouvoir trouver place ,  
 S'étoient saisis d'une terrasse.  
 Leurs parens pleuroient largement ,  
 Et criaient par redoublement  
 Qu'on n'avoit pas besoin de guerre ,  
 Que la paix étoit nécessaire ;  
 Les mères embrassoient leurs fils ,  
 Disant , tout va de pis en pis ,  
 A tous venans faisoient la nique ,  
 Imitans de près la musique  
 D'un cygne qui se sent mourir ;  
 Toutes ne pouvant s'aguerrir ,  
 Souffrant au-delà de nature  
 Du départ de leur géniture.  
 Turnus au milieu du conseil ,  
 Etincelant comme un soleil ,  
 Dit , partant , cette gasconnade :  
 Je vais préparer la civade  
 A mon rival , à ses Troyens ,  
 Tandis que cherchant les moyens  
 De faire avec eux alliance ,  
 Vous tomberez en décadence.  
 Il sortit comme un furieux ,  
 Jurant et blasphémant des mieux ,  
 Et trouvant sous sa main Voluse  
 Qui nettoyoit son arquebuse ,  
 Il l'envoya tout de ce pas  
 Chercher ces avaleurs de bras ,



Qui chargeant toujours à cartouche ,  
Sont dangereux à l'escarmouche ,  
Mais fiers comme des Ecossois ,  
Tant ils ont grand air sous le bois.  
C'étoit le Volsque et le Rutule ,  
Gens adonnés à la crapule ,  
Beaux soldats , mais mauvais guerriers ;  
Bons poltrons , meilleurs cazaniers.  
Coras , son frère , avec Messape ,  
Contrefaisant le chien qui jape ,  
Toujours chantans même refrain  
Dans la plaine marchant bon train ,  
Alongeoient leur cavalerie  
Et doubloient leur infanterie ,  
Tandis que Turnus occupoit  
Les tours et les fortifioit ;  
Faisant le tour de la muraille  
Avec un gros de dragonaille ,  
Dont il farcissoit les recoins  
Pour s'en servir dans les besoins.  
Le roi sortit de l'assemblée  
L'ame en désarroi et troublée ,  
Regrettant d'avoir aux Troyens  
Refusé droits de citoyens.  
Enfin toute la populace  
Vole , va , vient , court et tracasse ;  
Les uns dépavent leur quartier ,  
D'autres occupoient l'armurier ,  
Les béats faisoient des neuvaines  
Et les vieillards tendoient les chaînes.  
On voyoit dans les carrefours  
Battre incessamment les tambours ,  
Sur timbales rouler baguettes ,  
Fifre jouer , sonner trompettes ,  
Béfoi tocsiner carillon ,  
Laquais , cocher et chambrillon ,  
Portiers , enfans , femmes et filles ,  
Petites et grandes familles ,  
Lords du pays et gens obscurs ,  
Courir comme au feu sur les murs  
Armés de frondes et de pierres ,  
D'huile dans de larges chaudières ,  
De tuiles , carreaux et plstras ,  
De cendres et de mort aux rats ;

La reine même accompagnée  
D'une foule assez mal menée,  
Fut dans le temple de Pallas,  
Portant corbeille sous son bras  
Pleine d'excellentes pastilles,  
Pour en encenser les guenilles  
De la déesse des beaux-arts,  
Des décroteurs, des Savoyards,  
Gagne-petits, porte-boutiques  
Et des autres arts mécaniques ;  
Pour l'encenser, point d'encensoir,  
La reine prit le pot au noir,  
Tant son ame étoit chiffonnée  
Et par la crainte lutinée.  
Ensuite elle encensa l'aurel  
D'un air qui n'eut rien du mortel ;  
Ce qui noircissant la déesse,  
N'augmenta pas peu la détresse  
De la foule qui la suivoit.  
Près d'elle Lavinie étoit,  
Qui fit une grande risée  
De voir la déesse bronzée ;  
Dont sa bonne maman pleura,  
Et de son estomac tira  
Cette harangue entrecoupée :  
Puissante Pallas occupée  
A nous garantir de tout mal,  
Je quitte mon palais royal  
Pour venir à la dérobée  
Te prier d'arrêter Ænée,  
De lui briser son espadon,  
Son carquois et son esponton,  
Son javelot, sa javeline,  
Son dard avec sa carabine,  
Plutôt que de le voir entrer  
Dans Albe nous enchevêtrer  
De sa figure efféminée,  
Et presque en tout tems embrenée.  
De son côté l'ardent Turnus,  
Sortant du temple de Janus,  
Parut devant la populace  
Armé de sa belle cuirasse,  
En forme d'écaille d'airain  
Ayant un visage serein,

Tressaillant déjà de courage  
 Comme un jeune cheval sauvage,  
 Courant de la ville au château  
 Monté sur un vrai mornandeu.  
 Les Volsques conduits par Camille  
 Arrivèrent près de la ville  
 Où cette belle fille entra,  
 Et devant Turnus se montra  
 Tenant très-fiévre contenance,  
 Portant en sa main bonne lance,  
 Sabre au côté, carquois au cou,  
 Montant beau cheval sans licou.  
 Je viens, dit-elle, avec ma troupe,  
 Dîner chez toi, vite la soupe,  
 Puis après nous en découdrons,  
 Ou plutôt nous nous essaierons  
 Contre cette leste canaille  
 Qui vient droit à cette muraille :  
 Avec mes gens tout de ce pas  
 Je veux ranger ces scélérats,  
 Et montrer au bon-homme *Ænée*  
 Ce que peut fille garçonnée ;  
 Je veux attaquer les Troyens  
 Et même les Etruriens,  
 Leur donner à tous sur la guenle,  
 Ma troupe suffit toute seule.  
 Pour vous avec vos fantassins,  
 Vos Rutulois, vos spadassins,  
 Gardez les murs de cette ville,  
 Ailleurs je me crois plus utile.  
 J'ai plus d'une once de valeur,  
 Peut-être un peu moins de pudeur ;  
 Mais elle n'est pas nécessaire  
 Dans le désordre de la guerre.  
 C'est assez croquer le marmot,  
 De vin faites venir un pot.  
 Et sans faire tant de grimace,  
 Faites-moi remplir une tasse :  
 Et buvons vite à qui de nous  
 Fera ce jour les plus beaux coups.  
 J'en vais faire un, je vous assure,  
 Lui dit Turnus, baissant la hure,  
 Dont les Itales parleront,  
 Et que les Latins chanteront

A gorge amplement déployée,  
 Tant ma valeur bien employée  
 Fera des siennes cette fois  
 Avec mes braves Rutulois.  
 Ce bigot me croit une buse,  
 S'il croit pouvoir mener sa ruse  
 Au gré de son intention ;  
 Ma foi ! je vais gager que non,  
 Ayant découvert par moi-même  
 De ce rival le stratagème,  
 Qui voudroit me damer le pion  
 Avec son triste escoffion.  
 Voici, damoiselle ma mie,  
 De son dessein l'anatomie.  
 L'analyse seroit mieux dit,  
 Nous dira quelque bel-esprit ;  
 Mais de cela je me brimbale,  
 Si l'expression est égale.  
 Vous saurez donc qu'un espion,  
 Entier à ma dévotion,  
 Ce grand dessein m'a fait connoître.  
 Il s'en mordra les doigts, le traître,  
 L'écervelé, le gros goulu,  
 Qui croit sans peine hurlu brélu  
 Nous vergeter notre étamine.  
 Il faut avoir une autre mine,  
 En savoir même un peu plus long  
 Et mieux jouer de l'espadaon.  
 Sa plus belle cavalerie  
 Doit avancer dans la prairie,  
 Pour marauder dans les hameaux  
 Et mettre nos bourgs en lambeaux :  
 Tandis qu'avec toute l'armée,  
 D'illusions bien empaumée,  
 Cet Ænéas marche au-travers  
 Des monts pour gagner le revers  
 De la ville et pour nous surprendre.  
 Oh ! jugez s'il sait bien s'y prendre,  
 Et si savant dans le métier  
 Je laisserai ce fibustier  
 Nous apporter le chat en poche  
 Sans lui dresser quelqu'anicroche.  
 Je sais là-bas un chemin creux  
 Bien ombragé, marécageux,  
*Tome V.*

M

Où je vais établir mon poste  
Pour être prêt à la riposte.  
Pour vous, joli petit trognon,  
Mieux couverte que n'est l'oghon,  
Qui venez, comme une amazone,  
Commander vous-même en personne  
Une centaine de galeux  
Animés du feu de vos yeux,  
Qui portez dans votre valise  
Grand courage et blanche chemise ;  
Venez partager le danger  
Que nous trouverons à venger  
Le roi d'Albe et le roi Rutule.  
Mais n'allez pas ferrer la mule ;  
Vous battre chiquet à chiquet,  
Ni nous ménager un torquet.  
Joignez vos cavaliers aux nôtres ;  
Messape en conduit assez d'autres  
Pour nous soutenir au besoin.  
Sur-tout de nos gens ayez soin ;  
Faites-leur dire, comme aux vôtres,  
Soir et matin leurs patenôtres ;  
Et prenez bien garde sur-tout  
De vous mettre à la gueule au loup.  
Talonnez de près la brigade  
De ces gens faits pour la saccade ;  
Enfin repassez ces Troyens  
Et ces grelus de Tyrrhéniens.  
Pour moi, prenant cette vallée  
J'en vais dire une ratelée  
Embusqué dans ces bois touffus,  
Où j'en ferai plus d'un perclus  
De l'odorat, ou de l'ouïe,  
Parmi cette race éblouie  
De quelque succès clandestin,  
Que leur accorda le destin,  
Quand cette troupe basanée  
Fut par ce godenot d'Ænée  
Conduite du mont Palatin  
Au débarqué chez le Latin.  
Turnus et la belle Camille  
Chacun de son côté fit gille :  
Mais tandis que gille ils faisoient  
Et que les partis agissoient,

Diane appella cette nymphe ,  
De sa suite le paranymphe ,  
La petite mignonne Opis ,  
Portant à son doigt beau lapis ,  
Et lui tint ce triste langage :  
Ma chère aimable Opis , j'enrage !  
Camille marche à l'ennemi ,  
J'en pleurerois presque à demi ,  
Tant cette bravade me gêne ;  
Si jamais elle en a dans l'aine ,  
Ma belle enfant , ah ! c'en est fait ,  
Il faudra pleurer tout-à-fait .  
Mais connois-tu cette Camille ?  
De sa mère elle fut la fille ;  
Car son père est fort incertain  
Parmi le Volsque et le Latin .  
Cependant un certain Métabe ,  
Maître tyran , faux astrolabe ,  
La reconnut , fut son appui :  
C'est assez la mode aujourd'hui .  
Tel a garçon et belle fille ,  
Qui , comme un sot , un imbécille ,  
Croit en être le putatif ,  
Quand il n'est que nominatif .  
Ce tyran sortit de Priverne ,  
Menacé d'essuyer la berne ,  
Portant sa fille sur son cou ,  
Traversant , comme eût fait un fou ,  
Son ennemi qui l'environne ,  
Et qui dit , qu'il la paira bonne .  
Si jamais il a le dessus ,  
Ce qu'il voudroit pour des écus ;  
Peut-être en donneroit-il trente  
Pour lui voir danser la courante .  
Par des hauts , des bas et des bois ,  
Il passe et Camille à la fois ,  
Jusques sur le fleuve Amazéne ,  
Qui pour-lors inondoit la plaine  
Par un cruel débordement ;  
Ce qui retarda d'un moment .  
Une chose fort singulière ,  
C'est le moyen et la manière  
Dont le tyran fit passer l'eau .  
A si joli friand morceau .

Qui dira que c'est hablerie ,  
N'aura qu'à lire , et je l'en prie ,  
Notre scrupuleux de Maron ,  
Qui pour le vrai tint toujours bon ,  
Ne dit jamais de gasconnade ;  
Aussi fut-il sans rebuffade  
Reçu dans le sacré vallon  
Par notre bon maître Apollon.  
Il prit sa grande javeline ,  
L'attacha le long de l'échine  
De cet innocent rejetton ,  
Puis il la lança tout d'un bond  
Avec vigueur sur l'autre rive ,  
Fassent les dieux que je te suive !  
Dit-il en soupirant bien fort ;  
Après cela faisant effort ,  
Pénétré de peur et de rage ,  
Lui-même se jette à la nage ,  
Et nagea si bel et si beau ,  
Que sans aide il traversa l'eau.  
Dès qu'il fut à l'autre rivage ,  
Il se décrassa le visage ,  
M'offrit de bon cœur sur-le-champ  
Cette Camille encor enfant ,  
Qu'il détacha de la machine  
Qui lui conserva son échine.  
Puis il fit sécher ses habits  
De gros de tours , ou de tabis.  
Ensuite il fut dans la colline ,  
Où trouvant bête chevaline ,  
Sa Camille en suçà le lait  
Jusques dans un âge un peu fait.  
Dès-lors qu'elle lui parut grande ,  
Il me réitéra l'offrande  
De cette charmante dondon :  
L'apprit à porter l'espadaon ,  
De peaux de tigre fit sa robe ,  
Du fort d'un bois sa garde-robe ,  
Sa nourriture de pain sec ;  
Et pour lui rafraîchir le bec ,  
Un peu d'eau de claire fontaine ,  
Quelques gouttes de vin d'aubaine  
Qu'il attrapoit dans les hameaux ,  
En courant par monts et par vaux.

Tous les jours allant à la chasse  
De la pantaine , ou la tirasse ,  
De la fronde , ou bien de l'épieux ,  
Il l'instruisit , on ne peut mieux ,  
A cette sorte d'exercice ;  
Tantôt elle tuoit genice ,  
Tantôt un merle , un écureuil ,  
Un hérisson , jeune chevreuil ,  
Un cailleteau , grasse bécasse ,  
Une sarcelle , une limace :  
Toujours quelque chose apportoit  
Que Métabe sacrifioit  
D'abord à mon honneur et gloire ,  
Dont j'ai gardé bonne mémoire.  
Voilà , ma chere fille Opis ,  
Quelle est cette Grisélidis ,  
Peut-être l'unique pucelle  
Qui soit de Rome à la Rochelle.  
Son destin la presse si fort ,  
Que je crains beaucoup pour sa mort.  
Prends ce carquois et cette flèche ,  
Mets deux mouches à ta calèche ,  
Mais de ces fiers et gros bourdons ,  
Du suc des fleurs les vrais larrons ,  
Enfin de celles dont la graisse  
Te paroitra la plus épaisse ;  
Et les fais voler promptement  
Au milieu de cet armement ;  
Ou dans l'endroit où l'on travaille  
A des mieux mener la bataille.  
Et là , quiconque blessera  
Camille , ou du mal lui fera ,  
Soit un Troyen , soit un Itale ,  
Opis , qu'on me le passe en gale ;  
Sur-le-champ qu'on lui lance un trait  
Pour me venger de ce forfait ;  
Sur-tout dans un épais nuage ,  
Cache ton petit équipage.  
Si-tôt que Diane eut parlé  
Et qu'Opis eut dégringolé ,  
On entendit un tripotage ,  
Approchant d'un remûménagement ,  
Dans les airs , même aux environs ;  
Qui fit chevrotter les poltrons.



Cependant la cavalerie  
Des Troyens et de l'Etrurie  
Sous leurs chefs faisant de grands cris  
Comme des rominagrobis,  
Avançoit droit à la muraille,  
Faisant résonner la clinquaille,  
Croyant faire chez le latin.  
Bonne trouvaille et bon butin.  
Messape et la belle Camille  
Embusqués tout près de la ville,  
Détachèrent les deux Coras,  
Qui, comme deux vrais quinolas  
Se tenant sur la défensive,  
Furent au trot, criant *qui vive?*  
Pour de réponse, au diable sot  
Si l'on leur répondit un mot.  
D'abord marcha la javeline,  
Le javelot, la carabine,  
Le dard, le trait, le mousqueton,  
La catapulte et l'hoqueton,  
La hallebarde, aussi la fronde,  
Mère-hourrice de la sonde,  
Je veux dire du chirurgien  
Et de son attirail de chien.  
Dans l'air on voyoit une grêle  
De flèches tombant pêle-mêle,  
Qui fêlèrent quelques cerveaux,  
Défigurèrent les muzeaux  
Des combattans de part et d'autre  
Qui se battoient en bon apôtre.  
Tyrrhène du parti Troyen  
A la tête du Tyrrhénien,  
Attaqua le brun Acontée,  
Qui se trouvoit à sa portée;  
Il entama son fier cheval  
Un peu plus haut que le poitrail;  
Ce qui lui fit faire un parterre  
A sa durée un peu contraire:  
L'un et l'autre mourut du coup;  
Car le maître, du contre-coup  
Qu'il prit en tombant dans la tête,  
Dans le moment baissa la crête.  
Les latins lâchèrent le pié,  
Le Troyen fit le contrepie,

Les talonnant d'une dégaine  
 Qui ne leur fit pas peu de peine.  
 Asylas frappant tout de bon ,  
 Fit à dépêche-compagnon ,  
 Et le fer au cu dans la porte  
 Les conduisit, non de main-morte.  
 Quand l'Itale , reprenant cœur ,  
 Fit volte-face par honneur ,  
 De sa manœuvre l'ame émue ,  
 S'élançant à bride abattue  
 Sur Asylas et ses Troyens  
 Qui reprirent le trot des chiens.  
 Le Toscan , d'une ardeur guerrière ,  
 Du Rutule prit le derrière ;  
 Et le reconduisit deux fois  
 En lui chargeant le dos de bois.  
 Telle paroît l'onde écumante  
 Dans le milieu d'une tourmente :  
 Un flot par l'autre est repoussé ,  
 Le même après est enfoncé.  
 Ce fut à la troisième charge  
 Que la fureur se vit au large ,  
 Chaque parti s'entre-mêla ,  
 S'étant mêlé se régala  
 De mille coups , non d'étrivière ,  
 Mais d'une lame meurtrière ,  
 Dont rouloient grands ruisseaux de sang  
 Sur le sable et dans chaque rang  
 De soldats formant la bataille ;  
 Où malgré chemise de maille ,  
 Beaucoup y finirent leur sort ,  
 Voulant se montrer le plus fort.  
 De loin le vaillant Orsiloque ,  
 Sur son casque portant breloque ,  
 A Rémule lance un grand trait ,  
 Croyant l'assommer tout-à-fait :  
 Mais il en fit un cure-oreille  
 A sa jument la nompareille ,  
 Qui de douleur en écuma ,  
 S'en éleva , s'en gendarma ,  
 Puis sous elle comme une gaufre  
 Son maître Rémule elle encoffre.  
 Camille abasourdit Iolas.  
 De tous côtés , en haut , en bas ,

On ne voit que du sang répandre ;  
 Gagner des coups et puis les rendre.  
 Camille en prêta plus de cent ,  
 Par-tout cette fille pourfend ,  
 Perce avec dard , tranche avec hache ,  
 Ouvre le ventre , abat ganache.  
 S'il faut quelquefois reculer ,  
 Elle le fait sans sourciller ,  
 En lançant toujours par-derrière  
 Quelqu'apostrophe mortifère ;  
 Puis profitant d'un contre-tems ,  
 Elle revient sans perdre tems  
 Gouspiller à la débandade  
 Ceux qui de bon , ou par bravade ,  
 Viennent l'appeller au combat.  
 Près d'elle , avec beaucoup d'éclat ,  
 Les nymphes Tarpéie , Larine ,  
 Et Tulla portant javeline ,  
 Toutes du bon pays latin ,  
 D'un air déterminé , mutin ,  
 Aux Phrygiens donnoient la chasse.  
 Comme on vit jadis dans la Thrace ,  
 Sur les rives du Thermodon  
 Combattre le gros bataillon  
 De ces vaillantes amazones ,  
 Dignes de porter des couronnes.  
 J'entends couronnées de laurier ,  
 Pour avoir tranché du guerrier ,  
 Ah ! qui pourroit , belle Camille ,  
 Avoir l'esprit assez fertile  
 Pour pleinement litaniser  
 Ce qui peut immortaliser  
 Votre valeur et votre gloire ,  
 Mériteroit une bajoire .  
 Comment nommer tous ces vaincus ?  
 Vingt cus ! me dira-t-on , vingt cus !  
 Ce sont , ma foi , quarante fesses  
 Qui ne seront plus des traîtresses ,  
 Et qui seront sans fonction ,  
 Se trouvant dans l'inaction .  
 Les nommer , c'est la mer à boire ,  
 Je laisse aux filles de mémoire  
 D'en tracer un récit diffus .  
 Comptons pour un Eumenius ,

Qui pardevant eut son estafe ,  
 Fut enterré sans épitaphe ,  
 Et fut là-bas , comme un marmot ;  
 Chez Pluton faire l'idiot ,  
 Joignons à celui-là Pégase ,  
 Que sous son cheval elle écrase  
 Aussi - bien que le fier Lyris ,  
 Qu'elle entr'ouvrit sans bistouris .  
 Harpalice , Amastre et Térée  
 Furent mis en galimafrée .  
 Chaque coup occit un Troyen ,  
 Ou mit à mort un Tyrrhénien .  
 Témoin le beau chasseur Ornite ,  
 De Tyr et la fleur et l'élite ,  
 Le parfait at trapè-minon ,  
 Montant barbe de grand renom ,  
 Quoique léger assez fantasque ,  
 Portant tête de loup pour casque ,  
 Sur l'épaule peau de taureau ,  
 En sa main dard d'un arbrisseau ,  
 Au poing une belle rondache  
 Couverte d'une peau de vache .  
 Cet Ornite fut repoussé ,  
 Réellement contumacé  
 Tout au beau milieu de sa troupe ;  
 Tant elle avoit le vent en poupe .  
 Voyant son escadron épars ,  
 Elle lui mit cinq ou six dards  
 Dans le poïtral tout d'une tire  
 En lui chantant cette satire :  
 Penseis-tu donc , Tyrrhénien ,  
 Aboyer comme fait un chien  
 Qui broussaille quelque vieille hase ?  
 Va ! tu n'es jarni qu'un franc ase !  
 Une fille a su te dompter ,  
 Va chez Minos le raconter  
 Aux mânes de tes père et mère ;  
 L'honneur de mordre la poussière  
 De la main d'un jeune tendron ,  
 Doit satisfaire un fanfaron ,  
 Ne lui laisser aucun scrupule  
 De se voir pris dans la bascule  
 Qui conduit au fameux bateau ,  
 Qui jour et nuit fait passer l'eau

A tous ceux qui sont las de vivre ;  
Point d'ennui ; dans peu je te livre  
Pour voyager bon compagnon.  
Ce ne fut point du galbanon ,  
Car Orsiloque et certain Bure  
Firent dans l'instant la culbute ,  
Et prirent le même sentier  
Qu'Ornite avoit pris le premier.  
Bref, elle les mit dans la nasse ,  
Leur disant , morbleu ! je m'en casse :  
Puis de sa hache sépara  
Ces deux Troyens par-ci , par-là ,  
Et quoiqu'elle eût coupé leur trame ,  
Des mieux elle chanta leur game.  
Là le belliqueux fils d'Annus  
Que protégeoit dame Vénus ,  
Courant par-tout à tire d'aile ,  
Vison visu de la donzelle  
Se trouva par cas fortuit.  
D'aise son cœur en fit du bruit ;  
Ou du-moins palpita de sorte  
Que sa troupe s'en déconforte.  
Il habitoit sur l'Apennin ,  
Y vendoit des peaux de conin ,  
Quoiqu'il fût lord de Ligurie ,  
Et sa mère de l'eau-de-vie.  
Son père basset et courtaud  
Etoit, dit-on , un franc trigaud ,  
Fort savant en l'art de magie ,  
Ce qu'on nomme trigauderie.  
Fuir le combat seroit affront  
Très-déshonorant pour son front ,  
Etant harcelé par Camille ,  
Qui du Volsque étoit le mobile ,  
L'arc-boutant , même le bras droit ,  
Tant le trognon étoit adroit  
A savoir bien prendre sa bisque  
Pour leur éviter tout le risque.  
Annus s'avisa de ce tour :  
Quand elle eut sur lui tourné court  
Et qu'ils se virent en présence ,  
Il lui dit avec insolence  
Et même avec témérité  
Ces mots dictés par la fierté :

Trouves-tu donc si belle gloire  
A nous disputer la victoire  
Sur ton cheval qui fend les airs ?  
Mets pied à terre , ou d'un revers  
Je vais t'ébranler la mâchoire !  
Descends ! car pour d'échappatoire  
Tu n'as pas le tems d'en chercher.  
Il faut tous deux nous accrocher ,  
Et disputer pour la maîtrise  
Sans feinte et sans papelardise.  
Elle descendit aussi-tôt ,  
De son cheval ne fit qu'un saut ,  
Prit son bouclier , son épée ,  
Et courut comme une échappée  
Avec vigueur sur son rival ;  
Qui tournant tout court son cheval ,  
Donna des deux prenant la fuite ,  
Galopant d'un pas un peu vite ,  
Mais ce fut inutilement ;  
Elle l'atteint dans le moment ,  
De son barbe saisit la bride ,  
En lui disant traître ! perfide !  
Plus trigaud que n'est farfadet ,  
Avec moi tu fais le ginguet ?  
Tu m'injures et te goberge ?  
Oh ! parbleu , tu n'auras d'auberge  
Que celle du subdélégué  
De Pluton déjà fatigué  
De recevoir toutes les ombres  
Qui partent pour les rives sombres  
Avec passe-port de ma main ,  
Bien écrit sur leur parchemin !  
Après ces mots , à coup de sabre  
Le pauvre diable elle délabre ;  
Puis reprit son air jovial ;  
Et remonta sur son cheval  
D'un air délibéré , tranquille.  
Ainsi se démenoit Camille ,  
Quand Jupin du plus haut des cieux  
Vit ce grabuge de ses yeux ,  
Ayant sur son nez ses lunettes.  
Sans perdre le tems en sornettes ,  
Il rassura le grand Tarcon  
En lui parlant de la façon ,

( Il faut que ce soit à l'oreille )  
 Est-ce ainsi que tu fais merveille ,  
 Que tu sais rassurer tes gens ?  
 Quoi ! Camille peut à vingt ans  
 Dans tes soldats semer la crainte ,  
 Quand tu te trouve à boire pinte ?  
 N'as-tu pas plus d'empressement  
 D'écarter l'assoupissement  
 Qui te rend inhabile à boire ?  
 Mais quand il faut vivre de gloire ,  
 Aller affronter les combats ,  
 Tarcon ne se réveille pas ?  
 Il se laisse aller , fait la canne ,  
 Perd la tête et la tramontane ,  
 Et ne paroît fier , vigoureux  
 Que dans les plaisirs et les jeux  
 Du puissant dieu de la barrique !  
 Va , cours , aux latins fais la nique !  
 Range-moi cet escoffion ,  
 Fais-lui faire exhibition ,  
 Et n'abandonne plus ta gloire  
 Qu'après une entière victoire !  
 A ces mots le brave Tarcon  
 Part plus vite que le faucon  
 Et va tomber droit sur Vénule ,  
 Qu'il prend sans autre préambule ,  
 Le désarçonne et devant lui  
 Faisant servir l'arçon d'appui ,  
 L'enlève et l'arrache à la vue  
 De Messape et de sa cohue ;  
 Comme l'aigle enlève un dragon ,  
 Pour suivre de tout point Maron ,  
 Et l'accrochant avec ses serres ,  
 Le béquette et lui fait ulcères :  
 Quoiqu'il siffle ou fasse des cris ,  
 Qu'il se tortille en mille plis ,  
 L'aigle se sauve avec sa proie ;  
 Ainsi Tarcon fuit avec joie  
 Portant Vénule à ses arçons ,  
 Coupant toujours quelques tronçons  
 Sur son corps ou sur son visage ;  
 Ce qui rassura le courage  
 Sur-tout chez les Tyrrhéniens ,  
 Qui joignant les Etruriens

Vont s'acharner à l'improvisè  
 Sur cet escadron latiniste.  
 On se remêla de nouveau,  
 Et l'on fit agir le couteau,  
 Le tranche-lard et la serpette,  
 Et la cognée et l'escoupette.  
 Aronce alors fut le premier  
 Qui se résolut d'essayer  
 S'il pourroit enclouer Camille.  
 Il n'étoit pas trop mal-habile,  
 Même passoit pour vieux routier,  
 Tant il savoit bien son métier.  
 Le dard en main la fine mouche,  
 D'un air d'une sainte Nitouche,  
 Suit Camille et gagne son coup.  
 Cette amazone étoit à tout,  
 Faisant à la désespérade  
 Aux Troyens bonne estafilade.  
 On la voyoit de rang en rang  
 Faire une effusion de sang,  
 Causer maintes hémorragies,  
 Dont les terres étoient rougies,  
 Faire briller son coutelas  
 Aux dépens de nombre de bras,  
 Faire voler nombre de têtes,  
 Abattre de brillantes crêtes,  
 Houssiner force Phrygiens  
 Et bouchonner Etruriens.  
 Un certain drille de Corée  
 Avec chevelure dorée,  
 Prêtre de la mère des dieux,  
 Devinant ce que ses deux yeux  
 Lui faisoient voir dans l'occurrence,  
 Faisoit terrible décadence  
 Chez le Volsque et le Rutulois.  
 Il étoit armé d'un carquois  
 Plein de grands traits faits à Cortine,  
 D'un arc traversant son échine,  
 Souple à la main, rehaussé d'or.  
 Ses habits valoient un trésor :  
 Ils étoient de pourpre étrangère,  
 Brodé de la main d'un Ibère,  
 Tirant sur la blancheur des lis ;  
 Sa veste ondoyoit par ses plis ;



Il portoit au-lieu de ceinture  
Brillante écharpe de dorure ,  
Casque bronze , plumes de pan :  
Sur-tout grand faiseur de cancan :  
Il montoit cheval d'Italie ,  
Qui passoit pour être amphibie ,  
Harnaché de lames d'argent ,  
Portant un peu la tête au vent.  
Il fut ainsi vu de Camille ,  
Qui pour la grippe en valoit mille.  
Elle le poursuivoit alors  
Pour lui voler son just-au-corps ,  
Et s'enfonçant fort dans l'armée  
Elle suivoit de près Corée ,  
Afin de le défrusquiner.  
Comme elle alloit le trépinier ,  
Aronce étant en embuscade ,  
Lui porta funeste estocade ,  
En adressant ainsi ses vœux  
Au falot de l'homme et des dieux :  
Dieu de la lyre et de la harpe ,  
Fais qu'au-lieu d'aller en écharpe ,  
Mon trait tout droit percé le sein  
De ce trognon franc assassin.  
Concluons à-présent ce pacte ,  
Grand protecteur du Mont Soracte ,  
Toi qui d'un culte singulier ,  
Fus toujours en particulier  
Si bien chommé de ma famille ;  
Fais que j'atterre cette fille  
Qui camisade mon parti ,  
Dont le courage est ralenti.  
Je ne veux point de sa dépouille ,  
Que mangent la crasse et la rouille ;  
Ce sera pour moi trop d'honneur ,  
Si je puis embrocher son cœur ,  
Ou chasser d'ici cette peste.  
Au surplus je cède le reste  
De la gloire à qui la voudra ,  
Que tout aille comme il pourra.  
Je puis après aller en poste  
Chez moi , crainte de la riposte.  
Vous le pouvez , être divin ,  
Père des mouches et du vin.

Phébus partagea sa harangue ,  
Et lui dit en latine langue :  
Occis Camille , j'y consens ;  
Mais pour remporter tes cinq sens  
Sains et saufs jusques dans ta ville ,  
Ma foi ! quand je t'en saurois mille ,  
Les mille resteront ici.  
Crois-moi ! n'en ai point de souci.  
Le cœur content , messire Aronce ,  
Après cette courte réponse  
Qu'il entendit d'un air abstrait ,  
Sur son arc ajusta son trait ,  
Puis le bandant jusqu'à l'échine ,  
Lâche le coup dans la poitrine  
De ce jeune soldat fendu ,  
Dont il seroit tout étendu  
Tombé du coup sur la poussière ,  
Mais on la soutint par-derrière.  
Aronce gagna le taillis ,  
Tandis qu'on s'arrêtoit aux cris  
De ses compagnes éperdues ,  
Qui pénétroient jusques aux nues.  
La peste soit du chamaillis !  
J'en extravague et j'en pâlis !  
Disoit Tulla dans sa colère :  
Hélas ! que nous dira son père ?  
Il va sur nous se goberger.....  
Mais où pourroit-il héberger  
L'assassin de si belle fille ?  
Qu'il se montre donc , qu'on Pétrifle !  
Mon cœur en fait déjà flic flac.  
Allons ! Volsques , faites un trac !  
Cherchez ce dépendeur d'andouille ,  
Que jusqu'en sa tente on farfouille ,  
Qu'on perce dans le fort des bois ,  
Qu'on le fasse sommer trois fois  
À la tête de son armée ;  
Morbleu ! je suis tant animée ,  
Que si ce traître se montrait ,  
Dans le moment il passeroit  
Par l'étuvée , ou la grillade ,  
La croc au sel , ou la salade.  
Ainsi parloit cette Tulla ,  
Que sa douleur arrêta là.

Cependant Aronce s'échappe  
 De-peur d'attraper son étape ,  
 Comme un loup , ou bien un taureau  
 Qui vient d'éventrer pastoureau ,  
 Va se cacher dans les collines ,  
 Cherche les bois , ou les ravines ,  
 Serre sa queue et gagne au pié ,  
 Crainte d'être justicié.

Aronce ainsi d'un pas agile  
 Va reprendre son chef de file ,  
 S'y tient et conserve son rang ,  
 Pour ne pas payer sur-le-champ  
 Si déloyale camisade ,  
 Dont le Troyen faisoit gambade ,  
 Battoit des mains , crioit *vivat*  
 Notre Aronce et notre béat.

Cependant la belle Camille  
 Voyant que tout son sang défile ,  
 Et qu'on ne sauroit l'arrêter  
 Malgré ce qu'on pût apporter  
 De soins pour arrêter sa course  
 Et pour lui servir de ressource ;  
 Voyant ses yeux sans mouvement  
 Attachés sur le firmament ,  
 Bien près de perdre la lumière ,  
 Qu'enfin elle tire à la bière ,  
 Prenant son tems , mais *sonica* ,  
 Sa seule confidente Acca  
 Elle apostropha de la sorte :  
 Ma chère Acca , toujours accorte ,  
 Fermez-moi la bouche et les yeux  
 Et me recommandez aux dieux ,  
 Quand mon corps ne sera que glace  
 Et que j'aurai fait volte-face  
 A mes amis , à mes parens ,  
 Que je connois pour bonnes gens.  
 Jusqu'à présent j'ai pu combattre ,  
 Mais ce trait qui vient de m'abattre  
 Et me prendre en flagrant-délit ,  
 Me fait sortir à petit bruit ,  
 Par une mort un peu subite ,  
 De cette funeste guérite ,  
 Où ce morfondu de destin  
 Renferme le peuple latin.

Je

Je sens comme une cornemuse  
 Dans mon gosier , ou je m'abuse ,  
 Qui me fait sur un vilain ton  
 Voir l'avant-coureur de Pluton.  
 Il faut sans suite et sans bagage  
 Partir pour le sombre rivage.  
 Ma chère Acca , ma foi tant pis ,  
 J'approche fort du margouillis  
 Ou des rives de l'onde noire.  
 N'aurois-tu pas un coup à boire  
 Pour un peu rassurer mon cœur  
 Qui palpite déjà de peur  
 D'entreprendre si grand voyage ?  
 Sur mon honneur , si je n'enrage  
 D'être forcée à le quitter ,  
 Ce cœur qui sut se délecter  
 Aux dépens de Troyenne engeance.  
 Tu ne ferois pas mal , je pense ,  
 D'en aller avertir Turnus ,  
 Qui de ma mort sera perclus  
 De plus du tiers de sa figure ,  
 Qui peut-être en perdra sa hure.  
 Car pour le bon-sens , il est hoc ,  
 Qu'il est depuis long tems au croc.  
 Mais dis-lui qu'il prenne ma place ,  
 Que tous nos gens on contumace ,  
 Que les Rutules , les Latins  
 Dans peu n'auront pas des patins.  
 Adieu pour jamais , ma fidèle :  
 Si je puis t'envoyér nouvelle  
 De ce qui se fait chez Pluton ,  
 Ou de ce que dit Alecton ,  
 Tu le sauras , ma tourterelle ,  
 Alors de sa jeune escarcelle  
 Sortit son ame en grand délit ,  
 Qui fit sortant un petit bruit  
 Fort approchant du doux murmure  
 De petite chute d'eau pure.  
 Ainsi Camille trépassa.

La bataille recommença ,  
 Mais avec plus grande furie ,  
 Chacun visant à la tuerie.  
 D'Evandre les chevaux-légers ,  
 Soutenus par des cuirassiers ,

*Tome V.*

N

Secondés des troupes troyennes ,  
 Des légions étruriennes ,  
 Des Phrygiens , des Mantouans ,  
 Des Tyrrhéniens et des Toscans  
 Marchent serrés droit aux Itales ,  
 Pour leur lâcher des décrétales ,  
 Les rabrouer sur leur pallier ,  
 Les enterrer dans leur fumier ,  
 Et les suivant jusqu'en leur ville ,  
 Les envoyer après Camille.  
 Opis ayant vu le trépas ,  
 Qui du roi faisoit l'embarras  
 Dont ses sujets perdoient le crane ,  
 Se souvint alors de Diane :  
 Soupirant trois fois de douleur ,  
 Elle dit ces mots de bon cœur :  
 Ah ! nymphe , si belle et si blanche ,  
 Vous en tenez donc dans la hanche !  
 Quoi ! pour avoir escarmouché ,  
 Peut-être de trop près mouché  
 Quelques chefs des troupes d'Ænée ,  
 Vous en serez donc mal menée ,  
 Vous en perdrez tous ces attraits ,  
 Cet embonpoint et ce teint frais  
 Qui font les plaisirs de Diane !  
 On vous mettra dans une manne  
 Pour aller boire à sa santé  
 Un peu d'eau du fleuve Léthé ,  
 Afin de perdre la mémoire  
 De l'immortelle et belle gloire  
 Qu'a méritée votre valeur.  
 Parbleu ! j'aurai bien du malheur ,  
 Du guignon ou de la disgrâce ,  
 Si Jupin ne me fait la grace  
 De me venger à plein collier  
 De ce drôle d'aventurier.  
 Si l'assassin n'en a dans l'aile  
 D'une manière assez cruelle ,  
 Je dis nargue de tous les dieux ,  
 Et demain je quitte les cieux  
 Pour me venger de cet outrage ,  
 Dussai-je perdre un pucelage :  
 La fille en a toujours trop d'un ,  
 L'avoir est un fait peu commun ;

Il faut faire comme les autres.  
 Disons de bonnes patenôtres ,  
 Pour que l'infame meurtrier ,  
 Qui brusquement vient de souffler  
 Sa main du sang de cette fille ,  
 Périsse aux yeux de sa famille.  
 Mais , chut ! j'apperçois le gaillard  
 Qui s'est écarté par hasard ;  
 Il va trouver de la besogne ,  
 Ou je veux être une carogne.  
 Près de là dans un verd côteau  
 Etoit de Dercéne un tombeau  
 Du Laurentin , l'un des monarques ,  
 Ce que l'on reconnut aux marques  
 Qui d'épithaphes lui servoient ,  
 Et dans le caveau paroissoient.  
 Du premier vol cette déesse  
 Sur ce tombeau posa la fesse ,  
 Guettant Aronce qu'elle vit ,  
 A qui tout d'aboird elle dit ,  
 Viens vers Opis , approche , infame ,  
 Qui viens d'une si belle trame  
 De couper pour jamais le fil !  
 Si tu vois jamais ton chenil ,  
 Jè veux reprendre chair humaine ,  
 Et de mourir être en la peine.  
 Camille périt sous tes coups ,  
 Mais ton sort n'en est pas plus doux :  
 Va barboter dans la poussière ,  
 Traître ! de la même manière  
 Que cette fille barbota ,  
 Quand ta fureur la culbuta.  
 A ces mots prenant une flèche ,  
 Dans l'instant elle le dépêche  
 Tout au-travers de ses boyaux ;  
 Ce qui de ses esprits vitaux  
 Dérangea toute l'harmonie ,  
 Déconcerta l'économie ,  
 Bref , le mit au rang des défunts ,  
 Le sequestra des importuns  
 Dont l'affluence dans ce monde  
 Est grande , et dans tous lieux abondé.  
 Après ce coup dédale Opis ,  
 Pour se rendre dans son taudis ,

Toujours dans la même voiture  
Et reprenant la même allure.

De Camille les cavaliers  
Prirent la fuite les premiers ,  
Le reste fut dans le désordre ,  
Et ne put se remettre en ordre.  
L'ardent Atinas consterné ,  
Le gros des troupes mutiné ,  
Tous se débandent vers la ville ,  
Et laissent le Troyen tranquille  
Faire montre de sa valeur.

On ne voit par-tout que fureur ,  
Que désespoir et que carnage ,  
Que morts , que clameurs et que rage.  
La poussière sur les sillons

Vole à gros et noirs tourbillons ,  
Puis va s'engouffrer dans la ville ,  
Où l'on pleure et l'on plaint Camille.  
Tous ceux qui bordoient les remparts  
Voyant venir tous leurs fuyards ,  
Faisoient des cris pleins d'épouvante.

Rien ne prouve mieux la tourmente  
Qu'Eole fait en pleine mer ,  
Sur-tout au milieu de l'hiver ,  
Que ce qui se vit dans la plaine.

Les latins à perte d'haleine  
Gagnent les portes pour entrer ,  
Et pour un peu se calfeutrer  
Contre la colère et la rage  
Des Troyens faisant grand ravage  
Dans leurs timides escadrons ,  
Alors composés de poltrons.

Mais, zeste , point de complaisance ,  
On les laisse là sans défense ,  
Crainte qu'on a que le Troyen  
N'entre par le même moyen.

Les femmes jettent des murailles ,  
Brandons ardents , rouges ferrailles ,  
Cendres en feu , pièces de bois ,  
Huile bouillante et force poix :

On entend bien qu'elle est fondue ,  
Au-moins faudroit-il être grue  
Pour ne pas se l'imaginer.  
Mais on a beau se démener ;

Les vaillans réchappés de Troye ,  
 Parmi les feux cherchent leur proye ,  
 Foncent par-tout avec vigueur ,  
 Et par-tout vont semant la peur.  
 Turnus en recoit la nouvelle  
 Par la messagère fidelle  
 De Camille, la triste Acca.  
 D'abord il entonne un grand hà !  
 Hà! j'en aurai raison , j'en jure ,  
 Ou qu'on me mette à bas la hure :  
 Courons servir mon allié !  
 Détalez donc , vous gens de pié ,  
 Et laissez là votre embuscade ,  
 Aux latins on donne saccade ;  
 Allons ! volons ! sans barguigner ,  
 Voyons s'ils oseront guigner  
 Turnus secondé du Rutule.  
 Ne craignez pas cette crapule !  
 Vous les rangerez , je le dis ,  
 Et je veux , si je m'en dédis ,  
 Qu'à vos yeux la peste me tue.  
 Allons, soldats , qu'on s'évertue !  
 Turnus aussi-tôt décampa ,  
 Et tout au plus court il coupa  
 Pour aller secourir l'Itale ,  
 Pour lors dans un triste dédale ,  
 Morts ou mourans , pris ou perdus ,  
 De leurs membres d'aucuns perclus ,  
 Et tout en gros passés en gale.  
 Mais pendant que Turnus détale ,  
 Quitte l'embuscade et s'en va ,  
 Le pieux Ænéas entra  
 Dans les buissons et la ravine ,  
 Gagna les fonds , puis la colline ,  
 Se rendit maître des hauteurs ,  
 Sans perdre que deux maraudeurs  
 Qui broussaillant pour faire bafre ,  
 Attrapèrent une balafre  
 Qui les assomma tous les deux  
 Dans le plus fort du chemin creux.  
 D'un air hardi marchoit Ænéé  
 Pour investir , cette journée ,  
 La ville du roi des latins ,  
 A la barbe des Laurentins ,



De Turnus et de sa sequelle  
 Qui s'en alloit toute en javelle,  
 Et que Tarcon menoit des mieux,  
 Giter où gitent leurs aïeux.  
 Tout en gémit, les fils, les pères,  
 Les cousines, tantes et mères.  
 Ænéas et l'ardent Turnus,  
 De fort loin s'étant appercus  
 Marchant en ordre de bataille,  
 Sans bagage, ni valetaille,  
 A vaincre tous deux animés,  
 Sur-le-champ se seroient gourmés,  
 Si la nuit n'eût rendu ses toiles,  
 Tiré ses rideaux et ses voiles,  
 Ce qui leurs desirs arrêta,  
 Et pour un tems les détracta.  
 Ma foi ! tandis que dans sa tente,  
 Chacun au gré de son attente  
 Va prêter ses yeux au sommeil  
 Jusques au retour du soleil.  
 Il faut, pour renforcer nature,  
 Que je prenne un peu de pâture  
 Et que je boive quatre coups.  
 Autant, lecteur, en feriez-vous,  
 S'il vous en prenoit une envie.  
 Morbleu ! des besoins de la vie  
 Je ne puis non plus me passer,  
 Que femme de pot à pisser.

*Fin du onzième livre.*

## VIRGILE TRAVESTI.

## LIVRE DOUZIÈME.

**S**I Turnus reposa la nuit  
 Doucement sans faire de bruit,  
 Ou s'il eut la puce à l'oreille  
 Du tintamarre de la veille,  
 C'est ce que je ne sais pas bien :  
 Quand je dirois je n'en sais rien,  
 Ce seroit la vérité pure.  
 Au surplus je ferois gageure  
 Que dans son lit plus d'une fois  
 Turnus a rongé ses dix doigts,  
 Que son bonnet a dans sa tête  
 Connu qu'il n'étoit pas en fête,  
 Et que l'on trouva son grabat  
 Le matin en terrible état.  
 La preuve en est claire et certaine,  
 Si l'on veut bien prendre la peine  
 D'examiner, en raccourci,  
 Quel fut son dévorant souci,  
 Quand il vit les troupes d'Ænée,  
 Pendant le cours de la journée,  
 Galvauder Rutule et Latin,  
 Plus mal qu'on ne fait un trottin  
 Qui manque de faire un message  
 Nécessaire pour le ménage :  
 Alors la main comme le pié  
 Fait un trottin estropié.  
 Aussi tandis qu'Ænée en raille,  
 Qu'il s'approche de la muraille,  
 Et qu'il profite de la nuit  
 Pour s'en rendre maître sans bruit,  
 Ce qui suit le gain des batailles,  
 Turnus bisque dans ses entrailles,  
 Et cherche de nouveaux moyens  
 Pour surmonter des Phrygiens.

Et la valeur et la fortune.  
 Pardi ! la chose est peu commune :  
 Etre brave , et de plus heureux ,  
 Est moins des hommes que des dieux .  
 Le Latin donc mis en compotte ,  
 Dans son cerveau dérangé trotte ;  
 Les peuples en sont consternés  
 Et tous les soldats mutinés .  
 Comme il est cause du désordre ,  
 On le charge d'établir l'ordre .  
 Que faire en cette extrémité ?  
 Se pendre , c'est déloyauté :  
 Se noyer , ce seroit folie :  
 S'enfuir , c'est quitter Lavinie ,  
 Et la céder à son vainqueur ,  
 Ce qui redoubla sa fureur  
 D'une once au moins , je vous assure ;  
 Pour peu qu'on le veuille , j'en jure ;  
 Mais non , j'ai tort , ne jurons pas ,  
 Les sermens sont pour d'autres cas .  
 Tel est un lion de l'Afrique ,  
 Qui sent qu'un javelot le pique :  
 Son sang qui coule et sa douleur  
 Augmentent si fort sa fureur ,  
 Qu'on le voit , frémissant de rage ,  
 Ne respirer que le carnage ;  
 Turnus ainsi tout furieux  
 Frappe des pieds , roule ses yeux ,  
 Jure un grand mort . . . . pousse une plainte ,  
 Montre sa rage et puis sa crainte ,  
 Rompt la dentelle d'un colet ,  
 Donne un soufflet à son valet ,  
 Renverse sa chocolatière ,  
 Nomme putain sa chambrière ,  
 Fait un soleil à son miroir ,  
 Sans s'étonner , sans s'émouvoir ;  
 Puis à grands pas il se promène  
 Par-tout où son chagrin le mène ;  
 Ne parle pas , parle en courroux ,  
 Tantôt reprend un air plus doux :  
 Enfin dans son inquiétude ,  
 Il ne trouve point d'attitude  
 Qui convienne à son désespoir ,  
 Tant il lui paroît triste et noir .

Dans cet état il se présente  
 Au roi Latin , plein d'épouvante ;  
 Lui parlant le cœur ulcéré  
 Et par ses soucis déchiré.  
 Comme il voulut ouvrir la bouche ,  
 Un bourdon , une grosse mouche  
 Entra dans son vaste gosier ,  
 Et détourna ce vieux routier  
 Un moment d'étaler sa rage ;  
 Ce qui , pour un mauvais présage ,  
 Fut pris par le bon roi Latin ,  
 Déconcerté , fort incertain.  
 Seigneur , lui dit ce taciturne ,  
 Ce digne frère de Juturne ,  
 Qui peut empêcher Ænéas ,  
 Le roi des poltrons , des béats ,  
 De mettre à bout son entreprise ?  
 Faut-il le servir à sa guise ?  
 A genoux mendier la paix ?  
 La ratifier pour jamais ?  
 Aux Troyens servir de victime ,  
 Afin d'acquérir votre estime ?  
 J'y consens , et veux de ce pas  
 Pour eux me livrer au trépas.  
 Faites venir cette genice ;  
 Faisons ce fatal sacrifice ;  
 Je soupire après le moment  
 Qui doit précéder le serment  
 Qui va serrer votre alliance.  
 S'il sait danser , eh bien ! qu'il danse.  
 Il en aura , mais tout son sou ,  
 Même de quoi charger son cou.  
 Allez , donnez-vous patience ;  
 Vous me verrez mettre en défense ,  
 Oui , je vous réponds de sa mort ,  
 Fût-il cent mille fois plus fort ,  
 Que je vais de bons coups d'épée  
 Farcir cette rare poupée !  
 Ce fugitif , ce pleure-pain ,  
 Qui semble nous prêcher la faim.  
 S'il n'est pas ce soir à la table  
 De Pluton , je veux que le diable  
 Me fasse souper avec lui ,  
 Sans me sortir de mon étui.

J'y vais de cu comme de tête.  
 Oh ! qu'il va trouver bonne fête ,  
 S'il n'a point de peur ce transi ,  
 Cet efféminé , ce moisi !  
 Que si Jupiter veut qu'il rogne  
 A moi Turnus de la besogne ,  
 Qu'il soit le réveille-matin  
 Du Rutule et du Laurentin :  
 Qu'il me débauche Lavinie ;  
 S'il faut qu'il m'arrache la vie ;  
 Alors , seigneur , nous serons deux ;  
 Et nous jouons au plus heureux :  
 Non pas au jeu de croix et pile ,  
 Le jeu que demande ce gile ,  
 Ou bien celui de pair ou non ;  
 Mais c'est au jeu de l'espadon ,  
 A coups de dards , de javelines ,  
 Aux dépens de nos deux échine.  
 Que si , par un heureux destin ,  
 Il peut fouiller mon intestin ,  
 Et de sa lame meurtriére  
 Me faire perdre la lumière ,  
 Je cède comme le moins fort  
 Aux ordres des dieux et du sort.

Cette oraison si pathétique  
 Rendit le roi mélancolique.  
 En effet il en sourcilla ,  
 Et deux fois sa tête en branla.  
 Après une petite extase ,  
 Il répondit avec emphase :  
 Seigneur , autant vous êtes preux ,  
 Actif , vigilant , courageux ;  
 Autant je dois , moi qui vous parle ,  
 Et qui , quand je le veux , déparle ,  
 Mettre de l'eau dedans mon vin ,  
 Et toujours tenir bride en main ,  
 Pour m'épargner du-moins la crainte  
 De trouver du vuide en ma pinte.  
 C'est vous répondre en bon latin  
 Que je veux garder mon fretin ;  
 Et prendre ma bisque assez juste  
 Pour me conserver votre buste.  
 Ne possédez-vous pas l'état  
 De votre père , un très-grand fat ,

Révérance parler , beau sire ?  
Pourquoi cherchez-vous donc à frire  
Votre lard rance à mes dépens ?  
N'est-ce pas vous moquer des gens ?  
Nous prendre pour des coccigrues ,  
Et nous faire passer pour grues ?  
Vous pouvez vous apârier  
Avecque filles à marier ,  
Où vous voudrez , si bon vous semble :  
Pour moi , vous allez trop bien l'amble ,  
Et je marche trop lentement  
Pour vous , Turnus , assurément,  
J'ai de l'argent , des pierreries ,  
Des cassines , des métairies ,  
Nombre de bons et gras troupeaux ,  
Des meubles neufs , de beaux tableaux ,  
Des troupes , mais très-délabrées  
Par vos chiennes d'échaufourées ;  
Avec cela l'on pourroit bien  
Vous établir pour votre bien ,  
Parmi les princesses latines ,  
Comme parmi les laurentines ;  
J'en connois plus d'une à louer ,  
Vous pouvez les amadouer :  
Mais renoncez à Lavinie.  
C'est à moi grande vilénie ,  
Je la connois trop , à mon dam :  
Même l'exemple de Priam  
Devoit un peu me faire sage ,  
Et mieux user de mon lignage.  
Qui ne sait que Jupin , les dieux  
Et les habitans de ces lieux  
Ne veulent pas votre assemblage ?  
Cependant , Turnus , je m'engage  
A vous servir d'affection ;  
Je cède à la tentation.  
De vous voir quelque jour mon gendre .  
Ma femme au vrai vouloit vous prendre ;  
A cause de la parenté ,  
Du sang et de l'affinité  
Qui vous unit à sa famille ,  
Elle vous destinoit ma fille :  
Mais moi , je n'y consentois pas ,  
Enéas avoit plus d'appas ,

Me paroissoit plus débonnaire ,  
 Et faisoit bien mieux mon affaire.  
 Pour vous je rompis le traité  
 Qu'il m'offrit par civilité ,  
 Et contre lui je pris les armes.  
 Voyez quelles sont mes alarmes ;  
 Vous qui causez tous mes malheurs ;  
 Qui , bien loin d'en verser des pleurs ,  
 M'étourdissez de vos bravades ,  
 Comme de vos rodomontades ;  
 Qui fuyez lorsque l'on vous suit ,  
 Et qui faites beaucoup de bruit ,  
 Mais en effet fort peu d'ouvrage.  
 Vous en dirai-je davantage ?  
 On nous a ressassés deux fois ,  
 Voilà notre ville aux abois ,  
 Moi bien près de ma dernière heure ;  
 Et vous voulez que je demeure  
 Constamment dans votre parti ?  
 Foi de roi , vous aurez menti.  
 Car ou je quitte la partie ,  
 Ou vous quitterez Lavinie.  
 Faites mieux , recueillez les voix ;  
 Que penseroient vos Rutulois ,  
 Et que me diroient mes Itales ?  
 C'est pour lors que les Saturnales  
 Iroient le galop , non le trot ,  
 Si l'on me voyoit , comme un sot ,  
 Mettre au hasard votre bedaine  
 De boudins et d'andouilles pleine ,  
 Vous qui voulez de ma maison  
 Epouser le seul rejetton.  
 Par la ventre-saint-gris j'en jure ,  
 Je garderai votre figure  
 De malencontre et d'accident ,  
 Contre Ænée et son ascendant.  
 Ayez pitié de votre père ;  
 Doit-il payer la folle enchère  
 Des caprices d'un étourdi  
 Qui va se perdre tout brandi ?  
 A laver la tête d'un âne  
 Le sage perd la tramontane ;  
 Aussi le roi trouva-t-il bien  
 Qu'avec lui l'on ne gaignoit rien.

Soit intérêt , ou bien tendresse ,  
Turnus poussa loin la foiblesse ;  
Car dès qu'il vit jour à parler ,  
Il commença par houspiller  
Le roi sur sa crainte panique.  
Craignez donc pour votre boutique ,  
Lui dit-il d'un air insolent ;  
Mais paraissez plus indolent  
Pour Turnus , je vous en conjure ;  
Ou vous me ferez une injure ,  
Très-difficile à pardonner.  
Turnus seroit fou de donner  
Dans votre sens fort invalide ;  
Non , non , je veux un autre guide ,  
Et malgré les dieux et le sort ,  
Ou mettre mon rival à mort ,  
Ce qui n'est pas si difficile ;  
Ou que le traître me mutile ,  
Et me donne en proie aux corbeaux.  
Nous connoissons de tels travaux  
Avec un pareil adversaire ;  
Je le sais trop loin de sa mère ,  
Pour qu'il puisse nous échapper.  
Par ma foi ! je vais l'écharper  
Et le semer par la broussaille ,  
Pour qu'il nourrisse la volaille  
Qui fend les airs et perche aux bois ,  
Même mourroit sans mes exploits.  
Je périrois ! à d'autres , sire !  
Parbleu ! vous ne savez que dire ,  
Ou pour nous vous avez bien peur.  
Adieu , vous me verrez vainqueur ,  
Avant que ce grand jour se passe :  
Je crois que sans me faire grace ,  
Vous me pouvez attendre ; moi.  
Croyez-m'en donc de bonne foi ,  
Dans peu je reprendrai ma place :  
Qu'on mette le vin à la glace ,  
Pour que je puisse à mon retour  
Boire rasade à mon amour ;  
Vous voyez que c'est Lavinie ,  
Pour qui j'avanturé ma vie.  
La femme du bon roi Latin  
Quitta son lit dès le matin ,



Ce jour , pour voir la destinée  
Du combat du pieux Ænée  
Avec son cher parent Turnus ;  
Car elle tenoit à Daunus ,  
Mais en ligne collatérale.  
Turnus se trouvant dans la salle ,  
La reine sur lui larmoya ,  
Puis son éloquence employa  
Pour lui faire quitter la brette.  
Elle lui dit donc en cachette ,  
Je te conjure par mes pleurs ,  
Par mes sanglots , par mes douleurs ,  
Par mon sang et par ma vieillesse ,  
Par ton amour , par ta maîtresse ,  
Par ma couronne et mon bandeau ,  
Par ce magnifique tombeau  
Où tes aïeux réduits en cendre  
S'ennuient à force d'attendre  
Que l'on me descende auprès d'eux ,  
Pour y pouvoir couvrir mes œufs ;  
Par la colique qui me presse ,  
Par mon cœur que tu mets en presse ,  
Par Amatte , femme du roi ,  
Enfin par toi , par lui , par moi ,  
De ne plus chercher à combattre  
Un ennemi qui sait abattre  
La poussière d'un just-au-corps ,  
Et qui pourroit parmi les morts  
Faire passer mon espérance.  
Peste ! il entend la manigance ,  
Et me paroît plus fort que toi.  
Du-moins , mon cher , tremble pour moi ,  
Qui n'ai pas une once de vie ,  
Qui , de douleur par trop saisie ,  
Pourrois bien te laisser ici ,  
Sans sépulture , à la merci  
De cette race Phrygienne.  
Que faudroit-il que je devienne ,  
Si l'on t'alloit de part en part  
Percer par un coup de hasard !  
Non , je ne pourrois te survivre ,  
Et j'aimerois bien mieux te suivre ,  
Que de voir un jour mon enfant  
Devenir le lot d'un pédant ,

D'un baladin , d'un escogrife ,  
 D'un batteur d'estade et d'antife ,  
 D'un franc amateur de pois gris ,  
 Enfin du roi des étourdis .  
 Je chéris trop ma Lavinie ,  
 Pour souffrir si grande avanie .  
 Elle épouserait un Troyen ?  
 Non , jamais il n'en sera rien .  
 Cette fille suivoit la reine ,  
 Ne levant ses beaux yeux qu'à-peine ;  
 Sur son teint parut incarnat  
 Qui lui donnoit nouvel éclat ;  
 Ce qui mit en rut le compère .  
 Alors transporté de colére ,  
 D'ardeur , d'amour *et cætera* ,  
 Ces mots tout haut il digéra :  
 Eh ! de grace arrêtez vos larmes !  
 Pourquoi tant de fausses alarmes ?  
 Tout net , vous me portez malheur ,  
 De me témoigner tant de peur .  
 Oui , je prends à mauvais augure  
 Votre larmoyante figure .  
 Je veux disputer le tendron ,  
 Dût-il m'en couter mon chaudron ;  
 Ma cuirasse avec ma rapière .  
 Vous allez passer pour ratière ,  
 Si l'on vous voit pleurer ainsi .  
 Je ne vous dis pas grand-merci ;  
 Car d'une lame meurtriére  
 L'un de nous doit sur la poussière  
 Laisser le moule du pourpoint ;  
 Je vous le dis et ne crains point  
 Que le destin me soit contraire ,  
 Si bien je ferai mon affaire .  
 Adieu ma reine , et vous mon cœur ,  
 Rencognez donc votre douleur ,  
 Je vais finir vos doléances ,  
 Comptez fort sur ces assurances .  
 Après il sort et trouve Idmon ,  
 Bon levrier , bon compagnon ;  
 Il lui dit , va-t-en chez *Enée* ,  
 Dans son champ fais une tournée ;  
 Dis-lui que , dès qu'il sera jour ,  
 Je lui ferai faire un beau tour ;

Et que , nonobstant sa bravoure ,  
 Je veux avec mon tireboure  
 Lui tirer l'ame de son corps ,  
 Sans lui percer son just-au-corps.  
 Que ses soldats posent les armes ,  
 Autant en feront nos gens-d'armes ,  
 Ils verront si ce sera lui  
 Qui sera vainqueur aujourd'hui.  
 Il faut enfin finir la guerre ,  
 De Troyens purger cette terre ,  
 Et que ce soit au champ de Mars ,  
 A l'ombre de nos étendars ,  
 Où j'épouserai Lavinie ,  
 Avec grande cérémonie.

A-peine eut-il dit tout cela ,  
 Que ses chevaux on lui sella ,  
 Ce que l'on fit en sa présence.  
 On leur mouilla les crins d'essence ,  
 Puis on les meubla d'un harnois ,  
 Noir , liséré d'un beau chamois ,  
 Ensuite il prit sa cotte-d'armes ,  
 Son beau corset , ses belles armes ,  
 Son sabre jadis si vanté ,  
 Qui par Vulcain fut présenté  
 Au vieux Daunus toujours bon père ,  
 Que mal-à-propos vitupère  
 Ce méchant fils , ce fierabras ,  
 Ce fanfaron à six carats.  
 Puis il prit en main une lance  
 D'une magnifique apparence ,  
 Laquelle venoit de bon lieu.  
 En la prenant par le milieu ,  
 Il dit , belle lance , ma mie ,  
 Tu me paroîtrois si jolie ,  
 Si tu voulois pour le présent  
 Me défaire d'un faux-plaisant ,  
 D'un forestier plein de lui-même ,  
 Qui croit avec sa mine blême  
 Me faire garder le mulet ,  
 Me mettre au bout de mon rolet ,  
 Enfin m'enlever Lavinie.  
 Venge-moi de cette avanie ,  
 Toi qui servis si bien Actor ,  
 Quoiqu'il ne fût qu'un gros buror.

Fais

Fais donc que je terrasse *Ænée* ,  
 Que sa mince et longue *échinée*  
 Succombe dans ce *chamaillis* ,  
 Et reste dans le *margouillis* .  
 Après ces mots le roi *Rutule*  
 Tonne , menace et gesticule ,  
 Va ranimer les courtisans  
 Et rassurer les habitans .  
 Ses yeux étinceloient de rage ,  
 Elle enflammoit tout son visage ,  
 Il en étoit tout coloré :  
 Puis montant sur un char doré ,  
 Il va d'une ardeur affamée  
 Rendre visite à son armée .

Comme un taureau dans sa fureur ,  
 Montre sa force et sa vigueur ,  
 Quand il se voit prêt à combattre ;  
 Ainsi faisoit le diable à quatre  
*Ænée* au milieu de son camp ,  
 Se préparant d'entrer au champ ,  
 Pour y moissonner de la gloire .  
 Déjà tout fier de la victoire ,  
 Il met les armes de *Vénus* ,  
 Joyeux d'apprendre que *Turnus*  
 Veut bien mettre au croc cette guerre ,  
 Et laisser en repos la terre  
 Où regne ce bon roi Latin .  
 Alors il fait voir du destin  
 Les décrets et les ordonnances ;  
 Et pour calmer les doléances  
 De son cher petit *Iulus* ,  
 Il lui donna cinq *carolus* .  
 Ensuite il nomma des otages ,  
 Destinés pour servir de gages  
 De la parole qu'il donnoit  
 Touchant la paix qu'on demandoit .

Le lendemain , la belle aurore  
 Venoit-elle à peine d'éclorre ,  
 Que le *Rutule* en liberté ,  
 Et le *Troyen* de son côté  
 Mesurent le champ de bataille ,  
 Sous les remparts , près la muraille  
 De la ville où la cour étoit ,  
 Et où d'aise chacun chantoit .

Tome V.

0

Là l'on dressa , le cœur en joye ,  
 Des autels pour les dieux de Troye ,  
 Comme pour les dieux des Latins ,  
 Des Rutules , des Laurentins .  
 Les foyers pour les sacrifices  
 Furent faits sous d'heureux auspices .  
 Des Troyens en robe de lin ,  
 Couronnés de pampre et de thin ,  
 Portoient de bonne eau dans des cruches ,  
 D'autres portoient en main des buches ,  
 Ceux-ci portoient brandons de feu ,  
 Ceux-là se dilatoient un peu  
 En jouant à la climusette ,  
 Aux osselets , à la buchette ,  
 Faisans ronfler le flageolet ,  
 Imitans le rossignoler .  
 Les habitans sortent en foule ,  
 Dans le camp tenant pied à boule ,  
 En attendant que le roi vint ,  
 Et que sa parole il leur tint .  
 Là l'on voyoit les deux armées  
 De la paix toutes deux charmées ,  
 Mais tous armés de pied-en-cap ,  
 Pour n'être pas échec et mat .  
 Les généraux tous brillans d'aise  
 Couroient les rangs , ne vous déplaise ,  
 Habillés tout d'or et d'azur ,  
 Portans corsets d'un clair-obscur ,  
 Rubans tombans sur l'omoplate ,  
 Belles aigrettes d'écarlate ,  
 Brodequins des mieux figurés ,  
 Et des sabres bien récurés ,  
 Montans chevaux à cabriole ;  
 Tout frais émoulus de l'école ,  
 Bonne rondache dans le bras ,  
 Bonne lance et bon coutelas ,  
 Des boucliers de filigrané ,  
 Casques dorés couvrant leur crane ,  
 En fin finale ils étoient bien ,  
 Puisqu'à tous il ne manquoit rien .  
 Ils avoient tous la barbe faite ,  
 Et mis des couleurs de toilette ,  
 Rabats blancs et de beaux poignets ;  
 Mais armés comme Lansquenets ,

Pour faire honneur à cette fête ,  
 Qui devoit conserver leur tête.  
 Mnesthée et le fier Atilas ,  
 Plus drus que ne sont Quinolas ,  
 Voltigeoient au-travers des files ,  
 En gens experts , hardis , habiles ,  
 Redressant les Tyrrhéniens ,  
 Les alignans sur les Troyens.  
 D'autre côté parut Messape ,  
 Emmistoufflé comme un Satrape ,  
 Allant par-ci , trottant par-là ,  
 Marchant toujours cahin , caha.  
 Les femmes , même la canaille ,  
 Etoient épars sur la muraille ,  
 Sur la tour , la porte et les toits.  
 Là les vieillards monstroient aux doigts  
 Leurs fils , leurs petits-fils , leurs gendres ,  
 La plupart tous de vrais esclandres ,  
 Encor tous fatigués des coups  
 Dont les Troyens chargé leurs cous  
 Leur avoient prêté d'abondance  
 Avec très-grande irrévérence.

Dans ce tems-là dame Junon ,  
 Véritable attrape-minon ,  
 Quitant les cieux , vint sans compagne  
 Sur la crête d'une montagne ,  
 Qu'aujourd'hui l'on appelle Alban.  
 Là , debout , sans chaise ni banc ,  
 Elle voit le champ de bataille ,  
 Où brilloit des plus la clinquaille ,  
 Presque au pied du palais latin ,  
 Comme pour morguer le destin ;  
 Même son vieux lance-tonnerre ,  
 Qui vouloit finir cette guerre.  
 Du doigt elle appella la sœur  
 De ce Turnus grand giboyeur ;  
 Lui dit ce que l'on peut apprendre ,  
 Si l'on veut lire un récit tendre ,  
 Que vous verrez ici complet ,  
 Bien dodu , solide et réplet.  
 Mais avant que d'entrer en danse ,  
 Quelqu'un pourroit ( si bien je pense )  
 Demander quelle est cette sœur ;  
 Ah , morbleu ! je le sais par cœur ,

Et vous le saurez tout-à-l'heure ,  
 Curieux , ou que je demeure  
 Court en si beau , si grand chemin ;  
 Je reprendrai mon train demain.  
 Juturne est son nom de famille ,  
 Et comme elle étoit encor fille ,  
 Jupiter en fit l'amoureux ,  
 Et poussa vivement ses vœux :  
 Il les poussa si loin , je pense ,  
 Qu'il en vint à la complaisance  
 De lui donner dans son cabar ,  
 Deux leçons du noviciat  
 De ce qu'on appelle hyménée ;  
 Dont la belle d'une fournée  
 Fit à la fois deux embrions ,  
 Qui sont de vaillans champions.  
 Le bon Jupin pour récompense ,  
 Lui fit don d'une présidence ,  
 Car il en eut , ma foi , la fleur.  
 De fille de roi , c'est honneur  
 Qui vaut une éclatante aubeine ;  
 La charge en valut bien la peine ,  
 Puisque Juturne présida  
 Sur les étangs du mont Ida ,  
 Sur les ruisseaux , sur les rivières ,  
 Sur les fontaines des bruyères ,  
 Comme sur celles des jardins  
 Des monarques et citadins.  
 Voilà de Juturne l'histoire.  
 Mais je reviens à mon grimoire.  
 Chère nymphe , lui dit Junon ,  
 Qui portez si friand trognon ,  
 Dont je ne fus jamais jalouse ,  
 Quoiqu'un jour sur une pelouse ,  
 Je t'ai pris en flagrant-délit ,  
 Comme tu t'en servois de lit ,  
 Sans t'en paroître courroucée ,  
 Puisque c'est moi qui t'ai placée  
 Au-dessus des nymphes des eaux ;  
 De Turnus je plains les travaux :  
 Il doit tôt finir sa carrière ,  
 Je vois la parque meurtrière ,  
 Tenant dans sa main ses ciseaux ,  
 Pour terminer des jours si beaux.

Par ma foi, ce n'est pas ma faute,  
Si cette fois ton frère saute ;  
Je ne puis rien sur le destin  
Ni sur l'esprit de mon Jupiter.  
Ces fichus dieux opiniâtres,  
Incomplaisans, acariâtres,  
M'ont cent fois refusé tout net  
Et m'ont donné ce camouflet,  
Sans seulement me faire excuse.  
Va-t-en mettre en œuvre la ruse ;  
Pour lui, fais ce qu'il se pourra,  
Et ce que bon te semblera.  
Sommes-nous donc sans espérance,  
Et dans nos maux sans allégeance ?  
Souvent après de longs malheurs,  
On voit régner de grands bonheurs.  
Junon se tut. D'abord les larmes  
Firent éclipser tous les charmes  
Qu'avoit Jurné en son minois ;  
Puis sur son sein deux ou trois fois  
Elle se donne des taloches,  
Cherche à Junon des anicroches.  
Lui dit que la reine des cieux  
Peut autant que celle des gueux ;  
Qu'elle devoit mourir de honte  
De ne paroître pas plus prompte  
A servir son frère Turnus,  
Contre sa rivale Vénus.  
Puis d'eau tomboit une rivière,  
Des endroits par où la lumière  
A tous les mortels se fait voir.  
Elle en mouilla tout son mouchoir,  
Sa robe, même sa chemise :  
Ce que Junon nomme sottise,  
Ne voulant pas dire vapeurs.  
Ce n'est pas là le tems des pleurs,  
Lui dit-elle d'un air sévère,  
Tant elle parut en colère  
De cet apostrophant discours.  
Si tu veux conserver les jours  
De ton Turnus, tu le peux faire ;  
Va-t-en renouveler la guerre  
Et briser leur traité de paix.  
Mais qu'on ne m'en parle jamais !



Adieu : Junon te le conseille.

Juturne avoit prêté l'oreille

A cet agréable récit ;

Aussi quitta-t-elle sans bruit

Et la montagne et la colline.

Cependant la royale échine ,

Maître et monarque des Latins ,

Peuples rusés et fort murins ,

Suivi d'une cour à l'antique ,

Des nobles et gens de boutique ,

Marchoit d'un pas grave aux autels ,

Pour des juremens solempnels.

Le bon monarque pour son âge ,

Marchoit en très-lestes équipage ,

Trainé par quatre grands chevaux ,

Jettant du feu par les nazeaux ,

Tant leur ardeur étoit extrême ;

On lui voyoit un diadème

A douze fleurons , tout pareil

Au diadème du soleil ,

Qu'on disoit être son grand-père ,

Et le mari de sa grand-mère ,

Où son père étoit un bâtard ;

Car Phébus est un égrillard ,

Un picoreur , un maître-drille ,

Un effleuré de jeune fille ,

Qui dans cet aimable métier

Ne leur donnoit point de quartier.

Par deux chevaux plus blancs que neige ,

Mais bons écoliers de manège ,

Le fier Turnus étoit tiré

Dans un grand char par-tout doré.

Affectant une ardeur mutine ,

Il agitoit sa javeline

Pour intimider le Troyen.

N'étoit-ce pas là le moyen

De faire peur au bon *Ænée* ?

Lui qui d'une seule halenée

Auroit mis bas ce turlupin ,

Sous le bon plaisir de Jupin ,

S'entend ; car , pardî ! dans ce monde ,

Où le proverbe en foule abonde ,

On dit qu'il faut à tout seigneur

Rendre le devoir et l'honneur ;

Or comme il est des dieux le maître ,  
 Ergo des humains il doit l'être :  
 Raisonnement qui va son train ,  
 Et , selon moi , court et certain .  
 D'autre côté parut Ænée  
 Avec sa troupe combinée ,  
 Armé de la main de Vulcain ,  
 Ayant un air doux et serein .  
 Tout près de lui étoit Ascagne ,  
 Monté sur échappé d'Espagne ,  
 Qui , comme Ænéas , quelque jour  
 Doit cimenter Rome à son tour .  
 Un grand-prêtre à blanche tunique ,  
 Montant sur fringante bourrique ,  
 Portant en tête un capuchon ,  
 Traînoit d'une main un cochon ,  
 De l'autre brebis non tondue ,  
 Grasse à larder , jeune et dodue ,  
 Fille d'un mouton de Beauvais ,  
 Qu'Ænéas conduisoit exprès  
 Pour ce plantureux sacrifice ,  
 Avec une blanche genice .  
 Mais ce qui fait mon embarras ,  
 C'est que Maron ne nous dit pas  
 Comment il conduisoit la bride .  
 Bête quinteuse veut un guide ;  
 Car ce seroit passer pour fou ,  
 Que la lui laisser sur le cou .  
 Droit aux autels le prêtre avance ,  
 Descendant avec nonchalance  
 De sa monture à juste prix .  
 Dès qu'on le vit , on fit des cris ,  
 Pour le coup de réjouissance ,  
 Mais on en fit en abondance .  
 Sur la victime il fit des vœux ,  
 Puis il alluma tous les feux .  
 Alors le dévot sire Ænée ,  
 Tenant sa lame dégainée  
 Debout reposant sur l'autel ,  
 D'un air qui n'a rien de mortel ,  
 Pas même la moindre apparence ,  
 D'une mâle et fière assurance  
 Apostrophe ainsi tous les dieux ,  
 Levant dévotement les yeux ,

Regardant la voûte azurée :  
 Ce n'est pas une paix plâtrée ,  
 Soleil errant et vagabond ,  
 Qui marche par saut et par bond ;  
 Mais une paix consolidée ,  
 Que le Latin m'a caimandée ,  
 Et que j'accorde à son besoin  
*Gratis* soleil , sois donc témoin ,  
 Des sermens que je veux bien faire .  
 Vous , Jupiter lance-tonnerre ,  
 Et vous , implacable Junon ,  
 Qui de vos jours n'avez dit non ,  
 Quand il s'est agi de me nuire ,  
 De m'abîmer et me détruire ;  
 Vous le dieu du soudrille , ô Mars ,  
 Qui veillez sur nos étendars ,  
 Qui du grivois gardez la pance ,  
 Qui lui procurez l'abondance ,  
 Et qui toujours du maraudeur  
 Avez protégé la valeur .  
 Dieux des ruisseaux , dieux des rivières ,  
 Dieux des forêts , dieux des bruyères ,  
 Enfin , vous grands et petits dieux ,  
 Qui toujours perchés dans les cieus :  
 Je veux que si dame Victoire ,  
 Peut-être à force de trop boire ,  
 Se trouve assez peu de raison  
 Pour vouloir que , comme un oison ,  
 Turnus devant vous me canarde ,  
 M'enrefessonne et me nasarde ,  
 Enfin qu'il se trouve vainqueur  
 De moi , jurant sur mon honneur .  
 ( C'est jurer sans beaucoup de risque )  
 Qu'en ce pays frasque ni frisque  
 Ne restera de mes Troyens ;  
 Qu'ils partiront avec leurs biens  
 Pour se retirer près d'Evandre ;  
 Qu'Ûlulus ne pourra prétendre  
 De régir le bandeau royal ,  
 Et sans faire le déloyal ,  
 Il tirera d'ici ses chausse ,  
 Chausse pleines de piéces fausses ,  
 Tant qu'à présent c'est vérité :  
 Plus , avec la latinité

Signera paix des mieux conçue,  
 Et par mes gens des mieux cousue,  
 Que si pour remplir mon espoir,  
 Je reste maître du pressoir,  
 Et que Turnus en ait dans l'aïlle,  
 Je veux, par une loi nouvelle,  
 Etablir la fraternité,  
 Et sans supériorité  
 Faire entre nous bourse commune.  
 Plus, que chacun dans sa tribune,  
 C'est-à-dire son tribunal,  
 Juge le bien comme le mal ;  
 Que le Troyen et que l'Itale  
 Seront en tout, fors de la gale,  
 Uns et communs dorénavant,  
 Et vivront comme auparavant,  
 Indépendamment l'un de l'autre.  
 J'aurai soin de la patenôte,  
 Et de faire ériger nos dieux  
 Dans tous les temples de ces lieux,  
 Pour que mes Troyens, ces nicaïses,  
 Les fumant les fassent bien-aises,  
 Et farcissent bien leurs autels  
 De mets propres aux immortels,  
 Quoique jamais les dieux n'en tâtent ;  
 Mais leurs grands-prêtres s'en empâtent,  
 Donnant à leurs clercs le restant,  
 Gens d'un appétit dévorant.  
 Tandis que Latin mon beau-père,  
 Aura soin que l'état prospère,  
 Fera la barbe à ses voisins,  
 Encavera des plus fins vins,  
 Fera marcher lochet, pioche,  
 Veillera sur le tourne-broche,  
 Sur la cuisine et le ragoût,  
 Et se chargera du bon goût ;  
 Fera lessiver ma chemise,  
 Serrer du bois contre la bise,  
 Enfin tant dedans que dehors,  
 Il aura le soin de nos corps ;  
 De son côté, race Troyenne,  
 Passablement comédienne,  
 Commencera dès aujourd'hui  
 A me bâtir un bon étui,

Qu'elle entourera d'une ville ,  
 Exempte à jamais d'ustensile ,  
 Qu'on nommera Lavinium.  
 Ce n'est, ma foi, pas un dictum  
 C'est un serment que sire Ænée  
 Fait aux dépens de l'échinée  
 Que vous autres dieux, bonnes gens ,  
 Conservez depuis quarante ans ,  
 Contre la mauvaise influence  
 Des lieux où gît ma révérence ;  
 Ou bien contre l'air empesté  
 Qui pourroit troubler ma santé.

Dès qu'il eut dit sa ratelée ,  
 Prenant la parole à volée ,  
 Le bon vieillard, roi des Latins ,  
 Sur ses pieds, en levant ses mains ,  
 Dit, je vous jure, ô sire Ænée ,  
 Par la mer et la belle Astrée ,  
 Par la lune et par le soleil  
 Que je révére à mon réveil ,  
 Par les deux enfans de Latone ,  
 Par le protecteur de l'automne ,  
 Par les deux faces de Janus ,  
 Par le gros, gras et grand Turnus :  
 Plus, par cette énorme puissance  
 De cette vile et noire engeance  
 Qui préside dans les enfers ,  
 Et qui met les méchans aux fers ;  
 Par Junon cette rabroueuse ,  
 Par ta mère la raccrocheuse ,  
 Par ma couronne et mon bandeau ,  
 Par mon état et mon serdeau ;  
 Par ma brillante Lavinie ,  
 Plus aimable qu'Iphigénie ,  
 Plus transparente que crystal ,  
 Plus éclatante qu'un fanal ,  
 Plus tendre qu'une tourterelle ,  
 Qui chante comme Philomèle ,  
 Qui sait jouer du clavessin ,  
 Qui conduit des mieux un toésin ,  
 Bref, qui sait la fable et l'histoire ,  
 Rire, chanter, danser et boire ;  
 Enfin, par le grand dieu Jupin ,  
 Qui de pouvoir a plus d'un brin ,

Qui signe à bons coups de tonnerre  
Tous les traités qu'on fait sur terre ;  
Je jure donc par tout cela. . . .  
Je ferois mieux d'en rester là ,  
Comme de ne point passer outre.  
Non , dussai-je contr'une poutre  
Me casser la jambe et le bras ,  
Là je n'en demeurerai pas.  
Je jure donc paix , alliance  
A si pieuse révérence ,  
Et je la jure tout de bon ,  
Sans mettre de restriction :  
Souhaitant qu'elle ait bonne chance ,  
Mettant au pis toute puissance  
De m'insinuer le dessein  
De troubler l'eau de mon voisin ,  
Comme le lait de ma nourrice ,  
Par quelque malin artifice ;  
Quand cette puissance une fois  
Feroit tout aller de guingois ,  
Sur la terre et dans la nature ,  
Dût-elle encor par aventure  
Confondre le ciel et l'enfer ,  
Mêler la terre avec la mer ;  
En donnant jours aux cataractes ,  
Dût-elle changer les épactes ,  
Faire de mon sceptre un sifflet ,  
Enfin , comme un esprit folet ,  
Faire chez moi le batelage ,  
Et par-tout du remû-ménage.

Ainsi chacun par des sermens ,  
Accompagnés de juremens ,  
Juroit la paix et l'alliance ,  
Sans qu'il parût de discordance.  
On égorge alors dans les feux ,  
Le cochon en faisant des vœux ;  
Qui portant grains de pourriture  
Fut trouvé de mauvais augure.  
Pendant que cela se passoit ,  
Chez le Rutule on devisoit  
Sur la triste et morne figure  
De leur roi grand outre mesure ,  
Qui pendant le tems des sermens ,  
Baissoit toujours ses yeux ardents.

D'une marche dégingandée ,  
 Par le Troyen vilipendée ,  
 On le vit marcher à l'autel ;  
 Chacun crut voir Pantagruel ,  
 Tant ce prodigieux colosse  
 Dans cet instant leur parut rosse.  
 De s'affliger il eut raison ;  
 On le bridait comme un oison ,  
 On lui ravissoit sa maîtresse ,  
 L'unique objet de sa tendresse ,  
 Sans que ce malheureux garçon  
 En eût le moindre échantillon ,  
 Je veux dire la courte joie ,  
 Qui chez nous est la petite oie.  
 Le Rutulois en murmura ,  
 Et le Phrygien s'en carra.  
 Ce que voyant dame Juturne ,  
 Prête à servir son frère Turne ,  
 Elle vint tomber dans le camp ,  
 Et prit la forme , au même instant ,  
 D'autres diroient la ressemblance ,  
 Peut-être aussi la remembrance ,  
 De Carmerte , homme de valeur ,  
 Grand en naissance comme en cœur ;  
 Et de rang en rang la donzelle  
 Fut tocsiner le bouteselle ,  
 Ou par un discours factieux ,  
 Leur jeta de la poudre aux yeux.  
 O Rutulois ! mourez de honte ,  
 Si vous souffrez qu'on nous affronte ,  
 Et si vous exposez Turnus  
 Aux coups de ce fils de Vénus.  
 Êtes-vous donc las de vous battre ?  
 Et faut-il que je voie abattre  
 Votre roi pour nous sauver tous ?  
 Aux ennemis tâtons le poulx ,  
 Et voyons ce qu'ils ont dans l'ame.  
 Déjà dans la ville on nous blâme ,  
 On nous accuse de tiédeur ,  
 Soldats , avez-vous donc du cœur ?  
 Parbleu ! c'est en cette rencontre  
 Où chacun doit en faire montre.  
 Aiguisons nos sabres , nos faux ,  
 Il nous faut jouer des couteaux ,

Et qu'il soit dit que le Rutule  
N'eut jamais au talon la mule ,  
Quand il fallut tout hasarder  
Pour son ennemi nasarder ,  
Pour se soustraire à sa puissance ,  
Et pour faire tourner la chance.  
Nous sommes de-plus deux contr'un ;  
Donnons dessus ; ils sont à jeun ,  
Et n'auront force ni courage.  
Je vous répons de l'avantage ,  
Si vous ne perdez point de tems.

Ce discours sur les jeunes-gens ;  
Et sur les troupes Laurentines ,  
Aussi-bien que sur les Latines ,  
Leur fit dire *videbimus* ,  
Après petit *gaudeamus* ;  
Au vent mettre d'abord flamberge ,  
Dont la Juturne se goberge.  
Puis les voyant fort ébranlés ,  
Fort drus et fort recoquillés ,  
Pétillans d'en aller découdre ,  
Se déterminer, se résoudre ,  
A leurs brettes donner le fil ,  
En un mot, aller de droit fil ;  
Elle leur fit voir un présage ,  
D'un aigle privé dans sa cage ,  
Qui, sortant, vit nombre d'oiseaux  
Seulement habitant les eaux.  
Sans parler, sans faire aucun signe ,  
L'aigle s'élança sur un cygne ,  
Et dans ses serres l'enleva ,  
Faisant en l'air grand brouhaha.  
Dans l'instant on vit tous les autres  
Crier, on enlève un des nôtres !  
Ce qui réveillant leur courroux ,  
S'ameutans ils suivirent tous ,  
En forme d'un épais nuage ,  
Ce picoreur sorti de cage.  
Il fut mené si vivement ,  
Que l'aigle n'eut que le moment  
De lâcher sa prise et sa proie.  
Ce présage apporta la joie ,  
A bon augure il fut reçu ,  
Comme avec plaisir il fut vu.



Tolumnius en grand volume ,  
Qui de son art beaucoup présume ,  
Adroit au jeu du corbillon ;  
Prêt à demander qu'y met-on ?  
Devinant , non choses futures ,  
Fort , mais très-fort sur les injures ,  
A parler s'offrit le premier ,  
Et se mit d'abord à crier :  
Tremblez , Troyens , à ce présage !  
Soldats , allons en garouage !  
Les dieux se déclarent pour nous ,  
Il nous faut vaincre ou mourir tous.  
Qu'aucun ne fasse ici la bête !  
Je vais me mettre à votre tête ,  
Ou je ferai voir du païs  
Aux Phrygiens fort ébahis  
De voir si grand patelinage :  
Je ne donne pour tout potage  
A ces échappés de brandons ,  
Que des ronces , que des chardons.  
A pâturer toute leur vie ;  
Si dans ce jour ma bonne amie  
La victoire ne me fait voir  
Courir vers le sombre manoir  
Tous les Troyens de compagnie ;  
Que moi devin j'excommunie  
De toute mon autorité ,  
Parce que leur chef a traité  
D'une alliance que je casse ,  
Comme faite par ame basse ,  
Et contraire au bien des Latins ,  
Des Rutules , des Laurentins ;  
Choquant la majesté suprême ,  
Extorquée avec stratagème ,  
De notre roi mourant de peur ,  
Et trop vieux pour avoir du cœur ;  
Sans autre façon je la casse ,  
Et je la remets dans la nasse.  
Serrez donc bien vos bataillons :  
Et comme de noirs tourbillons  
Engouffrez-vous dans leur armée ,  
Où la terreur est imprimée :  
Leurs chefs en ont l'air tout transi ;  
Et pour tout dire en raccourci ,

Leurs soldats sont tous des pagnottes ,  
Des rodomonts , des frotte-bottes ,  
Plus propres à panser mulets ,  
Qu'à venir manger nos poulets.  
Combattez pour votre défense !  
Faites comme moi , je commence !  
Là-dessus ce mauvais falot  
Lança si fort un javelot ,  
Que l'air en retentit sur l'heure.  
Il se trouva qu'à la malheure ,  
Neuf jeunes-gens Arcadiens ,  
Venus au secours des Troyens ,  
Tous enfans d'un certain Gilipe ,  
Et d'une certaine guenipe ,  
Sage pourtant , si l'on en croit  
Virgile , qui ne la connoit  
Que pour être une Etrurienne ;  
Bref , cette troupe Arcadienne  
S'entretenoit tout en un tas ,  
Quand ce coup vint faire fracas  
Dans le ventre d'un des neuf frères ,  
Ce qui troubla tous leurs confrères ,  
Tant les Troyens , qu'Etruriens ,  
Que Mantouans , que Phrygiens.  
Les huit autres prirent les armes ,  
Firent au camp de grands vacarmes ,  
Et commencèrent en fureur  
Un choc qui fut l'avant-coureur  
D'une très-sanglante bataille ;  
Où chacun des partis travaille  
A se mettre au-dessus du vent ,  
Afin de gagner le montant ,  
Et de mettre la décadence  
Parmi la noble pétulance  
D'un ennemi qui donne bien ,  
Et qui marque ne craindre rien.  
Morbleu ! ce n'est plus raillerie ,  
On recommence la tuerie ,  
Même on renverse les autels ,  
Au grand mépris des immortels ,  
Le roi latin court à la ville ,  
Honnêtement pourvu de bile ,  
De voir son alliance au croc ,  
Et lui chassé comme un escroc :

Tandis que le fougueux Messape  
 De tous côtés renverse et frappe  
 Avec grande déloyauté ;  
 Espérant rompre le traité ,  
 Et par-là remplir son attente.  
 Il court , s'agite et se tourmente ,  
 Ne fait par-tout aucun quartier ,  
 Ce dont il fit toujours métier.  
 Là , trouvant le monarque Aulète ,  
 Bon soldat , vigoureux athlète ,  
 Avec ses ornemens royaux ,  
 Assez bien munis de joyaux ;  
 D'un javelot il le traverse ,  
 Le fait tomber à la renverse ,  
 Droit sur le débris de l'autel ;  
 Dont il trépassa sans appel ,  
 Sans pousser murmure ni plainte ,  
 Ni témoigner aucune crainte  
 De se voir réduit à son tour  
 D'aller dans si sombre séjour.  
 Messape , après lui chante pouille ,  
 Pendant qu'un autre le dépouille :  
 Corinée , un tison en main ,  
 Que sur l'autel allant son train  
 Il avoit pris dans la mêlée ,  
 Au brave Ebuse fit frillée :  
 Comme il lui portoit un grand coup ,  
 Il le grilla de bout en bout.  
 Podalyre avoit pris à tâche ,  
 Quoique naturellement lâche ,  
 D'atterrer le pasteur Alsus ;  
 Mais par un trop juste refus  
 Alsus , d'une ardeur intrépide ,  
 Tout court sur lui tournant la bride ,  
 D'un coup de revers à-propos  
 Lui déplaça cinq ou six os ,  
 Et lui démeubla la mâchoire ,  
 Dont Podalyre eut grand déboire ,  
 Car il tomba dans le sommeil  
 Qui n'est suivi d'aucun réveil.  
 Énéas , l'ame fort émue ,  
 Par les rangs courroit tête nue ,  
 Levant les mains , criant bien fort ,  
 Par la jarni-bleu ! par la mort !

Eh !

Eh ! quelle est donc votre folie ?  
 Dites-moi, mes gens, je vous prie,  
 Ne viens-je pas dans ce moment  
 De faire à vos yeux le serment  
 De notre traité d'alliance  
 Avec cette latine engeance ?  
 Les articles sont arrêtés,  
 Et pourquoi rompre nos traités ?  
 Quoi donc ! pour une bagatelle  
 Vous recommencez la querelle ?  
 Un homme de plus ou de moins,  
 N'est pas ce qui fera mes soins.  
 Parbleu ! c'est à moi de combattre,  
 Puisque Turnus veut bien se battre,  
 Sans vous hasarder aujourd'hui ;  
 Je vous réponds d'eux et de lui.  
 Disant ces mots, flèche rapide,  
 Dont on n'a jamais su le guide  
 Ni le bras qui l'avoit lâché,  
 Ce dont *Ænéas* fut fâché,  
 Vint interrompre sa harangue,  
 Imposer silence à sa langue,  
 Apporter des douleurs au trot :  
 C'est bien fait, car il parloit trop.  
 Le béat du coup fit la moue,  
 Ce qu'il fit en enflant la joue.  
 De-plus il en grinça les dents,  
 Même querella tous ses gens,  
 Jeta son beau casque par terre,  
 Maudissant si fatale guerre,  
 Fit des ha, des hi, des ho ho,  
 Et debout resta tout dego.  
 Ses gens troublés de sa grimace,  
 L'auroient laissé dessus la place,  
 Si son jeune fils *Iulus*  
 N'eut promis ses cinq carolus  
 A cette indigne valétaille,  
 Qui ne méritoit pas la maille.  
 Tout aussi-tôt on l'emporta,  
 Et sur son lit on le jeta,  
 Jurant contre sa destinée.

L'ardent Turnus voyant *Ænéas*  
 Quitter le camp et s'en aller,  
 Ne songea plus qu'à batailler.

*Tome V.*

P

Il pousse avec grande vitesse  
 Son char où lui parut la presse ,  
 Le fait voler sur les sillons  
 Et passer sur les bataillons.  
 D'abord il assomme , il écrase ,  
 Fait aux Troyens mordre la vase ;  
 De morts ou mourans fait un tas ,  
 Et porte par-tout le fracas.  
 Aux uns il prend la javeline ,  
 Et la leur darde dans l'échine.  
 Il court au brave Sthelenus  
 Qu'il joint à Tamire et Polus.  
 Puis il s'en va forcer Eumède ,  
 Devant qui tout plie et tout cède ,  
 De se mesurer avec lui ;  
 Il lui fit bientôt son étui.  
 Dès qu'il le vit sur la poussière ,  
 De son sang faire une rivière ,  
 Il lui dit , Troyen , te voilà ,  
 Selon mon compte , assez bien là.  
 Mesure donc notre Italie ,  
 L'unique objet de ta folie ,  
 Plantes-y des navets , des choux ,  
 Et même des topinamboux.  
 Est-ce ainsi pour un homme habile ,  
 Que tu veux fonder une ville ?  
 Ton calcul est fort incertain ,  
 Puisque dans l'affreux souterrain  
 Je viens d'emboîter ta figure  
 Pour un toujours , je t'en assure.  
 De là , passant au blond Darès ,  
 Qui bisquoit contre ses Larès ,  
 De ce qu'il voyoit que la troupe  
 Aux ennemis montrait la croupe ,  
 Il le mit d'un revers de main  
 Dans le sentier du souterrain.  
 Butte , Sybaris et Clorée  
 Lui servirent tous de curée ;  
 Malgré valeur , fallut partir ,  
 Et pour un jamais s'amortir.  
 Mais de loin voyant Thersiloques ,  
 Qui de Latins tronquoit breloques ,  
 D'un dard lancé dans sa fureur ,  
 Il sut arrêter son ardeur.

Il surprit, en passant, Timetté,  
 Et lui dénoua l'aiguillette,  
 D'un coup qui de son intestin  
 Fit sortir très-puant butin.  
 Enfin l'intrépide Phégée,  
 Voyant sa brigade affligée,  
 Même au point de se débander,  
 Sans paroître s'intimider,  
 S'arrêta près de la charrette  
 De ce dénoueur d'aiguillette ;  
 Voulant détourner ses chevaux,  
 Ecumans de leurs fiers travaux :  
 Mais étant surpris de la roue,  
 Il fut renversé dans la boue,  
 Où Turnus le décapita,  
 Et son tronc après insulta.

Tandis que Turnus se démène ;  
 Et que si mal Troyens il méne,  
 Voyons ce qu'ils font dans leur camp ;  
 Même pénétrons quant et quant  
 Qu'est devenu le brave Aéné,  
 Qu'Ascagne et le fier Mnesthée  
 Ont emporté couvert de sang,  
 Reposer sur son lit de camp.  
 Près de lui son intime Achate,  
 Voudroit tirer de l'omoplate  
 Le fer qui cause sa douleur,  
 Et des Troyens tout le malheur.  
 Japis savant en médecine,  
 Architecte en thérébentine,  
 En rhubarbe, en casse, en séné,  
 Voyant Aénéas forcené,  
 Grincer les dents, faire grimace,  
 Lui jeter au nez sa cuirasse,  
 Remplir sa tente de gâchis,  
 Et se fâcher contre son fils ;  
 Voyant cela quitte sa robe,  
 La pose dans sa garde-robe,  
 Puis visite en vrai médecin,  
 Je pourrois dire en assassin,  
 L'endroit qui suscitoit la rage  
 De si renommé personnage ;  
 Puis avec des pinces de fer,  
 Ebranle et veut tirer le fer

De cette flèche infortunée,  
Qui fait pester le bon Ænée.  
Mais rien n'y fit le médecin :  
Il prit du baume avec du vin,  
Et fit onguent miton-mitaine,  
Dont il frota ribon-ribaine,  
En médecin de Lucifer,  
L'os où gitoit ce fichu fer.  
Ænéas, d'un cri effroyable,  
Donna le médecin au diable,  
Sur-tout quand il sut que Turnus  
Au camp Troyen comme un intrus,  
Donnoit de terribles gourmandes,  
Et faisoit gloire des saccades  
Qu'il ajustoit aux Phrygiens,  
Aux Toscans, aux Arcadiens,  
Enfin à toute son armée,  
Aux échecs point accourumée,  
Vénus souffrant de voir son fils  
Prêt à perdre tous ses esprits,  
S'en va le désespoir dans l'ame  
Vite lui cueillir du dictame,  
Toujours courant bredi, breda  
Sur la crête du Mont-Ida.  
Cette racine est barbelée,  
Et porte fleur rouge engrêlée,  
A même goût que chicotin,  
Et sert d'onguent au chevrotin,  
Quand il a la moindre blessure.  
Elle la met dans de l'eau pure  
Avec herbes de bonne odeur,  
Dont elle fait une liqueur  
Qu'elle apporte dans un nuage,  
Pour mieux dérober son voyage.  
Japis la prit et la goûta,  
Puis l'endroit doucement frota ;  
Ce qui du sang finit la course,  
Et de ces maux calma la source.  
Le fer en tomba sur le champ,  
Ce qui rétablit dans le camp  
Et la valeur et l'alégresse.  
Japis le cœur tout en liesse  
S'écria, Troyens, marchez donc.  
Au diable l'un qui lui dit non,

Tant une guérison si prompte  
 Avoit au loin mis toute honte.  
 Allez, reprit-il, au combat;  
 Ce n'est pas moi (quoique moins fat  
 Que ce maître gourmet d'urine)  
 Qui viens de relever l'échine  
 De notre bon sire *Ænéas*,  
 Qui peut-être eût passé le pas,  
 Sans ce secours, je vous assure :  
 Un dieu sans doute a fait la cure,  
 Et notre maître est réservé  
 Pour commander à cu-lévé,  
 Après le roi sur les Itales.  
 Ce *Japis*, dans les intervalles,  
 En dit autant à tous venans :  
 Ce qui parut de très-bon sens.  
 Mais notre impatient *Ænée*,  
 Qui méditoit cette journée  
 De conduire sa boule au but,  
 Leur fit signe que l'on se tût  
 De-peur de lui rompre la tête.  
 Ensuite il prit son arbalète,  
 Mit sa cuirasse et ses brassards,  
 Ses brodequins et ses cuissarts  
 Tous brillans d'or ou de dorure ;  
 Puis embrassant sa géniture,  
 Il lui fit exhortation  
 Avec grande componction,  
 Avec vigueur et d'un ton mâle,  
 Ayant quitté sa couleur pâle,  
 Et même son air de pleureur  
 Pour faire à son Iûle honneur.  
 Veux-tu, dit-il, passer pour sage ?  
 Avec l'honneur fais compéragé,  
 Ne quittes jamais la vertu,  
 Ou pour un vrai cogne-fétu  
 Tu rétabliras dans le monde,  
 Où déjà chacun daube et fronde  
 Celui qui content de son bien,  
 Pour son propre honneur ne fit rien ;  
 Ce qui de la Zône torride  
 Se voit à la Zône frigide.  
 Tu n'as qu'à te mouler sur moi  
 Et me suivre de bonne foi,



Sans t'en aller à l'égarée  
 Donner dans quelque échaufourée.  
 Séreste doit mener tes pas :  
 Mon fils ne me quitte donc pas,  
 Je te ferai cette journée  
 Assommer plus d'une araignée.  
 Je me sens déjà le bras lourd,  
 Et je vais frapper comme un sourd.  
 Crois-moi, taille et frappe de même,  
 Pour pousser ta gloire à l'extrême ;  
 Et par notre témérité  
 Mettons-nous tous en sûreté.  
 Sur-tout il faut agir de tête :  
 Sous Séreste, vas prendre en crête  
 Ces envieux de ma valeur ;  
 Fonce par-tout avec fureur ;  
 Et ne regarde pas derrière,  
 Si quelque lame meurtrière  
 Vient terminer tout à la fois  
 Ta vie et tes naissans exploits.  
 Il faut qu'en flanc le preux Mnesthée,  
 Suivi de l'intrépide Anthée,  
 Fasse danser le Laurentin  
 Et dégringoler le Latin.  
 Pour moi, j'en veux au roi Rutule,  
 Qui va tranchant la clavicule  
 À nos valeureux citoyens,  
 Comme à nos fiers Étruriens.  
 En attendant avec Achaté,  
 Je vais mettre en œuvre ma patte,  
 Au corps de réserve, où je croi  
 Que je ferai parler de moi.  
 Allons, marchons, mon cher Ascagne,  
 Pour ce bon pays de Cocagne,  
 Chamailons de tout notre cœur ;  
 Mais fais voir qu'un jour ta valeur,  
 Sous une étoile fortunée,  
 Egalera celle d'Ænée  
 Et celle de ton oncle Hector,  
 Dont les hauts faits en lettres d'or  
 Feront un jour de notre histoire  
 Tout l'honneur et toute la gloire.  
 Chacun après se dispersa,  
 Et vivement bouleversa

Du roi Latin la maraudaille.  
 Ce fut alors que la bataille  
 Parut dans toute sa fureur.  
 Turnus étoit sur une hauteur,  
 Examinant en homme habile  
 L'ennemi qui d'un pas agile  
 Venoit l'attaquer par trois corps.  
 Le repentir parut alors  
 Dans le cœur de latine engeance,  
 D'avoir détourné l'alliance,  
 Qu'elle avoit depuis si long tems  
 Vu pour son bonheur en suspens.  
 Les cœurs furent glacés de crainte,  
 Et ressentoient déjà l'atteinte  
 Qu'alloit leur porter à foison  
 Si gros et si noir caveçon.  
 Cette marche étonna Jururie,  
 Craignant de voir entrer dans l'urne  
 Ce frère qu'elle chérissoit,  
 Dont si grand cas elle faisoit.  
 Elle courut toute éperdue,  
 Toujours se cachant dans sa nue,  
 Et galopant après Turnus,  
 Dont elle s'étoit fait l'Argus.  
 Dans ce tems les troupes de Troye,  
 Au bruit d'une éclatante joye,  
 Débouchèrent de trois côtés,  
 Ou bien des deux extrémités,  
 Et du centre de forte ligne.  
 Déjà chaque troupe trépignoit,  
 Les chevaux même en trépignoient,  
 Mais les Latins en rechignoient.  
 D'abord Ozyris par Thymbrée  
 Eut sa carcasse balafrée.  
 Gias étourdit Epulon,  
 En lui lâchant d'un tortillon  
 Avec vigueur sur sa caboche,  
 Dont cette petite bamboche  
 Cracha sa cervelle et ses dents.  
 Achate fouilla les dedans  
 Du malheureux, mais brave Usense,  
 En lui faisant mortelle fente  
 Dans un lieu qui ne se dit pas,  
 Parce qu'il est placé trop bas.

Dans son coin le rude Mnesthée  
 Faisoit de morts une chartée ;  
 Il écorna Archetius ,  
 Déginganda Tolumnus ,  
 Qui venoit de rompre la trêve :  
 Pour sa peine il mordit la grève ,  
 Disant , Latins , tout est perdu ,  
 Vous n'avez qu'à tourner le cu ,  
 Devant si fatal adversaire ,  
 Je ne vis jamais tel corsaire ;  
 Il ne se sert que d'un tricot  
 Pour assommer sans dire mot ,  
 Après ces mors vint la déroute  
 Du latin qui fit banqueroute  
 A la gloire comme à l'honneur ,  
 Tant cette chute leur fit peur ,  
 Tout fuit de-nouveau vers la ville ,  
 Tout fut suivi d'un vol utile  
 Aux Troyens qui les poursuivoient ,  
 Et qui de trop près les suivoient ,  
 Pour ne pas jouer de la lance  
 En si notable décadence .  
 Jamais ne fut tel embarras ,  
 Tel chamailis et tel fracas ;  
 J'en frémis encor quand j'y pense .  
 Ænéas en cette occurrence ,  
 Portant en son cœur un calus ,  
 S'attachoit à chercher Turnus ,  
 Mais la belliqueuse Juturne ,  
 Quittant monsieur le Vent Vulturne ,  
 Qui conduisoit par-tout ses pas ,  
 Prit le just-au-corps et les bas ,  
 La casaque avec la parure ,  
 Le bonnet garni de dorure ,  
 Le corps , le visage et la voix  
 Du cocher de ce fin matois ,  
 Que l'on nommoit , je crois , Mérice ;  
 Et par ce prudent artifice  
 Elle eut la conduite du char  
 Que gouvernoit ce Jaquemar ,  
 Et sur lequel étoit son frère ,  
 Ainsi devenant sa cochère  
 Elle voltigeoit sur les flancs ,  
 Passoit fort loin des combattans ,

Sur-tout de l'intrépide *Ænée* ,  
 Qui dans sa rage forcenée  
 Auroit pu, sans beaucoup d'effort,  
 Flnir la guerre par sa mort,  
 Ainsi comme on voit l'héroïde,  
 A ses petits toujours fidelle,  
 Voler par-ci, voler par-là,  
 Prendre de çà, comme de là,  
 De quoi leur servir de pâture ;  
 Ainsi voltigeoit la voiture  
 De *Turnus*, au loin des *Troyens* :  
 Croyant leur barrer les moyens  
 De pouvoir l'aborder en face,  
*Jururne* faisoit volte-face,  
 D'un air content, doux et serein,  
 Ce qui se voyoit sur son tein.  
 D'autre côté le fils d'*Anchise*  
 Ne le trouvant pas à sa guise,  
 Quoiqu'il se présentât par-tout,  
 Bisquoit de ne pas faire à-tout  
 Sur si monstrueuse figure ;  
 Lui gardant bonne fourbissure,  
 En cas d'accroc, ou d'action,  
 Mais cette noble intention  
 N'étoit pas celle de *Jururne*,  
 Qui déroboit son frère *Turne*  
 Au ressentiment d'*Ænéas*,  
 Quand il lui tomboit sur les bras.

Dans ce tems le fougueux *Messape*,  
 Toujours machinant quelque attrape,  
 Crut, s'il atterroit le *Pieux*,  
 Que le combat iroit des mieux  
 Pour sa *Rutuloise* canaille,  
 Qui se sauvant par la broussaille,  
 Donnoit le tems aux *Phrygiens*.  
 De lui préparer des liens.  
 Sur ce lui lança javeline :  
 Mais *Ænéas* courbant l'échine,  
 Para le coup adroitement.  
 Ce fut dans ce fatal moment  
 Qu'on le vit comme une furie,  
 Crier, comme un furieux erie,  
 Point de quartier, nous les tenons,  
 Mes citoyens, tambourinons !

Je vous répons de la victoire,  
 Et pour chacun deux coups à boire.  
 Puis il attesta Jupiter ;  
 Ensuite il mit son sabre à l'air,  
 Lâcha la bride à sa colère,  
 Prit sa lance la mortifère,  
 Fit grand carnage et grand butin  
 Chez le Rutule et le Latin,  
 Sans distinction de personne.  
 La peste ! il la leur bailla bonne.  
 Quel dieu fera pour moi des vers,  
 Ou de fil droit, ou de travers ?  
 Nous dit Maron avec emphase,  
 Comme s'il sortoit d'une extase ;  
 Oui, quel dieu me fera des vers,  
 A l'endroit ou bien à l'envers,  
 Avec les points et les mesures,  
 Les pieds, les pouces, les césures,  
 Qui nous apprennent nom par nom,  
 Ceux du commun et de renom,  
 Que Turnus et messire *Enée*  
 Assommèrent cette journée ?  
 Quoi ! les dieux auroient-ils voulu  
 Que ces deux furieux goulus  
 Se fissent si cruelle guerre,  
 Au-lieu d'être en repos sur terre,  
 Et d'établir entr'eux la paix,  
 A deux de jeu de tous les frâix,  
 Par une alliance éternelle ?  
 Pardi, vous me la contez belle !  
 Si Jupin ne l'avoit voulu  
 Et dans son conseil résolu,  
*Enée* seroit dans sa Troïe,  
 Et le Rutulois hors de proïe.  
 Ainsi concluons hardiment.  
 Qu'ainsi le veut l'Altitonant.  
 Cependant, dans sa frénésie,  
 Le fils d'Anchise fit tuerie,  
 Il accrocha le fort Sucron  
 Par le milieu du paturon,  
 Dont il fit drôte pirouette,  
 Tournant comme une girouette ;  
 Puis au centre des Rutulois,  
 Fut en zig-zag et de guingois.

Reniffler sur un peu de paille  
Son esprit qui de la marmaille  
Etoit un hardi rejetton :  
En trépassant il fit un ton ,  
Tenant du cri d'oiseau nocturne ,  
Qui fit éternuer Juturne ,  
De Turnus gronder les boyaux ,  
Et cabrer ses deux fiers courtaux.  
Talus , Tanaïs et Céthége  
Servirent tous trois de cortége  
A cet infortuné Sucron ,  
Pour passer la barque à Caron.  
Onyte , fils de Péridie ,  
Mourut de même maladie :  
Et l'illustre prince Murran  
Eut d'Ænéas un vilain cran ,  
Qui fit rejaillir sa cervelle  
Sur le troussequin de sa selle ,  
Dont il tomba sous ses chevaux ,  
Qui firent les provinciaux ,  
Foulant aux pieds monsieur leur maître ,  
Ne voulant pas le reconnoître ;  
Mais ce prince en passant le pas ,  
Leur dit , vous êtes des ingrats !  
Cupente après reçut sa dose ,  
Faisant laide métamorphose ,  
Puisque le Troyen tout d'abord ,  
D'homme vivant en fit un mort.  
Enfin de sa fine allumelle ,  
Par-tout il emportoit rouelle ,  
Ce qui mit le Latin à sac.  
Turnus ailleurs faisoit un trac ,  
Dans lequel Amicle et Diore  
Firent une fin peu sonore :  
Tous deux furent décapités ,  
Et leurs têtes aux deux côtés  
De l'avant-train de sa charrette ,  
Pour servir de noble étiquette  
Aux Phrygiens de sa valeur.  
Il fut de là porter malheur  
A quatre frères de Lycie ,  
Tous quatre y perdirent la vie.  
Il écreinta le fort Hylus ;  
Epaula Menette de plus ;

Et retourna la camisole  
 Du riche et redoutable Eole,  
 Qu'Achille, ni même les Grecs,  
 Ne purent voir dans les échecs  
 Que souffrit la brûlante Troie ;  
 Quand des Grecs elle fut la proye.  
 Comme on voit marcher un torrent,  
 Entraînant avec son couraht  
 Tout ce qui se trouve en sa route ;  
 De-même on vit grande dérouté  
 Chez le Rurule et le Troyen,  
 Le Laurentin, l'Arcadien,  
 Par nos deux héros en gourmadés,  
 En croquignoles, en cassades,  
 Turnus et le fier *Ænéas*,  
 Qui d'assommer n'étoit point las.  
 On ne vit jamais de bataille,  
 Où de part et d'autre on ferraille  
 Avec tant de brutalité.  
 On ne voit qu'animosité,  
 Qu'estropié, que gens sans têtes,  
 Sans jambes, bras, casques, ni crêtes,  
 Que quinze-vingts, que balafrés,  
 Que tronqués, que défigurés.  
 Alors le pieux fils d'Anchise  
 Méditoit funeste entreprise  
 Pour le trône du roi Latin,  
 Dans lequel il veut sans gradin  
 Monter pour y régir l'Italie ;  
 Aux dents, c'est n'avoir pas la galé.  
 Comme il cherchoit l'ardent Turnus,  
 Il fut inspiré de *Vénus*  
 De marcher tout droit à la ville.  
 En effet la trouvant tranquille,  
 Jouissant d'un calme profond,  
 Sur elle à l'improviste il fond ;  
 Mais avant appellant *Séreste*,  
*Ascagne*, *Mnesthée* et *Sergeste*,  
 Il leur ouvrit d'abord son cœur,  
 Les conduisit sur une hauteur,  
 D'où ce chef leur fit voir ses vues,  
 Et les plus sûres avenues,  
 Pour déloger de son palais  
 Le roi Latin à peu de frais.

Pour les animer, notre Ænée,  
 D'une langue bien affinée,  
 D'où couloient le sucre et le miel,  
 Dans un discours pétri du fiel  
 Qu'il avoit contre cette engeance,  
 Leur étala son éloquence.  
 Or suivez tous, mais promptement,  
 Mes ordres, et voici comment,  
 Dit Ænéas d'une énergie  
 Qui de l'effet fut tôt suivie.  
 Avant que de battre le fer,  
 Je vous réponds de Jupiter :  
 Agissez donc sur ma parole,  
 Elle n'est rien moins que frivole,  
 Puisque je veux dès aujourd'hui  
 Me coucher dans le lit d'autrui,  
 M'emparer de la léche-frite,  
 Du poëlon et de la marmite  
 Du roi de la Latinité,  
 Dans sa capitale ou cité,  
 Où mes loix seront approuvées,  
 Où je lui taille des corvées ;  
 Par-tout et la flamme et le sang,  
 Sans garder mesures ni rang,  
 Joueront leur jeu d'une dégaïne,  
 Qui du Latin fera la peine.  
 Dans son palais à mon gogo,  
 Je vais m'héberger tout dego,  
 Vous autres faites dans la ville  
 Election de domicile,  
 Et cherchez-vous le meilleur coin,  
 Vous n'en aurez que trop besoin ;  
 Comme de faire un peu ripaille,  
 Après le gain de la bataille :  
 Après laquelle toutefois  
 Je dois joindre le Rutulois,  
 L'abattre, si je puis le faire,  
 Et de ce cruel adversaire  
 Me délivrer pour un jamais,  
 Afin de jouir de la paix.  
 Cependant marchez à la ville,  
 Elle me paroît le mobile  
 Des entreprises de Turnus :  
 Allez la brûler *rasibus* ;



Et prenant en main torche ardente ,  
 Sur leurs maisons faites descente ;  
 Ou faites leur garder la foi  
 De leur traité fait avec moi.  
 Je veux que mon cher fils Iûle  
 Avec vous trois s'immatricule ,  
 Tandis que je vais au palais  
 Vous faire bouillir des œufs frais ,  
 Ordonner qu'on mette à la broché ,  
 Qu'on fasse cuire une brioche ;  
 Qu'on mette au four un bon pâté ,  
 Et qu'on vous prépare du thé ,  
 Pour vous remettre des fatigues  
 Que vous causeront les intrigues  
 De ces malheureux passefins ,  
 Les Rutulois et les Latins.

Ces mots dits , les Troupes Troyennes  
 Se joignant aux Etruriennes ,  
 Chacun , l'échelle d'une main ,  
 Vers les murs la dresse soudain ,  
 Monte à l'assaut , y fait merveille ,  
 Sans se faire tirer l'oreille.  
 Les uns vers les portes courtoient ,  
 Tuant ceux qui s'y rencontrent ,  
 Très-bien couverts de leur rondache ,  
 Faisoient agir des mieux la haché ,  
 Poussant à force de léviers  
 Les lourds et les bruyans béliers ;  
 D'autres attroupés péle-mêle ,  
 Lançoient dans la ville une grêle  
 De javelots , pour contenir  
 Ceux qu'on voyoit aller , venir ,  
 Afin d'éviter la main mise  
 D'une ville d'assaut surprise :  
 Tandis qu'Ænée au premier rang  
 Attaquoit cette ville en flanc ,  
 Attestant les dieux qu'on le force  
 De brûler encore une amorce ,  
 Puisque c'est la seconde fois  
 Que le prince des Rutulois  
 Rompt le traité d'une alliance ,  
 Qui faisoit naître l'espérance  
 Aux deux partis de voir la paix ,  
 Les accouplant pour tout jamais .

Cependant on pressa la ville ,  
 Et déjà l'on voit plus de mille  
 Des habitans hors de combat.  
 Déjà le Troyen bon soldat ,  
 Brûle maisons , court au pillage ,  
 Met à la mode le veuvage ,  
 Gagne places et carrefours ,  
 Les caves , cuisines et fours ,  
 Se rend maître de la boutique ,  
 De la femme et de la bourique ,  
 Met à quartier carrosse et char ;  
 Enfin plus fier qu'un Hospodar ,  
 De la ville il fait feu de joye ,  
 Comme les Grecs firent à Troye.  
 Les plus notables habitans  
 En conseils perdoient tout leur tems.  
 Les uns vouloient ouvrir leurs portes  
 D'abord aux Troyennes cohortes ;  
 D'autres vouloient sur leurs remparts  
 Défendre encor leurs boulevards ;  
 Tant y a que l'on vit désordre  
 Auquel on ne put mettre d'ordre.  
 Le roi se montrant sur le mur ,  
 Crioit , Latins , il est bien dur  
 De voir une telle bagare !  
 Puis il entonna par *bécare* ,  
 Par *bé-mol* , , ou par *f ut-fa* ,  
 Par *g-ré-sol* , par *a-mi-la* ,  
 Lamentations jérémiques ,  
 Chagrins , soucis , combats tragiques ,  
 Plaintes et douleurs à foison ,  
 Ce qui ne fut pas guérison.  
 La reine vit d'abord *Ænée* ,  
 Suivi du brave *Ilionée* ,  
 Se rendre maître des remparts ,  
 Et passer sur tous les hasards  
 Qui suivent le sort de la guerre.  
 Elle en jetta son sceptre à terre ,  
 Sur-tout ne voyant point *Turnus*  
 Donner la chasse à cet intrus.  
 A gorge aux trois quarts déployée .  
 Venez donc , je suis dévoyée ,  
 Dit-elle , mon *Turnus* est mort !  
 Quoi ! lui que je croyois si fort ,

Si vigoureux et si robuste !  
Ah, maudit sort ! destin injuste !  
Vous m'enlevez mon échalas !  
Hélas ! mon cher cousin , hélas !  
Quelle infortune pour Amate !  
Encor si d'une casemate  
Je pouvois me faire un tombeau ,  
Pendant que ce godelureau  
Vient si près nous tondre la laine ,  
J'aurois de moitié moins de peine !  
Moi qui cause tous nos malheurs ,  
Ces tintamarres et nos pleurs ,  
Qui suis la source criminelle  
De ce qu'on nous met en javelle.  
Alors foiblirent ses esprits ;  
Elle déchire ses habits ,  
Brûle son tignon , sa fontange ,  
Se plâtre le museau de fange ,  
Parle d'Ænéas , de Turnus  
En termes obscurs et diffus ,  
Casse son miroir de toilette ,  
Sonne brusquement sa sonnette ,  
Appelle femmes et valets ,  
Qui pour le coup furent muets ,  
Cherche le puits et la citerne ,  
Pour s'y jeter craignant la berne ;  
Fait marchant force ricochets ,  
Et prend trois ou quatre lacets  
Dont elle bâtit une corde ,  
Qui servit après tel exorde ,  
A cette reine d'instrument  
Pour se livrer au monument.  
Enfin , pour mieux me faire entendre ,  
Cette reine aimait mieux se pendre  
Et s'étrangler tout à la fois ,  
Que de survivre au Rutulois.  
Un peu trop tard vint Lavinie ,  
Qui voyant telle ignominie ,  
S'en prend d'abord à ses cheveux ,  
Fait mille cris infructueux ,  
Dir des Troyens la male rage ,  
Met les ongles dans son visage ,  
Et sa cornette en un tapon ,  
Vole sans jupe et sans jupon ,

Il vaut bien mieux dire en chemise ,  
 Sans craindre le froid ni la bise ,  
 Chercher valets et marmitons ,  
 Femmes-de-chambre , chambrillons ,  
 Trouve les dames de sa suite ,  
 Qu'elle fit marcher au plus vite  
 Voir Amate qui pendilloit.  
 Chacun près d'elle piailloit  
 Et faisoit étrange musique.  
 Aussi-tôt une peur panique  
 Se répandit chez le bourgeois :  
 Les uns pleuroient en tapinois ,  
 Les autres hurloient par la ville.  
 Le roi , d'un pas foible et débile ,  
 Du sort de la reine alarmé  
 Couroit les murs tout enflammé :  
 Si grande fut sa frénésie ,  
 Que la tremblante bourgeoisie  
 Vouloit sans aucunes raisons  
 Le mettre aux petites-maisons ,  
 On le vit se salir de boue ,  
 Se déchirer , faire la moue ,  
 Semer par loques son manteau ,  
 Fouler à ses pieds son bandeau ,  
 Prendre son sabre à la poignée ,  
 Faire bâter sa haquenée ,  
 S'asseoir après comme un marmot ,  
 Etre un instant sans dire mot ;  
 Ensuite reprenant sa rage  
 Se mettre en sang tout le visage ,  
 Se meurtrir le sein et les flancs ,  
 Arracher ses beaux cheveux blancs ,  
 Enfin se condamner lui-même  
 A faire vingt ans de carême ,  
 Pour avoir rompu pour jamais  
 Les traités d'hymen et de paix .

Cependant la belle Juturne  
 Loin du combat promenoit Turne ,  
 Qui , pénétré des cris confus  
 Qui venoient par flus et reflux  
 Du côté des murs de la ville ,  
 Un moment fut comme immobile ,  
 Prêtant l'oreille à si grand bruit.  
 Hélas ! où serais-je réduit ?

*Tome V.*

Q

Dit-il en frappant sa poitrine :  
 Que ferois-je de mon échine ,  
 Si mon ami le roi Latin  
 Alloit perdre tout son fretin ,  
 Aussi-bien que ma Lavinie ?  
 Ce seroit grande vilenie ,  
 Si j'allois manquer ce tendron ,  
 Moi , qui fais tant le fanfaron .  
 A ces mots il hausse la bride ,  
 Arrêtant l'ardeur intrépide  
 Des deux coursiers traînant son char ,  
 Alte là ! de par Jupin , car  
 Je ne puis sans mourir de honte ,  
 Souffrir qu'ainsi le Troyen domte  
 Mes alliés les bons Latins ,  
 Mes Rutulois , mes Laurentins .  
 Alors la déesse Juturne  
 Lui dit : à quoi songez-vous , Turne ?  
 Suivez-moi ! je sais les moyens  
 De vous livrer tous les Troyens .  
 Près d'ici j'ai fait une attrape  
 Qu'on appelle une chausse-trape ,  
 Dans laquelle votre Ænéas  
 Va se trouver entre deux as .  
 A la ville montrez la croupe ,  
 Et suivez avec votre troupe ,  
 Juturne votre bonne sœur ,  
 Qui veut vous tirer du malheur  
 Qui vous attend , si tête-à-tête  
 Vous prétendez faire conquête .  
 Moi ! que j'évite le combat ,  
 Dit-il , me prends-tu pour un fat ?  
 Mauvaise sœur je t'ai connue ,  
 Quand tu vins à la boulevue ,  
 Par un coup de témérité  
 Mettre à néant notre traité .  
 Quel dieu ? mais non , quelle déesse  
 A nos grands travaux s'intéresse ?  
 N'as-tu fait un si grand effort  
 Que pour venir pleurer ma mort ?  
 Mais madame la mijaurée  
 Qui tranche ici de la sucrée ,  
 Et qui me faites les yeux doux ,  
 A ce qui se fait pensez-vous ?

Vous êtes-vous donc enivrée ?  
Que fais-je dans cette contrée ?  
Puis-je me flatter d'échapper ,  
Si le Troyen peut occuper  
Du roi Latin la capitale ,  
Et donner le tour à l'Itale ?  
N'ai-je pas vu mourir Murran  
Sous les coups de ce fier tyran ?  
Aussi-bien que l'ardent Usente ,  
Qui du sort a suivi la pente ?  
Je souffrirois donc qu'à mes yeux  
Ænéas désole ces lieux !  
Non , je veux à bons coups de lance ,  
Repousser du fanfaron Drance  
Les reproches qu'en plein conseil  
M'a fait ce poltron sans pareil.  
Quoi ! tu voudrois que cette terre  
Vit Turnus éviter la guerre ,  
S'enfuir devant ses ennemis ,  
Et comme un ver , une fourmis  
Se cacher devant cet Ænée ,  
Lui , qui veut de mon hyménée  
Effrontément rompre le cours ?  
Si chers ne me sont pas mes jours ,  
Pour n'oser mettre à l'avanture  
Ma triste et piteuse figure.  
Dieu des enfers ! ô vous Pluton ,  
Venez ! mais non pas à tâton ,  
Protéger le malheureux Turne  
Que le grand Jupin dans une urne ,  
Veut entasser en raccourci ,  
Ce qui me met en grand souci.  
Ces mots furent lâchés à peine ,  
Que Sagés galopant en plaine  
Et traversant les ennemis ,  
Vint lui rendre compte des cris  
Que l'on entendoit dans la ville.  
Prince , courez , soyez habile ,  
Lui dit-il , tout est à vau-l'eau !  
Allez faire le pied de veau  
A cette face efféminée ,  
A ce caffard , ce bel Ænée ,  
Qui déjà s'est mis sous le dais  
De notre roi dans son palais ,

Pour qu'il épargne de l'Itale  
 Le monarque et la capitale :  
 Les bourgeois , ces lâches oisons ,  
 Ont abandonné leurs maisons :  
 Déjà le feu sort des fenêtres ,  
 Sans qu'il paroisse que nos Reîtres  
 Veillent dans cette extrémité  
 S'exposer pour notre cité.  
 Le roi sur le choix de son gendre  
 Chancelle et ne sait plus qui prendre.  
 Pour la reine , vous croyant mort ,  
 Elle a déjà brusqué son sort ,  
 Puisque sans corde ni ficelle  
 Elle a pendu son escarcelle.  
 Messape et le seul Attinas ,  
 Sinon recrues , du moins bien las ,  
 Soutiennent d'une ardeur étrange  
 De vos ennemis la phalange ;  
 Tandis qu'allant par-ci , par-là ,  
 Turnus se moque de cela.  
 Descendez de votre charrette ,  
 Et faites-vous voir un athlète ,  
 Brave soldat , bon allié ,  
 Digne de l'aimable moitié  
 Pour qui vous soutenez la guerre.  
 Que faites-vous sur cette terre ?  
 Je n'y vois point nos ennemis :  
 Seroit-ce contre des fourmis  
 Que vous cherchiez à combattre ?  
 Allons , morbleu ! allons-nous battre ?  
 Montés sur ce cheval de main ,  
 Il est sûr , et va très-bon train .

Ce discours assez ironique  
 A Turnus fit faire la nique ;  
 Il en pâlit , si c'est de peur ,  
 C'est ce que ne dit pas l'auteur ,  
 De-plus je n'en sais rien , j'en jure ;  
 Mais branlant assez fort la hure ,  
 Sur terre il attacha ses yeux ,  
 Déjà troubles et furieux ,  
 Pleins d'emportement et de honte ,  
 De voir une chute si prompte ;  
 Saisi d'une ardente fureur ,  
 On voyoit palpiter son cœur ,

Dont l'impétueuse foiblesse  
Ne montrait que trop sa tendresse.  
Son visage six fois changea,  
Et sa raison se déranger,  
Tant cette affreuse rêverie  
Avoit excité sa furie.  
D'un pas peu sûr et chancelant  
Il circule, les bras branlant,  
Entre les dents dit des paroles,  
Qu'on peut nommer des fariboles,  
Attaque l'eau, l'air et le feu ;  
Entre cuir et chair peste un peu ;  
Maudit par fois sa propre terre ;  
Se donne au diable avec la guerre ;  
Et tout-à-coup portant aux cieus  
Ses regards toujours furieux,  
Il semble de son effarée  
Accuser la voûte éthérée.  
Enfin reprenant ses esprits,  
Sa raison et son coloris,  
Il tourne ses yeux pleins de rage  
Sur la ville où se fait carnage,  
Et vit sortir comme d'un four,  
Du plancher d'une grosse tour,  
Torrent de flammes ondoyantes,  
Portant étincelles brillantes  
Jusqu'au faite du firmament.  
Turnus s'écrie en ce moment  
Laisse-moi, sœur infortunée,  
Suivre ma triste destinée !  
Il faut lutter contre le sort,  
Et chercher mon arrêt de mort.  
Je suis las de vivre en infame,  
Partons ! je me sens tout de flamme,  
Puisqu'il faut en venir aux mains  
Pour plaire à nos dieux inhumains.  
Va ! je te laisse ma brouette,  
Mon char, si tu veux, ma charrette.  
C'est trop suspendre ma fureur,  
Il faut calmer cette rumeur,  
Jouer des poings, faire conquête,  
Vendre des plus cher notre tête ;  
Montrer que loin d'être poltron,  
Je sais parer mon large front



De lauriers passés en couronne.  
 Oui, de ma lenteur je frissonne !  
 Et j'en ai même, chère sœur,  
 Dans l'âme une si grande horreur,  
 Qu'elle m'accable et m'assassine.  
 D'abord il prend sa javeline,  
 Court au galop sur l'ennemi,  
 Qu'il n'étrilla pas à demi ;  
 Laisant sa sœur fort affligée  
 Et de son dessein outragée.  
 Il entre dans des bataillons,  
 Qu'il disperse sur les sillons.  
 Comme un roc qui d'une montagne  
 Se sépare, et dans la campagne  
 Entraîne tout en son chemin.  
 Ainsi Turnus, le dard en main,  
 Pénétré d'horreur et de rage,  
 Renverse tout sur son passage,  
 Abreuve la terre de sang ;  
 Vers la ville de rang en rang,  
 En traversant toute la plaine,  
 Court et vole à perte d'haleine.  
 Alors il élève sa voix,  
 Et s'écrie, ô vous Rutulois !  
 Et vous Troyens, quittez les armes !  
 Je viens pour finir vos alarmes.  
 Qu'il paroisse ce rodéont !  
 Ce fugitif ! ce vagabond !  
 Qu'il vienne éprouver sa ferraille,  
 Avec moi dans une bataille !  
 Il faut consommer le traité  
 Dont ce pisse-froid s'est flatté,  
 Et qu'un de nous deux sur la place,  
 Laisse de sa lourde cuirasse  
 Le moule, pour avoir la paix,  
 Et pour qu'elle dure à jamais.  
 Au-moins pour ce qui me regarde,  
 Car si je meurs je n'aurai garde  
 De venir troubler le repos  
 Que la perte de mes gros os  
 Doit, en finissant cette guerre,  
 Faire régner sur cette terre.  
 Aussi-tôt on fut à grands pas  
 Avertir le bon Ænéas

Que Turnus en vouloit découdre.  
 Sans perdre tems à se résoudre ,  
 Il prit ses armes , les baisa ,  
 Sur-tout sa brette il caressa ;  
 Ensuite ce pieux Ænée  
 Recommanda sa destinée  
 A sa bonne mère Vénus ;  
 Et pour joindre l'ardent Turnus ,  
 De lui-même il quitte la ville ;  
 Puis dans le camp , d'un pas agile ,  
 Il va tâter le Rutulois ,  
 Des armes , comme de la voix.  
 Les deux partis sont aux écoutes ,  
 Même le roi , malgré ses gouttes ,  
 Voulut se rendre spectateur ,  
 Pour mieux s'assurer du vainqueur.  
 Les dames de cour , les bourgeoises ,  
 Les coquettes , fines matoises ,  
 Venoient , courant de tous côtés ,  
 Pour voir ce miroir de fiertés ,  
 Cet ennemi , ce personnage  
 Par-tout chanté pour le plus sage ,  
 Même le plus religieux  
 Qui fût sous la cale des cieux.  
 Nos champions dans cette lice ,  
 Loin de marcher en écrevisse ,  
 Entrèrent tous deux fièrement ,  
 En se regardant brusquement  
 Du coin de l'œil par la visière ;  
 Portant en leur main la rapière ,  
 Sans révérence , ni salut ,  
 Chacun en tête même but.  
 Ils commencent cruelle guerre.  
 Plus d'une fois frémit la terre  
 Des coups affreux qu'ils se portoient :  
 Pièces d'armes par-tout voloient ,  
 Tant des casques que des aigrettes  
 Si rudement tranchoient leurs brettes.  
 Figurez-vous deux fiers taureaux ,  
 Jettant le feu par les nazeaux ,  
 Disputans tous deux une vache ;  
 Ainsi du sabre , ou de la hache ,  
 Nos deux combattans animés  
 Tenoient leurs partis alarmés.

Jupiter du ciel empirée  
 Tenoit balance équilibrée,  
 Dans laquelle étoient les destins  
 De ces deux maîtres-diablotins,  
 Qui se disputoient pour la gloire  
 De si magnifique victoire,  
 Laisant à décider le sort  
 Sur lequel panchera la mort.  
 Alors faisant une gambade,  
 Turnus voulut donner cassade  
 A son rival bien sur ses pieds,  
 Pour réjouir ses alliés.  
 Mais il ne fit qu'une entamure,  
 A deux bons pieds dessous la hure  
 Du vigoureux sire Ænéas,  
 De la pointe d'un échelas.  
 Les Troyens crièrent alarmes,  
 Vouloient se servir de leurs armes;  
 Autant en firent les Latins,  
 Les Rutules, les Laurentins.  
 Cependant de cette équipée  
 Turnus vit casser son épée,  
 Dont sa bravoure le laissa,  
 Et de peur son sang se glaca.  
 Dans ce moment il prit la fuite,  
 Ænéas se mit à sa suite,  
 Et d'un pas certain et léger,  
 Cherche un coin pour le ramager.  
 Comme un limier en pleine chasse,  
 Au cerf effrayé donne chasse,  
 Le suit en plaine et dans les bois,  
 Le gueulant toujours de la voix;  
 Ænée ainsi sur le Rutule,  
 Qui toujours fuit, ou bien recule,  
 Fond en homme qui veut punir  
 Qui sa gloire a voulu ternir.  
 Turnus s'enfuyant par courbette,  
 A ses gens demandoit sa brette,  
 Qu'il avoit, comme un jaquemar,  
 Laisse partant dessus son char,  
 Ayant pris celle de Métisse,  
 Ce qu'il ne fit pas par malice.  
 Mais point de brette et point de gens;  
 Dont il perdit presque le sens.

Là près , un olivier sauvage  
Avoit naguère fait ombrage ,  
A Faune il étoit consacré  
Et du matelot révééré ,  
Lequel échappé d'un naufrage ,  
Venoit là lui rendre un hommage  
Par des danses et par des jeux ,  
Par des présens et par des vœux.  
Le Troyen , qui rien ne néglige ,  
En avoit fait sauter la tige ,  
Pour mieux voir le Latin de front.  
Ce n'étoit plus qu'un mauvais tronc ,  
Dans lequel avoit par méprise  
Le vénérable fils d'Anchise  
Lancé son dard , croyant bien fort  
Du coup mettre Turnus à mort.  
Ænéas se courbe et s'empresse ,  
Pour tirer son dard de la presse ,  
Afin de le mieux ajuster ,  
Et par-là de tarabuster  
Ce Turnus si fier à la course ,  
Qui pressé fit pour sa ressource  
Au dieu Faune cette oraison ,  
Qui fut alors fort de saison :  
O toi , divinité puissante ,  
Ecoute ma voix languissante ,  
Je demande de tout mon cœur  
Qu'un jour tu sois mon protecteur :  
Mais ai-je l'esprit en écharpe ?  
Suis-je brochet , ou suis-je carpe ?  
J'ai besoin dans cette action  
De ta douce protection.  
Et toi , belle et charmante plante ,  
Dont la feuille est toujours brillante ,  
Cher olivier mis à néant  
Par ce Troyen , ce fainéant ,  
Qui , comme un foudroyant tonnerre ,  
Pour s'amuser te mit par terre :  
Par le respect que j'ai pour toi ,  
Retiens ce dard , fais-le pour moi :  
Car si ce garnement d'Ænée  
Y met sa patte fortunée ,  
Cher olivier , adieu ma peau ,  
De ce dard je vais au tombeau.

Sa prière fut exaucée ,  
 Dont Turnus en rit en pensée.  
 Mais tandis que notre *Ænéas*  
 Se donnoit beaucoup de tracas  
 Pour obliger cette racine  
 De lui rendre sa javeline ,  
 Juturne , sous l'air et l'habit  
 De *Métisse* , comme on l'a dit ;  
 A son frère donne en cachette ,  
 Comme il fuyoit , nouvelle brette :  
 Dont *Vénus* beaucoup s'indigna ,  
 Et même à part soi rechigna  
 De voir une telle licence.  
 Dans son nuage elle s'avance  
 D'un air pincé , mais égrillard ,  
 Et du tronc arrachant le dard ,  
 A la bonne ou male aventure ,  
 Elle en arma sa géniture ,  
 Qui se voyant le dard en main ,  
 Poursuivit cet *Ultramontain* ,  
 Qui lui faisoit si grand ombrage ,  
 Avec vigueur , avec courage.  
 Enfin , pour finir leur débat ,  
 Ils recommencent le combat.

Pendant cet effrayant spectacle ,  
 Jupiter de son tabernacle  
 Avisa madame *Junon* ,  
 Sur un rivage en rang d'ognon ,  
 Pour observer cette bataille ,  
 Où des mieux chacun se chamaille.  
 Laisant là son ton souverain ,  
 Il l'aborda d'un air serein ,  
 Et lui dit , petite poulette ,  
 Avec votre mine doucette ,  
 Que guignez-vous dans ce réduit ?  
 Minuteriez-vous quelque bruit  
 Pour mon paisible domestique ,  
 Selon votre bonne pratique ;  
 Ou contre le desir des dieux ,  
 Venez-vous encor en ces lieux  
 Troubler notre confrère *Ænée* ?  
 Car vous savez sa destinée ;  
 Et qu'il doit un jour parmi nous  
 Etre aggrégé pour son air doux.

Machinez-vous quelque bagarre,  
 Ou quelque nouveau tintamarre ?  
 Falloit-il qu'un dieu comme lui,  
 Dont je me déclare l'appui,  
 Fût blessé par le mortel Turne ?  
 Falloit-il que votre Juturne,  
 Qui d'honneur n'eut jamais un grain,  
 Rendit à ce prince forain  
 Une si tranchante allumelle ?  
 Puisque sans nous, que pourroit-elle ?  
 Que pourroit-elle, cette sœur,  
 Sans votre infructueuse ardeur ?  
 Pour le passé, je vous dispasse,  
 Et dès-à-présent je m'en casse :  
 Mais, s'il vous plaît, pour l'avenir,  
 Junon, il faut vous contenir.  
 Vous avez par mer et par terre  
 A cet Ænéas fait la guerre,  
 En tout traversé ses projets,  
 Fait périr ses meilleurs sujets,  
 Parce que Paris, ce bon homme,  
 Ne vous donna point une pomme.  
 Belle raison, pleine de sens,  
 Pour tourmenter ainsi les gens,  
 Et leur donner, comme par grace,  
 De pays en pays la chasse !  
 C'en est assez, retirez-vous,  
 Ft, croyez-moi, filez plus doux.  
 Par vos soins la maison royale  
 De son ami roi de l'Itale  
 A des noces mêlé de pleurs,  
 Et se confit dans les douleurs.  
 Eh ! fi ! pourquoi ce tripotage ?  
 Que peut vous valoir votre rage,  
 Qu'à vous attirer mon courroux ?  
 Encor un coup, filez plus doux !  
 Votre conduite me chiffonne,  
 Entendez-vous bien, ma mignonne ?  
 C'est votre mignon qui le veut,  
 Qui l'ordonne et même qui peut  
 Se venger de votre constance  
 A passer sur mon ordonnance,  
 Ces mots lâchés d'un air hautain,  
 Firent un effet si certain,

Qu'on en vit Junon plus soumise  
 Touchant le sort du fils d'Anchise.  
 Seigneur, dit-elle à Jupiter,  
 Quoique Turnus me soit fort cher,  
 A son destin je l'abandonne ;  
 Sans cela j'irois en personne  
 Semer la crainte et la terreur  
 Dans les bataillons du vainqueur.  
 Il est vrai qu'abandonnant Turne,  
 J'approuvai que sa sœur Juturne  
 Fit tout ce qu'un autre auroit fait  
 Pour lui conserver son paquet ;  
 Fors d'en venir à force ouverte  
 Causer aux Troyens quelque perte,  
 Comme au Pieux que vous aimez,  
 Et qu'en effet vous estimez.  
 Mais comme elle a passé mes ordres,  
 Je consens à tous les désordres.  
 Allez, j'abandonne Turnus,  
 Mon cher, je n'y retourne plus.  
 J'en jure, parbleu ! par la source  
 Du Styx, en serment ma ressource :  
 Même celle de tous les dieux,  
 Comme moi, jurans à vos yeux.  
 Maintenant j'abhorre la guerre,  
 Et ne demande sur la terre,  
 S'il vous plaît, mon cher libertin,  
 Qu'une grace pour le Latin,  
 Sans violer la destinée  
 De ce futur confrère Ænée.  
 Je voudrais bien pour tout jamais,  
 Quand vous accorderez la paix  
 Aux Phrygiens comme à l'Itale,  
 Et que d'une main libérale  
 Vous ferez un don au Pieux,  
 Du grand air et des deux beaux yeux  
 De son infante Lavinie,  
 Je voudrais donc que l'Italie,  
 De votre gré garde son nom,  
 Ses coutumes et son jargon,  
 Ses habits, sa même parure,  
 Ses agrémens, sa bigarrure ;  
 Que jamais les Italiens  
 Ne soient appelés des Troyens,

Qu'enfin pour me remettre en joye ,  
Puisque les Grecs ont brûlé Troye ,  
Ce nom soit comme trépassé ,  
Et du livre des noms cassé.  
Daignez , mon mignon , y souscrire.  
Jupiter se mit à sourire ,  
Et , pour la sortir de ce lieu ,  
Il dit : quoi ! la fille d'un dieu ,  
La sœur et la femme d'un autre ,  
Une déesse à patenôtre ,  
Et pour tout dire , une Junon ,  
Aura les soins d'une guenon ,  
Se mettra toujours en colére ,  
Malgré son époux et son frère ?  
Allez ! calmez votre fureur ,  
Si vous voulez être mon cœur ,  
Mon amour , ma vie et mon amé ,  
Ma bonne sœur , ma chère femme.  
Je vous répons que vos Latins ,  
Presque tous vrais George-Dandins ;  
Feront leurs discours , leur harangue ;  
Dans tous les tems , en même langue.  
Qu'Italiens sera leur nom ,  
Et Romains un jour leur surnom.  
Qu'ils auront de grosses marmites ,  
Passeront pour grands hypocrites ,  
Pour charlatans , pour bateleurs ,  
Pour gens mondains , hardis parleurs ;  
Et savans en l'art de médire.  
Qu'ils établiront leur empire  
Aux dépens de tous potentats ,  
Qu'ils envahiront leurs états ,  
Les dénicheront de leurs villes ,  
Sous quelques prétextes utiles  
A leurs desseins ambitieux.  
Qu'ils seront des plus pointilleux ,  
Et pour la moindre bagatelle  
A leurs voisins feront querelle.  
Que ces Troyens si méprisés ,  
Par leurs filles seront prisés ,  
Et qu'ils en feront leur épouse ,  
Dussiez-vous en être jalouse.  
Tout bien compté , bien rabattu ,  
Ils pratiqueront la vertu ,



Eléveront de fameux temples ,  
Y donneront de bons exemples ,  
Feront leur cour aux immortels ,  
En faisant fumer leurs autels.  
Après cela , soyez contente ,  
Et montrez-vous reconnoissante.  
Ce discours plut fort à Junon ,  
Qui sur-le-champ , sans dire non ,  
Même sans faire la sucrée ,  
Reprit de la voûte azurée  
Brusquement le plus court chemin ,  
Abandonnant le parchemin  
De son bon ami le roi Turne ,  
Pour être emballé dans une urne.

Le grand Jupin , après cela ,  
Ne pouvant en demeurer là ,  
Médite à part dans sa caboche ,  
Contre Turnus quelqu'anicroche ,  
Pour alarmer son foible cœur  
Et le plonger dans le malheur.  
Deux pestes , ou bien deux furies ,  
De la nuit toutes deux sorties ,  
N'ayant que Mégère pour sœur ,  
Servoient à porter la frayeur ,  
Quand de quelqu'accident funeste ,  
Comme la mort , la faim , la peste ,  
Jupiter vouloit affliger  
Ceux dont il vouloit se venger ,  
Et faire servir de victimes ,  
Pour les punir de tous leurs crimes.  
Sur son trône étoit leur séjour ,  
Et servoient ce dieu tour-à-tour.  
Dans le moment il en dépêche  
Une plus vite qu'une flèche ,  
Qui prenant forme des oiseaux  
Habitans toujours les tombeaux ,  
Ne chantans que dans les ténèbres ,  
Et n'allans qu'aux pompes funèbres ,  
Fut d'un vol rapide et bruyant ,  
Sans chercher aucun faux-fuyant ,  
Passer devant le gros visage  
De ce Turnus faisant la rage.  
Même en passant et repassant ,  
Elle frappa , toujours hurlant ,

Son bouclier du bout de l'aile ;  
Ce qui sur sa lourde escarcelle  
Répandit engourdissement ,  
Qui l'effraya dans le moment :  
Que devint la belle Jurturne  
À l'aspect de son frère Turne ,  
Qui demeuré sans mouvement  
Visoit à son trébùchement ?  
Sur-tout , connoissant sa furie ,  
La déesse aussi-tôt s'écrie ,  
Hélas ! où chercher du secours ,  
Turnus pour conserver tes jours ?  
Par quel salutaire artifice  
Eviteras-tu la malice  
D'un monstre qui me fait horreur ,  
Et qui sert de porte-malheur  
Au grand Jupin dans l'empirée ?  
Vois-tu sa plume bigarée ,  
Son bec de cornet à bouquin ,  
Son col fait en villebrequin ,  
Ses yeux d'où distille une cole ,  
Plus à craindre que la vérole ;  
Ses cris lugubres , ténébreux ,  
Ses ongles crochus , longs , affreux ;  
Enfin cette horrible figure ,  
Digne par sa propre nature  
D'épouvanter tout l'univers ,  
De mettre les mortels aux fers ,  
Et de semer par-tout la rage ?  
Regarde donc cet assemblage ,  
Mon cher Turnus , regarde bien ,  
Ce maudit signal ne vaut rien.  
Il vise à ta déconfiture ,  
À la perte de ta fressure ,  
De ton bandeau , de ton frusquin ,  
Du moule de ton casaquin.  
O toi Jupin lance-tonnerre ,  
Qui vins me débaucher sur terre ,  
Mè ravir cette belle fleur ,  
Qui fut long-temps de bonne odeur ,  
Et qui flaireroit comme baume ,  
Si tu n'eus quitté ton royaume  
Pour m'enlever cet ornement ,  
De l'honneur le seul truchement :

Est-ce donc là la récompense  
 De ma fatale complaisance ?  
 Croyois-tu faire mon bonheur ,  
 Pour avoir été mon vainqueur ,  
 De m'ériger en immortelle ?  
 Jupin , si ta croyance est telle ,  
 Tu te trompes fort lourdement ,  
 Et t'équivoque assurément.  
 Si je disposois de ma vie ,  
 Du moins au gré de mon envie ,  
 Je la donnerois pour Turnus ,  
 Malgré le Pieux et Vénus.  
 Adieu , je sens que je m'accable :  
 Sans toi , rien ne m'est agréable ,  
 Mon cher frère : il faut nous quitter ,  
 Mais il le faut sans disputer ;  
 Ainsi le veut la destinée  
 De ce fils de putain d'Ænée ,  
 Qui doit dans peu régner ici  
 Sans chagrin , sans aucun souci.  
 Telles furent les tristes plaintes  
 Et les douloureuses empreintes  
 De l'aquatique déité ;  
 Qui couvrant sa divinité  
 D'un voile couleur d'espérance ,  
 Quitte son frère , et puis s'élançe  
 Et se plonge au milieu des eaux  
 Pour y noyer tous ses travaux.  
 Aussi-tôt le superbe Ænée ,  
 Voulant forcer la destinée  
 A se manifester pour lui ,  
 Se sentant d'ailleurs bon appui  
 Et voyant Turnus immobile ,  
 Tout prêt encor à faire gile ,  
 Il lui dit , d'un air de fierté ,  
 Non pas sans incivilité :  
 A quoi penses-tu , dis-moi , prince ,  
 Dont la valenr paroît si mince ,  
 Après l'avoir pris sur le ton  
 Du plus redouté fanfaron ?  
 Voudrois-tu prendre encor la fuite ,  
 Et t'échapper pour être quitte  
 Des coups que je dois de ma main  
 Apostropher jusqu'en ton sein ?

Mets

Mets donc ta valeur en usage !  
Il faut en faire ici parage ,  
Puisque dans cette occasion ,  
Tout consiste dans l'action ,  
Et non dans ta coïonnerie.  
Mets en œuvre ton industrie ;  
Ou pour t'élever jusqu'aux Cieux.  
En te plaçant parmi les dieux ;  
Ou pour te cacher dans la terre ,  
A l'abri du sort de la guerre ;  
Dont , pauvre petit roitelet ,  
Tu vas devenir le jouet.  
Tu ne seras pas si terrible ,  
Lui dit Turnus , assez sensible  
A ce discours plein de fierté ;  
C'est pousser loin ta vanité ,  
Que de croire que ta menace  
M'épouvante seule et me glace.  
Ce sont Jupiter et les dieux  
Qui me font pâlir à tes yeux.  
Après ces mots , le roi Rutule ,  
Sans faire plus grand préambule ,  
Apperçut à son côté droit  
Un rocher qui dans cet endroit  
Servoit depuis long temps de borne.  
Alors d'un air pensif et morne ,  
Il se saisit de ce rocher ,  
Croyant pour le moins d'ébrancher  
Le vénérable et sage Ænée.  
Mais la puissante destinée  
En ordonna tout autrement ;  
Car il perdit dans ce moment  
Ce qu'il pouvoit avoir de force ;  
Ce qui fut une triste entorse  
Pour le monarque Rutulois ,  
Qui perdant l'esprit et la voix ,  
Tomba dans une défaillance  
Trop funeste à son espérance ;  
Puisque dans ce pressant besoin ,  
Le rocher ne put aller loin.  
Souvent l'homme voit dans un songe  
Son ame que le souci ronge ,  
Faire en vain efforts sur efforts ,  
Mettre en œuvre tous ses ressorts ,

*Tome V.*

R

Quand se trouvant en défaillance,  
Elle croit perdre l'espérance  
De rappeler la vive ardeur  
De sa force et de sa vigueur :  
Pour-lors elle est comme immobile,  
Et sa voix tremblante et débile.  
Ainsi ce misérable oiseau,  
Cet avant-coureur du tombeau,  
Avoit assoupi le courage  
Du fier Turnus qui, dans sa rage,  
Regarde la ville et le camp,  
S'arrête au beau milieu du champ  
Le cœur troublé, l'âme interdite,  
Ne sachant s'il doit dans la fuite  
Chercher un salut incertain;  
Ou s'il doit, le sabre à la main,  
Charger son cruel adversaire.  
Mais Ænéas plus téméraire,  
Voyant Turnus sans mouvement,  
Darda dans le même moment  
Son implacable javeline  
Tout au-travers de son échine ;  
Qui fit en l'air un sifflement  
Qui mit le camp en mouvement,  
Renversa son rival par terre,  
Et finit cette longue guerre.  
Le roi Turnus humilié,  
D'un air tout réconcilié,  
Sur son vainqueur portant la vue ;  
Lui dit ces mots, sa tête nue :  
Mon pleureur de contemporain,  
Ænéas, donne-moi la main,  
Soyons amis, je te pardonne ;  
Mais épargne un peu ma personne,  
Ne me fais pas comme à Murrain,  
Sous la gorge un si vilain cran :  
Ou bien comme au bon drille Ufente,  
Dans la panse une large fente.  
Ce seroit offenser les dieux,  
Si tu m'assommois à leurs yeux,  
Moi qui me trouve sans défense  
Sous la main de ta révérence.  
Ne vas pas couronner mon front  
D'un si malencontreux affront,

Et rappelle ta conscience  
 Avant de faire telle offense.  
 Eh bien ! j'ai mérité la mort ,  
 Parce que je suis le moins fort :  
 Je t'en fais une confiance ,  
 Te voilà maître de ma pensée ,  
 Tu peux l'ouvrir si tu le veux :  
 Serois-tu si peu généreux ,  
 Toi , que je reconnois pour maître ,  
 De m'aller éventrer en traître ?  
 Rends cet inutile Turnus  
 A la vieillesse de Daunus.  
 Je te promets , foi d'honnête-homme ,  
 Que je ne pense plus à Rome ,  
 A l'Itale , à l'Italien ,  
 Et que je les laisse au Troyen.  
 Que je sois mort , ou bien en vie ,  
 Je ne saurois te faire envie.  
 Rends-moi vivant , ou rends-moi mort ,  
 Pour toi ce n'est pas grand effort.  
 Parce que Jupin t'est propice ,  
 A-présent en titre d'office  
 Te voilà vainqueur des Latins ,  
 Des Rutulois , des Laurentins ,  
 Bientôt maître de Lavinie ,  
 Par conséquent de l'Italie ,  
 Que te faudroit-il donc de plus ?  
 Occir le malheureux Turnus ,  
 L'envoyer sur les rives sombres ,  
 Se promener avec les ombres ?  
 Non. J'en atteste tous les dieux ,  
 J'aime mieux jouir dans ces lieux  
 Du bien de voir ton hyménée  
 Couronner dans cette journée  
 Tes fiers et pénibles travaux ,  
 Et finir pour jamais les maux  
 De tous tes échappés de Troye ,  
 A qui dieu donne bonne joye ;  
 Que d'aller dans le souterrain ,  
 Où jamais on ne boit de vin ,  
 Où jamais on ne mange soupe ,  
 Où chagrins sont toujours en croupe.  
 Oh ! ne fais donc pas le méchant ,  
 L'emporté , ni le turbulent ;

R 2

Ne me refuse pas la vie ,  
 Puisque c'est toute mon envie.  
 Après ce discours ennuyeux ,  
 Ænéas attacha ses yeux  
 Sur ce rival hors de défense ;  
 Dans son cœur déjà la clémence  
 Commençoit à parler pour lui ;  
 Quand parcourant dans son ennui  
 Cette colossale figure ,  
 Il apperçut par aventure  
 Le baudrier de feu Pallas ,  
 Dont Turnus après son trépas  
 Se para pour marquer la gloire  
 Qu'il tiroit de cette victoire.  
 Ce triste objet frappa son cœur ,  
 Rappella toute sa douleur ,  
 Et réveilla son fier courage.  
 Alors n'écoutant que sa rage ,  
 Quoi ! dit-il , tu m'échapperas ,  
 Toi , qui m'as privé de Pallas ,  
 Et dont l'injuste barbarie ,  
 En l'arrachant de cette vie ,  
 L'a dépouillé de ses bijoux ?  
 Qu'auroient fait de plus des filous ?  
 Tu sais donc jouer de la harpe ,  
 Puisque je vois sa belle écharpe ,  
 Son casque de lames d'acier  
 Et son éclatant baudrier  
 Te servir encor de trophée  
 D'avoir vaincu l'ami d'Ænée.  
 Pallas , mon cher ami Pallas ,  
 Je t'immole cét échalas :  
 A tes mânes je puis sans crime  
 Offrir cette illustre victime :  
 Puisse-t-elle te faire honneur ,  
 Calmer d'Evandre la douleur ,  
 Donner la paix à cette terre ,  
 Et pour jamais finir la guerre :  
 A ces mots l'ardent Ænéas  
 Faisant briller son coutelas ,  
 Lui fit avec irrévérence  
 Un grand trou dans sa vaste pance ;  
 Par où son ame ayant pris vent ,  
 Elle s'envola dans l'instant .

Et dans une nuit éternelle  
Laissa sa hideuse escarcelle.  
Ainsi mourut ce fanfaron,  
Ainsi finit monsieur Maron.

*Fin du douzième et dernier livre.*





AUTRE SUITE  
DU  
VIRGILE  
TRAVESTI.

R 4



A SON ALTESSE  
MADAME LA DUCHESSE  
DE BOUILLON.

MADAME,

*LES caresses et le bon accueil que VOTRE ALTESSE a accoutumé de faire aux Muses, ont fait croire à la mienne qu'elle en seroit bien reçue, en lui dédiant la suite du Virgile Travesti, qu'elle n'a fait que pour lui plaire. Si elle étoit assez malheureuse pour être trompée dans l'envie qu'elle a eue de contribuer à son divertissement, et que ses vers n'eussent pas assez d'agrément pour tirer de tems en tems un petit souris d'une bouche mille fois plus belle que celle de la mère des Ris, elle renonceroit pour jamais au métier d'Apollon, et elle jetteroit sa flûte contre terre et la briseroit sous ses pieds. Mais, MADAME, elle espère que ses sons pourront toucher agréablement les oreilles de VOTRE ALTESSE, et que quoiqu'ils soient infiniment au-dessous d'un mérite comme le sien, elle aura la complaisance de les vouloir ouïr, et de s'en divertir, comme*

on fait quelquefois d'une simple chanson de village. Si elle peut avoir ce bonheur, et que vous daigniez l'écouter favorablement, il lui semble qu'elle pourra s'élever au-dessus de ce qu'elle est présentement, que cela lui inspirera de plus nobles pensées, et qu'au lieu d'un instrument commun comme celui qu'elle touche, elle sera capable de pincer les cordes d'un luth, pour chanter passablement les charmes et les divines qualités d'une des plus ravissantes Princesses du monde, dont elle a voulu faire le portrait au commencement de son livre, où je pense que VOTRE ALTESSE trouvera autant de différence de ce qu'elle y verra, à ce qu'elle est, qu'il y en a de la nuit au jour; et qu'à peine y pourra-t-elle remarquer le moindre de ces traits admirables qui la feroient distinguer avantageusement entre les Graces, quand chacune d'elles en auroit autant que toutes les trois ensemble. Oui, MADAME, si vous lui faites honneur, elle ose se flatter à ce point là, et elle croit qu'elle aura assez d'haleine pour emboucher une trompette, et faire entendre ses airs par tous les coins et recoins de la terre, à la gloire du grand PRINCE à qui le ciel vous a si heureusement jointe, et des illustres Héros de sa Maison et de la vôtre. Mais en quels lieux les plus reculés ne loue-t-on pas les vertus de ce grand et magnanime Prince? Où la renommée ne publie-t-elle pas les faits héroïques des BOUILLONS, qui font trembler l'Empire, l'Espagne et les dix-sept Provinces? Où n'est-il point parlé de l'invincible TURENNE, que Scarron appelloit le bouclier et l'épée de l'Etat? Et si des Héros de la guerre nous passons à ceux de la paix de l'Eglise, qui en est la mère, que ne dit-on point des Cardi-

naitz de cette grande Maison , et particulièrement de celui d'aujourd'hui , si vertueux , si savant et si brillant de lumières , que la pourpre qui le couvre est ce qui éclate le moins en lui ? En quelle partie du monde la Maison patricienne des MANCINI n'est-elle pas connue ? Ne sait-on pas que quand Rome vint à tomber du faite de sa grandeur , et qu'elle fut prise et pillée par Alarte , les glorieux ancêtres de VOTRE ALTESSE étoient dès-lors les premières familles de cette métropole de l'univers ? Ne sait-on pas qu'ensuite cette puissante Maison se partagea en divers endroits d'Italie ? Qu'il y en eut qui se retirèrent à Naples , et que Marco Mancini , Marquis d'Agliastro , étoit du nombre de ceux qui ont entré dans le Parlement de Sicile : que d'autres , jusqu'au nombre de six , ont été Princes de la florissante république de Florence , dont le dernier étoit Bardo Mancini , qu'elle choisit pour être son réformateur dans un tems où sa ruine étoit manifeste. Que Gènes est moins superbe de la magnificence de ses palais , que de la gloire de l'illustre frere de VOTRE ALTESSE Monseigneur le duc de NEVERS , qu'elle reconnoît entre ses nobles ; et que Venise est bien-aise de l'avoir au rang de ses Patrices ? Enfin qui ignore les hautes alliances des Mancini avec les plus grandes Maisons de France et d'Italie ; et qui n'a pas oui parler des actions généreuses de tant de braves de cette famille , et entr'autres de Laurent Mancini , qui commanda les Troupes Vénitiennes , et qui , par sa valeur , rendit tant de services à la France sous le regne de Louis XII. Et pour remonter à celui dont VOTRE ALTESSE descend , et dont elle porte le nom si célèbre , de ce grand et recom-

*mandable LUCI, qui après une sanglante bataille où il perdit la main gauche, fut appelé MANCINI, nom qui marquant sa perte, marque en même tems sa gloire, qu'il fait passer à tous ses descendans ? Ainsi, MADAME, ce seroit en vain que ma muse voudroit chanter tant de Héros aussi connus que le soleil, et qui font si bien eux-mêmes leur panégyrique à toute la terre par tout ce que l'on voit éclater en eux, que rien ne pouvant l'égaliser, on ne sauroit mieux les honorer que par un silence respectueux, que va garder,*

M A D A M E,

D E V O T R E A L T E S S E,

Le très-humble et très-obéissant serviteur \*\*\*\*\*

# A U L E C T E U R .

**L**E C T E U R , ou gloseur , ( car c'est presque tout un , n'y ayant guère de lecteurs qui ne glosent sur les ouvrages d'autrui , et qui n'en disent leurs sentimens , bons ou mauvais ) je m'étois d'abord proposé de mettre une préface à la tête de mon livre , pour lui servir de bouclier contre les traits de la critique : et sachant bien que tu pourrois dire qu'après l'incomparable SCARRON , dont le style ne peut être que mal imité , c'est une folie à moi d'avoir entrepris la suite de son *Virgile* , et encore une autre de la mettre au jour dans un tems où le burlesque est décrié par un célèbre Satyrique qui le renvoie aux plaisans du pont-neuf , je m'étois disposé à prévenir ton jugement par mille belles raisons vraies ou vraisemblables. Je voulois même justifier ma manière d'écrire , qui te pourra sembler un peu trop sérieuse en beaucoup d'endroits pour le dessein que j'ai eu , et te dire qu'à toujours badiner on lasse et se rend à charge ; qu'à vouloir sans-cesse faire le plaisant , on devient à la fin mauvais plaisant : qu'il fait bon , pour me servir des termes de ce fameux Satyrique ,

Sans-cesse , en écrivant , varier ses discours ;  
Passer du grave au doux , du plaisant au sévère ;

et que l'égalité et l'uniformité du style seroient quelque chose d'aussi ennuyeux que ces grandes plaines de Beauce ou de Champagne , où il n'y a ni côteaux , ni vallées , ni bocages , ni maisons qui les rendent agréables par leur aimable diversité. Mais cela m'auroit donné trop de peine , à



moi qui ne l'aime pas tant , et qui ai bien d'autres choses à faire : et puis je crois m'en devoir tenir à l'opinion d'un des plus beaux esprits de notre tems , qui ne tient point pour les préfaces , et qui ne conseille presque à personne d'en faire pour ses propres ouvrages , quelque fleuries et quelque pompeuses qu'elles soient. Car ou elles sont fanfaronnes , ou elles sont soumises : et en l'un ou en l'autre cas , c'est , dit-il , ou vouloir arracher l'approbation des gens , ou la leur demander la larme à l'œil. C'est ce qui me fait appréhender de m'être encore trop expliqué sur mon livre , n'en voulant rien dire du tout. En effet ce que nous faisons est louable , ou mérite d'être blâmé : s'il est digne de louanges , les gens d'esprit nous rendront justice ; et s'il est blâmable , pensons-nous à force de mauvaises raisons en faire des sots , les convaincre de ce qui n'est pas , et leur faire croire , en cherchant à captiver leur bienveillance , que le noir est blanc , et qu'il est jour en plein minuit ? Non certes :

Le noir est toujours noir , et la nuit toujours nuit.

Ainsi , lecteur , je te laisse à juger de mon ouvrage , sans le vouloir louer ni défendre ; et si tu me critiques mal-à-propos , je m'en consolerais par l'exemple de tant d'autres que l'on n'a pas épargnés , quoique plus habiles incomparablement que moi. C'est un sort commun à la plupart de ceux qui font des vers , et il en est si peu qui s'en savent , que je ne me mettrais guère en peine de ce que tu pourras dire des miens , qui n'en vaudront ni pis ni mieux , et

qui seront toujours tels qu'ils sont, soit que tu les blâmes, ou que tu les approuves. J'ai jugé également à propos d'ajouter, pour l'intelligence de mon ouvrage, le sujet du poëme, et particulièrement des deux livres contenus en ce volume, avec quelques remarques sur divers endroits, où ta curiosité pourroit être en peine; et sur plusieurs noms, qui ne seroient pas entendus de beaucoup de personnes, et qui pourroient embarrasser leurs esprits.

## SUJET DU POËME.

**Æ**NÉE, après la prise de Troye, s'étant embarqué au port d'Antandre avec ses Dieux Pénates et ceux qui voulurent être les compagnons de sa fortune, après avoir erré plusieurs années sur les mers par les traverses et les orages que lui suscita Junon, ennemie de sa grande destinée, arriva enfin en cette partie d'Italie appelée *Latium*, où, selon les oracles, il devoit commencer à fonder l'empire de l'univers. Le Roi Latin, qui régnoit pour-lors en cette contrée, et à qui l'oracle du dieu Faune son père avoit prédit la grandeur future de sa maison s'il prenoit pour gendre un prince étranger, outre la permission qu'il lui accorda de bâtir une ville dans son état, lui offrit encore en mariage la princesse Lavinie, sa fille unique : mais comme elle étoit fiancée à Turne, roi de Rutulie, que la reine sa mère préféroit à Ænée, tant parce qu'il étoit son neveu, que parce que c'étoit un prince du pays, cela fut cause d'une grande guerre entre

les Latins et les Troyens , laquelle ne se termina enfin que par un combat singulier qui se fit entre ces deux illustres rivaux , dont l'un qui étoit Turne , demeura sur la place. Voilà le sujet du poème en général , et voici ce que contiennent particulièrement les deux livres qui composent ce volume. Pendant qu'Ænée étoit allé chercher du secours au Mont Palatin et dans la Toscane , Junon , ravie de son absence , desirant que Turne profitât d'une occasion si favorable à ses armes , l'excita à marcher en diligence contre les Troyens qui attendoient dans leur ville le retour de leur roi. Ce qu'il exécuta incontinent : mais l'entreprise qu'il fit contr'eux lui ayant mal réussi , il crut faire mieux en mettant le feu à leurs vaisseaux , qui en furent tous sauvés par Cybèle , et changés en nymphes de la mer. Ce miracle qui le devoit rebuter , produisit un effet tout contraire ; car s'étant persuadé par-là que Jupiter abandonnoit le parti de ses ennemis , et que leur flotte n'étoit ainsi métamorphosée que pour leur ôter le moyen de fuir quand ils se verroient battus , il se résolut d'assiéger leur place ; et pour cet effet , ayant disposé ses troupes , deux jeunes Troyens , nommés Nise et Euryale , dès la première nuit du siège , furent envoyés vers Ænée , pour lui donner avis de l'état des choses et faire avancer son retour ; et comme , en passant par le camp des assiégeans , ils les trouvèrent ensevelis dans le vin dont ils avoient fait débauche , ils y firent un carnage horrible qui dura jusqu'aux approches du jour : après quoi , continuant leur voyage , ils furent malheureusement rencontrés par un parti ennemi , qui tua en eux les deux plus généreux amis du monde. Ensuite on donna

un

un rude assaut à la ville , où après grande perte de part et d'autre , Turne s'étant glissé parmi les assiégés qui y rentroient en foule , on le batrit et le pressa à tel point , que pour se sauver il fut contraint de se jeter , tout armé qu'il étoit , dans le Tybre , d'où il fut assez heureux pour se pouvoir retirer dans son camp. Cependant Jupiter qui voyoit au ciel une grande partialité entre les dieux , dont les uns tenoient pour Junon , qui protégeoit Turne , et les autres pour Vénus , qui soutenoit son fils *Ænée* , desirant les mettre tous d'accord , les fit assembler dans la chambre de son conseil , où après avoir ouï ces deux déesses , et s'être inutilement employé pour leur accommodement , afin de ne fâcher ni l'une ni l'autre , il se déclara neutre , et laissa tout à la conduite du destin. L'armée de Turne pendant cela , continuoit à presser les assiégés ; quand ils virent revenir *Ænée* à leur secours avec une flotte considérable , qui obligea le roi de Rutulie à lever le siège pour s'opposer à son débarquement. Le combat qui se donna en cette occasion fut grand et opiniâtre ; et ce fut dans ce combat que le prince *Pallas* , se battant contre Turne , perdit la vie , qui coûta cher aux ennemis d'*Ænée* , qui en immola un grand nombre aux mânes de ce généreux ami. Les effets terribles d'une valeur si extraordinaire , et la sortie des assiégés qui vinrent joindre leur roi sous la conduite du prince *Ascagne* son fils , émurent tellement Junon , et la mirent si fort en peine pour Turne , qu'afin de le tirer du danger où elle le voyoit , elle lui fit poursuivre l'ombre d'*Ænée* jusques dans un de ses vaisseaux , qui prit aussi-tôt le large , et gagnant la ville d'*Ardée* ,

*Tomme V.*

S

qui étoit la capitale de son royaume, le déroba de cette sorte à la valeur de son rival. Cependant par l'inspiration de Jupiter, qui se vouloit venger de l'impie Mézence, qui avoit déjà perdu le sceptre de la Toscane par ses horribles cruautés, ce prince ayant pris la place du roi de Rutulie, fut attaqué par Ænée, et blessé d'un coup de lance, qui le fit retirer du combat, à la faveur du bouclier dont son fils le couvroit contre les coups de son ennemi, ce qui obligea Ænée à le tuer, malgré toute l'envie qu'il avoit de l'épargner. Cela toucha tellement Mézence, qu'enragé de cette perte, il monta incontinent à cheval pour aller contre Ænée, qui de la même épée dont il avoit tué le fils, vengea enfin le ciel de toutes les impiétés du père, et la Toscane de ses exécrales barbaries.

A SON ALTESSE  
MADAME LA DUCHESSE  
DE BOUILLON.

**J**E prends la flûte dont Scarron ,  
Feu mon bon ami, m'a fait don ,  
Pour chanter la suite grotesque  
De son *Ænéide* burlesque ,  
Dont l'impiteuse et male mort ,  
Tranchant cruellement son sort ,  
N'a pas voulu qu'il nous fit rire.  
O laide ! qu'on doit bien maudire ,  
Laide aux ossemens décharnez ,  
Aux grands yeux creux, au nez sans nez ,  
Que je te hais et te déteste ,  
D'avoir fait un coup si funeste !  
Encor si ta sanglante faux  
Avoit mis cent poëtereaux ,  
Et moi le premier , à la bière ,  
Tu serois une meurtrière  
Bien avouée, et l'on iroit  
(Ou du-moins cela se devoit )  
Aux innocens , où ta figure  
Fait peur à toute la nature ,  
Te baiser mille fois les mains ,  
D'avoir délivré les humains  
De ces grenouilles d'Aonie ,  
Dont la malheureuse harmonie  
Demande les bords d'Achéron.  
Mais de nous avoir pris Scarron ,  
Scarron , le desir de la France ,  
Sa gloire et sa réjouissance ;  
Qui , soit qu'il fit parler Japhet ,  
Filipin , ou bien Jodelet ,  
Soit qu'il chantât ces grands corps d'hommes ,  
Vingt fois plus grands que nous ne sommes ,  
Les aventures d'*Ænéas*  
Et de sa Didon les hélas ,

Faisoit oublier tout martyr ,  
Et pisser à force de rire :  
Nous l'avoir , dis-je , fait mourir ,  
Hà ! je ne le puis bien souffrir.  
Messieurs de la troupe infernale ,  
Salmonée , Ixion , Tantale ,  
Qui des dieux sentiez le courroux ,  
Tandis qu'il étoit parmi nous ,  
Que vous avez d'aise à cette heure  
Que là-bas il fait sa demeure ,  
Où ses chansons et ses bons-mots  
Font cesser les plus cruels maux ,  
Et changer les plus grands supplices  
En de merveilleuses délices ,  
Les cris en chants , les pleurs en ris ,  
Bref , l'enfer en un paradis !  
Et pour vous , fils d'Iphimédie ,  
N'est-ce pas une comédie  
De l'entendre conter vos faits ,  
Et comment vous fîtes défait ,  
Vous et tous les fils de la terre ,  
Quand aux dieux vous fîtes la guerre ?  
Et du sujet de vos douleurs ,  
Ne tirez-vous pas des douceurs  
Qui passent de beaucoup les peines  
Que vous enduriez dans vos gênes ?  
Dieux , vengeurs des crimes commis  
Par les méchans vos ennemis ,  
Si vous voulez que l'exercice  
De votre terrible justice  
Se fasse sur ces criminels ,  
Dignes des tourmens éternels ,  
Et que rien donc ne les suspende ,  
Que ce divin homme on nous rende ,  
Cet incomparable enchanteur ,  
Ce cher Orphée de mon cœur :  
Et que l'entreprise je quite  
De faire d'un œuvre la suite  
Que lui seul pouvoit bien finir.  
Mais il ne sauroit revenir ,  
Et pour retourner en ce monde  
Rien du Styx ne repasse l'onde ,  
Tant inexorable est Pluton !  
Qui de mille coups de bâton ,

Et d'autant de coups d'étrivière ,  
 Qu'à donner on ne tarde guère  
 Quand il lui plaît , feroit charger  
 De cette eau le vieux passager ,  
 Si la moindre ame trépassée  
 En avoit été repassée.  
 Laissons-le donc vivre là-bas ,  
 Y prendre et donner mille ébats ,  
 Faire des personnes damnées  
 Comme autant de prédestinées ,  
 Charmer le tyran de l'enfer ,  
 De rire le faire étouffer  
 Par quelque facétieux conte ,  
 Sans des pensions tenir compte ,  
 Comme il faisoit étant mortel ;  
 Car dans ce monde il n'est rien tel :  
 Se moquer de sa dure chaise ,  
 S'asseoir sur des fleurs à son aise ,  
 Incagner ses mauvais parens ,  
 Ses douleurs d'oreille et de dents ,  
 N'en sentir jamais de puantes ,  
 Qu'on ne trouve que trop fréquentes ;  
 Enfin être heureux à jamais ,  
 A sa charmante épouse près ,  
 Qui pourtant pas trop ne l'ennuie ,  
 Sachant qu'elle est en cette vie  
 Auprès d'une divinité ,  
 Qui , l'honorant d'une bonté  
 Egale à sa beauté parfaite ,  
 Peut la rendre aussi satisfaite  
 Que si des champs Elysiens  
 Elle étoit au milieu des biens.  
 Laissons-le , dis-je , en l'autre monde ,  
 D'une vie en bonheur féconde  
 Donner et goûter les plaisirs ;  
 Et puisque vains sont mes desirs  
 Pour son retour , du grand poëme ,  
 Qu'il disoit qu'à sa face blême  
 On avoit raison de douter  
 S'il pourroit bien s'en acquitter  
 Avant que la mort , qui tout mine ,  
 Livrât son corps à la vermine ,  
 Essayons de donner la fin.  
 Mais pour un si hardi dessein ,



J'ai grand besoin que l'on m'assiste  
 Et chasse de moi l'humeur triste.  
 Vous donc, qui l'inspiriez si bien,  
 Belles du mont Piérien,  
 Mais vous sur-tout, gaie Thalie,  
 Dont la manière est si jolie,  
 Apprenez-moi de ces bons-mots  
 Que l'on dit en commun propos,  
 Et me donnez, je vous en prie,  
 Tant soit peu de plaisanterie,  
 Un style aisé, coulant et doux,  
 Et qui soit agréable à tous,  
 Principalement à la dame  
 Pour qui le dieu des vers m'enflame.

NIECE de ce grand Cardinal  
 Qui fit trembler l'Escorial,  
 Et qui soutint par sa prudence  
 Le trône chancelant de France,  
 Quand la fronde claquoit si fort,  
 Et qu'on crioit *vive Beaufort* :  
 Qui pendant tout ce grand orage,  
 Cent fois prêt à faire naufrage,  
 Malgré les vents plus irrités,  
 Par dame discorde excités,  
 Sut si bien gouverner la barque  
 De notre admirable Monarque,  
 Qu'enfin, maître de leur effort,  
 Il la conduisit à bon port,  
 Et sauva la personne auguste  
 Du grand Hoir de Louis-le-Juste ;  
 C'est-à-dire qu'il conserva  
 Ce que la terre eut, ce qu'elle a  
 Et ce qu'elle aura de plus rare,  
 Si le ciel, qui n'est pas avare  
 Des faveurs qu'il répand sans fin  
 Dessus monseigneur le Dauphin,  
 N'en fait, ce que chacun espère,  
 Un prince aussi grand que son père :  
 Du noble sang des MANCINIS,  
 PRINCESSE aux traits infinis,  
 Et l'amitié d'ANNE d'Autriche,  
 A qui, comme un faon à sa biche,  
 Vous fûtes chère, dès le jour  
 Que vous parûtes à la Cour

Ainsi qu'une petite aurore ,  
 Car vous étiez jeunette encore  
 Lorsque vous vintes l'embellir ,  
 Et par votre éclat affoiblir  
 Les éblouissantes prunelles  
 De mille déesses mortelles ,  
 Sur lesquelles vous l'emportez  
 Par la splendeur de vos clartez ;  
 Comme un diamant , par exemple ,  
 Sur les bijoux qu'on vend au Temple ,  
 Ou la lune sur tant de feux  
 Qu'on voit la nuit briller aux cieux.  
 De BOUILLON divine DUCHESSE ,  
 C'est pour divertir VOTRE ALTESSE ,  
 Ou du-moins y veux-je tâcher ,  
 Que le dieu qui me fait mâcher  
 De ces feuilles dont il couronne  
 Tous les jours la Maison BOUILLONE ,  
 Le grand TURENNE et ses NEVEUX ,  
 Dont la gloire vole en tous lieux ,  
 D'une ardeur nouvelle m'anime  
 A vous donner rime sur rime ,  
 Et vous raconter les combats  
 Du pieux messire Ænéas ,  
 Ou du pieux messire Ænée ;  
 Car si ma muse étoit bornée  
 A ce point , qu'elle ne pût pas  
 Dire , au-lieu d'Ænée , Ænéas ,  
 On verroit bientôt la folette  
 Quitter son métier de poëte ,  
 Et dire à Phébus : tiens , reprends  
 Ton chalumeau que je te rends :  
 J'aimerois mieux , n'étant pas fille ,  
 Sous un martinet être drille ,  
 Qu'un mot me fît si fort la loi :  
 Donne à quelqu'autre mon emploi ,  
 A quelqu'autre , qui , quelque chose  
 Que sa veine lente compose ,  
 Passe un jour à ronger ses doigts  
 Pour arranger deux mots ou trois ,  
 Comme . . . ; mais st , point de querelle ,  
 La paix avec chacun est belle ,  
 Et qui ne songe point à nous  
 Doit être à couvert de nos coups.

Ecoutez donc , divine ALTESSE ,  
 De qui le plaisir m'intéresse  
 Les vers que je vais ajuster  
 Sur mon instrument à flûter.  
 Si par-là j'ai l'heur de vous plaire ,  
 Je jure le jour qui m'éclaire ,  
 J'entends le jour de vos beaux yeux ,  
 Plus luisans que l'astre des cieux ,  
 Que j'aurai l'ame plus contente  
 Qu'avec dix mille écus de rente ,  
 Quoique dix mille écus à moi  
 Me satisfissent comme un roi ;  
 Et si quelque fat me critique ,  
 A ce fat je ferai la nique ;  
 Car tel aujourd'hui reprend tout ,  
 Et ne trouve rien à son goût  
 Que ce qu'il fait ; mais que m'importe  
 Que son sens au mien se rapporte ,  
 Pourvu que les vers que j'écris  
 Plaisent au plus beau des esprits ,  
 A vous DUCHESSE aussi parfaite  
 Qu'aucune que le ciel ait faite ,  
 Et dont l'ame comme le corps  
 Brille de ses plus purs trésors ?  
 O dieu ! qui pourroit bien décrire  
 Ce que chacun en vous admire !  
 Ces perçantes vivacités  
 Et tant et tant d'autres beautés ,  
 Où ma pauvre petite muse  
 Se confesse courte et camuse ;  
 Et pour dignement les vanter ,  
 Sur quel luth les peut-on chanter ?  
 De Ménage même la lyre  
 Y pourroit à peine suffire ,  
 Encore que de tous côtés  
 Ses doux sons soient tant écoutés :  
 Je veux donc m'en taire , et ma bouche  
 Dans le bouis troué que je touche  
 Ne va plus désormais souffler  
 Que pour ce qu'il peut égaler.  
 Musette , ma plus douce amie ,  
 Accordes-y ta chalémie ,  
 Et joignons ensemble nos sons.  
 Es-tu prête ? ça commençons.

AUTRE SUITE  
DU  
VIRGILE TRAVESTI.

LIVRE NEUVIÈME.

**P**ENDANT que le grand fils d'Anchise,  
Qui ne prétend pas lâcher prise,  
Demande secours au Toscan,  
Et que des armes de Vulcan,  
Que sa bonne maman lui donne  
Pour couvrir sa noble personne,  
Il est tellement enchanté,  
Qu'il ne l'a jamais tant été :  
Dame Junon qui le déteste,  
Et qui le hait comme la peste,  
Le voyant des siens écarté,  
Le cœur d'aise tout transporté,  
Fait la folle, rit, saute et danse ;  
Et croyant bien qu'en son absence  
Les Troyens seroient malheureux,  
Si Turne alloit fondre sur eux ;  
Dans ce desir dont elle brûle,  
Pour parler au prince Rutule,  
Elle fait descendre ici-bas  
La fille de monsieur Thaumás,  
Son ambassadrice ordinaire.  
Dans le bosquet de son grand-père,  
Turne alors révoit aux moyens  
D'exterminer tous les Troyens ;  
Et de vaincre se faisant fête,  
Se couronnoit déjà la tête  
De tous les lauriers qu'il voyoit.  
Quelques-uns pensent qu'il oyoit,  
Assis sur la molle verdure,  
Le chant des oiseaux comme augure ;  
Et d'autres qu'il sacrifioit  
A Pilomne. Quoi qu'il en soit,

Quand de la fille de Saturne  
L'ambassade fut devant Turne,  
Incontinent sa majesté  
Se leva par civilité,  
Et la déesse dit ces choses  
De sa belle bouche de rosas :

Ce que le plus hardi des dieux  
N'eût osé promettre à tes vœux,  
Aujourd'hui, Turne, cela même  
Te vient comme Mars en carême.  
Car Æneas ayant quitté  
Les siens, sa flotte et sa cité,  
S'en est allé, pour se défendre,  
Chercher du secours chez Evandre,  
Et non satisfait de cela,  
Il s'est acheminé de là  
Jusques au fond de l'Etrurie,  
Qui s'arme pour sa seigneurie.  
Être là, n'est pas être ici;  
La chose se passant ainsi,  
Sans mettre l'affaire en balance,  
Il faut user de son absence.  
Vite donc, le harnois au dos;  
Vite, ton char et tes chevaux,  
Et dès à-présent, comme un foudre,  
Va mettre tout son camp en poudre.

Cela dit, d'un air animé,  
La courrière au dos emplumé  
Retourne aux cieus à tire d'aile,  
Et laisse un grand arc après elle  
De mille couleurs diapré,  
Ou, si vous voulez, bigarré  
Comme un tafetas de la Chine;  
Ce qui mieux que sa bonne mine  
La fit connoître au Jouvencel,  
Qui levant les deux mains au ciel,  
Lâcha ces paroles dorées:  
Honneur des voûtes azurées,  
Belle Iris, quelle déité,  
Pour m'apprendre sa volonté,  
En ces bas lieux t'a fait descendre?  
Quelle clarté me vient surprendre?  
Je vois tous les cieus s'entr'ouvrir,  
Je vois les étoiles courir,

Les éclairs me frappent la vue ,  
 Et j'entends gronder dans la nue.  
 Qui que tu sois des déités ,  
 J'obéis à tes volontés ,  
 Et dans l'espoir de la conquête ,  
 Cuirasse au dos et pot en tête ,  
 Je suis d'un cœur passionné  
 L'augure qui m'en est donné.

Ayant parlé de cette sorte ,  
 Turne incontinent se transporte  
 Où la Naiade d'un ruisseau  
 Rouloit le crystal de son eau ,  
 Dont il but la valeur d'un verre ;  
 Puis mettant les genoux en terre ,  
 Il fit mainte demande aux dieux ,  
 Leur promettant moutons et bœufs ,  
 Boucs , béliers , taureaux et genisses ,  
 S'ils étoient à ses vœux propices.  
 Or si l'on demandoit ici  
 Pourquoi Turne buvoit ainsi ;  
 Pour plaire au lecteur débonnaire ,  
 Je répons que le commentaire  
 Que je répète mot pour mot ,  
 Dit qu'au tems du roi Guillemot  
 Et de la reine Marguerite ,  
 Pour prier avecque mérite  
 Et ne se voir pas rebuté  
 Manque d'assez de pureté ,  
 L'on souloit avant la prière  
 Avaler du jus de l'aiguière.  
 Mais laissant là cette boisson  
 Pour la canne et pour le poisson ,  
 Ou pour quelque pucelle noire ,  
 Je vais poursuivre mon histoire.

Déjà vers le camp des Troyens  
 Turne faisoit marcher les siens ,  
 Avec tant de magnificence  
 Que j'en suis ravi quand j'y pense ;  
 Car ce n'étoient que gens parés  
 De grands just-au-corps chamarrés ,  
 Que gens montés à l'avantage ,  
 Et tous en très-bel équipage.  
 Messape dont mille écuyers  
 Ne seroient que les écoliers ,

De l'avant-garde eut la conduite.  
 Le superbe Turnus ensuite,  
 Ainsi qu'un saint George monté  
 Sur un grand Thrace tacheté,  
 Qui relevoit encor sa taille,  
 Glaive en main, régloit la bataille.  
 Puis les fils du royal pasteur,  
 Garçons de conduite et de cœur,  
 Et qui mieux que d'une houlette  
 Savoient l'usage de la brette,  
 Alloient sous l'acier d'or luisant  
 L'arrière-garde conduisant.  
 Comme on voit le fleuve du Gange  
 Au gravier de couleur d'orange,  
 Ou le Nil au flot limonneux ;  
 Je vous laisse à choisir des deux,  
 Quand des campagnes inondées  
 Par ses cavernes débondées  
 Il retire toutes ses eaux,  
 Et va coulant dans ses canaux :  
 Tels sont les Latins, ce me semble,  
 Maintenant qu'ils marchent ensemble,  
 Ramassés de diverses parts,  
 Sous la loi de leurs étendarts.

Cependant un gros de poussière  
 Frappe les Troyens en visière.  
 Lors Caïque ouvrant le gosier,  
 D'une tour se met à crier ;  
 La male- peste, que de poudre !  
 C'est ici qu'il en faut découdre,  
 Aux armes, qu'on se tienne prêt ;  
 Voici l'ennemi qui paroît.  
 Soudain avec un bruit étrange  
 Chacun sous les armes se range,  
 Et l'on accourt de toutes parts  
 Aux portes, aux tours, aux remparts ;  
 Car Énéas, un franc Turenne,  
 Pour être un sage capitaine,  
 Et sur tous perfectionné,  
 En partant avoit ordonné,  
 Tant que dureroit son voyage,  
 Qu'on se piquât moins de courage,  
 Et qu'on ne fût pas si badaud,  
 L'ennemi venant à l'assaut,

Que de hasarder la partie  
 Par une imprudente sortie,  
 Mais que l'on se tint à couvert,  
 De crainte d'être pris sans vert.  
 De sorte que quoique la rage  
 Des Troyens enfle le courage,  
 Et quoique la honte à tous coups,  
 D'un qu'est-ce qu'on dira de vous ?  
 Les sollicite et les anime  
 A montrer leur cœur magnanime ;  
 Toutefois il faut obéir,  
 Et se bien garder de sortir.  
 Ainsi rengainans leur audace,  
 Ils se tiennent clos dans la place,  
 Et tous en état de tenir,  
 Attendent l'ennemi venir.

Cependant Turne le bravache  
 Avec vingt cadets qu'il détache,  
 Les plus vaillans et les plus fiers  
 Qui fussent dans ses cavaliers,  
 Coëffé d'un casque, où l'or éclate,  
 Et flotte une plume incarnate,  
 Talonne son grand Thracien,  
 Et se fait voir en moins de rien  
 Proche du camp des *Ænéades*.  
 Pour-lors, dit-il, chers camarades,  
 Dont nul en cœur n'est le dernier,  
 Qui de vous sera le premier,  
 En donnant sur les *Dardanides*,  
 A seconder mes homicides ?  
 Puis, pour la guerre dénoncer,  
 Se mettant un dard à lancer,  
 En voilà, dit-il, l'ouverture ;  
 Et pique à l'instant sa monture,  
 Suivi de ses braves cadets  
 Qui brayoient comme des baudets.  
 Ensuite ils firent cent passades,  
 A la barbe des *Ænéades*,  
 Pour les attirer en plein champ :  
 Mais pour tout cela de leur camp  
 Les Troyens sages ne bougèrent ;  
 Dont Turne et les siens s'étonnèrent,  
 Car ils ne s'imaginoient pas  
 Que pour peu qu'ils fussent soldats,



Ils dussent souffrir la bravade  
 D'une si petite brigade,  
 Puisqu'ils n'osent montrer leurs nez,  
 Les tâches, les efféminez,  
 Dit lors Turne, jurant en diantre,  
 Il faut que dans ce poulier j'entre.  
 Puis il tourne et va comme un fou,  
 Cherchant passage aux endroits, où  
 Des remparts la face terrible  
 Rendoit la place inaccessible.  
 Comme quand un loup affamé  
 Autour d'un troupeau renfermé  
 Va rodant et ne peut rien prendre;  
 Sous leurs mères se font entendre  
 Maints agneaux qui ne craignent pas  
 Que son ventre en fasse un repas:  
 Lui, que la malle faim tourmente,  
 Croque en son cœur l'ouaille absente,  
 Et la sûreté du troupeau  
 Fait qu'il crève dedans sa peau.  
 Ni plus ni moins le roi Rutule,  
 Dans l'extrême ardeur qui le brûle  
 De pouvoir joindre les Troyens  
 Et de les battre comme chiens,  
 Regardant les murs de leur ville,  
 Enrage en l'excès de sa bile.  
 Mais voyant qu'il n'entreroit pas,  
 Et que c'étoit perdre ses pas,  
 Après s'être bien mis en peine  
 Comment il pourroit dans la plaine  
 Tirer l'ennemi de son fort,  
 Il court comme un éclair au port,  
 Et pour faire un grand feu de joye  
 De la pauvre flotte de Troye,  
 Du feu! du feu! dit-il aux siens  
 Triomphans déjà des Troyens.  
 Puis d'une façon violente  
 Il empoigne une torche ardente:  
 Et tous ses braves à l'instant  
 A son exemple en font autant:  
 Chacun lance des feux horribles,  
 Et des pins gras et combustibles:  
 Les épouvantables falots,  
 Parmi la fumée aux noirs flots,

Jettent jusqu'aux voûtes brillantes  
 Leurs étincelles pétillantes.  
 Dites-moi, Muses, qui des dieux  
 Sauva les Troyens de ces feux ;  
 Car quoique vieille en soit l'histoire ,  
 Elle n'en est pas moins notoire ,  
 Et le tems n'a point effacé  
 Ce caractère du passé.  
 Quand pour voguer dessus Neptune ,  
 Et chercher sa bonne fortune ,  
 Ænéas sa flotte bâtit  
 Au pied du Mont Ida , l'on dit  
 Qu'au grand dieu que le ciel révère ,  
 Madame Cybelle sa mère  
 S'adressa de cette façon :  
 Mon fils , que petit enfanton ,  
 J'ai par ma tendresse de mère  
 Sauvé des dents de votre père ,  
 Lequel croyant vous avaler  
 D'un caillou pensa s'étrangler ,  
 Ce qui me fit pâmer de rire ;  
 Puisque le souverain empire  
 Vous est venu par ma pitié ,  
 Accordez à mon amitié ,  
 Qui pour vous fut toujours si grande ,  
 La chose que je vous demande.  
 Vous savez qu'au Mont Phrygien ,  
 J'avois un bois fort ancien  
 Rempli de hauts pins et d'érables ,  
 Au plus grand jour impénétrables ,  
 Où mes prêtres tambourinans ,  
 Et comme fous se démenans ,  
 Me présentoient leurs sacrifices.  
 De ce bois , qui fut mes délices ,  
 J'ai fait don au jeune Ænéas ,  
 Prince de qui je fais grand cas ,  
 Pour faire des vaisseaux construire.  
 Mais cent choses leur pouvant nuire ,  
 Et voyant pour eux dans les mers  
 Mille et mille gouffres ouverts ,  
 Leur salut plein d'incertitude  
 Me donne tant d'inquiétude ,  
 Que j'en suis je ne sais comment.  
 Tirez-moi donc de ce tourment ,

Et faites qu'en leur navigage  
 Je puisse sauver du naufrage ,  
 Malgré les vents et les rochers ,  
 Ces vaisseaux qui me sont très-chers.  
 En un mot autant comme en mille ,  
 Qu'il ne leur soit pas inutile  
 D'être venus du mont sacré ,  
 Où mon saint nom est révééré.  
 A cela , celui qui préside  
 Au mouvement juste et rapide  
 Des étoiles du firmament ,  
 Répondit fort civilement ,  
 Madame... Il est vrai , je suis telle ,  
 Et grand'dame , interrompt Cybelle :  
 Mais si vous voulez m'obliger ,  
 Usez d'un mot qui m'est plus cher ,  
 Et qu'à tous titres je préfère ,  
 Dites-moi franchement ma mère ,  
 Comme moi mon fils je vous dis.  
 Oh ! mais , madame ... et mais , mon fils ,  
 Ce nom n'est-il pas honorable ?  
 Il l'est , même à tous préférable :  
 Mais les gens de condition  
 L'ont , dit-il , en aversion.  
 Et moi , répond-elle , plus sage ,  
 Je veux le remettre en usage :  
 Bien des gens de condition  
 Sont fous par trop d'ambition ,  
 Et sans songer qu'ils ne sont qu'hommes ,  
 Croient être ce que nous sommes.  
 Eh bien ! puisque vous le voulez ,  
 Ma mère , les tems écoutez  
 N'ont point , dit-il , de ma mémoire  
 Oté que ma vie et ma gloire  
 Sont des faveurs que je vous doi ,  
 Que sans vous c'étoit fait de moi ,  
 Et que mon père impitoyable  
 Eût trouvé ma chair fort mangeable ,  
 Quand d'Abadir le gros caillou  
 Il pensa s'étouper le cou .  
 Mais encore que je demettre  
 Votre obligé tant que je meure ,  
 C'est-à-dire à l'éternité ;  
 Si les destins ont arrêté

Que

Que toute la flotte, ou partie,  
 Soit par les ondes engloutie,  
 Ma chère mère, regardez  
 Ce que c'est que vous demandez.  
 Des nefs faites de mains mortelles  
 Peuvent-elles être éternelles,  
 Et puis-je faire qu'Ænéas  
 Soit sûr de ce qui ne l'est pas;  
 Qu'il soit constant dans l'inconstance?  
 Qui des dieux a cette puissance?  
 Mais qui des dieux est Jupiter?  
 Dit Cybelle pour le flatter.  
 Mais aussi par la destinée  
 Quelle puissance n'est bornée?  
 Lui repliqua monsieur son fils;  
 Non, quoique tout me soit soumis,  
 Quoique le bruit de mon tonnerre  
 Fasse trembler toute la terre,  
 Et que d'un clin-d'œil seulement  
 J'ébranle tout le firmament,  
 Avecque mon pouvoir suprême,  
 Je ne saurois, moi qui vous aime,  
 C'est tout vous dire, infiniment,  
 Vous satisfaire entièrement:  
 Mais en foi de dieu que je jure,  
 Tenez pour une chose sure,  
 Et si je vous manque de foi,  
 Dites pis que pendre de moi,  
 Que dedans le port d'Ausonie  
 Leur navigation finie,  
 Celles qui des rochers affreux,  
 Celles qui des bancs dangereux  
 Et des tourmentes furieuses  
 Auront été victorieuses,  
 J'en ferai, pour l'amour de vous,  
 Autant de Nymphes aux yeux doux,  
 Qui fendront les plaines liquides,  
 Comme les belles Néréides.  
 Là, pour confirmer son serment,  
 Il jura le Stryx hautement,  
 Et faisant un signe de tête,  
 Du fondement jusques au faite,  
 Par la crainte qui l'ébranla,  
 Tout le palais des cieux croula.

*Tome V.*

T

Voici donc enfin la journée  
 Promise à la flotte d'Ænée ,  
 Journée où le grand Jupiter  
 Devoit sa parole acquitter ,  
 Lorsque l'épouse de Saturne  
 Voyant l'entreprise de Turne ,  
 Et qu'il falloit de ses flambeaux  
 Garantir les sacrés vaisseaux ,  
 Au milieu d'une grosse nue  
 En un instant fut aperçue  
 Toute brillante de rayons  
 Dans un char à quatre lions.  
 Ses Corybantes autour d'elle ,  
 Les uns jouans de la vielle  
 Et les autres du violon ,  
 Ceux-ci battant poêle et poëlon ,  
 Bassin , chaudron et léchefrite ,  
 Et ceux-là couvercle à marmite ,  
 Pendant qu'à ces diables d'accords  
 Le reste remuoit le corps.  
 Ensuite une voix tonnante  
 Sortant de la nue éclatante ,  
 Fit par-tout entendre ces mots :  
 Troyens , demeurez en repos ,  
 Et me laissez seule défendre  
 Vos nefes que l'on veut mettre en cendre ;  
 De vous elles n'ont pas besoin ,  
 Long-tems y a que j'en prends soin ,  
 Et leur défense m'est si chère ,  
 Que quoi que Turne puisse faire ,  
 Il brûlera l'eau de la mer ,  
 Plutôt que de les enflammer.  
 Et pour preuve , allez , nefes sacrées ,  
 Allez libres et démarées ,  
 Et soyez , au-lieu de vaisseaux ,  
 Nymphes du royaume des eaux ;  
 Car ainsi le veut et l'ordonne  
 La fille du grand Protogone  
 Et la grande mère des dieux.  
 A ces termes impérieux  
 Leurs gros cables elles cassèrent ,  
 Et comme dauphins se plongèrent  
 Dedans l'empire poissonneux :  
 Puis , ô prodige merveilleux !

Ces nefes dessus les eaux marines  
 Revinrent en Nymphes poupinés.  
 Aux Rutules bien étonnez  
 Lors nos gens font un pied de nez,  
 Par nos gens, j'entends ceux de Troye :  
 Messape même s'en effroye :  
 Ses montures en désarroï  
 Ainsi que lui prennent l'effroi ;  
 Et le Tybre arrêtant sa course,  
 Remonte en bruyant vers sa source,  
 Badaut qu'il est d'en reculer,  
 Plutôt que de les accoler.  
 Pour Turne, ce fut autre chose :  
 Il vit cette métamorphose,  
 De même façon à-peu-près  
 Qu'un tour de Gille-le-niais,  
 Qui dans le milieu d'une place  
 Feroit rire la populace,  
 Excepté qu'il n'en rioit pas,  
 Voyant des siens le cœur à bas,  
 Qu'il releva par ce langage :  
 Courage, compagnons, courage,  
 Ces prodiges si merveilleux  
 Ne sont pour nous qu'avantageux,  
 Et quoique les Troyens s'en flattent,  
 C'est pour leur perte qu'ils éclatent.  
 Voyez-vous pas que Jupiter  
 Sous couleur de les assister,  
 Cesse de leur être propice,  
 Et nous rend un très-bon officé ;  
 Puisque transformant leurs vaisseaux  
 En ces demoiselles des eaux,  
 Il empêche que par la fuite  
 Ce peuple pagnote n'évite  
 Nos feux, nos glaives et nos traits,  
 Dont il maudira les effets ?  
 Mais pour vaincre ces cœurs de femmes  
 Il ne faut traits, glaives, ni flammés ;  
 Par leurs navires qu'ils n'ont plus,  
 Je les tiens déjà tous vaincus,  
 Car que diable peuvent-ils faire ?  
 Les mers, leur asyle ordinaire,  
 Ne sont plus en leur liberté :  
 Sur terre, d'un autre côté,

Nos armes ont trop de puissance :  
 Et s'ils fondent leur espérance  
 Sur les oracles de leurs dieux ,  
 Par ma foi, je me moque d'eux.  
 La destinée est accomplie ,  
 Qui les flattant de l'Italie ,  
 Leur promettoit de mettre un jour  
 Le pied dans ses champs de labour ,  
 Mais ce sera leur malencontre ;  
 Car j'ai mon destin à l'encontre ,  
 Qui me promet l'extinction  
 De cette infame nation ,  
 Qui vient après des fiancailles  
 Enchérir sur nos épousailles.  
 Vraiment elle a bonne raison ,  
 Et je serois un franc oison ,  
 Si je quittois à son Ænée  
 L'épouse qui m'est destinée ,  
 Le prix de ma fidele amour ;  
 C'est pour lui que chauffe le four !  
 Ma Lavinie est par trop belle ,  
 Pour souffrir qu'il jouisse d'elle ;  
 Et si de madame Hélène ,  
 Que Pâris de Sparte emmena ,  
 Le rapt contre les Dardanides  
 Arma les généreux Atrides ,  
 Turne n'aura pas moins de cœur  
 Pour venger avecque rigueur  
 Celui de sa chère maîtresse ,  
 Qui vaut bien la belle de Grèce.  
 Mais ils sont assez malheureux  
 ( Dira quelqu'un parlant pour eux )  
 D'avoir enduré tant de peine ,  
 Et d'avoir été pour Hélène  
 Accommodés tout de rôti :  
 Ils n'ont pas à demi pâti ,  
 Puisqu'encore ils sont si peu sages  
 Que de troubler les mariages ,  
 Eux qui devoient avoir appris ,  
 Par ce qu'a fait leur beau Pâris ,  
 A ne songer jamais à femme ,  
 Loin d'en vouloir à qui m'enflamme :  
 Mais à ce coup ils l'apprendront ,  
 Les pauvres hébétés qu'ils sont ,

De se mettre dans la cervelle  
 Qu'ils sont plus forts que la Rochelle,  
 A cause des méchans remparts  
 Qui les ceignent de toutes parts.  
 N'ont-ils pas bien vu l'infortune  
 De leurs murs bâtis par Neptune,  
 Qui n'ont pu, quoique très-époïs,  
 Se garantir des feux grégeois ?  
 Mais qui de vous, enfans sans crainte,  
 S'apprête à fausser cette enceinte,  
 Et porteur de mille trépas  
 Marcher fièrement sur mes pas ?  
 Pour battre des Troyens la ville,  
 Je n'ai pas besoin, comme Achille,  
 D'armure faite de la main  
 D'un forgeron tel que Vulcain,  
 Ni des vaisseaux des Argolides  
 Qui couvroient les plaines liquides :  
 Non, et sans faire le Gascon,  
 Quand les Toscans avec Tarchon,  
 Et toutes les forces d'Evandre  
 Seroient ici pour les défendre,  
 Qu'ils ne craignent pas que jamais  
 La nuit leur cache mes hauts faits,  
 Et qu'en renard je les attaque  
 Comme le madré roi d'Ithaque,  
 Qui s'étant glissé par un trou  
 Jusques dans la citadelle, où  
 Etoit le fatal simulacre,  
 De tous les gardes fit massacre,  
 Et prit ce gage précieux  
 Qui leur étoit tombé des cieux :  
 Ni que pour prendre leurs murailles,  
 Dedans les obscures entrailles  
 D'un grand vilain cheval de bois  
 Je m'aïlle mettre en tapinois.  
 Non, non, j'ai l'ame plus hardie,  
 Et veux qu'un horrible incendie  
 Entourant le camp des Troyens,  
 Aux feux du jour joigne les siens.  
 Qu'ils ne pensent pas avoir noise  
 Encor avec la gent grégeoise,  
 Que le fils du roi Priamus  
 Amusa des neuf ans et plus.



Ils verront dans peu que nous sommes,  
 Sans blâmer les Grecs, d'autres hommes,  
 Et que ceux de ce pays-ci  
 Ne sont pas des gens de Lagni.  
 Maintenant, comme la journée  
 A tantôt sa course bornée,  
 Puisque tout a si bien été,  
 Enfans, le cœur plein de gaité,  
 Allez boire à la santé nôtre,  
 Sans que cela nuise à la vôtre ;  
 Et quand vous aurez fait les veaux,  
 Songez à jouer des couteaux.

Cependant par l'ordre de Turne,  
 De crainte d'attaque nocturne,  
 Messape à chaque porte met  
 Quantité de soldats au guer,  
 Et fait faire autour de la ville  
 Des feux jusques à plus de mille.  
 De plus, entre les Rutulois,  
 Pour garder les murs, il fait choix  
 De quatorze fiers capitaines,  
 Qui suivis d'autant de centaines  
 De jeunes cadets tout dorés  
 Et de plumes de coq parés,  
 Vont tour-à-tour en sentinelle ;  
 Puis couchés sur l'herbe nouvelle,  
 Boivent comme des templiers,  
 Au grand plaisir des vivandiers.  
 Les feux par-tout chassent les ombres ;  
 Et cependant des heures sombres,  
 La garde passe, en divers jeux,  
 Les momens par trop ennuyeux.  
 Dieu sait comme à la moindre porte  
 La bouche au blasphème est ouverte ;  
 Car qui dit soldat et joueur,  
 Dit souvent grand blasphémateur.  
 Les Troyens du haut de leur place,  
 Qui découvrent ce qui se passe,  
 Se voyans pris comme en un bled,  
 Se tiennent toute nuit sur pied,  
 Avec traits, dards et hallebardes ;  
 Aux portes redoublent les gardes ;  
 Et pour passer aux bastions  
 Abattent vite les ponts.

Dans un péril si manifeste ,  
 Mnestéus et l'actif Séreste ,  
 Choisis par messire Ænéas ,  
 Pour durant qu'il n'y seroit pas  
 Régir l'imprudente jeunesse  
 Et régler tout par leur sagesse ,  
 Vont et viennent de tous côtés  
 Pour avancer les moins hâtés ,  
 Relever l'audace abattue  
 Et faire que l'on s'évertue.  
 Ce ne sont autour des remparts  
 Et dessus les forts boulevarts ,  
 Aux portes et dans les tournelles  
 Que vigilantes sentinelles ,  
 Qui , selon qu'il plaît au billet ,  
 Partagent les dangers du guet.  
 Ici l'on va voir une histoire  
 Digne d'éternelle mémoire ;  
 Histoire pleine d'amitié ,  
 Qui touche si fort de pitié ,  
 Que si ce n'étoit que la honte  
 L'effet de ma douleur surmonte ,  
 Plus d'un mouchoir je mouillerois  
 Des larmes que je verserois.

Nise, surnommé l'Hyrtacide ,  
 Garçon vaillant comme un Alcide ,  
 Que madame sa mère Ida ,  
 Laquelle à pied , comme à dada ,  
 Etoit du Lude une comtesse ,  
 Pour être grande chasseresse ,  
 Au prince Ænée avoit donné  
 Tireur si perfectionné ,  
 Que quand il alloit à la chasse ,  
 Voyoit-il perdrix ou bécasse ,  
 C'étoit autant pour son souper.  
 Aussi dès qu'il put l'arc courber ,  
 N'ayant encor que la bavette ,  
 Il falloit que d'une sagette  
 Il abattît son déjeuner ,  
 Sinon on le faisoit jeûner.  
 Ce garçon , dis-je , qui sa sorte  
 Avoit peu , gardoit une porte  
 Avec la fleur de ses amis ,  
 Euryale , dit le beau-fils ,

Qui sembloit avecque ses charmes  
 Un Cupidon dessous les armet ;  
 Car on tient qu'il étoit si beau ,  
 Qu'il n'étoit point de damoiseau  
 A la suite du fils d'Anchise  
 A qui fille fût plus acquise ,  
 Et qui ne l'eût mieux aimé nu  
 Qu'un autre avec grand revenu ;  
 Et que jamais guerrier de Troie  
 N'émut davantage à la joye  
 Le joli sexe féminin ,  
 Que cet admirable blondin ,  
 De qui l'incomparable ergne  
 En savonnette de Bologne  
 N'avoit point encor dépensé ,  
 Un poil à peine ayant percé  
 Sa peau , dont la blancheur extrême  
 L'emportoit sur l'hermine même.  
 Ils s'aimoient si fort , ces cadets ,  
 Qu'ils ne se séparoient jamais.  
 Et pour lors encor de fortune  
 Leur faction étoit commune ,  
 Ou , comme j'ai déjà dit d'eux .  
 Même porte ils gardoient tous deux ;  
 Quand par une noble boutade  
 Nise dit à son camarade :  
 Je ne sais qui diable me met  
 Tant de chaleur dessous l'armet ,  
 Si c'est le grand dieu de la Thrace ,  
 Ou s'il est vrai que l'on se fasse  
 Un dieu de sa cupidité ;  
 Quoi qu'il en soit , je suis tenté  
 De signaler ma vaillantise  
 Par quelque fameuse entreprise ;  
 Et le repos où je me voi  
 N'est pas bien d'accord avec moi ,  
 Qui sens mon humeur martiale.  
 Regarde un peu , cher Euryale ,  
 L'assurance de l'ennemi :  
 Ses feux ne luisent qu'à demi :  
 La plupart ivres comme coupes  
 Sont endormis parmi les coupes ,  
 Et dans leur camp de bout en bout  
 Le silence régne par-tout .

Mais , ô cher camarade , écoute  
 Ce que pouvoit faire je doute ,  
 Et que toutefois sans méchef  
 J'ai résolu de mettre à chef.  
 Chacun pour le retour d'Ænée  
 Montre une ame passionnée ,  
 Et l'on est dans la volonté  
 D'envoyer vers sa majesté.  
 Si d'un fait de telle importance  
 On te promet la récompense ,  
 ( Car je n'en prétends que pour toi ,  
 L'honneur étant assez pour moi )  
 Je pense à la ville d'Evandre  
 Par ce tertre me pouvoir rendre.

Euryale de gloire épris ,  
 A ce discours fut fort surpris ,  
 Et dans son extrême surprise ;  
 Quoi donc tu me fuis , ô cher Nise !  
 Dit-il , quand il est question  
 De faire une belle action ?  
 Et tu veux vers le roi de Troye  
 Que je souffre que l'on t'envoie  
 Parmi maint glorieux hazard ,  
 Sans qu'à tes dangers j'aye part ?  
 Vraiment , dès ma plus tendre enfance ,  
 Celui dont je tiens ma naissance  
 Ofelte le maître guerrier  
 M'a bien mieux appris son métier ,  
 Non pas comme un maître en fait d'armes ,  
 En salle , mais dans les alarmes ,  
 Et la terreur que les Grégeois  
 Donnoient à nos pauvres bourgeois :  
 Et depuis que du grand Ænée  
 Je suis la grande destinée ,  
 Par-tout où nous avons été ,  
 Je puis dire sans vanité  
 Que j'ai payé de ma personne.  
 La mort n'est pas ce qui m'étonne ,  
 Et j'irois cent fois la chercher  
 Dans l'honneur où tu veux marcher.

Nise repartit : que j'abime ,  
 Si pour toi je manque d'estime ,  
 Et si je crois que sous les-cieux  
 Il en soit un plus valeureux.

Tu m'as donné maint témoignage  
 De la grandeur de ton courage ,  
 Et je n'en puis assurément  
 Penser qu'avantageusement :  
 Mais l'amitié que je te porte ,  
 Qui ne sauroit être plus forte ,  
 Veut que je m'expose sans toi  
 Aux grands périls que je prévoi ;  
 Et s'il y faut perdre la vie ,  
 Que tu restes , c'est mon envie ;  
 L'aimable printems de tes jours  
 Mérite bien un plus long cours ,  
 Et ce seroit très-grand dommage  
 Que tu mourusses à ton âge.  
 Encor pour moi , si quelque dard  
 Me perce le ventre , hazard ;  
 Pourvu que mon corps sur la place ,  
 Du loup , de l'oiseau qui croasse ,  
 Et du vautour ne reste pas  
 Le triste et malheureux repas ;  
 Mais que plutôt quelqu'âme pie ,  
 Comme le bon homme Tobie ,  
 Du combat l'ayant emporté ,  
 Ou de quelqu'argent racheté ,  
 Dans un cimetière l'enterre ,  
 De-peur qu'autour du Styx je n'erre  
 Cent ans , comme ceux dont les corps  
 Sont privés de l'honneur des morts ;  
 Ou si quelque mésaventure  
 Me frustre de la sépulture ,  
 Au-moins qu'on me dresse un tombeau ,  
 Et là qu'avec du vin , de l'eau ,  
 Et tout ce que pour l'ordinaire  
 On employe en un mortuaire ,  
 On fasse , comme sur mes os ,  
 Sacrifice pour mon repos.  
 Camarade , je te supplie  
 Par cette amitié qui nous lie ,  
 Que par ton trépas rigoureux  
 Je ne sois pas si malheureux  
 Que de causer douleur amère  
 A madame ta bonne mère ,  
 Qui pour toi pleine de souci  
 T'a toujours suivi jusqu'ici ,

Ayant toute seule entre mille  
 D'Alceste négligé la ville,  
 Où nos dames et nos vieillards  
 Sont à couvert de tous hazards.  
 Encor un coup, cher camarade,  
 (Dit-il, avec une embrassade)  
 Songe à ta mère qui mourroit  
 Du même coup qui te tueroit.

A cette belle rhétorique  
 Le bel Euryale réplique:  
 Tout ce discours ne sert de rien,  
 Au-contraire, si j'entends bien  
 Le françois, il me persuade,  
 Par ce terme de camarade,  
 Que je te dois accompagner;  
 Marchons donc sans tant barguigner.  
 Aussi-tôt la garde il réveille,  
 Qui soudain secouant l'oreille  
 A son tour entre en faction.  
 Ainsi, quittans leur fonction,  
 Ces deux pairs d'amour et d'horreur  
 Vont trouver le dauphin Iule.  
 Celui qui charme les travaux:  
 Par la vertu de ses pavots,  
 Le sommeil régnoit sur la terre:  
 Lors on tenoit conseil de guerre  
 Chez le prince, où les officiers,  
 Et quelques jeunes chevaliers  
 Dont on connoissoit la prudence,  
 L'un s'appuyant dessus sa lance,  
 L'autre sur sa pique au long bois,  
 Le bras passé dans le pavois,  
 Dessus les affaires présentes,  
 Qui n'étoient pas des plus plaignantes,  
 Délibéroient ce qu'ils feroient,  
 Et quelles gens ils enverroient:  
 Par-devers le grand fils d'Anchise  
 Dans ce tems Euryale et Nise  
 Vinrent ensemble d'action  
 Demander la permission  
 D'entrer dans la royale tente  
 Pour parler de chose importante,  
 Qu'on seroit ravi de savoir:  
 Aussi-tôt pour les recevoir,

Iûte , qui bruloit d'apprendre  
 Ce qu'ils desiroient faire entendre ,  
 Courut se présenter à l'huis ;  
 Et quand ils furent introduits ,  
 Après une humble révérence ,  
 L'Hyrtaïde avec la licence  
 Du jeune prince , dit ces mots :  
 Mon prince et vous braves héros ,  
 Quoique nous soyons dans un âge  
 Où rarement l'homme est bien sage ;  
 Nous nous promettons toutefois  
 Que vous nous donnerez vos voix ,  
 Après que de notre venue  
 La cause vous sera connue.  
 Les Rutules comme sabots  
 Sont endormis parmi les pots ,  
 Ayant mis pinte sur chopine :  
 Auprès de la porte marine ,  
 Où le chemin se fend en deux ,  
 Nous savons un lieu merveilleux  
 Pour surprendre ce peuple ivrogne  
 Et lui tailler de la besogne.  
 Ses feux par-tout interrompus  
 De lumière n'ont presque plus ,  
 Et d'une ivrognerie insigne  
 Leur fumée est un très-grand signe.  
 Donc si le conseil trouve bon  
 Qu'on use de l'occasion ,  
 Avant qu'il soit la matinée ,  
 En cas qu'on ne renvoye *Enée*  
 Comme un victorieux guerrier ,  
 Le chef entouré de laurier ,  
 Sanglant et chargé de dépouilles ,  
 Nous voulons qu'on nous chante pouilles.  
 Pour le chemin , ne craignez pas  
 Que nous le quittions d'un seul pas ;  
 Avant que nous eussions la guerre ,  
 Nous avons rodé cette terre  
 A chasser , tant et tant de fois ,  
 Par les monts , les prés et les bois ,  
 Que d'ici jusqu'à *Pallantée*  
 Il n'est descente , ni montée ,  
 Route , faux-fuyant , ni sentier  
 Où nous nous puissions fourvoyer ,

Et nous avons de la rivière  
La connoissance toute entière.  
Là le vieil et sage Aléthés  
Voyant le cœur de ces cadets,  
Transporté d'un excès de joye :  
Dieux ! s'écria-t-il , qui de Troye  
Fûtes toujours les défenseurs ,  
Encor que par fois nos malheurs  
Soient des coups de votre colére ,  
Toutefois , ô grands dieux ! j'infère  
De cette générosité ,  
Que vous n'avez pas arrêté  
D'exterminer les Dardanides.  
Le cœur gros et les yeux humides ,  
Ce disant le bon Jean-des-tems ,  
Avecque ses bras tremblotans ,  
Les deux jeunes cadets accole ;  
Puis leur adressant la parole ;  
Quels prix , dit-il , se figurer  
Pour vous pouvoir rémunérer ,  
Jeunes guerriers , dont les mérites  
Sont à mon avis sans limites ?  
Mais la terre en ayant trop peu ,  
Attendez-les en premier lieu  
Des dieux et de votre vaillance ,  
Qui porte en soi sa récompense.  
Ensuite et bientôt , notre roi  
Vous guerdonnera , sur ma foi ;  
Et monseigneur son fils Ascagne ,  
Que toute la joie accompagne  
Quand il peut faire un petit bien ,  
Sitôt qu'il aura le moyen  
D'obliger les gens davantage ,  
Comme il est tout plein de courage  
Et tout-à-fait reconnoissant ,  
Pour un bien vous en fera cent ,  
Et sans-cesse par bons offices  
Saura payer vos grands services.  
Mais sans attendre ce tems-là ,  
Moi qui me meurs sans mon papa ,  
Interrompit le jeune Iûle ,  
Nife le parangon d'Hercule ,  
Au nom des dieux de nos maisons  
Sauvez des Argives tisons ,



D'Assaraque dont la mémoire  
 Est si précieuse en l'histoire,  
 Et de l'éternelle Vesta,  
 Pars, je te conjure, et j'en va  
 Avec ton ami, que j'estime  
 Ainsi que toi si magnanime.  
 Qu'en vous deux seulement je mets  
 Tout le bien que j'aurai jamais,  
 Afin que bientôt je revoie  
 L'objet unique de ma joie.  
 Je te donnerai deux godets  
 Qui ne sont que d'argile, mais  
 Que l'on prise pour leur ouvrage  
 Dix bons louis et davantage :  
 Aussi, quand on prit Arisba,  
 Plurent-ils tant à mon papa,  
 Qu'il s'en fit le propriétaire :  
 Comme à lui te puissent-ils plaire !  
 Avec cela tu peux encor  
 T'assurer de deux talens d'or  
 Et de deux puissantes marmites,  
 Près desquelles seroient petites  
 Celles mêmes des Cordeliers,  
 Où cuiroient des bœufs tout entiers ;  
 Outre un gobelet à l'antique  
 D'une merveilleuse fabrique,  
 Que je tiens à titre de don  
 De la magnifique Didon.  
 Mais si pour jamais de cette terre  
 Nous pouvons le sceptre conquérir,  
 Tu sais quel grand coursier Turne a,  
 Et sous quelles armes il va ;  
 Je te promets, quand du pillage  
 Il faudra faire le partage,  
 De te faire mettre à quartier  
 Non seulement ce grand coursier,  
 Mais encor son rouge panache  
 Et son éclatante rondache.  
 Mon papa de plus te fera  
 Un don qui te réjouira ;  
 Savoir, de douze demoiselles  
 Des plus jeunes et des plus belles,  
 Et de captifs en quantités,  
 A qui rien ne doit être ôté.

De leur équipage de guerre ,  
 Avecque tout ce que de terre  
 Possède le prince Latin ,  
 Qui nous est un bien tout certain.  
 Quant à toi, gentil Euryale ,  
 Que d'âge, ou peut s'en faut, j'écale,  
 Je veux que tu sois mon mignon  
 Et mon fidèle compagnon ,  
 Quelque part où mon père m'appelle :  
 Sans toi de la gloire immortelle  
 Je renonce au prix désormais ,  
 Et soit en guerre, soit en paix,  
 Je veux, en toutes mes affaires,  
 Prendre tes avis salutaires.  
 Votre altesse me rend confus ,  
 Lui répondit Euryalus :  
 Mais puisqu'à ce comble de gloire ,  
 Que j'aurois de la peine à croire  
 Si je ne l'apprenois de vous ,  
 Me voyant si fort au-dessous ,  
 Votre extrême bonté m'élève ,  
 Je veux que la peste me creve  
 S'il m'arrive une seule fois  
 D'oublier ce que je vous dois ,  
 Et si je fais rien de contraire  
 A ce qu'aujourd'hui j'ose faire.  
 Voilà tout, ô grand fils de roi !  
 Ce qu'on peut promettre de soi ;  
 Car que la bisarre fortune  
 Soit contraire ou bien opportune ,  
 Qui du monde en peut garantir ?  
 Mais, prince, avant que de partir,  
 Un intérêt d'amour me presse  
 De demander à votre altesse  
 Une grace qu'assurément  
 Elle m'octroiera librement.  
 Vous savez que ma bonne mère ,  
 Qui de Priam votre grand-père  
 Tire sa noble extraction ,  
 Par un excès d'affection ,  
 Loin de son fils ne pouvant vivre ,  
 A passé les mers pour me suivre ,  
 En dépit des vents et rochers  
 Terribles aux meilleurs nochers.

Par tant une si bonne mère  
 Me doit être extrêmement chère ;  
 Mais comme je pars sans la voir ,  
 Sans lui dire adieu ni bon soir ,  
 Ne pouvant entendre ses plaintes  
 Sans souffrir de rudes atteintes ,  
 Qui nous feroient tous deux mourir ,  
 Seigneur, veuillez la secourir ,  
 Et soyez durant mon absence  
 Son reconfort et sa défense.  
 Je me promets cette faveur  
 D'un prince si rempli de cœur ,  
 Et comblé de cette espérance ,  
 Ou plutôt de cette assurance ,  
 Je suis capable d'affronter  
 Tout ce qu'on pourroit redouter .  
 A ces mots qui les cœurs touchèrent  
 Messieurs les Troyens larmoyèrent ,  
 Mais sur tous Iulus le beau  
 Pleura, ce dit-on, comme un veau ,  
 Voyant l'image toute claire  
 De la piété de son père ;  
 Puis il lui dit : sois assuré  
 Que jamais je ne l'oublierai ,  
 Qu'elle me sera toujours chère  
 À l'égard de ma propre mère ,  
 Et qu'on ne pourra que de nom  
 En faire la distinction.  
 Mère qui tel fils a su faire ,  
 N'est pas d'un mérite ordinaire ,  
 Et je ne puis trop l'honorer ,  
 La chérir et considérer ,  
 Quelle que soit ton aventure ;  
 Aussi, cher cadet, je te jure  
 Par la tête d'un chou cabus ,  
 Serment qui n'est pas de bibus ,  
 Mais dont mon papa d'ordinaire  
 Se sert pour se faire mieux croire ,  
 Que les grands prix et les bienfaits  
 Que je destine à tes hauts faits ,  
 Si ton entreprise est heureuse  
 Au même point que généreuse ,  
 Sont tout autant de biens acquis  
 A la mère au défaut du fils ,

Et

Et que toute ta parentelle  
 Y prendra sa part après elle.  
 Il dit ces mots tout éploré :  
 Puis prenant son glaive doré  
 Au fourreau façonné d'ivoire,  
 Chef-d'œuvre, à ce que dit l'histoire,  
 Du grand fourbisseur Lycaon,  
 Au beau cadet il en fait don,  
 Mnestée à l'Hyrtacide donne  
 Du fier mari d'une lionne  
 La peau, dont la griffe et les dents  
 Faisoient peur aux petits enfans :  
 Aléthe ne fait moins l'honnête,  
 Car à son armure de tête  
 Qui d'or n'avoit pour un denier,  
 Il change son riche cimier.  
 Mille baise-mains s'ensuivirent,  
 Après quoi nos braves partirent,  
 Une multitude après eux  
 Des principaux, jeunes et vieux,  
 Qui des vœux que pour eux ils firent,  
 Jusqu'aux portes les étourdirent ;  
 Pendant que le bel Iulus  
 De plusieurs avis superflus,  
 Et qu'il eût autant valu taire,  
 Les chargeoit pour monsieur son père,  
 Car leur grand cœur les décevant,  
 Autant en emporta le vent.

Sortis qu'ils furent, ils passèrent  
 Les fossés, et de-là gagnèrent  
 Le maudit camp des ennemis,  
 Qu'ils trouvèrent tous endormis  
 Du vin qui brouilloit leurs caboches,  
 Qui çà, qui là, parmi les coches,  
 Parmi les harnois des chevaux,  
 Les armes, les plats et les pots.  
 Alors le bouillant Hyrtacide,  
 Qui ne respiroit qu'homicide,  
 Dit tout bas à son compagnon :  
 Euryale, c'est tout de bon  
 Qu'il faut agir en vaillans hommes ;  
 Et montrer ici qui nous sommes.  
 L'occasion ne peut jamais  
 Plus favoriser nos souhaits ;

*Tome V.*

V

Donc, sans attendre davantage,  
 Voici le chemin au carnage  
 Où je vais marcher : quant à toi,  
 Prends garde en venant après moi  
 Que par-derrière on ne nous charge :  
 Je vais te faire un chemin large  
 Par les coups dont j'assenerai  
 Tous ceux que je rencontrerai.  
 Cela dit, il tire sa brette,  
 Dont il perce le fier Rhamnète,  
 Qui sur un beau lit ouvragé  
 Ronfloît comme un gros porc bauté,  
 Ne respirant qu'avecque peine,  
 Tant il avoit la panse pleine.  
 Ce Rhamnète étoit, ce dit-on,  
 De royale condition,  
 Se piquoit d'être bon augure,  
 Et disoit la bonne aventure,  
 Qualité qui beaucoup plaisoit  
 Au roi Turne, auquel il faisoit  
 Des prédictions d'importance  
 Aussi vaines que sa science,  
 Avec laquelle il ne put pas  
 Eviter le coup du trépas.  
 Proche de là le fils d'Hyrtaque  
 Trois valets de Rhémus attaque,  
 Son cocher et son écuyer,  
 Auxquels il coupe le gosier,  
 Furieux, il s'adresse ensuite  
 A leur maître qu'il décapite,  
 Et laisse le corps sanglotant,  
 Draps, lit et terre ensanglantant,  
 Pour aller égorger Lamire,  
 Lamus et Serran le beau sire,  
 Qui n'en pouvant plus de sommeil,  
 Ne venoit que de clorre l'œil,  
 Son humeur en cette nuitée  
 Au jeu s'étant trouvé portée :  
 Heureux le pauvre trépassé,  
 Si jusqu'au jour il eût massé !  
 Comme un lion plein de furie  
 Entrant dans une bergerie,  
 Mange et déchire les brebis  
 Qui de-peur retiennent leurs cris :

Nise dans le camp fait de même ,  
 Poussé d'une fureur extrême.  
 Euryale , son cher second ,  
 Ne fait pas moins le furibond :  
 Il frappe , il assomme et ravage  
 Tout ce qu'il trouve à son passage ,  
 Et sans compter plusieurs soldats  
 Que l'histoire ne nomme pas ,  
 Il perce les tripes de Fade  
 D'un grand vilain coup d'estocade ,  
 Et celles du brave Abaris ,  
 Et d'Hébéze au sommeil surpris ;  
 Pendant que Rhéte le regarde  
 Dans une posture couarde ,  
 Accroupi derrière un grand pot ,  
 De crainte n'osant dire mot :  
 Mais l'appercevant il le larde  
 De son glaive jusqu'à la garde ,  
 Comme pour le coup esquiver  
 Le poltron se vouloit lever.  
 De ce grand coup qui le transperce  
 Soudain il tombe à la renverse ,  
 Et rend le vin avec le sang  
 Par l'ouverture de son flanc.  
 Le beau-fils toujours en furie  
 Continuoit sa boucherie ,  
 Et de Messape l'écuyer  
 S'alloit fourrer dans le quartier ,  
 Où des derniers feux de l'armée  
 Il ne voyoit plus que fumée  
 S'exhaler des tisons mourans ,  
 Et plusieurs chevaux pâturans ;  
 Lorsque l'Hyrtacide plus sage ,  
 Lui trouvant par trop de courage ,  
 Lui dit en peu de mots : holà ,  
 Cher ami , demeurons-en là ,  
 Car le jour ennemi s'avance  
 Qui va tout mettre en évidence :  
 Nous devons être satisfaits  
 Des meurtres que nous avons faits ,  
 Puisque libre nous est la voie  
 Pour aller où l'on nous envoie.  
 Ils laissent là , pour mieux marcher ,  
 Cent choses qu'on vendoit bien cher ,

Et qu'ils seroient ravïs de prendre,  
 Tapis de Turquie et de Flandre,  
 Vases d'argent et coutelas  
 Des meilleurs maîtres de Damas :  
 Toutefois du prince Rhamnète  
 Le beau-fils plia la toilette,  
 Prit ses bagues et ses joyaux,  
 Et mit en paquet sur son dos  
 Une belle housse brodée  
 De riches campanes bordée,  
 Avec un baudrier d'or rempli,  
 Que Rémule de Tivoli  
 Reçut autrefois de Cédique  
 Comme un présent très-magnifique,  
 Dont Rhamnète fut l'héritier,  
 Après un combat meurtrier  
 Que donna le peuple Rutule  
 Contre le neveu de Rémule,  
 A qui près de perdre le jour,  
 Pour lui témoigner son amour,  
 Par un testament olographe,  
 Signé Rémule avec paraphe,  
 Ce bon seigneur l'avoit laissé ;  
 Et voilà comme il a passé  
 Jusqu'à Rhamnète, et de Rhamnète  
 A son beau plieur de toilette :  
 Lequel, non content, prit encor  
 De Messape le casque d'or  
 Orné d'une superbe crête,  
 Duquel ayant armé sa tête,  
 Nos deux braves, sans plus tarder,  
 Ne songent plus qu'à s'évader,  
 Et loin du camp en diligence  
 S'en vont cherchant leur assurance.

Pendant cela maints cavaliers  
 Se targuans tous de bons boucliers,  
 Devant leur légion plus lente  
 Furent envoyés de Laurente  
 Jusques au nombre de trois cens  
 Sous la conduite de Volscens,  
 Pour porter au prince d'Ardée  
 Quelque réponse demandée,  
 Et du camp ils étoient fort près,  
 Lorsqu'à l'éclat des sombres rais :

Du flambeau nocturne qui frappe  
 Le maudit casque de Messape,  
 Le pauvre Euryale déçu  
 Avec son cher est aperçu.  
 Encor s'il eût mis une cape  
 Dessus ce casque de Messape,  
 Puisqu'il eut tant ce casque à cœur,  
 Ce chien de casque de malheur !  
 Mais fût-ce la faute du casque,  
 Voudra dire quelque fantasque,  
 Pour ainsi contre lui pester ?  
 Non, je ne le puis contester :  
 Mais, cher repreneur, que t'importe  
 Contre quoi ma verve s'emporte,  
 Pourvu qu'on ne te dise mot ?  
 Laisse-moi donc pester, grand sot,  
 Contre ce casque que j'abhorre,  
 Non contre un garçon que j'honore,  
 Et dont toujours j'honorerai  
 Les mânes tant que je vivrai.  
 Donc diable de casque funeste,  
 Casque que je hais comme peste,  
 Morion d'or pire que fer,  
 Porte-guignon venu d'enfer,  
 Triste et détestable dépouille  
 Eusses-tu toujours eu la rouille !  
 Et celui qui de son marteau  
 Te fit si luisant et si beau,  
 Eût-il eu la fièvre quartaine  
 Quand de te faire il prit la peine !  
 Mais retournons à nos deux gars.  
 A-peine ces jeunes gaillards  
 Sont aperçus tournans à gauche  
 Par cette troupe qui chevauche,  
 Que Volscens, qui se doutoit bien  
 Qu'ils n'étoient pas illec pour rien,  
 Du front de sa cavalerie  
 D'une voix tonnante leur cris,  
 Qui vive, mort-bieu ! qui va-là !  
 Eux, loin de répondre à cela,  
 Aussi-tôt d'une jambe agile  
 Vers la forêt de faire gile,  
 Et de chercher leur sauveté  
 A l'aide de l'obscurité ;



Et les cavaliers crians tue ,  
 De courre après bride abartue :  
 Mais dedans l'épaisseur du bois  
 S'étans glissés en tapinois ,  
 Madame la cavalerie  
 Se trouva courte en sa tuerie ;  
 Si bien que pour les attraper  
 Sans qu'ils se pussent échapper ,  
 A toutes les routes connues ,  
 Aux sorties , aux avenues ,  
 Volscens met en garde ses gens  
 Comme des Argus vigilans.  
 Par la quantité de ses chênes ,  
 De ses buissons et de ses frênes ,  
 Le bois étoit horrible à voir ,  
 Tant par-tout il y faisoit noir ;  
 Et parmi ses ronces piquantes  
 Et ses épines trop fréquentes ,  
 Euryale eut peine à trouver  
 Un sentier par où se sauver.  
 Son cher butin et la nuit sombre  
 Des rameaux qui redoubloit l'ombre ,  
 L'embarassoient étrangement ,  
 Et je ne doute nullement  
 Que d'un arbre faisant rencontre ,  
 Son nez n'ait par fois donné contre.  
 Plût à dieu qu'un casse-nazeau  
 Eût été de ce jouvenceau  
 L'avanture la plus funeste !  
 Mais voyons le pire qui reste.  
 Pendant que le pauvre garçon  
 Entre maint épineux buisson ,  
 Bien empêché de son pillage ,  
 Tâche de se faire passage ,  
 Et que la peur de s'égarer  
 Le fait par fois désespérer ,  
 Nise des ennemis s'évade  
 Sans songer à son camarade :  
 Mais comme il se fut arrêté  
 Afin de voir de quel côté  
 Le pauvre garçon pouvoit être ,  
 N'en pouvant rien du tout connoître ;  
 En quel endroit t'ai-je perdu ,  
 Mon cher , dit-il tout éperdu ?

Et pour retrouver ce que j'aime  
Cent et cent fois plus que moi-même ,  
Où dois-je aller et n'aller pas ?  
Alors retournant sur ses pas ,  
Et disant , mon pauvre Euryale !  
Il rentre dans l'affreux dédale  
Des sentiers qu'il avoit tenus  
Dans ces bois au jour inconnus ;  
Et lorsque plein d'inquiétude  
Il erre en cette solitude  
Où regnoit un profond repos ,  
Il oit retentir les échos  
Du bruit de la cavalerie.  
Mais ce fut bien la diablerie  
Alors que quelque tems après  
Un cri pénétrant les forêts  
Parvint aux oreilles de Nise ,  
Lequel incontinent avise  
Euryale , son cher ami ,  
Enveloppé de l'ennemi ,  
Qui l'accablant de son grand nombre  
Dans ce lieu frauduleux et sombre ,  
Du brave rendroit la vertu  
Aussi foiblette qu'un fêtu :  
Car quoi qu'il fit pour se défendre ,  
A la force il se fallut rendre.  
Mais le voyant en cet état ,  
Que fait Nise ? est-il assez fat  
Pour se jeter dans la mêlée ?  
Il eût bien eu l'ame troublée.  
Pourtant il fut cent fois tenté ,  
Mais c'eût été témérité ,  
D'aller à grands coups d'estocade  
Pour délivrer son camarade ,  
Ou du moins , ne le pouvant pas ,  
De périr par un beau trépas.  
Que fait donc le pauvre Hyrtacide ?  
Il prend vite un dard homicide ,  
Et le bras prêt à le lancer  
D'une vigueur à tout percer ,  
Des nuits regardant la courrière ,  
Il lui fit ainsi sa prière :  
Reine des bois , flambeau des nuits ,  
Qui vois le tourment où je suis ,

Déesse, ma seule espérance,  
 Accorde-moi ton assistance ;  
 Et si jamais sur tes autels  
 Mon père Hyrtaque, des mortels  
 Le plus zélé pour ton service,  
 Me vouant à ton exercice,  
 T'a rien présenté qui t'ait plu :  
 Si moi-même d'un ours vêlu,  
 D'un lion, ou d'une autre bête  
 J'ai cent fois à ton sacré faite  
 Appendu la sanglante peau ;  
 Pour sauver ce cher jouvenceau,  
 Fais, ô ma déesse très-bonne,  
 Que la troupe qui l'environne  
 Se dissipe par la valeur  
 De ton passionné chasseur,  
 Et conduis mes coups, je te prie.  
 Cela dit, avecque furie  
 Il élance son dard en l'air,  
 Que de roideur il fait siffler.  
 Cette arme d'un tel bras poussée  
 Frappant Sulmon est fracassée,  
 Et du rude *meá culpá*  
 De cette arme qui l'attrapa,  
 Et qui pénétrant sa poitrine  
 Lui fit un grand jour à l'échine,  
 Le pauvre Sulmon en tournant  
 Tombe par terre incontinent,  
 De sang jettant une rivière,  
 Tant par-devant que par-derrière,  
 Et pousse en tirant à sa fin  
 Maint hoquet du creux de son sein.  
 A ce grand coup que Nise darde,  
 Un chacun se tourne et regarde ;  
 Et lui, levant le bras bien haut,  
 En redarde un autre aussi-tôt,  
 Qui vite comme la tempête  
 Vint frapper Tagus à la tête,  
 Laisant dans ses tempes le dard  
 Qui les perçoit de part en part.  
 Volscens qui voit cette turie  
 Fait le démon dans sa furie,  
 Cherche envain l'auteur de ces coups,  
 Que le bois cache à son courroux,

Et ne sachant à qui s'en prendre ;  
 Tu le paieras , fit-il entendre ,  
 Et ton sang me fera raison  
 Du sang de Tagus et Sulmon.  
 En disant ces mots , il dégaîne  
 De l'air d'un homme qui forcéne ;  
 Et comme dessus le beau-fils  
 Il couroit , Nise tout surpris  
 Et presque fou de le voir faire ,  
 Se met incontinent à braire ,  
 Et quittant son buisson époïs ;  
 Sur moi plutôt , ô Rutulois ,  
 Sur moi , dit-il , tournez vos armes ,  
 Non sur ce garçon plein de charmes  
 Qui ne peut payer de mes péchés.  
 Je suis celui que vous cherchez ,  
 Tuez-moi , je vous le pardonne ,  
 Mais épargnez cette personne  
 Qui de ma fraude n'a rien su ,  
 Qui n'a rien osé , ni rien pu ,  
 Et dont ( j'en atteste ces voiles  
 Et tout ce qu'on y voit d'étoiles )  
 Le seul crime est d'avoir été  
 Envers moi d'amour trop porté.  
 L'effet d'une amitié si rare  
 Ne put toucher ce cœur barbare ,  
 Qui plus insensible qu'un roc  
 Pousse un grand vilain coup d'estoc.  
 De ce rude coup qui l'enferme  
 Le pauvre Euryale par terre ,  
 En disant , mon cher Nise , adieu ,  
 Recommanda son ame à dieu ;  
 Et pendant que sur sa peau blanche  
 Son sang à gros bouillons s'épanche ,  
 Sa tête s'abat de langueur ,  
 Ainsi qu'une mourante fleur  
 De sa racine séparée  
 Par le soc qui l'a rencontrée ,  
 Ou comme un pavot , si l'on veut ;  
 Qui baisse le col quand il pleut ,  
 Cédant au faix insupportable  
 Des eaux dont la chute l'accable.  
 Alors pour venger son ami ,  
 Nise au-travers de l'ennemi

D'un transport furieux se jette ;  
 Et sans qu'autre chose l'arrête ,  
 Volscens , l'objet de son courroux ,  
 Est l'unique but de ses coups ,  
 C'est le seul auquel il s'adresse ,  
 Le seul qu'il poursuit et qu'il presse ;  
 Et quoiqu'à l'entour de Volscens  
 Maints cavaliers se ramassans  
 Du très-emporé fils d'Hyrtaque  
 Repoussent vivement l'attaque ,  
 Toutefois ce jeune héros  
 Se bat si bien contre ce gros ,  
 Et de son glaive si bien joue  
 En lui faisant faire la roue ,  
 Qu'il passe jusqu'au Rutulois ,  
 Et tout mourant lui clôt la voix  
 D'un furieux coup dans la bouche ,  
 Qui roide par terre le couche.  
 Lors de l'agréable trépas  
 Du tigre par lui mis à bas  
 L'ame pleinement satisfaite ,  
 Tout percé de coups il se jette  
 Sur le corps de son cher ami  
 Que la mort avoit endormi ,  
 Et l'embrassant , d'un pareil somme  
 Là s'endort le pauvre jeune-homme.  
 Beau couple d'amis , si mes vers  
 Ont quelqu'estime en l'univers ,  
 Votre mort , quoique rigoureuse ,  
 Vous doit être une vie heureuse ;  
 Et par-tout l'on vous vantera  
 Tant que le monde durera ;  
 Tant que le royaume de France  
 Sera soumis à la puissance  
 De cette éclatante maison  
 Dont mon prince porte le nom ;  
 Et que son magnifique Louvre  
 Qui dedans et dehors découvre  
 La grandeur de sa majesté ,  
 Sera par ses fils habité .

Ensuite de cette victoire ,  
 Les Rutules , ce dit l'histoire ,  
 Pillèrent ces deux pauvres morts ,  
 Et de Volscens prenant le corps

Les larmes aux yeux l'emportèrent  
 Au camp, où grand deuil ils trouvèrent,  
 A cause de Rhamnète occis,  
 Et peut-être plus de vingt-six  
 Qui restent au bouç de ma plume,  
 Tels que les sieurs Serran et Nume,  
 Dont le massacre surprenant  
 A peine est vu, qu'incontinent,  
 A cette nouvelle semée,  
 De tous les quartiers de l'armée  
 Il se fait un concours nombreux  
 Pour voir ces pauvres malheureux,  
 Qui, percés de coups de rapières,  
 Faisoient de sanglantes rivières,  
 Dont les tristes flots écumans  
 Etoient encore tout fumans.  
 Là, les dépouilles recouvrées,  
 D'un chacun sont considérées;  
 Et tous reconnoissent entre eux  
 Le morion malencontreux  
 De l'écuyer, fils de Neptune,  
 Trop luisant aux rais de la lune,  
 La housse et le baudrier de prix  
 Que le beau Troyen avoit pris  
 Sur Rhamnète à la grosse mague :  
 Mais, au diable ! si l'on vit bague,  
 Ni le moindre petit joyau ;  
 Car de ce pauvre jouvenceau  
 Quiconque fourra ses mains croches  
 Dans les boursérons et les poches ;  
 Se garda bien d'en montrer rien ;  
 Et je trouve qu'il fit fort bien.

Déjà l'aurore matinale,  
 Quittant sa couche nuptiale,  
 Commençoit à dorer les monts  
 Du feu de ses premiers rayons ;  
 Et son beau visage de roses  
 Découvroit déjà toutes choses,  
 Par l'infusion des clartés  
 Qu'il répandoit de tous côtés :  
 Alors pour assaillir la ville  
 Des Phrygiens le seul asyle,  
 Le roi Turne, armé jusqu'aux dents,  
 Fait mettre en armes tous ses gens.

Qui sous leurs diverses bannières  
 De s'assembler ne tardent guères,  
 Au choc vivement excités  
 Par maints bruits exprès inventés,  
 Dont les chefs piquent leur courage;  
 Et pour l'allumer davantage,  
 Avec d'épouvantables cris,  
 De l'Hyrtaïde et du beau-fils  
 Ils suivent les têtes passées  
 Au bout de deux piques dressées,  
 Qu'ils font porter au-devant d'eux :  
 Spectacle étonnant et hideux !  
 De Turne ainsi marchoit l'armée  
 Contre les Troyens animée,  
 Lesquels pour se tenir plus sûrs  
 Du côté gauche de leurs murs,  
 ( Car de l'autre , à cause du Tybre ,  
 L'accès n'en étoit pas trop libre )  
 Aux Latins s'approchans contr'eux  
 Opposent le soldat nombreux,  
 Tant dans les fossés qu'aux tournelles,  
 De l'élévation desquelles  
 Ils voyoient avecque pitié  
 De ces deux miroirs d'amitié,  
 Qui n'eurent jamais leurs semblables,  
 Les faces trop reconnoissables,  
 Quoique d'un sang noir et caillé  
 Leur pauvre nez fût tout souillé.  
 Cependant dame Renommée  
 Par toute la ville alarmée  
 Se répandant en un moment,  
 Tant elle vole prestement,  
 Comme elle ne sauroit se taire,  
 Va faire savoir à la mère  
 Du malheureux Euryalus  
 Que d'enfant elle n'avoit plus,  
 Et qu'au bout d'une javeline  
 Sa face faisoit grise mine  
 Avec celle de son ami,  
 A la tête de l'ennemi.  
 Cette triste nouvelle ouïe,  
 La pauvre mère évanouïe  
 Laisant choir navette et fuseau,  
 Tombe roide sur le carreau ;

Et lorsqu'à force de pinçades,  
 Remède propre à tels malades,  
 A coups d'épingle dans le cu,  
 Le vinaigre étant sans vertu,  
 L'on eut fait revenir la dame,  
 Qui sembloit avoir rendu l'ame,  
 Et qu'elle eut repris ses esprits,  
 La voilà dès l'instant aux cris,  
 Et portant ses ongles de rage  
 Sur son sein et sur son visage,  
 De coups de poing pochant ses yeux  
 Et s'arrachant tous les cheveux,  
 Elle s'en va comme une folle  
 Aux murs, ou plutôt elle y vole,  
 Et passe sans peur du trépas  
 Au-travers de tous les soldats;  
 Puis voyant du haut de la place  
 De son fils la sanglante face,  
 Non sans quelque difficulté,  
 Car elle avoit l'œil tout gâté,  
 Et quasi s'étoit éborgnée  
 A force de s'être cognée,  
 Elle éclate de la façon :  
 Est-ce toi, mon pauvre garçon,  
 Qui sers de spectacle tragique  
 À la pointe de cette pique ?  
 Est-ce ainsi que tu devois tant  
 De mon corps foible et tremblotant  
 Soutenir un jour la vieillesse,  
 La préserver de la tristesse,  
 Et me faire malgré ses maux  
 Vivre dans un parfait repos ?  
 Cruel ! comment as-tu pu faire  
 Pour me laisser là solitaire ?  
 Et pourquoi t'exposant aux coups,  
 T'en allant à la gueule aux loups,  
 D'un triste adieu ta pauvre mère  
 N'a-t-elle pu se satisfaire,  
 Te sauter mille fois au cou  
 Et baiser son fils tout son sou !  
 Hélas ! comme je me figure,  
 Faut-il que tu sois la pâture,  
 Chez ce maudit peuple latin,  
 Du premier vautour ou matin ;



Et qu'il ne me soit pas loisible,  
 Pour mon mal d'autant plus sensible,  
 De mettre à la porte ton corps  
 Comme font les mères des morts,  
 De clorre tes sombres prunelles,  
 De laver tes playes mortelles,  
 Et de t'ensevelir enfin  
 Dans un de ces beaux draps de lin,  
 A quoi jour et nuit sans relâche  
 Je travaillois comme à la tâche,  
 Dans l'espoir vainement conçu  
 De me voir bientôt une bru ?  
 Fils à qui je ne puis survivre !  
 Où faut-il aller pour te suivre ?  
 Où trouver tes membres épars ?  
 Euryale mon pauvre gars,  
 Est-ce là de ton corps aimable  
 Ce qu'à ta mère inconsolable  
 Tu viens rapporter en ce jour ?  
 Est-ce là ce que mon amour,  
 Dont pour toi j'étois affolée,  
 M'a fait suivre en écervelée  
 Tant par terre que sur les mers,  
 Sans craindre ni maux ni dangers ?  
 Rutules, pour les misérables  
 Si vous n'êtes impitoyables,  
 Percez d'une grêle de traits  
 Mon sein que je vous offre exprès,  
 Percez-moi, dis-je, la première,  
 Pour mettre fin à ma misère.  
 Ou toi, puissant prince des dieux,  
 Lance sur mon chef odieux  
 Par pitié foudre dessus foudre,  
 Et m'abîme aux enfers en poudre,  
 Puisque je ne puis autrement  
 Finir ma vie et mon tourment.  
 Chacun attentif à sa plainte  
 Eut l'ame de tristesse atteinte ;  
 Et par un excès de douleur  
 Oublioit presque sa valeur ;  
 Car jamais en un deuil extrême  
 Personne ne brailla de même :  
 Mais comme à l'aspect de son fils  
 C'étoit toujours de pis en pis,

Et que l'horreur de son visage  
Irritoit son mal davantage ,  
Actor et le fort Idéus ,  
Par l'avis d'Ilionéus  
Et d'Iùle dont les paupières  
Se fondoient en larmes amères ,  
L'un sous le bras la prenant ,  
L'autre par les pieds la tenant ,  
Ainsi qu'un corps saint l'enlevèrent ,  
Et dans son logis la portèrent.

Cependant voilà qu'on entend  
La trompette au son éclatant ,  
Les tambours font un bruit terrible ,  
Et cette symphonie horrible  
Jointe aux hurlemens des soldats ,  
Dont le gosier ne se feint pas ,  
Fait qu'au loin les cieux retentissent  
Comme des taureaux qui mugissent.  
En même tems les Privernois  
A la faveur de leurs pavois  
Assemblés en guise d'écaillés ,  
Pendant que du haut des murailles  
Maints traits étoient contr'eux lancés ,  
Viennent pour combler les fossés ,  
Et pour ébouler la terrasse  
Qui régnoit autour de la place :  
D'autres aux lieux moins défendus  
Se jettent comme enfans perdus ,  
Pour la prendre par escalade.  
Mais répondant à leur bravade ,  
Les Troyens d'un bras vigoureux  
Sans-cesse de tirer sur eux  
Lances, dards et flèches mortelles ,  
Et du faite de leurs échelles  
A coups de crocs bien assenés  
Leur faire en bas donner du nez.  
Même ils rouloient de la muraille  
Grais, caillous et pierres de taille  
Pour faire jour à ces boucliers ,  
Sous qui des régimens entiers  
De leurs murs faisoient les approches.  
Mais nonobstant pierres et roches  
Dont ils soutiennent le grand poids ,  
Les forts et braves Privernois

Demeurent sous leur couverture  
 Résolus à toute aventure,  
 Et croiroient avoir le cœur bas  
 S'ils s'étoient retirés d'un pas.  
 A la fin pourtant ils succombent  
 Sous l'effort des pierres qui tombent,  
 Mais sur-tout d'un énorme roc,  
 Qui leur donne un si rude choc,  
 Qu'en brisant toute leur tortue,  
 C'est pitié de voir ce qu'il tue.  
 Après ce grand accablement,  
 De guerroyer aveuglément  
 Si fort aux dépens de leur vie,  
 Les Rutules n'ont plus d'envie :  
 Mais croyans mieux à découvert  
 Prendre les assiégés sans vert,  
 Pleins d'une noble hardiesse  
 Ils décochent sur eux sans-cesse,  
 Et tâchent à grands coups de dards  
 De les chasser de leurs remparts.  
 D'autre côté, l'affreux Mézence  
 Jurant mort, tête, à toute outrance,  
 Branloit un pin prodigieux  
 Et lançoit d'effroyables feux ;  
 Pendant qu'à couper la terrasse,  
 Ou bien à grimper à la place,  
 Messape le grand chevauteur  
 Occupoit ses soins et son cœur,  
 Princesse de la double croupe,  
 Calliope et toute ta troupe,  
 Ici de grace inspire-moi ;  
 Car j'en ai besoin, sur ma foi :  
 Dis-moi bien le combat horrible  
 Où Turne fit tant le terrible,  
 Combien la valeur de son bras  
 Envoya de monde là-bas,  
 Ceux qu'on tua, ceux qui tuèrent :  
 Et des choses qui se passèrent  
 En ces guerres que bien savez,  
 Belles, rien ne me réservez.  
 Une vaste tour dans la nue  
 S'élevoit à perte de vue,  
 Qui, par le moyen de ses ponts,  
 Joignoit les prochains bastions.

Cetle

Cette tour de superbe face  
 Défendoit puissamment la place,  
 Si bien que pour la mettre à bas  
 Les Latins ne s'épargnoient pas,  
 Non plus que pour la bien défendre  
 Les Troyens, qui pour têtes fendre  
 Précipitoient du haut en bas  
 Buches, grais, moilons et plâtras,  
 Qui causoient d'étranges bissêtres;  
 Et sans-cesse de leurs fenêtres  
 Mille dards de roideur lancés  
 Faisoient des morts ou des blessés.  
 Entre ceux qui de feux s'armèrent,  
 Et qui de flambeaux l'attaquèrent,  
 Brulant de la voir en brasier,  
 Le fier Turne tout le premier  
 Jette en l'air une torche ardente,  
 Dont la flamme âpre et dévorante  
 S'attachant à la pauvre tour,  
 Lui joue en bref un mauvais tour;  
 Car à la faveur de Zéphire  
 S'accroissant et devenant pire,  
 Les planchers en sont bientôt pris,  
 Et dans les poteaux mi-pourris.  
 Elle trouve une telle amorce,  
 Qu'inutilement on s'efforce  
 D'appaiser son courroux vainqueur.  
 Lors les Troyens troublés de peur,  
 De chercher la porte au plus vite:  
 Mais n'ayant pu prendre la fuite  
 Le passage étant tout en feu,  
 Comme ils s'empressoient vers le lieu  
 Où cette peste courroucée  
 Ne s'étoit pas encor poussée,  
 Soudain avec un grand fracas  
 Voici la pauvre tour à bas,  
 Dont la ruine épouvantable  
 Fait un massacre pitoyable  
 Des Troyens retenus dedans  
 En dépit d'eux et de leurs dents,  
 Lesquels viennent comme elle à terre  
 Percés de leurs outils de guerre,  
 Et réduits aux derniers abois  
 Sous de grossés pièces de bois.

*Tome V.*

X

Tous de cette sorte crevérent,  
 Excepté deux qui se sauvèrent  
 Comme fils de putain heureux ;  
 Et je crois qu'ils l'étoient tous deux ,  
 Quoique Virgile ne nous conte  
 Que du seul Hélénor la honte ,  
 Si c'est honte , ou , pour dire mieux ,  
 S'il est guères plus glorieux  
 Que d'être né de quelque belle  
 Et d'un monarque amoureux d'elle ;  
 Car cet Hélénor étoit fils  
 D'un prince , auquel étoit soumis  
 Le royaume de Méonie ;  
 Et la charmante Lycimnie ,  
 Une esclave à la vérité ,  
 Mais dont la divine beauté  
 Rendoit bien plus esclaves qu'elle  
 Ceux qu'éblouissoit sa prunelle ,  
 Etoit celle qui l'enfanta ,  
 Qui le nourrit et l'allaita ;  
 Et quand loin de la cour du prince ,  
 Dedans le coin d'une province ,  
 Elle l'eut enfin élevé ,  
 Ne voulant pas qu'il fût privé  
 Du noble exercice des braves  
 Que l'on défendoit aux esclaves ,  
 Et voyant le peuple Troyen  
 En guerre contre l'Argien ,  
 Digne mère ! pour le défendre  
 Elle lui fit les armes prendre ;  
 Et celles qu'il avoit pour-lors  
 Que la tour épargna son corps ,  
 N'étoient qu'une simple flamberge ,  
 Qui peut-être étoit encor vierge ,  
 Et le petit bouclier tout nu ,  
 Tel qu'avant que d'être connu  
 Par quelque action révélée  
 Qui méritât d'être gravée ,  
 Ou de passer par le pinceau ,  
 En portoit chaque jouvenceau.  
 Mais , dira-t-on , quel étoit l'autre ?  
 Patience , cher lecteur nôtre ,  
 Quand d'Hélénor j'aurai tout dit ,  
 Je vous en ferai le récit ,

Et vous conterai son histoire ;  
 Car l'aîné va devant. Mais voire ,  
 Par quelle raison si longtems ,  
 Tenir les esprits en suspens ?  
 ( Me voudra venir ici dire  
 Un pédant qui dans la satire  
 Croira valoir mieux que Boileau )  
 Maron fut-il de Mirebeau ,  
 Ou bien de Vaux ? et puisqu'il nomme ,  
 Lui qu'on tient pour un si grand-homme ,  
 Lycus ensuite d'Hélénor ,  
 Pourquoi prendre ainsi votre essor ?  
 Beau censeur , vous me faites grace  
 De vous expliquer en ma place ,  
 Et le lecteur vous saura gré  
 De m'avoir ainsi censuré.  
 Mais revenons : quand de sa chute ,  
 De son étonnante culbute  
 Notre Hélénor se fut remis  
 Et que par un gros d'ennemis  
 Il vit serrer sa seigneurie ;  
 Lors comme une bête en furie ,  
 Qu'environnent de toutes parts  
 Force veneurs armés de dards ,  
 Contre le coup qui la menace  
 Se jette au milieu de la chasse ,  
 Et la mort présente à ses yeux  
 Saure par-dessus les épieux ;  
 Ainsi , d'un courage invincible ,  
 Voyant sa défaite infaillible ,  
 Ce fier garçon , malgré les traits ,  
 Donne aux bataillons plus épais.  
 Pour son cadet courant plus vite ;  
 Il veut se sauver à la fuite ,  
 Et passe à-travers l'ennemi ,  
 D'un pied qui loin d'être endormi ,  
 Détaloit comme la tempête :  
 Déjà même il tenoit le faite  
 De la muraille , où s'élançant  
 On eût dit d'un cerf bondissant ,  
 Et crioit , la main , camarades ;  
 Quand Turne à grands coups de lançades ,  
 Fit de son pied pareillement  
 L'ayant poursuivi prestement ,

Penses-tu , dit-il , des mains nôtres  
 T'échapper ainsi que des autres ?  
 En disant ces mots il le prend  
 Par les jambes , et le serrant  
 De telle force il le tiraille ,  
 Qu'il l'arrache avec la muraille :  
 Semblable à l'oiseau de Jupin ,  
 Lorsqu'attrapant cygne ou lapin ,  
 Maron dit lièvre , mais , qu'importe ?  
 Roide vers les cieux il l'emporte ;  
 Ou bien encor au loup glouton  
 Qui ravit un pauvre mouton ,  
 Ou quelqu'agnelet , dont la mère  
 Qui l'a perdu se désespère ,  
 Et par ses tristes bélemens  
 En vain l'appelle à tous momens.  
 Ensuite une horrible huée  
 S'élevant dedans la nuée ,  
 L'assaut redouble quant et quant ,  
 Et dedans le fossé béant  
 Les vaillantes troupes latines  
 Viennent jeter maintes fascines :  
 D'autres qui veulent tout brûler ,  
 Lancent mille tisons en l'air ,  
 Et sur la nouvelle Pergame  
 Font choir un déluge de flamme :  
 D'un grand roc Ilionéus  
 Fait demeurer Lucétius  
 Avecque les brandons qu'il porte ,  
 Et l'écrase au pied de la porte :  
 Liger dardant Emathion  
 Le couche là tout de son long :  
 Asylas abat Chorinée :  
 De la main du brave Cénée  
 Ortygius tombe , et Turnus  
 S'en venge dessus Cénéus :  
 Cénée ayant perdu la vie ,  
 Il tue encor Itis , Clonie ,  
 Dioxippe , Ida , Sagaris ,  
 Et Promure , tous gens sans paix ,  
 Mais sur tous Ida qu'on renomme ,  
 Pour avoir en très-galant-homme  
 Contre les flèches et les dards  
 Paru sur le haut des remparts.

Ensuite dans le noir Averno  
Capys fait descendre Priverne,  
Qui sentant son flanc effleuré,  
D'un coup par Thémillas tiré,  
A l'âme si fort éperdue  
Qu'en criant, ah! ce coup me tue,  
Il abandonne son pavois  
Pour y porter vite les doigts;  
Si bien que par son imprudence  
Capys qui le voit sans défense,  
Lui décoche un trait si certain,  
Qu'il lui vient droit percer la main  
Qui couvroit sa plaie, et lui passe  
Flanc et poumon, dont il trépassa.  
Le beau fils du seigneur Arcens,  
De Sicile un des plus puissans,  
Envoyé par monsieur son père  
Du bosquet où Mars on révère,  
Près des rives de Siméthis,  
Et des autels, où sont sortis  
Ces jumeaux, chez qui le parjure  
Passe pour une telle injure  
Qu'ils traitent jansénistement  
Quiconque fausse son serment;  
Ce garçon, dis-je, plein de charmes,  
Brillant sous la pourpre et les armes,  
Combattoit hardi comme un Mars  
Pour la défense des remparts.  
Mézence qui le considère,  
Prend sa fronde, et lui faisant faire  
Trois tours, le malheureux frondeur  
Le fronde avec tant de roideur,  
Qu'il lui fend le chef d'une bale,  
Et sur la poussière l'étale.  
On dit qu'Ascagne, dont les traits  
Dans les camps et dans les forêts  
N'avoient mis que bêtes par terre,  
S'en servoit pour lors à la guerre,  
Et que du premier qu'il tira  
Le fort Numan il atterra,  
Lequel se surnommoit Rémuse,  
Et depuis peu du roi Rutule  
Avait eu la joie et l'honneur  
D'épouser la petite sœur,



Princesse tout-à-fait mignarde.  
 Celui-ci devant l'avant-garde,  
 Le cœur bouffi de vanité  
 De sa nouvelle affinité,  
 Faisoit aux Troyens cent bravades  
 Et cent sortes rodomontades :  
 O Phrygiens ! pris par deux fois,  
 Leur crioit-il à haute voix,  
 Si de l'honneur vous faisiez compte,  
 Ne creveriez-vous pas de honte  
 De vous voir encor assiégés,  
 Et de crainte d'être chargés  
 De vous tenir dans des murailles ?  
 O les grands donneurs de batailles !  
 Les rudes porteurs de trépas !  
 Les épouvantables soldats,  
 Pour vouloir conquérir des femmes  
 A coups de flèches et de lames !  
 Pauvres gens, qui vous promettez  
 De nous voir par vous bien frottez !  
 Quel dieu, mais non, quelle folie  
 Vous a conduits en Italie ?  
 Car pour ne vous y tromper pas,  
 On voit ici d'autres soldats  
 Que le roi d'Argos et Mycène,  
 Que l'époux de la belle Hélène,  
 Et qu'Ulysse le grand trompeur.  
 Nos ruses sont notre grand-cœur ;  
 Dès l'enfance on nous accoutume  
 Non pas à dormir sur la plume  
 Et vivre délicatement ;  
 On nous traite tout autrement ;  
 Car dès qu'un garçon vient au monde,  
 On le plonge aussi-tôt dans l'onde,  
 Et durant ses plus tendres ans  
 On l'endurcit aux froids cuisans,  
 Parmi les neiges et les glaces ;  
 Ensuite on l'exerce à cour chasses,  
 Par champs, par bois, par monts, par vallées,  
 On lui fait monter des chevaux ;  
 Et son passe-temps est d'apprendre  
 Comment il faut un arc détendre,  
 Dans sa jeunesse, où le labour  
 L'occupe tout le long du jour,

Ou s'il ne renverse la terre ,  
 Il sappe des murs à la guerre .  
 Tous nos jours s'usent dans le fer ,  
 Qui nous fait par-tout triompher ;  
 Et même dans le labourage  
 Nous mettons la lance en usage ,  
 Qui sert d'aiguillon à nos bœufs  
 Quand d'aller ils sont paresseux .  
 Enfin la foiblesse de l'âge  
 N'affoiblit point notre courage ,  
 Et nous portons à soixante ans  
 L'armet comme de jeunes gens ,  
 Toujours prêts à chercher la gloire ,  
 Toujours ardens pour la victoire ,  
 Et cherchant à faire butin ;  
 Et voilà quel est le Latin .  
 Chez vous il n'en est pas de même ,  
 La paresse est tout ce qu'on aime .  
 Les lits mollets , les vêtemens  
 Pleins d'inutiles ornemens ,  
 La mitre superbe à la tête  
 Qui pare souvent une bête ,  
 Les bals , la musique et le jeu ,  
 Enfin , bonne chère et grand feu .  
 O Phrygiennes que vous êtes !  
 ( Car vivant ainsi que vous faites ,  
 C'est , dieu me damne , s'abuser  
 Que de vous masculiniser )  
 Allez sur vos monts de Cybelle ,  
 Où la volupté vous appelle ,  
 Prendre tous vos lâches ébats ;  
 Et mettant là les armes bas ,  
 Laissez-les porter à des hommes ,  
 Et des hommes tels que nous sommes .  
 Ascagne enrageant de douleur  
 Des mépris de ce grand hableur ,  
 Met une flèche meurtrière  
 Sur son arc qu'il tend de colère ,  
 Et tout prêt à lâcher la main  
 Fait cette prière à Jupin :  
 Jupin tout puissant , favorise  
 Ma grande et première entreprise !  
 Moi-même , ô roi des immortels ,  
 M'approchant de tes saints autels ,

Je t'irai faire mes offrandes  
 D'un cœur comme tu le demandes,  
 Et bientôt je t'immolerai  
 Un taureau blanc, au front doré,  
 Non encor grand comme son père,  
 Mais de la taille de sa mère,  
 Qui, déjà fier et menaçant,  
 Commence à jouer du croissant,  
 Et faire voler la poussière.  
 Jupiter oyant sa prière,  
 D'un endroit du ciel azuré  
 Et de tout nuage épuré,  
 A main gauche incontinent tonne:  
 L'arc d'Ascagne en même temps sonne,  
 Et le trait mortel qui s'enfuit,  
 En faisant un horrible bruit,  
 Les tempes de Rémute enferme  
 Et le jette roide par terre.  
 Va-t-en, grand diable de hableur,  
 Faire à cette heure le railleur,  
 Dit galamment le prince Iule;  
 C'est ainsi qu'à la gent Rutule  
 Les Phrygiens par deux fois pris  
 Se montrent dignes de mépris,  
 Et que d'un trait qui tête enfonce  
 A l'algarade ils font réponse.  
 Ces mots prononcés fièrement  
 Avec grand applaudissement,  
 Furent suivis par ceux de Troye  
 Et de sauts et de cris de joye;  
 Et tous, d'un coup si glorieux,  
 Bénirent mille fois les cieux.  
 Pour-lors de la céleste plage  
 Phébus, assis sur un nuage,  
 Regardoit les Ausoniens  
 Et le camp des Dardaniens,  
 Et bien-aise de la victoire  
 D'Ascagne, si digne de gloire:  
 Courage, lui dit-il, cadet,  
 Pousse-moi toujours ton bide,  
 Et que toujours puisse s'accroître  
 La vertu que tu fais paroître;  
 C'est ainsi qu'on gagne les cieux,  
 Jeune héros issu des dieux,

Et dont la divine semence  
 A des dieux doit donner naissance.  
 A bon droit promet le destin  
 Qu'il sortira quelque matin  
 Un Auguste de ta brayette,  
 Doué d'une grandeur parfaite,  
 Qui, le front chargé de lauriers,  
 Par mille et mille exploits guerriers,  
 Avecque des serrures fortes  
 De Janus fermera les portes,  
 Et malgré les brouillons pervers  
 Pacifiera tout l'univers;  
 Bref, pour bien dire ton mérite,  
 Troye étoit pour toi petite.  
 Cela dit, il se laisse aller  
 Vers Ascagne, en parfumant l'air,  
 Et proche de lui se déguise  
 En un vieux serviteur d'Anchise,  
 Qui s'appelloit Bute, et qui fut,  
 Tant que ce bon prince vécut,  
 Son écuyer, son secretaire,  
 Son maître-d'hôtel ordinaire,  
 Son huissier, son rase-menton,  
 Bref, son fidèle factoton;  
 Et la charge lui fut donnée  
 Du depuis par messire Ænée,  
 D'accompagner monsieur son fils,  
 Qui pouvoit croire ses avis.  
 Donc à ce Vieillard vénérable  
 Apollon alloit tout semblable,  
 Ayant même teint, mêmes yeux,  
 Même parler, mêmes cheveux,  
 Même geste, même stature,  
 Mêmes habits et même armure;  
 Et voyant le jeune Troyen  
 Trop chaud au combat pour son bien;  
 De vos desirs, brave Ænéide,  
 Retenez, lui dit-il, la bride,  
 Modérez ce noble courroux;  
 Et de grace contentez-vous  
 D'avoir mis Rémule par terre  
 Sans aucun accident de guerre.  
 Le grand Phébus, n'en doutez pas,  
 A bonne part à son trépas,

Et vous tenez de lui la gloire  
 De cette première victoire,  
 Dont il n'a garde, étant pour vous  
 Si fort porté, d'être jaloux,  
 Encor qu'elle soit comparable  
 A ce triomphe mémorable,  
 Qui d'honneur jadis le combla,  
 Lorsque tout jeune il accabla  
 L'affreux Python de ses sagettes.  
 Au reste, songez qui vous êtes,  
 Et vous retirez promptement,  
 Si vous croyez mon sentiment ;  
 Car un trait ne connoît personne,  
 Et sans distinction il donne  
 Dessus le plus grand potentat  
 Comme sur le moindre soldat.  
 Là-dessus un dard vient qui frise.  
 Le poil du petit fils d'Anchise ;  
 Et sans achever son discours,  
 Incontinent le dieu des jours,  
 Quittant sa figure chenue,  
 S'évanouit dedans la nue.  
 Au bruit que par son mouvement  
 Son carquois fit en ce moment,  
 C'est le grand Phébus, s'entre-dirent  
 Les princes Troyens qui l'ouïrent,  
 Que béni soit son sacré nom !  
 Si bien que par cette raison  
 Les desirs d'Ascagne ils retinrent,  
 Et de lui sa retraite obtinrent,  
 Dont le trop ardent jouvenceau  
 Crevoit de bon cœur dans sa peau.  
 Après cela les Dardanides  
 Avecque des cœurs intrépides  
 Redonnent dessus les Latins,  
 Qu'ils aboyent comme mâtins,  
 Et font si furieuse guerre  
 Qu'en moins de rien toute la terre  
 Se couvre de traits et de dards  
 Qu'ils font voler de toutes parts.  
 Lors s'éleve un combat très-rude,  
 Et lors des coups la multitude  
 Fait retentir d'un bruit aigu  
 Le bonnet d'acier et l'écu :

Semblable à cette grosse pluie  
 Qui veut que tout le monde fuie,  
 Quand les tempétueux chevreaux  
 Battent la terre de leurs eaux ;  
 Ou bien à ces promptes guilées  
 Qu'on voit de grêle entremêlées  
 Choir précipitamment des cieux,  
 Lorsque les Autans pluvieux  
 Viennent à crever les nuages,  
 Au grand malheur des jardinages,  
 Mais au plaisir des vitriers.  
 Et de tous les nobles verriers.  
 Pandare et Pitias son frère,  
 Enfans d'Alcanor et d'Hiére,  
 Qui sur Ide, en un bois sacré,  
 Où Jupiter est adoré,  
 D'une hyenne le lait sucérant,  
 Et depuis si bien profitèrent  
 Qu'auprès d'eux le géant Nembrot  
 N'eût passé que pour un Nabot,  
 Las de voir leur porte fermée,  
 L'ouyrent toute grande à l'armée,  
 A laquelle ils font cent défis ;  
 Puis ces grands corps d'orgueil bouffis  
 Se tiennent au-dedans en garde,  
 Armés chacun d'une hallobarde,  
 Et de leurs fronts audacieux  
 Portans les plumarts jusqu'aux cieux ;  
 Semblables à deux puissans frênes,  
 Ou, selon Virgile, à deux chênes,  
 Qui le long du fleuve Atiso,  
 De la Livence, ou bien du Pô,  
 Dans la région des tempêtes  
 Portent leurs verdoyantes têtes,  
 Qu'au moindre mouvement de Pais  
 On voit arrogamment branler.  
 A l'ouverture de la porte  
 Des ennemis mainte cohorte  
 Vient pour se jeter dans le fort,  
 Le croyant emporter d'abord :  
 Mais telle fut la résistance,  
 Que nonobstant leur violence,  
 Les sieurs Equicole et Quercens,  
 Comme soleils resplendissans

Sous le fer doré qui les pare,  
 Le brave Hémon et le prompt Tmâre  
 Sont bientôt, et tous leurs soldats,  
 Mis en fuite, ou bien au trépas.  
 Alors la querelle s'irrite,  
 L'un et l'autre parti s'excite,  
 Et les Phrygiens ramassés  
 Se sentent du courage assez,  
 Pour oser bien un contre quatre  
 En rase campagne combattre.  
 Turne, qui pendant tout cela  
 Faisoit rage assez loin de là,  
 Par deux cavaliers qu'on envoie,  
 Est averti que ceux de Troye  
 Comme des démons se battoient,  
 Et qu'assez hardis ils étoient  
 Pour faire bravade aux cohortes,  
 Jusques à leur ouvrir les portes,  
 Où l'on voyoit deux rodomonts,  
 Egaux en grandeur à des monts.  
 Aussi-tôt la nouvelle apprise,  
 Il quitte là son entreprise,  
 Et jettant le feu par les yeux,  
 Le Rutule tout furieux  
 Court à la porte où ces grands diables  
 Se rendoient si fort redoutables,  
 Et d'un fort dard de cornouiller  
 Frappe Antifate le premier,  
 Qui par trop de chaleur guerrière,  
 Laissant ses compagnons derrière,  
 Marchoit quelque cent pas devant.  
 Du cornouiller qui fend le vent,  
 Le pauvre bâtard de Lycie,  
 (Car il ne faut pas que j'oublie  
 Que son père étoit, ce dit-on,  
 Le noble et royal Sarpédon,  
 Et sa mère une demoiselle  
 De Thèbes, extrêmement belle)  
 Donc de ce cornouiller ou dard,  
 Le très-infortuné bâtard,  
 Percé jusques au fond du ventre,  
 Tombe, et sortant comme d'un ancre  
 De son pauvre estomac ouvert,  
 Son sang à gros bouillons se perd.

Turne après de sa main vaillante  
 Abat Mécrops , puis Erymante ,  
 Puis Afidne , et puis Bitias ,  
 Ce démesuré fierabras ,  
 De qui les yeux et le courage  
 Ne montraient que flamme et que rage ;  
 Mais pour mettre un tel homme à bas ,  
 D'un simple dard il n'use pas ,  
 Car aux dards il faisoit la nique ;  
 Prenant donc une falariaque ,  
 Il l'élançe si rudement ,  
 Qu'en bruyant effroyablement  
 Ce malheureux foudre de guerre  
 S'en vient frapper comme un tonnerre  
 Cet épouvantable garçon ,  
 Qui nonobstant son écusson  
 Fait pour incagner la turie  
 De deux gros cuirs de Barbarie ,  
 Et son corselet d'or bruni  
 D'une double écaille muni ,  
 Tombe roide mort sur la place ,  
 Qui tremble et gémit sous la masse ,  
 Comme quand un vaste pilier  
 Dont l'onde a miné le mortier ,  
 Et qui ne peut plus tenir tête  
 Au rude effort de la tempête ,  
 Au port de Bayes vient à choir :  
 Alors on voit les mers mouvoir ,  
 Les sables s'élèvent sur l'onde ,  
 Et toute la Prochyte gronde  
 Avec Inarime , où , dit-on ,  
 Git le rebelle et fier Typhon.  
 Ici le démon du carnage  
 Des latins accrut le courage ,  
 Et donna par même moyen  
 L'épouvante au peuple Troyen ,  
 Qui d'un pied léger vers la ville  
 Se mit bientôt à faire gille ;  
 De façon que de toutes parts ,  
 Epris de la fureur de Mars ,  
 Les Latins s'assemblent , et donnent  
 Dessus les Troyens , qu'ils talonnent.  
 Alors , outre son frère mort ,  
 Voyant le changement du sort ,



Le rustre et vigoureux Pandarè  
 Ferme sa porte à double barre ,  
 Et laisse en un combat fâcheux  
 Hors des murs plusieurs malheureux ;  
 Mais s'enfermant avec le resté ,  
 Par une mégarde funeste  
 Le fou qui ne s'avise pas  
 Qu'entre la troupe des soldats  
 Qui rentre dans la ville en foule ,  
 Le roi des Rutules s'y coule ,  
 Reçoit le hardi jouvenceau  
 Comme un tigre dans un troupeau.  
 Soudain l'air royal qui rayonne  
 Par toute sa noble personne ,  
 De ses armes l'horrible son ,  
 La beauté de son morion ,  
 Son rouge et superbe panache ,  
 Et les éclairs de sa rondache  
 Font qu'aisément pour ce qu'il est  
 Tout le monde le reconnoît.  
 Pandare alors vers lui s'avance ,  
 Et furieux à toute outrance  
 De la perte de son germain ,  
 Qui venoit de choir sous sa main ,  
 Lui dit : beau général d'armée ,  
 Et gendre prétendu d'Aymée ,  
 Ce n'est pas ici le palais  
 Dont elle flatte tes souhaits ;  
 Et comme en ton louvre d'Ardée ,  
 Ta personne n'est pas gardée :  
 Tu n'es plus au milieu des tiens ,  
 Te voici parmi les Troyens ,  
 Pris comme un oiselet en cage.  
 Turne , tranquille à ce langage ,  
 Ayant montré par un souris  
 Combien il en faisoit mépris ,  
 Et quelle étoit son assurance :  
 Commence , répond-il , commence ,  
 Et si du cœur se trouve en toi ,  
 Ose combattre contre moi :  
 Tu pourras dire sous la terre ,  
 Au roi Priam, qu'en cette guerre  
 Il se trouve un Achille encor  
 Qui vaut bien l'Achille d'Hector.

Cela dit , le géant lui darde  
De roideur une halebarde ,  
Dont il alloit être féru ,  
Si Junon ne l'eût secouru ,  
Faisant gauchir le coup en sorte  
Ou'il ne donna que dans la porte.  
Tu blesses donc ainsi le vent ,  
Lui dit Turnus , en le bravant ,  
Et tu me manques , grand colosse ,  
Qui tires droit comme une crosse ;  
Mais vois si tu peux éviter  
Le coup que je te vais porter ,  
Et si ma vigoureuse droite  
Comme la tienne est mal-adroite.  
Cela dit , il lève le bras ,  
Et de son pesant coutelas  
Charge si bien le haut Pandare ,  
Que sa tête en deux il sépare ,  
Nonobstant son dur morion.  
Le géant sous ce horion ,  
Digne d'un Amadis de Gaule ,  
Se baisant l'une et l'autre épaulø  
Et de son cerveau se gâtant ,  
Tombe à la renverse à l'instant ,  
Et du coup qu'à la terre il donne  
On diroit quasi qu'elle tonne.  
Les Troyens bien épouvantés  
Fuyent soudain de tous côtés ;  
Et si Turne eût été plus sage ,  
Et qu'au-lieu de pousser sa rage  
Il eût ouvert la ville aux siens ,  
Qu'eût-ce été des pauvres Troyens ?  
Hélas ! en moins de demi-heure  
C'eût été fait d'eux , ou je meure ,  
Et la guerre eût ainsi pris fin  
Au bonheur du peuple Latin :  
Mais ne songeant qu'à la turie ,  
Ce prince , emporté de furie ,  
Dessus l'ennemi peu hardi  
Alla donner à l'étourdi.  
D'abord d'un coup de cimenterre  
Il jette Phalaris par terre :  
Gyge aussi-rôt en est frappé ,  
Qui tombe , le jarret coupé ;

Ensuite poussant ses prouesses,  
 Aux fuyards il larde les fesses,  
 Des armes que les malheureux,  
 Pour mieux fuir, laissent derrière eux ;  
 Et Junon, qui d'aise s'en gratte,  
 Et s'en épanouit la ratte,  
 Lui donne un surcroît de vigueur,  
 D'indignation et de cœur ;  
 De sorte qu'en l'empire sombre  
 Il en envoie un fort grand nombre,  
 Qu'il augmente du sieur Halys,  
 Qui seul en valoit plus de six :  
 Comme aussi du brave Phégée,  
 A qui, d'une force enragée,  
 Il lance un grand dard, dont le bois  
 Le cout avecque son pavois ;  
 Puis sur les murs il va surprendre  
 Halius, Noëmon, Alcandre,  
 Et Prytanis, qui s'efforcoient  
 D'animer ceux qui molliissoient.  
 De là, voyant venir Lyncée,  
 La manche au coude retroussée,  
 Tenant un glaive étincelant,  
 Et ses compagnons appellant,  
 Il court dessus à l'instant même,  
 Avec une fureur extrême,  
 Et lui met de son coutelas  
 Son moule de bonnet à bas,  
 Qui soudain avec sa salade  
 A dix pas de lui fit gambade.  
 Après il renverse Amicus,  
 La terreur des ours, et de plus  
 Pour rendre une plaie incurable  
 L'homme de tous le plus capable,  
 Ayant un merveilleux secret  
 Pour empoisonner glaive ou trait.  
 Enfin ayant la vie ôtée  
 A Clytie, il abat Crétee,  
 Des doctres sœurs le compagnon,  
 Ou, pour mieux dire, le mignon,  
 Qui chantant ses vers sur sa lyre,  
 De tous les cœurs gaignoit l'empire,  
 Et d'un langage qui tonnoit,  
 Comme un chapelain, entonnoit

Et

Et des attaques de murailles ,  
 Et des combats et des batailles .  
 Enfin de ce grand abattis  
 Mnesthée et Sereste avertis  
 Accourent à perte d'haleine ,  
 Et voyant leurs gens bien en peine ,  
 Et Turne après eux endiablé .  
 Mnesthée alors moins essoufflé ;  
 Que diantre , dit-il en colère ,  
 Fuyant ainsi pensez-vous faire ?  
 Quels murs avez-vous que ceux-ci ?  
 Qu'avez-vous au-delà d'ici ?  
 Quoi ! sera-t-il dit qu'un seul homme ,  
 Et dans vos remparts vous assomme ,  
 Et qu'il ait ainsi fait périr  
 Tant de nobles gars sans mourir ?  
 Lâches , n'avez-vous point de honte ;  
 Et faites-vous si peu de compte  
 De votre pays , de vos dieux  
 Et de votre prince pieux ?  
 Les Troyens faillis de courage  
 Se rassurent à ce langage ,  
 Et font incontinent un gros  
 Pour aller contre le héros .  
 Lors peu-à-peu vers la rivière ,  
 Lui de tirer le cul arrière ,  
 Et pour eux , sur lui de hurler ,  
 Et de tous côtés s'assembler .  
 Comme quand des chasseurs s'amassent ,  
 Et que tous ensemble ils menacent  
 Et pressent , l'épieu dans le flanc ,  
 Un lion altéré de sang :  
 L'animal , qui prend l'épouvante ,  
 Apre , et la prunelle roulante ,  
 Va reculant à petits pas ;  
 Et son ire ne souffre pas ,  
 Ou plutôt son humeur altière ,  
 Qu'il tourne jamais le derrière ;  
 Ni , quoiqu'il le desire fort ,  
 Il ne se sent pas assez fort  
 Pour aller contre cette bande  
 Redoutable autant qu'elle est grande ;  
 Turne , par application ,  
 Fait tout ainsi que ce lion ;

*Tomé V.*

Y

Car quoique d'avancer il brûle ,  
 Petit-à-petit il recule ,  
 Et le sang lui bout de courroux ;  
 De ne pouvoir aller aux coups.  
 Pourtant quand Mnesthée et Séreste ,  
 Et de la parole et du geste ,  
 Eurent encouragé leurs gens ,  
 Et qu'ils vinrent sur lui chargeans ,  
 Par deux fois sa bouillante rage  
 Au milieu d'eux lui fit passage ,  
 Et par deux fois vers leurs remparts  
 Il en fit encor des fuyards ;  
 Et sans doute que sa furie  
 Alloit recommencer tuerie :  
 Mais il vint de tous les endroits  
 Trop de monde tout à la fois ,  
 Et Junon n'osa davantage  
 Lui fortifier le courage ;  
 Car Jupiter , qui se fâcha ,  
 Sa belle Iris lui dépêcha ,  
 Qui lui dit que monsieur son frère  
 Contre elle étoit bien en colère ,  
 Et qu'on verroit ce qu'il feroit  
 Si Turne ne se retiroit ;  
 Si bien que sans son assistance  
 Le prince fut sans résistance ,  
 Tant il étoit de toutes parts  
 Assailli de traits et de dards !  
 Sous les horions qu'on lui donne  
 Son casque sans cesse résonne ,  
 Et son corselet renforcé  
 De cent cailloux est enfoncé :  
 Bientôt il n'a plus de panache ,  
 Et la force de sa rondache  
 Ne peut plus résister aux coups  
 Des Troyens , qui l'accablent tous ,  
 Et principalement Mnesthée ,  
 Vrai foudre en son ire excitée.  
 Une grande sueur alors  
 Lui ruissele de tout le corps ,  
 Et le pauvre en ce martyre  
 Très-difficilement respire.  
 Enfin de plusieurs coups marqué  
 Parvenu qu'il se vit au guai ,

Seul chemin à sa fuite libre,  
Il se jette armé dans le Tybre,  
Qui l'engloutit, puis l'éleva  
Sur sa belle eau, qui le lava  
Du sang dont il étoit immonde,  
Et porté sur l'arène blonde  
Le rendit fort joyeux aux siens,  
De s'être sauvé des Troyens.

*Fin du neuvième livre.*

AUTRE SUITE  
DU  
VIRGILE TRAVESTI.

LIVRE DIXIÈME.

**C** E P E N D A N T du céleste louvre  
La porte magnifique s'ouvre ;  
Et Jupin mande son conseil,  
En ce lieu brillant , d'où son œil ,  
Sans guigner au-travers d'un verre ,  
Voit jusqu'au centre de la terre ,  
Et regarde les Phrygiens  
Et les peuples Italiens.  
Après lui chacun prend séance ;  
Puis la suprême Altitonance  
Ayant deux ou trois fois toussé ,  
De son trône d'or haut placé  
Se met à parler de la sorte :  
Messieurs , que le diable m'emporte ,  
Si vous valez mieux que des fous ,  
De changer ainsi d'avis tous ,  
Et pour des gens comme vous êtes ,  
De vous manger comme vous faites ,  
Vivans ainsi que chiens et chats.  
Je ne voulois point de combats  
Entre la gent Italienne  
Et la nation Phrygienne :  
Contre notre inhibition ,  
D'où vient cette dissention ?  
Quelle crainte , ou ceux d'Ausonie ;  
Ou les peuples de Dardanie ,  
A porté à prendre le fer ,  
Ou je les vois tant s'échauffer ?  
Concitoyens , troupe immortelle ,  
Qui prenez part à leur querelle ,  
Et qui vous partagez pour eux  
Jusqu'à vous sauter presqu'aux yeux ,

Rentrez en bonne intelligence,  
 Et que ce tems point on n'avance  
 A vos discordes destiné,  
 Tems rude, tems infortuné,  
 Où l'on verra ceux de Carthage,  
 Peuple belliqueux et sauvage,  
 A la suite d'un Annibal  
 Donner aux Romains bien du mal,  
 Et leur causer d'étranges pertes,  
 Par les hautes Alpes ouvertes,  
 D'où comme des cieux ils fondront,  
 Et du sang de ceux qu'ils tueront  
 Dans une bataille importante.  
 Rougiront le fleuve Lofante.  
 Alors il vous sera permis  
 De favoriser vos amis,  
 Et vous pourrez, si bon vous semble,  
 N'être pas bien d'accord ensemble.  
 Maintenant, grands dieux, trouvez bon,  
 Mais vous sur-tout ma sœur Junon,  
 Et vous la belle Cythérée,  
 Qu'une paix prompte et de durée  
 Épargne le sang des Troyens.  
 Et celui des Italiens.  
 Si certain Jule étoit au monde,  
 Par sa conduite sans seconde  
 Qu'il auroit bientôt fait ceci !  
 Mais son tems est bien loin d'ici.  
 Là, Jupin trancha sa barangue,  
 Et Vénus à la belle langue  
 Prenant la parole à l'instant,  
 En dit plus de trois fois autant :  
 O vous dont je tiens ma naissance,  
 Du monde éternelle puissance ;  
 Car ayant besoin de secours,  
 A qui qu'à vous avoir recours ?  
 Voyez-vous comme l'Ausonie  
 Brave la pauvre Dardanie ?  
 Comme Turne le général  
 Va piaffant sur son cheval ;  
 Et comme enflé de la victoire,  
 Et crevant, peu s'en faut, de gloire,  
 Il donne, il enfonce, il abat,  
 Et fait le démon au combat ?



Déjà contre les Enéades  
 Il n'est plus besoin d'escalades :  
 Les murs qui les tenoient cachés  
 En cent endroits sont ébrechés :  
 Voire même plusieurs cohortes  
 Sur leurs remparts et dans leurs portes  
 Font tant de morts et de blessés,  
 Que le sang noye leurs fossés,  
 Et qu'au milieu leur pauvre ville  
 Ressemble proprement une île.  
 Cependant leur prince Ænéas  
 Est absent, lequel ne sait pas  
 De quelle sorte on les mal-méne.  
 Majesté des dieux souveraine,  
 Seront-ils toujours affligés ?  
 Seront-ils toujours assiégés ?  
 Et jamais de devant leur ville  
 L'Ardéen ne fera-t-il gille ?  
 A peine ont-ils des murs bâtis,  
 Qu'ils sont derechef investis,  
 Et qu'à leur ruine animée  
 Contr'eux s'élève une autre armée  
 De gens qui ne valent pas mieux  
 Que les mirmidons maupiteux,  
 Lesquels font venir à leur aide  
 Ce grand cocu de Diomède,  
 Qui, contre les pauvres Troyens,  
 Va faire encor marcher les siens.  
 C'est que c'est peu pour Cythérée  
 Qu'il ne l'ait qu'une fois navrée,  
 Comme il fit devant Iliou ;  
 Il faut pour l'honneur de mon nom,  
 Il faut que sa maudite épée,  
 Dont j'eus la main toute coupée,  
 Me perçant le sein ou le flanc,  
 Rougisse encore de mon sang ;  
 Et que moi qui suis engendrée  
 De votre semence sacrée,  
 J'attende qu'un chérif humain  
 Ose sur moi porter la main.  
 Grand dieu ! si c'est qu'en Italie  
 Les Troyens aient été la folie  
 De venir en dépit de vous,  
 Laissez-les assommer de coups,

Et qu'une horrible pénitence  
Egale une si grande offense :  
Mais si venant en ce païs  
Les dieux par eux sont obéis ,  
Si Phébus, si le roi d'Epire,  
A qui ses secrets il inspire,  
Et si les morts de vive voix  
Leur ont dit tant et tant de fois  
Qu'il falloit chercher l'Hespérie  
Leur propre et première patrie,  
Pourquoi veut-on présentement  
Fléchir votre commandement,  
Et bâtir d'autres destinées  
Que celles qui sont ordonnées,  
Si ce n'est pour faire enrager  
Ceux qu'il vous plaît de protéger,  
Ceux pour qui votre altitonance  
Fut toujours de la bienveillance,  
Et qu'on veut à sa passion  
Asservir votre affection ?  
Qu'est-il besoin que je répète  
Mainte pièce qu'on leur a faite ?  
Le rôle en Sicile joué  
Par Béroé, sans Béroé,  
Qui fit un feu de reculée  
De leur flotte à demi brulée :  
Les vents d'Eolie appelés,  
Qui les ont tant de fois soufflés,  
Et d'Iris le dernier message ?  
C'est le moindre effet de la rage  
Et du dépit qu'on a contr'eux :  
Pour les rendre plus malheureux,  
A l'aide de ses barbaries  
On vient appeller les furies,  
Et des noirs cachots de Pluton  
On fait sortir dame Alecton,  
Qui sème force zizanie  
Par tous les cantons d'Ausonie,  
Et fait des gens moins bilieux,  
Autant de démons furieux.  
L'ambition d'avoir l'empire  
Ces choses ne me fait point dire :  
Tant qu'a duré notre bonheur,  
Nous prétendions à cet honneur :

Mais maintenant que la fortune  
 A contre nous tant de rancune ,  
 Assez heureux nous nous tiendrons  
 Si du péril nous nous tirons ,  
 Sans plus penser à tant de gloire.  
 Donnez l'honneur de la victoire  
 Au parti que vous aimez mieux  
 Qui demeure victorieux ;  
 Et si la haine insatiable  
 De votre épouse impitoyable  
 N'accorde aucune région  
 A la Troyenne nation ,  
 Puissant auteur de ma naissance ,  
 Par la piteuse décadence  
 D'Illon , dont les fondemens  
 Aujourd'hui sont encor fumans ,  
 Que je puisse , je vous en prie ,  
 Tirer de la gendarmerie  
 Le pauvre petit Iulus ;  
 Et de grace qu'il ne soit plus  
 Sujet aux hasards de la guerre ,  
 Où l'on dure aussi peu qu'un verre.  
 Je veux qu'on poursuive Énéas ,  
 Et que l'on ne l'épargne pas ;  
 Qu'il soit sur des mers inconnues  
 Berné des vents jusques aux nues ,  
 Et que de sa fatalité  
 Il suive la nécessité :  
 Mais s'il m'est défendu de faire  
 Ce que je voudrois pour le père ,  
 Que du-moins il me soit permis  
 D'assurer le salut du fils.  
 En Cypre j'ai plusieurs domaines ,  
 J'ai mes maisons Idaliennes ,  
 Cythère , Amathonte et Paphos ;  
 Là , qu'enchanté d'un doux repos ,  
 En plaisirs il coule sa vie ,  
 Et qu'oubliant la folle envie  
 De pendre un fer à son côté ,  
 Sa gloire soit en sa santé.  
 Commandez qu'à ceux de Carthage  
 Les Latins aillent rendre hommage :  
 Rien n'empêchera désormais  
 Qu'ils ne soient leurs humbles sujets ;

Et que l'univers n'obéisse  
Aux autres à leur préjudice.  
Quel avantage est arrivé  
A mon fils de s'être sauvé  
A-travers la fureur des flammes  
Et les pointes de mille lames ;  
Et d'avoir souffert tant de maux ,  
Tant sur terre, que sur les flots ,  
Pendant que ceux de Dardanie  
Se font tuer pour l'Ausonie ,  
Et qu'ils tâchent de rétablir  
Leur ville qu'on vient démolir ?  
Sans se donner toutes ces peines  
Pour des promesses qui sont vaines ,  
N'auroit-il pas été pour eux  
Mille fois plus avantageux  
Qu'ils fussent restés misérables  
Parmi les cendres lamentables  
De leur pauvre pays brûlé  
Et dans ce champ si désolé ,  
Où de Troye autrefois si fière  
La gloire est réduite en poussière ?  
Renvoyez-les-y donc , seigneur ,  
Et pour le Tybre rendez-leur  
L'eau du Simois et du Xante ,  
Qui leur seroit bien plus plaisante ;  
Et faites qu'encore une fois ,  
Ils aient en tête les Grégeois ,  
Quoique Grégeois ne vaillent guères ,  
Et soient des gens fort sanguinaires ,  
Plutôt que ces maudits latins ,  
Envieux de leurs bons destins.

Junon , jusques alors muette ,  
Pourquoi madame la coquette ,  
Qui me taxez de cruauté ,  
Dit-elle d'un air irrité ,  
Vos reproches à mon silence  
Font-ils si grande violence ?  
Et pourquoi me contraignez-vous  
De faire éclater mon courroux ?  
Dites-moi qui parmi les hommes ,  
Et parmi tous tant que nous sommes  
A mis la guerre et les combats  
Dans le fol esprit d'Énée ?

Et qui, que l'ambition d'être  
 De l'Italie absolu maître,  
 L'a forcé, le fils de putain,  
 D'armer contre le roi Latin,  
 De la terre le meilleur prince ?  
 Il est venu dans sa province,  
 Sous la conduite du destin ;  
 Je le veux, quoiqu'il soit certain  
 Que pour sortir de sa patrie  
 Il n'ait suivi que la furie  
 D'une Cassandre, dont les sots  
 Ecoutent les oracles faux.  
 Mais posons une destinée,  
 Qu'il aie sa ville abandonnée :  
 Peut-on nous en jeter le chat  
 Aux jambes, et s'il est si fat  
 Que d'aller commettre sa tête  
 À la quinte d'une tempête,  
 Est-ce que nous l'avons porté  
 A faire ce coup d'éventé ?  
 Est-ce que nous sommes la cause  
 Que de la guerre il se repose  
 Sur son petit morveux de fils ?  
 Enfin est-ce par notre avis  
 Qu'il est allé faire alliance  
 Avec les sujets de Mézence,  
 Et troubler si mal-à-propos  
 Des gens qui vivoient en repos ?  
 Qui des dieux a mis en usage  
 La moindre fourbe ; et quel outrage  
 Ænée a-t-il reçu de nous ?  
 Où dans tout ceci voyez-vous  
 De Junon tant seulement l'ombre,  
 Pour croire que le malencontre  
 Qui suit ce maudit meurt-de-faim,  
 Puisse être un coup de notre main ?  
 Enfin quand à notre courrière  
 Des messages a-t-on vu faire ?  
 Ils ont tort les Italiens  
 D'avoir assiégé les Troyens,  
 Et d'avoir entouré de flamme  
 Les murs renaissans de Pergame ;  
 Et Turne, selon votre avis,  
 Devroit céder à votre fils

Un pays duquel ses ancêtres  
 De tout tems ont été les maîtres ,  
 Devant lui se mettre à genoux ,  
 Et lui dire : tout est à vous ;  
 Lui , qui vient des dieux d'Italie ;  
 Lui , dont la mère est Vénilie.  
 Mais contre les Italiens ,  
 Quelle raison ont les Troyens  
 Pour jeter par toute leur terre  
 Les flambeaux d'une horrible guerre ?  
 Prendre l'héritage d'autrui ,  
 Y vouloir bâtir malgré lui ;  
 Et trouvant tout à leur usage ,  
 Sur tout exercer leur pillage ?  
 Pourquoi vouloir du roi Latin  
 Etre gendre , et ravir du sein  
 D'une mère , au prince d'Ardée ,  
 La princesse , son accordée ?  
 Enfin , pour traiter de la paix ,  
 Pourquoi tant d'orateurs mauvais ?  
 Et pourquoi d'armes haut placées  
 Ces deux galères hérissées ?  
 Vous avez pu , dame Cypris ,  
 Soustraire aux Grégeois bien surpris  
 Votre fils , qu'ils vouloient occire ,  
 Et sur le point qu'à ce beau sire  
 Ils pensoient porter le trépas ,  
 Tromper leur estoc d'un brouillas.  
 Avant-hier encor vous sauvâtes  
 Ses nefs , qu'en Nymphes vous changeâtes :  
 Et nous qui pensons mériter  
 Autant que vous , sans nous flatter ,  
 Nous n'aurons pas pour la défense  
 Des Latins la moindre puissance ?  
 Vous dites que votre *Ænéas*  
 Est absent , et qu'il ne sait pas  
 Comme on mal-méne ceux de Troie :  
 Hà , mon dieu , que j'en ai de joye !  
 Puisse-t-il , tant il me déplaît ,  
 Etre cent fois plus loin qu'il n'est ,  
 Sans jamais de nouvelle apprendre  
 Des siens , si ce n'est pour se pendre !  
 Dans la Cypre vous vous vantez  
 De posséder tant de cités ,

Cythère , Amathonte et les autres ,  
 Où vous pouvez loger les vôtres ;  
 Pourquoi donc les engagez-vous  
 A se faire hacher de coups  
 Pour la ville de tout le monde  
 En spadassins la plus féconde ?  
 Est-ce que nous essayons , nous ,  
 De mettre sens dessus dessous  
 Votre chancelante Phrygie ;  
 Ou qui contr'elle émeut l'Argie ,  
 Et fut le malheureux auteur  
 De son déplorable malheur ?  
 Qui fut cause que de la terre  
 Les deux tiers se firent la guerre ;  
 Et qu'une paillardie action ,  
 Digne de lapidation ,  
 Après une amende honorable  
 Et le châtement du coupable ,  
 Brouillant les Grecs et les Troyens ,  
 De leur paix rompit les liens ?  
 Quand Sparte par Paris fut prise ,  
 Le portai-je à cette entreprise ?  
 Lui mis-je les armes en main  
 Et les feux d'amour dans le sein ,  
 Bref , par ses flammés adultères ,  
 En ai-je nourri de guerrières ?  
 Quand pour ce beau juge guêtré ,  
 Qui prisa votre teint plâtré  
 Plus que mes naturelles roses ,  
 Vous faisiez de si belles choses ,  
 Et qu'à sa chaude passion  
 Vous immoliez sa nation ;  
 C'étoit , c'étoit pour-lors , la belle ,  
 Que vous deviez trembler pour elle ;  
 Mais de venir présentement  
 Hors de tems et sans fondement ,  
 Pour nos gens faire la dolente  
 Contre moi , qui suis innocente ;  
 Et sans respect , fermant les yeux  
 Au rang que je tiens dans les cieux ,  
 Me quereller , comme vous faites ;  
 Plaisante sur ma foi vous êtes :  
 Et par-là vous amendez bien  
 Le marché de votre Troyen &

Du grand Jupin l'épouse altière  
Déclamoit de cette manière,  
Et les immortels divisés  
Par des sentimens opposés,  
Qui pour Junon, qui pour Cythère  
Faisoient un bruit extraordinaire ;  
Semblable à celui que par fois  
On entend rouler dans les bois,  
Quand des messagers des orages  
Le souffle agite leurs feuillages.  
Alors le tout-puissant parla :  
A sa voix la terre trembla,  
Les cieux soudain firent silence,  
Le vent perdit sa violence,  
Et l'air et l'empire des flots  
Furent dans un parfait repos.  
Ecoutez donc, troupe divine,  
Dit-il, en refrignant sa mine,  
Puisque chez les Ausoniens  
On ne peut souffrir les Troyens ;  
Que la paix que j'ai proposée  
A se faire est si mal-aisée,  
Et qu'on accorderoit des loups  
Et des moutons plutôt que vous ;  
Je veux d'un œil d'indifférence  
De ces deux peuples voir la chance :  
Et ne m'intéresser non plus  
Pour Ænéas que pour Turnus ;  
Soit que le destin d'Ausonie,  
Contraire à ceux de Dardanie,  
Veuille qu'on bloque ainsi leurs murs ;  
Soit que les oracles obscurs  
Qu'ils ont cru clairement entendre,  
Et les avis de leur Cassandre,  
Ou, si vous voulez, sa fureur,  
Selon le terme de ma sœur,  
Les amenant en Hespérie  
Leur aient fait faire une ânerie ;  
Je dis ceci, sans toutefois  
Que j'excuse les Rutulois,  
Qui peut-être sont excusables,  
Peut-être aussi sont-ils blâmables ;  
Quoi qu'il en soit, bien en prendra  
A qui bien entrepris aura,



Et sans que l'assistance nôtre  
 Panche plus d'un côté que d'autre,  
 Ceux-là, les palmes gagneront,  
 Pour qui les destins combatront.  
 Et pour confirmer sa parole  
 Il fit un serment non frivole ;  
 Car le Stryx étoit ce serment,  
 Qui fit trembler le firmament,  
 Dont plusieurs ardoises tombèrent.  
 Là, toutes harangues cessèrent ;  
 Et s'étant aussi-tôt levé  
 De son trône d'or relevé,  
 Le tout-puissant, porte-couronne,  
 Parmi maint dieu qui l'environne  
 S'en va majestueusement  
 A son superbe appartement.

    Cependant la ville d'Ænée,  
 Des Rutules environnée,  
 Reçoit un furieux assaut,  
 Où je crois qu'il faisoit bien chaud :  
 Car ce n'étoit par-tout que flamme  
 Autour de la pauvre Pergame,  
 Dans laquelle les assiégés,  
 Se voyant trop bien engagés  
 Pour pouvoir tirer leurs guenilles  
 D'un si grand nombre de soudrilles,  
 Qui les pressaient étrangement,  
 Combattoient inutilement,  
 Et couronnoient, vaille que vaille,  
 Du peu qu'ils restoient, leur muraille.  
 D'Imbraze le hardi garçon,  
 Le brave fils d'Hicétaon,  
 Et les deux vaillans Assaraques  
 Soutenoient premiers les attaques,  
 Avecque Castor et Tybris,  
 Qui, pour être plus blancs que gris,  
 Montroient toutefois un courage  
 Qui passoit leur force et leur âge.  
 Ceux qui secundoient ces premiers  
 Etoient aussi deux preux guerriers,  
 De Sarpédon, non pas de père,  
 Mais frères seulement de mère,  
 L'un nommé Clair et l'autre Hémon.  
 Outre ceux-là le roide Acmon,

Gentilhomme issu de Lyrnesse,  
 Employoit toute sa jeunesse  
 A porter d'énormes cailloux,  
 En cela n'étant au-dessous  
 Ni du court Clitius son père,  
 Ni du fort Mnesthéus son frère,  
 Tous avec cœur se défendoient,  
 Et pendant que ceux-ci dardoient,  
 Ceux-là repousoient les approches  
 Avecque feux, pavés et roches.  
 Du roi même l'unique fils,  
 L'amour et le soin de Cypris,  
 Au milieu de tous, tête nue,  
 Rendit sa valeur fort connue :  
 Il paroissoit en cet état  
 Comme un diamant plein d'éclat,  
 Dans l'or brillant qui l'environne,  
 Pour en orner quelque personne ;  
 Ou bien comme de l'éléphant  
 La blanche et reluisante dent,  
 Qu'en Térébinte l'ébéniste  
 Enferme d'une main artiste.  
 De moins raffineurs que Donat,  
 Dont pourtant le sens n'est pas fat,  
 Lorsque cet endroit ils expliquent,  
 Ces deux comparaisons appliquent  
 Au minois blanc et lumineux  
 D'Ascagne entre ses beaux cheveux,  
 Qu'un riche ruban à la mode  
 Pour leur longueur trop incommode  
 Entortilloit sur le chignon  
 Du cou de ce joli mignon.  
 Je remarque dedans l'histoire  
 Qu'en cette occasion de gloire  
 Tu te rendis pareillement  
 Des ennemis l'étonnement,  
 O noble et généreux Ismare,  
 Venu d'un pays non avare,  
 Où les richesses de Cérès  
 Tous les ans dorent les guérets,  
 Que de Midas le fameux fleuve  
 De ses flots précieux abreuve.  
 Mnesthée y fit aussi des mieux,  
 Lui qu'on élevoit jusqu'aux cieux,

Pour avoir battu comme plâtre  
 Le roi Turnus assez folâtre  
 Pour s'être dans leur camp glissé,  
 Et l'en avoir ainsi chassé.  
 Capys enfin, de qui Capoue,  
 Comme de son auteur se loue,  
 Si vaillamment s'y comporta  
 Que chacun l'en complimenta.  
 On avoit toute la journée  
 Fait rude guerre, et sire *Ænée*,  
 Durant les heures du repos,  
 Voguoit sur l'empire des flots;  
 Car, au partir de *Pallanthée*,  
 De la *Toscane* révoltée,  
 Arrivé dans le camp qu'il fut  
 Après avoir fait grand salut  
 A *Tarcon*, et dit : je m'appelle  
 Maître *Ænéas* ; *Vénus* la belle  
 Et le noble *Anchise* m'ont fait ;  
 Si j'en suis fâché, dieu le sait :  
 De vous raconter mon histoire  
 Ce seroit trop, et je dois croire  
 Que vous, ayant appris mon nom,  
 Vous savez comme d'*Ilion*  
 Je fus avec maintes familles  
 Contraint de tirer mes guenilles,  
 Et chercher le pays latin,  
 Suivant les ordres du destin :  
 Vous savez encore la guerre  
 Que l'on me fait en cette terre,  
 D'où me chasser on voudroit fort,  
 Si je n'étois pas le plus fort.  
 C'est pour cela qu'avec instance  
 Je demande votre assistance ;  
 Aussi je vous jure, ma foi,  
 Que vous pouvez compter sur moi,  
 Et que ma meilleure milice  
 Sera fort à votre service,  
 Si, comme il n'y doit pas manquer,  
*Mézence* vient vous attaquer  
 Pour remonter dessus son trône,  
 Où *Turne* de tous côtés prône  
 Que bientôt il le remettra,  
 Ou qu'à la peine il en mourra.

Vous

Vous connoissez sa violence ,  
 Et savez à quelle inconstance  
 Tout est sujet dessous les cieux ;  
 Songez-y donc au nom des dieux ,  
 Puisque de même que du nôtre  
 Vous voyez qu'il y va du vôtre.  
 Tarcon , par ce discours gagné ,  
 L'ayant maintefois bienveigné ,  
 Et régaté d'une manière  
 A ne se pouvoir plus de chère ,  
 Et ce qui valoit mieux encor ,  
 Secouru de force écus d'or ,  
 Sa majesté Dardanienne  
 Avecque la gent Lydienne ,  
 Ou les Toscans , à qui les dieux  
 Avoient dit que c'étoit fait d'eux ,  
 S'ils suivoient un chef d'Italie  
 Contre le roi de Rutulie ,  
 Et qu'ils devoient , pour la ranger ,  
 Combattre sous un étranger ,  
 S'étoit de l'élément solide  
 Mise sur l'élément humide ,  
 Où son vaisseau qu'on appelloit  
 L'amiral , le premier cingloit.  
 C'étoit un vaisseau remarquable ,  
 Du port , ou je me donne au diable ,  
 De sais-je combien de tonneaux ?  
 Tant y a , qu'il étoit des beaux  
 Qu'on eût vus depuis mainte année  
 Fendre la Méditerranée.  
 De la mère des déités  
 Les quatre lions imités ;  
 Je dis quatre , quoiqu'à la paire  
 On la réduise d'ordinaire :  
 Mais pourquoi la mère des dieux  
 Ne marcheroit-elle qu'à deux ?  
 N'a-t-on pas vu sur les carrosses  
 Des Monlerons , non pas deux rosses ,  
 Mais jusqu'à six chevaux de prix  
 Aller à grand bruit dans Paris ,  
 Avant que Colbert dans la France  
 Eût fait revenir l'abondance  
 Et purgé ces pestes d'état ,  
 Qui rouloient avec plus d'éclat

*Tome V.*

Z

Que les gouverneurs des provinces,  
 Et faisoient honte à tous les princes ?  
 Mais retournons à nos moutons,  
 Ou, pour mieux dire, à nos lions.  
 Quatre donc, taillés au modèle  
 Des quatre qui traînent Cybelé,  
 Etoient attelés à la nef  
 Qui des Troyens portoit le chef,  
 Et sembloient aider le zéphire  
 A faire aller ce grand navire,  
 Derrière lequel on voyoit  
 Ida, qui de pins verdoyoit,  
 Objet de douceur et de joye  
 Aux pauvres fugitifs de Troye.  
 Là, le grand Ænéas assis  
 Rouloit à part-soi maints soucis ;  
 Et lorsque sa mère prudence  
 Faisoit agir sa prévoyance  
 Sur tous les différens succès  
 Qui pouvoient suivre ses projets,  
 A sa gauche l'enfant d'Évandre,  
 Curieux s'il en fut d'apprendre,  
 Lui faisoit mille questions,  
 Tantôt lui demandant les noms  
 De tant de brillantes étoiles  
 Qui de la nuit paroient les voiles,  
 Et comment à les regarder  
 Sur mer l'on se pouvoit guider :  
 Tantôt s'enquérant des traverses  
 Qu'en ses aventures diverses  
 Avoit souffertes ce héros,  
 Et sur la terre et sur les flots.  
 Ici, mesdames du Parnasse,  
 Soyez-moi propices, de grace,  
 Et faites qu'en vers beaux et bons  
 Je chante ces grands champions,  
 Qui pour le roi Troyen s'armèrent  
 Et dessus mer l'accompagnèrent.  
 Massique le premier étoit,  
 Que le vaisseau Tigre portoit :  
 Ce prince, ami du dieu des caves,  
 Commandoit mille jeunes braves  
 D'Ansidonie et de Chiusi,  
 Régiment qu'il avoit choisi

Entre les archers plus habiles  
Que purent fournir ces deux villes.  
Puis dans le brillant Apollon  
Voguoit Abas à l'œil felon,  
A qui ceux de Populonie  
Avoient fait une compagnie  
De six cent cadets aguerris  
Tous dans son enceinte nourris ;  
Outre lesquels ce Bigle horrible  
Menoit une troupe terrible  
De trois cent rudes jouvenceaux,  
Dangereux joueurs de couteaux,  
Venus d'Elbe , en acier féconde  
Plus que pays qui soit au monde,  
Du meilleur duquel étoient faits  
Leurs morions et corselets.  
Asylas , aussi bon prophète  
Qu'il étoit bon homme de brette,  
Qui ne consultoit point à faux  
Les fressures des animaux ;  
Qui faisoit obéir les astres  
Quand il présageoit les désastres  
Ou les biens futurs des humains,  
Qu'il voyoit encor dans leurs mains ;  
Et qui , quand d'un coup de tonnerre  
Jupiter étonnoit la terre,  
Ou qu'un oiseau se dégoisoit,  
L'événement en prédisoit ;  
Ayant de la nouvelle Pise  
Fait sortir mille hommes de mise ,  
Tous parfaitement bons lanciers,  
Alloit après ces deux premiers.  
Celui qui suivoit ce troisième  
Étoit Astur , la beauté même ,  
Qui sous le divers coloris  
D'une brigandine de prix ,  
Et dessus un cheval d'Espagne  
Étoit un démon en campagne.  
C'étoit lui , qui des bords si beaux  
De la mignonne aux froides eaux ,  
Des murs de Montake et d'Agille,  
Et de Pyрге , la vieille ville,  
Conduisoit trois cent conjurés  
Du sang de Mézence altérés ,

Qui vinrent joindre en leur furie  
 Les autres troupes d'Etrurie.  
 Ici que diroit-on de moi,  
 Si je ne disois rien de toi,  
 Et que je fermasse à ta gloire  
 Le cornet de mon écritoire,  
 O des Ligures vaillant chef,  
 Cupavon, qui parois ton chef  
 Des marques de l'amour insigne  
 De ton père, devenu cygne ?  
 Car à force, rapporte-t-on,  
 De pleurer son cher Phaëton,  
 Et de ses paroles plaintives,  
 Du Pô faire gémir les rives,  
 Il blanchit petit à petit,  
 Et devint l'oiseau que j'ai dit,  
 Qui luit au pole arctique, un Signe,  
 Portant encor le nom de Cygne.  
 Son fils donc, paré d'un bouquet  
 De ses belles plumes de lait,  
 Et suivi d'une jeune bande,  
 Petite en nombre, en valeur grande,  
 Faisoit avancer, en ramant,  
 Le prodigieux bâtiment  
 Du Centaure, qui d'une roche,  
 Qu'à deux mains dessus sa caboche  
 Il élevoit, affreusement  
 Menaçoit l'humide élément,  
 Et de sa tranchante carène  
 Alloit coupant la vaste plaine.  
 Le fils du Tybre et de Manto,  
 A qui dans un profond dodo  
 Ce dieu brûlant de paillardise  
 Sur ses bords troussa la chemise,  
 Ocnus, surnommé Bianor,  
 Menoit un régiment encor :  
 Ce fut lui qui bâtit la ville,  
 Le berceau de mon cher Virgile,  
 Et pour faire que l'avenir  
 De sa maman eût souvenir,  
 Comme un bon fils, dont je le loue,  
 La nomma de Manto Mantoue,  
 Ville puissante en ses aïeux,  
 Venus de trois différens lieux,

Qui de trois gents n'en faisant qu'une ,  
 Faisoient trois tribus , dont chacune  
 Quatre grandes cités avoit ,  
 Dessus lesquelles s'élevoit  
 Celle-ci , première en puissance.  
 De-là l'exécrable Mézence  
 Armoit contre ses cruautés  
 Cinq cent ferrailleurs irrités ,  
 Qui sous Ocnus , leur vaillant prince ,  
 Voguoient dans la nef , où le Mince ,  
 Enfant de ce superbe lac  
 Qu'on nomme de Garde , ou Bénac ,  
 La tête de jonc entourée  
 Embrassoit son urne dorée.  
 D'Aulète enfin les galiots  
 De cent arbres battoient les flots ,  
 Qui blanchissoient avec murmure :  
 Son vaisseau grand , outre mesure ,  
 Etoit appelé le Triton :  
 Il me semble que j'oi le ton  
 De sa coquille résonnante ,  
 Dont toute la mer s'épouvante ;  
 Et que dans l'eau jusques au sein ,  
 Montrant tout ce qu'il a d'humain ,  
 Et de poisson mouvant sa queue ,  
 Je le vois fendre l'onde bleue ,  
 Qui dessous lui bouillonne et bruit ,  
 Et devers la poupe s'enfuit ,  
 Laissant par où le vaisseau passe  
 De sa voye une longue trace.  
 Tous ces grands et généreux chefs  
 Alloient avecque trente nef  
 Au secours de la gent Troyenne ,  
 Et sillonnoient la mer Tyrrhène.  
 Il étoit l'heure de minuit ,  
 Et la brunette qui ne luit  
 Que des lumières de son frère ,  
 Partageoit en deux sa carrière.  
 Dans ce temps-là , comme *Ænéas* ,  
 Qui , quoique las , ne dormoit pas ;  
 Roulant cent soins sous sa calote ,  
 Lui-même faisoit le pilote ,  
 Et manioit d'un air savant  
 Son vaisseau poussé par le vent ;



Voilà qu'au milieu de sa route  
 Un cas surprenant fait qu'il doute  
 S'il veille, ou s'il a les yeux clos :  
 Quinze donzelles sur les flots  
 Se présentent à sa personne,  
 Et font un rond qui l'environne.  
 Ces donzelles pleines d'apas,  
 Durant tout le temps qu'Ænéas  
 Erra sur les moites campagnes,  
 En avoient été les compagnes ;  
 Et la bonne mère des dieux,  
 Qui les aimoit comme ses yeux,  
 De navires qu'étoient les belles,  
 En avoit fait des immortelles  
 Comme les filles de Doris.  
 De leurs bras aussi blancs que lis,  
 Et de leur poitrine d'albâtre,  
 D'un air agréable et folâtre  
 Elles fendoient le flot amer,  
 Et se promenoient sur la mer.  
 Lorsqu'Ænée elles reconnurent,  
 D'aussi loin qu'elles l'apperçurent,  
 Un mouvement précipité  
 Les porta vers sa majesté :  
 Et quand autour de son navire,  
 D'âlégresse de voir leur sire,  
 Elles eurent bien fait des sauts  
 Et dansé sur des airs nouveaux,  
 La plus diserte de la troupe,  
 Qui d'une main tenoit la poupe,  
 Et de l'autre coupoit les flots,  
 Montrant la neige de son dos,  
 Aboucha de la sorte Ænée,  
 Ignorant de leur destinée :  
 Veillez-vous, divin Ænéas ?  
 Veillez : un bon roi ne dort pas ;  
 Et quand tout le monde sommeillé ;  
 Au bien de ses peuples il veille.  
 Comme vous en usez ainsi,  
 Je dois vous en louer aussi ;  
 Continuez donc, ame forte,  
 Et pour que le vent vous emporte  
 Plus vite que vous n'allez pas,  
 Hissez jusques au haut des mâts.

Nous étions, ô royal pilote,  
 Les pins dont on fit votre flotte ;  
 Et par un miracle étonnant,  
 De nefs, nous voilà maintenant  
 Nymphes du partage liquide,  
 Depuis que Turne le perfide,  
 Et par la flamme et par le fer,  
 A voulu de nous triompher.  
 Lors malgré-nous rompant nos câbles,  
 Nous nous crumes des misérables,  
 Et nous avons présentement  
 Encor le même sentiment ;  
 Car dussions-nous passer pour folles,  
 Nous voudrions pour cent pistoles,  
 Et de bon cœur les payerions,  
 Mais c'est trop peu, nous voudrions,  
 Pour tous les trésors de Neptune,  
 Suivre encore votre fortune,  
 En qualité de vos vaisseaux,  
 Plutôt que de nous voir des eaux,  
 Nymphes, quoiqu'assez joliettes.  
 Telles madame Ops nous a faites,  
 Qui par pitié n'a pas voulu  
 Qu'un feu sacrilège et goulou  
 Dévorât nos planches sacrées ;  
 Et depuis que dénavirées  
 Nous sommes, nous avons quêté  
 Jour et nuit votre majesté,  
 Par cette campagne inconstante,  
 Pour la rendre participante  
 Des nouvelles de notre sort,  
 Qui certes ne nous plaît pas fort :  
 Et lui dire que le Rutule  
 Tient assiégé le prince Iule,  
 Qui se montre en tous les combats  
 Digne fils du grand Ænéas :  
 Que déjà la cavalerie  
 De Pallantée et d'Etrurie  
 Est arrivée au rendez-vous,  
 Et qu'à Turne, de mille coups,  
 On doit plutôt percer le ventre,  
 Qu'il souffre que dans Troye il se entre.  
 Sus donc, dès que le jour poindra,  
 Et qu'au pied la nuit gagnera,

Commandez à tous vos gendarmes  
 De se tenir prêts sous les armes,  
 Et me prenez tout le premier  
 Cet invincible bouclier,  
 Que la déesse votre mère,  
 Par son mari, vous a fait faire,  
 Luisant comme l'astre du jour,  
 De l'or qu'il a mis tout autour.  
 Demain, sire, si mes paroles  
 Ne passent chez vous pour frivoles,  
 On verra des monceaux de corps  
 Qui sous vos coups tomberont morts.  
 Cette harangue prononcée  
 Par la belle Cymodocée,  
 La nymphe, habile à naviguer  
 Tout de même qu'à haranguer,  
 Disant, dieu vous veuille conduire,  
 D'Énée pousse le navire,  
 Qui les ondes plus vite fend  
 Qu'une flèche ne fait le vent,  
 Duquel elle égale les ailes :  
 Par les mains des autres donzelles  
 Les autres, poussés par après,  
 Vont aussi plus légers que traits :  
 Des gens que le démon emporte  
 Ne vont pas, je crois, d'autre sorte.  
 Énée en est tout stupéfait,  
 Et le pauvre prince ne sait  
 S'il doit, de si rares merveilles,  
 Croire ses yeux et ses oreilles :  
 Toutefois il flatte son cœur  
 Du carnage, qu'à sa valeur  
 Avait promis l'humide vierge ;  
 Et faisant allumer un cierge  
 Il prie ainsi, levant les yeux  
 En petit-colllet vers les cieux :  
 O vous, qui du sacré Dyndime  
 Vous ébanoyez sur la cime,  
 Qui dessus votre front portez  
 Pour couronne, tours et citez,  
 Et pour tirer votre carrosse  
 Domptez le naturel féroce  
 De quatre lions atelez,  
 Qui vont tout comme vous voutez :

Dame, quoique vieille, encor belle,  
Mère des dieux, alme Cybelle,  
Assistez-moi dans mes combats,  
Donnez de la force à mon bras,  
Et de la déesse aquatique  
Secondant l'heureux pronostique,  
De grâce soyez le soutien  
De votre peuple Phrygien.

Sa majesté Dardanienne  
A la grand'maman Idéenne  
Ne fit pas plus longue oraison ;  
Et cependant sur l'horizon  
Phébus, sorti des moites rives,  
Jettoit des flammes assez vives,  
Et des traits brillans de ses yeux  
Avoit chassé la nuit des cieus.  
Incontinent le brave Ænée,  
Pour commencement de journée  
Fait mettre ses gens en état  
De montrer à bon chat bon rat ;  
Et déjà, comme un objet mince,  
Du haut de son bord ce grand prince  
De sa ville voyoit les toits,  
Lorsqu'à son radieux pavois  
Que son bras en l'air fit paroître,  
Des siens il se fit reconnoître,  
Lesquels par un transport joyeux,  
De traits ombragèrent les cieus,  
Et de cris remplirent les nues :  
Comme font ces troupes de grues,  
Quand du Nil quittant le limon,  
Elles regagnent le Strymon,  
Et s'enfuyent à tire d'ailes  
Laisant les Autans derrière elles.  
Mais à tant de traits et de cris,  
Les chefs ennemis bien surpris  
Furent quelque tems de la chose,  
Sans pouvoir deviner la cause,  
Jusqu'à ce qu'ils virent les eaux  
Toutes couvertes de vaisseaux,  
Qui venoient, la poupe au rivage,  
Pour y finir leur navigage,  
Et le vomissement de feux,  
Qui du bouclier lumineux,

Du panache et de la salade  
 Du rayonnant Anchisiade  
 Sortoient, pareils en leur ardeur  
 A cette lugubre splendeur  
 Qui, dans une nuit claire et nette,  
 Part d'une sanglante comète;  
 Ou bien à cet astre enflammé  
 Dont tout le monde est allumé,  
 Et qui nous engendre les pestes  
 Et mille autres choses funestes.  
 Ce terrible éclat, toutefois,  
 Au monarque des Rutulois  
 Ne fit point mollir le courage;  
 Au contraire loin du rivage,  
 Dont il songeait à s'emparer,  
 Prétendant l'ennemi bourrer,  
 Son monde au combat il exhorte,  
 Et le presse de cette sorte:  
 Ce qui fut toujours souhaité  
 De votre générosité,  
 Et pour quoi mille fois vos ames  
 Ont conçu de si belles flammes,  
 Cela même, ô hardis guerriers,  
 Vient vous offrir mille lauriers,  
 Nous donnant ces gens à combattre,  
 Dont un de vous en battrait quatre.  
 Mars, dieu me damne, est tout à nous,  
 Si nous valons des troncs de choux;  
 Et je tiens mal dans leurs affaires  
 Ænée et tous nos adversaires.  
 Maintenant, si quelque chaleur  
 Peut accroître votre valeur,  
 Rappelez en votre mémoire  
 Les actions pleines de gloire  
 De ceux de qui vous descendez;  
 Et songez que si vous dardez  
 Vos flèches et tirez vos lamés,  
 C'est afin de sauver vos femmes,  
 L'honneur de vos fronts, et vos biens,  
 Dont s'ébaudiroient les Troyens.  
 Allons donc gayement, camarades,  
 Recevoir à coups d'estocades  
 Tout ce vain secours qui leur vient;  
 Et comme mal on se soutient

A la descente d'un navire  
 Qui fait qu'aux gens la tête vire ,  
 N'attendons pas que l'ennemi  
 Sur son pied se soit raffermi.  
 Quiconque a l'ame généreuse ,  
 A toujours la fortune heureuse ,  
 Et pour s'en voir favoriser  
 Il suffit seulement d'oser.  
 Cela dit , il rêve et consulte  
 Quels , pour faire à la flotte insulte ,  
 De ses gens il détachera ,  
 Et quels au siège il laissera.

Cependant aux bords d'Ausonie  
 Le monarque de Dardanie  
 Fait débarquer ses compagnons :  
 Mais pendant qu'on dressoit des p<sup>o</sup>nts ,  
 Le cœur impatient des troupes  
 En fit jeter dans les chaloupes  
 Une partie , et quantité  
 Fondre d'un saut précipité  
 Sur des amas d'arène blonde ,  
 Aussi-tôt qu'ils voyoient que l'onde ,  
 Venant en soi-même à rentrer ,  
 Commençoit à s'en retirer.  
 Pour Tarcon , de-peur de naufrage ,  
 Après que par tout le rivage  
 Il eut promené ses regards  
 Pour en connoître les hasards ,  
 Où la mer sembloit non guéable  
 Et parfaitement navigable ,  
 Par le libre flux de ses eaux  
 Il tourne à l'instant ses vaisseaux ;  
 Et puis à sa gent Lydienne ,  
 Enfans , dit-il , des bras de laine  
 Ne valent rien présentement ;  
 Sus donc , ramez-moi fortement ,  
 Et que chacun si bien s'excite ,  
 Que dans cette grève maudite  
 Chaque nef donnant rudement ,  
 Un long sillon s'aïlle imprimant.  
 Pourvu qu'un coup je prenne terre ,  
 Que la mienne ait le sort d'un verre :  
 Les Latins me trouvant chez eux ,  
 Je me tiens encor trop heureux.

Après qu'aux siens par ce langage  
 Le Toscan eut donné courage,  
 Soudain à force de ramer  
 Eux de bouleverser la mer,  
 Tant que d'écume blanchissantes  
 Parmi les ondes bouillonnantes,  
 Leurs barques, sans souffrir d'effort,  
 Entrèrent toutes dans le port :  
 Hormis, ô prince d'Etrurie,  
 Celle de votre seigneurie,  
 Qui dessus un traître rocher  
 Étant venue à se jucher,  
 Après que long-tems en balance  
 Aux flots elle eut fait résistance,  
 A la fin pourtant se rompit,  
 Et son monde en grand'peine mit  
 Parmi les pièces du naufrage,  
 Et les ondes, qui du rivage  
 Dans la mer venant à rouler,  
 L'en faisoient souvent reculer.

Lors la valeur du roi d'Ardée  
 D'aucun penser n'est retardée :  
 Mais le siège abandonnant là,  
 Il enlève tout ce qu'il a  
 De forces, pour combattre *Ænée*;  
 Qui soudain la charge sonnée  
 Va rompre un bataillon époïs  
 De gros diables de villageois,  
 (Heureux présage de sa guerre)  
 Et met force Latins par terre,  
 Après avoir tué *Théron*,  
 Grand colosse et grand fanfaron,  
 Lequel fut assez téméraire  
 Pour affronter tel adversaire,  
 Qui de son flamboyant acier  
 Lui percant et son bouclier,  
 Et l'or écailleux de sa saye,  
 Lui fit au flanc profonde playe,  
 De laquelle, à gros flots courant,  
 Débonda de sang un torrent.  
 Puis un coup à *Lycas* il porte :  
*Lycas* qui de sa mère morte  
 Par une incision tiré,  
 O *Phébus* ! t'étoit consacré ;

De manière qu'en sa naissance  
Le fer qui pour lui sans offense  
Fut l'instrument de son salut,  
Ici de sa perte le fut.  
Un moment après il asséne,  
Et jette roides sur l'arène  
Deux grands assommeurs de soldats,  
Cissée et son frère Gyas,  
Qui de leurs pesantes massues,  
De nœuds et de gros clous bossues,  
Maintes caboches enfonçoient,  
Et maints bons membres fracassoient,  
Les armes du vaillant Alcide,  
De celles dont le Dardanide  
De ce monde les fit partir,  
Ne purent pas les garantir,  
Ni leur roideur extraordinaire,  
Ni le fort Melampus leur père,  
Qui, tant que la sœur de Jupia  
Exerça l'invincible main  
Du grand Amphitryoniade,  
En avoit été camarade.  
Ceux-ci morts, comme à plein gosier  
Phare se mettoit à crier,  
Et d'Énéas à gueule ouverte,  
En fanfaron, juroit la perte,  
Ce Roi, qui dans un sou marqué,  
Mieux qu'aucun roi du Papegay,  
Par une adresse non commune,  
Eût donné trente fois pour une,  
D'un bras qui n'étoit pas manchot  
Lui darde un coup de javelot,  
Qui lui volant droit dans la bouche  
La gargate à jamais lui bouche.  
Et toi, détestable Cydon,  
Pendant qu'un malheureux brandon  
Pour le beau Clytius t'enflamme,  
Et que par un desir infame,  
Dont le penser me fait horreur,  
Tu suis ce mignon de ton cœur,  
Comme dans son ardeur ribaude  
Un chien fait une chienne chaude,  
D'un dard, par ce prince lancé,  
Tu t'en allois aussi troussé,



Et gisois roide sur la place  
 Désormais aussi froid que glace ,  
 Pour tes infernales amours ,  
 Qui te consumèrent toujours ,  
 Sans la bande des sept Forcides ,  
 Qui sur le roi des Dardanides  
 S'en vinrent tous sept à la fois ,  
 Lançant sept dards , dont son pavois  
 Et son pot plusieurs renvoyèrent  
 Jusques à ceux qui les jettèrent :  
 Le reste , écarté par Cypris ,  
 Ne fit que raser son cher fils ,  
 Qui dit à son fidèle Acate :  
 Ventre-saint-gris , comme on me tâte !  
 Mes dards , vite Acate , mes dards ,  
 Dont je perçai tant de soudards  
 Devant les murs de notre ville ;  
 Quand à tirer j'en aurois mille ,  
 Il ne sera pas dit qu'en vain  
 Un seul soit parti de ma main.  
 Ce disant , de celle d'Acate  
 Il en prend un grand à la hâte ,  
 Qui , de sa droite s'envolant ,  
 À Méon , d'un coup violent ,  
 Transperce et Targe et Brigandine ,  
 Et lui vient crever la poitrine.  
 Soudain Alcanor , son germain ,  
 Le voyant choir , lui tend la main ;  
 Mais cette main officieuse ,  
 D'une lançade furieuse  
 Qui lui passe au-travers du bras ,  
 Laisse bientôt aller à bas  
 Ce cher frère , et toute mourante  
 A son côté tombe pendante.  
 Lors Numitor , le dard tirant  
 Du corps de son frère expirant ,  
 D'une manière forcenée  
 Le renvoie à messire Ænée :  
 Mais comme il pensoit l'enfermer ,  
 Il ne fit pour tour qu'effleurer  
 La cuisse du vaillant Acate ,  
 Comme quand trop fort on se gratte.  
 Là-dessus Clausus le Sabin  
 Arrive , la pique à la main ,

Suivi de sa troupe Sabine,  
Tous jouvenceaux de fière mine ;  
Et de ce long bois acéré,  
Qu'il branle d'un bras assuré,  
Frappe, en jurant monsieur saint George,  
Le vaillant Dryops à la gorge ;  
Et dans le moment qu'il parloit,  
Au pauvret coupant le sifflet,  
Lui ravit la voix et la vie :  
Victoire incontinent suivie  
De la mort de six fiers soudards,  
Tous six du pays du dieu Mars,  
Dont trois étoient de la contrée  
Où le froid et cuisant Borée  
Rend roupieux les plus camus,  
Je veux dire du mont Hémus ;  
Et les autres des murs d'Ismare,  
Lesquels, malgré leur valeur rare,  
Churent sous les différens coups  
De Clausus, plus vaillant qu'eux tous,  
Ou plus heureux ; car journalières  
Sont les aventures guerrières,  
Et tel fera choir aujourd'hui  
Maints plus braves hommes que lui,  
Qui le lendemain d'un moins brave  
Recevra dans la veine-cave,  
Ou dans quelqu'autre endroit mortel,  
Un coup à l'envoyer au ciel,  
Ou bien au diable ; car les braves  
Sont par fois ses humbles esclaves,  
Et tel brave n'a de vertu  
Que sa bravoure. Mais qu'as-tu,  
Ma petite muse, à leur dire ?  
Tais-toi : quitte-moi la satyre ;  
Et souviens-toi que ce métier  
Couta cher au pauvre Regnier,  
Que des braves l'humeur altière  
La critique ne souffre guère,  
Et qu'il en est dans le pays  
Où l'on imprime tes écrits,  
Autant qu'en pays de la terre :  
Mais loin de leur faire la guerre,  
Dis seulement, et rien de plus,  
Celle d'Ænée et de Turnus,

Et reprends, si tu m'en veux croire,  
 Reprends le fil de ton histoire.  
 Pendant donc que le sieur Clausus  
 Fait ainsi le diable, Halézus,  
 Pour se battre plus à son aise,  
 S'en vient dans sa roulante chaise ;  
 Puis de Sessa le régiment,  
 Et Messape finalement,  
 Avec sa fringante écurie.  
 Ce fut pour-lors qu'avec furie  
 De part et d'autre on se frotta,  
 Et que chacun s'entre-heurta.  
 Comme lorsque sans avantage,  
 Ni de forces, ni de courage,  
 Les vents en plein air déchainés  
 Se battent entr'eux mutinés ;  
 Nul, tant la rage les possède,  
 A son camarade ne cède,  
 Ni la nue à la nue en l'air,  
 Ni le flot au flot dans la mer :  
 Tout fait égale résistance,  
 Et le combat long-tems balance.  
 Telle des vigoureux Troyens  
 Et des vaillans Ausoniens  
 Est la furieuse bataille,  
 Où d'égale force on chamaille ;  
 Et long-tems, sans pouvoir plier,  
 Bouclier contre bouclier,  
 Cap à cap, et piés à la Suisse,  
 On se donne rude exercice.  
 D'autre part, en des lieux fâcheux,  
 Où les torrens impétueux,  
 Roulant des montagnes voisines,  
 Avoient entraîné mille épines,  
 Mille arbres et mille cailloux,  
 Et mis tout sens dessus dessous ;  
 Le brave rejetton d'Evandre,  
 Voyant, au-lieu de se défendre,  
 Ses cavaliers lors fantassins,  
 Grands champions sur leurs roussins,  
 Mais dont il falloit fort rabattre  
 Quand ils devoient à pied combattre ;  
 Les voyant, dis-je, en ce cahos  
 Aux ennemis montrer le dos,

Puisque

Puisque leur valeur démontée  
 Ne pouvoit être remontée  
 En des lieux si fort inégaux,  
 Qui les avoient mis sans chevaux ;  
 Ce prince dont le cœur enrage ,  
 Afin d'exciter leur courage  
 A faire en cette extrémité  
 Vertu de la nécessité ,  
 Tantôt avec aigreur leur crie ,  
 Tantôt avec douceur les prie :  
 Où diantre fuyez-vous ainsi ,  
 Leur disoit-il , et qu'est ceci ?  
 Etes-vous engendrés de lièvres ,  
 De biches , de chevreuils , de chèvres ,  
 Ou d'autres pareils animaux ,  
 Pour me tourner ainsi le dos ?  
 Hé ! de grace , par la mémoire  
 De vos faits si brillans de gloire ,  
 Et par le grand et noble cœur  
 De votre roi , toujours vainqueur ,  
 Et par cette haute espérance  
 Que vous eûtes dès mon enfance ,  
 Que je marcherois sur ses pas ,  
 Et ne m'en écarterois pas ,  
 Et celle que j'ai toujours eue ,  
 Que votre âme de gloire émue  
 M'aideroit dans ce beau dessein ,  
 Qui me brûle aujourd'hui le sein ,  
 Camarades , tournez visage ,  
 Et rappelant votre courage  
 Venez , et donnons dans ce gros ,  
 Sans nous laisser charger à dos.  
 C'est où , c'est où notre patrie ,  
 Dont la gloire seroit flétrie ,  
 Si nous en usions autrement ,  
 Veut que nous nous jettions gaiement.  
 Ceux qui vous sont si redoutables  
 Ne sont ni des dieux , ni des diables :  
 Ce sont des hommes comme nous ,  
 En nombre égaux , sujets aux coups ,  
 Et dont la peau n'est pas moins tendre ,  
 Ni la tête plus dure à fendre  
 Que la nôtre , si vous voulez  
 Leur montrer ce que vous valez .

*Tome V.*

A a

D'ailleurs, quand ils seroient des diables,  
 Et mille fois plus redoutables,  
 D'un côté, la mer de ses flots  
 Nous enferme : encor si turbots  
 Vous étiez, esturgeons, ou raies,  
 Vous vous moqueriez de leurs plaies :  
 Mais n'étant rien moins que cela,  
 Que faire de ce côté-là ?  
 D'un autre, nous avons la terre  
 Si couverte de gens de guerre,  
 Qu'on ne sait par où se sauver.  
 Il faut donc ou vaincre, ou crever :  
 Car mort-de-Mahom ! quelle voye  
 Pour se pouvoir jeter dans Troye ?  
 A cela Pallas s'étant tu,  
 Pour animer par sa vertu  
 Encor mieux que par sa parole,  
 Il va, comme un faucon qui vole,  
 Fondre au milieu des ennemis.  
 Le premier à mort par lui mis  
 Fut le fort Lagus, qui de terre  
 Levant une pesante pierre,  
 Afin de lui casser le cou,  
 Reçut de lance un puissant coup,  
 Où des vertèbres de l'échine  
 L'apophyse pointue incline ;  
 Cela veut dire, en plus clairs mots,  
 Tout droit dans l'épine du dos,  
 D'où le prince, tête baissée,  
 Bras tendus et jambe avancée,  
 Voulant son arme dégager,  
 Hisbon s'en vint pour le charger,  
 Et l'immoler d'un coup d'espade  
 Aux mânes de son camarade :  
 Mais l'intrépide jouvenceau  
 Tirant son glaive du fourreau,  
 D'une roide botte imprévue  
 Lui perçant le poumon, le tue.  
 Puis il donne sur Hélénius,  
 Ou, selon d'autres, Strénius,  
 Et sur le paillard Anchémole,  
 Qui, par l'excès d'une amour folle,  
 Que sa belle-mère en son sein  
 Avait fait naître sans dessein,

Une nuit avoit osé faire  
 Des cornes à monsieur son père,  
 En surprenant la chasteté  
 De cette innocente beauté ;  
 Et pour éviter la colére  
 De ce triste et terrible père,  
 Qui mille fois l'eût dévoré,  
 Chez Turne s'étoit retiré.  
 Ensuite son glaive homicide  
 Attaque Tymber et Laride,  
 Couple admirable de jumeaux,  
 Mais jumeaux tellement égaux,  
 Que même le père et la mère  
 S'y trouvoient trompés d'ordinaire :  
 Si bien que lorsqu'on appelloit  
 Laride, quand Tymber vouloit  
 Il se présentoit pour son frère :  
 Et Laride, tout au contraire,  
 Lorsque Tymber on appelloit,  
 C'est moi, disoit-il, s'il vouloit.  
 Ils faisoient souvent de ces pièces,  
 Quand ils étoient dans leurs liesses ;  
 Mais Tymber, ayant mérité  
 Une fois d'être épousseté,  
 Pour avoir dit à la suivante  
 Qu'elle étoit putain putinante ;  
 Que sait-on s'il n'étoit pas vrai ?  
 Quoi qu'il en soit, le père outré,  
 Et peut-être ami de la fille,  
 Qui passoit pour plus que gentille,  
 Voulut sur le pauvre Tymber  
 Faire sa colére tomber,  
 Et lui mettre en sang le derrière ;  
 Mais lui sur son innocent frère  
 S'étant excusé hardiment,  
 Et ce frère semblablement  
 Sur lui ; de-peur de se méprendre,  
 Les voyant si bien se défendre,  
 Le père, incertain et douteux,  
 Lequel est-ce, dit-il, des deux,  
 Parlant à la belle offensée ?  
 Mais elle bien embarrassée,  
 Je ne le sais pas bien, ma foi !  
 Répondit-elle ; mais je croi

Que c'est Tymber , montrant Laride ;  
 Ce qui fit faire mainte ride  
 Au nez de monsieur , qui se prit  
 Pour lors à rire , et qui tant rit ,  
 Et madame , à l'erreur présente ,  
 Un page , et même la suivante ,  
 Que l'on n'a jamais tant oui  
 De ho , ho , ho , et hi , hi , hi ,  
 Quand la déesse de Cythère  
 Fit un si beau gars de Molière ;  
 De manière qu'ayant bien ri ,  
 Mes enfans , dites grand merci  
 A votre grande ressemblance ,  
 Dit le père , et que telle offense  
 Ne vous avienne plus jamais ;  
 Car , sur mon dieu , je vous promets  
 De vous fesser de compagnie ,  
 Si jamais cette vilénie  
 Sort de la bouche d'un des deux.  
 Pour contenter les curieux ,  
 J'ai voulu finir cette histoire ,  
 Que l'on pourra , si l'on veut , croire.  
 Tant y a que ces deux jumeaux  
 Etoient si tellement égaux ,  
 Que deux perles orientales  
 En un collier sont moins égales :  
 Mais Pallas , qui les attaqua ,  
 Mieux que pas un les distingua ,  
 Et fit voir dans leur ressemblance  
 Une fâcheuse différence ,  
 Dont , si ce n'eut été Pallas ,  
 Je ne me consolerois pas ;  
 Car de sa flamboyante épée  
 Ta tête , ô Tymber , fut coupée ;  
 Et ta droite pareillement ,  
 O Laride , à qui vainement  
 Elle saute , pour se rejoindre ,  
 Et semble pour son vainqueur poindre ,  
 De ses doigts mouvans rechercher  
 Le fer qu'elle vient de lâcher.  
 Alors la troupe d'Arcadie ,  
 Par ce grand exemple enhardie ,  
 S'arme contre les ennemis ,  
 Et le désespoir d'avoir pris

Si légèrement l'épouvante ,  
 De moitié leur valeur augmente.  
 Lors d'un dard contre Ilus jetté ,  
 Pallas , au carnage excité ,  
 Transperce et renverse Rhétée  
 De sa cariole , emportée  
 Par deux forts chevaux , qu'il fessoit ,  
 Comme le pauvre traversoit  
 Pour s'esquiver et se défaire  
 De Tyre et de Teutras son frère :  
 Ce qui n'allongea guère plus  
 Le sort du malheureux Ilus ;  
 Car un moment après la vie  
 Par ce prince lui fut ravie.  
 Comme lorsque pour se venger  
 Quelque pernicieux berger ,  
 Si-tôt qu'il voit le vent propice  
 A bien seconder sa malice ,  
 Dans une forêt met le feu ,  
 Qu'il fait brûler en plus d'un lieu :  
 Soudain du châtaignier au chêne ,  
 Du chêne au til , du til au frêne  
 La flamme avide , le jettant  
 Par toute la forêt , s'étend ;  
 Et le maudit berger , bien-aise ,  
 Sur un roc qui lui sert de chaise ,  
 Voit triompher jusques aux cieus  
 Le feu des bois victorieux.  
 Ni plus ni moins , de sa patrie ,  
 Pour venger la gloire amoindrie  
 Par la fuite infame des siens ,  
 Le prince des Arcadiens ,  
 Par sa bravoure et son langage ,  
 Ayant allumé leur courage ,  
 Les voit d'une commune ardeur  
 Secourir sa rare valeur.  
 Mais Haléze , un franc diable à quatre ,  
 S'en vient contr'eux pour les combattre ,  
 Le corps couvert de son bouclier ;  
 Et de son foudroyant acier ,  
 Des trois premiers coups qu'il desserre ,  
 Il pourfend , tronque et met par terre  
 Ladon , Démodoque et Férés :  
 A Strymonius puis après



D'un revers la droite il enlève,  
 En lui disant qu'il la relève :  
 Enfin , s'adressant à Thoas ,  
 D'une pierre il le jette à bas ,  
 Et lui fait en mainte parcelle  
 Voler le crâne et la cervelle.  
 Son père , d'Haléze j'entends ,  
 Le Nostradamus de son tems ,  
 Regardant son fils à la guerre  
 Comme un malheureux pot de terre ,  
 Et prévoyant qu'il se perdrait  
 Aux premiers combats qu'on ferait ,  
 Si jamais les sons de Bellone  
 Excitoient son humeur felonne ,  
 Pour éviter ce déplaisir ,  
 Qui l'eût aussi-tôt fait gésir ,  
 Car il fut toujours idolâtre  
 De ce fils , quoiqu'acariâtre :  
 Mal commun à maints pères fous ,  
 Qu'on voit encore parmi nous.  
 Hé , mort de moi ! peut-on mieux faire ,  
 Lorsqu'un enfant est volontaire ,  
 Et qu'il a tant la guerre à cœur ,  
 Que de le perdre avec honneur !  
 Ou bien , si quelqu'un ne l'assomme ,  
 D'un diable en faire un honnête homme ,  
 En l'envoyant servir son roi  
 Dessous le grand Mars de Rocroi ?  
 Car il n'est point de telle école  
 Pour refaire une tête folle ,  
 Si quelque coup ne la défait ,  
 Et rendre un jeune-homme parfait ,  
 Comme le métier qui s'enseigne ,  
 Sous le guidon et sous l'enseigne ;  
 Où l'on voit de si belles loix.  
 Mais ce père , dont je parlois ,  
 De son enfant craignant la perte ,  
 Qu'il n'eût pas sans mourir soufferte ,  
 Pour l'éviter , l'avoit exprès  
 Tenu caché dans des forêts ,  
 L'occupant à courre des bêtes ,  
 Les tuer à coups d'arbalètes ,  
 Et de ses flèches mettre à bas  
 Des oiseaux qui n'y pensoient pas :

Mais si-tôt que le mortel somme  
 Eut clos l'œil au pauvre bon-homme,  
 Les Parques au cœur inhumain  
 D'abord sur lui mirent la main,  
 Et comme elles s'en emparèrent,  
 Aux dards d'Evandre le vouèrent,  
 Dont son fils le voulant frapper,  
 Afin de le mieux attraper,  
 Au Tybre fit cette prière :  
 O des rivières la rivière,  
 Qui sur un gravier de pur or  
 Roules d'argent un pur trésor,  
 Guide cette arme, et qu'il te plaise  
 De la porter au sein d'Haléze ;  
 Et je te le proteste en foi  
 De gentilhomme et fils de roi,  
 Ce chêne que ta belle eau mouille  
 A ta gloire aura sa dépouille.  
 L'oreille de l'humide dieu  
 Ne fut pas bouchée à ce vœu,  
 Dont l'espoir le ravissoit d'aise ;  
 Car tandis que le pauvre Haléze  
 Paroit avec son écusson  
 Un dard volant, qui d'Imaon  
 Sans-doute alloit être la perte,  
 Sa poitrine alors découverte  
 Reçut le dur coup du trépas,  
 De celui du prince Pallas.  
 Mais à la peur que ce coup donne,  
 Lauze, dont la seule personne  
 Valoit bien plus d'un régiment,  
 S'opposant vigoureusement,  
 A la tête des siens se rue  
 Sur les ennemis, dont il tue,  
 Abat leur bouclier, ou rempart,  
 Tant c'étoit un rude soudart !  
 Lors maints jouvenceaux d'Arcadie  
 Et maints Toscans perdent la vie,  
 Et vous aussi, pauvres Troyens,  
 Contre lesquels tant d'Argiens,  
 A l'attaque de vos murailles  
 Et dans les plus chaudes batailles,  
 Avoient fait leurs efforts en vain  
 Pour vous ôter le goût du pain.

Sous deux chefs égaux les cohortes ,  
 De tout point également fortes ,  
 Se donnent un choc furieux ;  
 Et les derniers rangs envieux  
 De la gloire que l'on remporte  
 Aux premiers , s'empressent de sorte  
 Que la foule ne permet pas  
 De remuer ni dard ni bras.  
 D'un côté , Pallas presse , irrite ,  
 De l'autre , Lauze anime , excite :  
 Tous deux de même âge à-peu-près ,  
 Tous deux pareillement bien faits ,  
 Et d'une beauté non commune ,  
 Mais à qui la male fortune  
 Avoit refusé le bonheur  
 De revoir onc le pays leur ,  
 Sans pourtant que les cieus permissent  
 Que tête à tête ils combattissent ;  
 Car , quoique fiers , bientôt tous deux  
 En trouvèrent de plus fiers qu'eux .

Cependant la nymphe Juturne  
 Vient avertir son frère Turne ,  
 Qu'à Lauze il falloit du secours :  
 A quoi disant , ma sœur , j'y cours ,  
 De son char roulant de vitesse ,  
 Des bataillons il fend la presse ;  
 Et quand il fut près de Pallas ,  
 Place , dit-il à ses soldats ,  
 Place , enfans , et que l'on me voie  
 Percer les boudins et le foie  
 A ce tant brave jouvenceau :  
 C'est à moi seul qu'un coup si beau  
 Appartient. O dieu ! que son père  
 N'est-il ici pour me voir faire ,  
 Lui qui chérit si fort ce fils !  
 J'en donnerois cent bons louis.  
 A ces mots chacun se retire ,  
 Faisant large place au fier sire ;  
 Et le jeune prince ébahi ,  
 Mon dieu ! *miserere mei* ,  
 Dit-il , regardant la stature  
 Du haut Turnus et sa posture ;  
 Et puis remis dans son émoi ,  
 Par tout le corps de ce grand roi .

Il roule une farouche œillade ,  
Et repousse ainsi sa bravade :  
Ou je serai bientôt vanté  
D'avoir terrassé ta fierté ,  
Ou si je n'ai pas la victoire ,  
D'être du-moins mort avec gloire.  
Mon père, qu'ici tu voudrais ,  
N'est pas si mol que tu le crois ,  
Et quatre-vingts ans de vieillesse  
N'ont point mis en lui de foiblesse :  
Qu'heureux je sois , ou malheureux ,  
Ce Prince est assez généreux  
Pour voir d'une égale manière  
Mon char de triomphe , ou ma bière ,  
Dont les cyprès surpasseront  
Les plus beaux lauriers de ton front ,  
Si cette lance ou cette épée  
Dans ton sang n'est bientôt trempée.  
Ne me menace donc pas tant ;  
Prince trop superbe et fendant.  
Après cette fière réponse  
Le royal gars son casque enfonce ,  
Et d'un air guerrier se marchant ,  
Il se porte au milieu du champ.  
Aussi-tôt d'une froide crainte  
Chacun des siens a l'ame atteinte ,  
Et par un soupçon de malheur  
Le sang leur glace autour du cœur ,  
Turne alors de son char s'élance ,  
Léger comme un Basque , et s'avance  
Contre le jeune champion.  
Imaginez-vous un lion ,  
Qui , du sommet d'une montagne  
Dans le milieu d'une campagne ,  
Voit à l'écart de son troupeau  
Un jeune et vigoureux taureau ,  
Qui se prépare à la cornade  
Contre son horrible griffade :  
Soudain l'animal rugissant  
Contre l'animal mugissant  
Bondit dans la basse pianure.  
Voilà justement la peinture  
De Turne , venant sur Pallas ,  
Qui croyant ce grand fierabras

A la portée de sa lance ,  
 Alla le premier tenter chance ,  
 Et voir si par quelque heureux sort ,  
 Comme il n'étoit pas le plus fort ,  
 Il se pourroit tirer d'affaire ,  
 En abattant son adversaire ;  
 Et cependant , levant les yeux  
 Vers le brillant Louvre des dieux :  
 Par le bon accueil de mon père  
 Et par sa table où tu fis chère ,  
 Dit-il , et sans dépendre un sou  
 Trinquas et briffas tout ton sou ,  
 Grand Hercule , je te supplie ,  
 Contre le roi de Rutulie  
 Sers-moi de cuirasse et d'écu ;  
 Et lorsque je l'aurai vaincu  
 Par ta puissance que j'implore ,  
 Que cet arrogant Matamore ,  
 Qui me traite comme un enfant ,  
 Et s'en croit déjà triomphant ,  
 De rage répande des larmes  
 Me voyant lui ravir ses armes ;  
 Et qu'avant que ses mourans yeux  
 Perdent la lumière des cieux ,  
 Ma présence à ce misérable  
 Soit une présence de diable.  
 A la prière de Pallas  
 Le rustre dieu sourd ne fut pas ;  
 Et la chère qui lui fut faite  
 Par Evandre , après la défaite  
 De l'Espagnol au triple nez ,  
 Et tous ses beaux bœufs emmenez ,  
 Représentée à sa mémoire ,  
 L'engageoit fort à la victoire  
 Du jeune prince Arcadien :  
 Mais n'y voyant pas de moyen ,  
 Et madame la destinée  
 Ayant autre chose ordonnée ,  
 Son cœur par un profond soupir  
 En témoigna son déplaisir ;  
 Et ses vains pleurs qui le trahirent  
 Aussi gros que des pois sortirent ,  
 Dont il enragea de dépit ;  
 Car le fou des dieux qui le vit ,

Lui fit aussi-tôt ribouillette ,  
Disant , mon fils , veux-tu la tette ?  
Et puis l'immortel Jean Doucet  
S'enfuit , et bientôt , car dieu sait  
Comme le drôle eût eu la gratte ,  
S'il fut tombé dessous la patte  
Du rude Hercule , à qui Jupin  
Dit : mon fils , laissez ce badin  
Qui ne vaut pas votre colère ;  
C'est un fou , que voulez-vous faire ?  
Et puis , ajouta-t-il après ,  
A quoi servent tous ces regrets ?  
Cessez , cessez d'être si tendre ,  
Et d'inutiles pleurs répandre.  
Le tems de la vie est compté ,  
Et rien de sa briéveté  
Ne peut réparer le dommage ,  
Que les vertus et le courage.  
Quoiqu'on en dût être marri ,  
Tant de fils de dieux ont péri  
Comme les plus viles canailles  
Devant les Troyennes murailles ,  
Achille , Ascalaphe et Memnon ,  
Et même mon fils Sarpédon ,  
Sans que Thétis , Mars , ni l'Aurore ,  
Ni moi qui puis bien plus encore ,  
De leurs brefs et rapides jours  
Ayons pu prolonger le cours :  
Et Turnus aussi-bien que l'autre  
N'a qu'à dire sa patenôtre ,  
Et se disposer à sa fin ,  
Où l'appelle son court destin.  
Cela dit , le lance-tonnerre  
Détourna ses yeux de la terre  
Où Turne et Pallas s'apprêtoient  
A se montrer ce qu'ils étoient ;  
Quand celui-ci de violence  
Contre Turne darda sa lance  
Et mit soudain l'épée au vent.  
La lance volant cependant  
Chur où le corselet s'attache  
Sur l'épaule , et de la rondache  
Du grand Turne perçant le bord :  
Enfin , avec tout son effort ,

Tout le mal qu'elle lui put faire  
 Fut une écorchure légère.  
 A quoi Turne, pour le gausser,  
 Disant, ma foi ! c'est bien lancer,  
 Prince, de ce beau coup je t'aime,  
 Mais vois si je ferai de même.  
 Il branle un grand dard affilé,  
 Et l'ayant bien long-tems branlé,  
 Contre l'Arcadienne altesse  
 Il le jette avec tant d'adresse  
 Et de force tout à la fois,  
 Que malgré son triple pavois  
 Et son épaisse brigandine,  
 L'arme entre au fond de sa poitrine,  
 D'où le pauvret la retirant,  
 Il tombe aussi-tôt, en mourant,  
 Sur son coup si digne de larmes :  
 Par leur bruit s'en plaignent ses armes ;  
 Et sa bouche d'où le sang sort,  
 De l'ennemi la terre mord.  
 Ecoutez, troupe Arcadienne,  
 Dit lors Turne, et qu'il vous souviennne  
 De dire au père de Pallas,  
 En lui rapportant son trépas,  
 Que je lui rends un fils insigne,  
 Et dans un état de lui digne :  
 Que quelque consolation  
 Qu'apporte l'inhumation  
 Des défunts à ceux qui survivent,  
 Et quelques honneurs qui la suivent,  
 J'en veux pourtant user en roi,  
 Et mieux qu'il n'a fait avec moi :  
 Qu'ainsi ce corps je lui renvoye,  
 Afin que dessus il larmoye,  
 Et qu'au chant de maint *libera*  
 Il l'enterre comme il voudra ;  
 Mais que par cette perte amère,  
 En apprenant qu'il n'est plus père,  
 Il apprendra ce que lui vaut  
 D'avoir tant fait manger de rôts,  
 Et donné fils, gens et monnoye  
 A ses bons alliés de Troye.  
 Après cela le fier guerrier  
 Ote au mort son lourd baudrier,

Où des cruelles Danaïdes  
 Brillotent en or les parricides,  
 Brodés à la perfection  
 Par le fameux Eurytion ;  
 Et gai du butin qui le pare ,  
 Il va piaffant et se quarre.  
 Ma foi ! dans les décrets divins  
 Les hommes sont des Quinze-vingts ,  
 Et souvent ils se réjouissent ,  
 Et sots qu'ils sont , s'en orgueillissent ,  
 Au-lieu de se tenir égaux  
 Dans les biens comme dans les maux ,  
 De ce qui semble un avantage ,  
 Et qui pourtant est leur dommage.  
 Un jour viendra que ce vainqueur ,  
 Si satisfait de son bonheur ,  
 Et si bouffi de vaine gloire ,  
 Maudira butin et victoire ,  
 Et pour animer le vaincu  
 Lui voudroit fort souffler au cu ,  
 Si l'on rendoit aux morts la vie  
 Par une telle soufflerie ,  
 Sans se soucier si Pallas  
 L'auroit sale , ou ne l'auroit pas.  
 Cependant , faisant la pleureuse ,  
 Des siens une troupe nombreuse  
 L'ayant mis sur son écusson ,  
 Emporte le pauvre garçon.  
 O dieux , quelle douleur amère !  
 Quelle gloire aussi pour ton père !  
 Le premier jour que tu combats ,  
 Pauvre prince , on te rîet à bas :  
 Et toutefois après ta perte ,  
 Tu laisses la terre couverte  
 De corps l'un sur l'autre entassés ,  
 Que ta valeur a terrassés.

D'un si grand mal la renommée  
 N'étoit pas encore semée :  
 Mais les deux jambes à son cou ,  
 Un exprès , courant comme un fou ,  
 En vint apporter la nouvelle  
 Au fils de la belle immortelle ,  
 Qui se mit à jurer d'abord  
 Comme un chartier , en disant : mort !



Et ce qui suit quand on enrage ;  
 Et pour conclure son message ,  
 Il lui dit qu'il étoit grand tems  
 De donner secours à ses gens ;  
 Et que si l'on n'y couroit vite  
 Et que l'on n'arrêtât leur fuite ,  
 Tout s'en alloit turlututu .  
 Énéas l'ayant entendu ,  
 Part soudain , et de sa rapière  
 Exploite de telle manière ,  
 Qu'il met devant soi tout à bas ,  
 Cherchant le vainqueur de Pallas ,  
 Dont le grand cœur et la jeunesse  
 A son esprit s'offrent sans cesse ,  
 Et la bonté de son papa ,  
 Qui , n'ayant que cet enfant là  
 Si librement à son service ,  
 En avoit fait un sacrifice :  
 Sa table , ses embrassemens ,  
 Enfin tous ses bons traitemens ,  
 Vives allumettes de rage  
 A ce grand et royal courage ;  
 Par qui les quatre Sulmons vifs  
 Sont arrêtés et faits captifs ,  
 Et les Ufens en pareil nombre  
 Pour du défunt appaiser l'ombre ,  
 Et tous huit leur sang épancher  
 Dessus le feu de son bucher .  
 Ensuite sur Magus il darde  
 Un javelot , dont il se garde ,  
 En se baissant subtilement ;  
 Puis s'en venant bien humblement  
 Lui serrer les genoux : la vie ,  
 Prince , dit-il , je vous en prie ,  
 Et par les mânes d'Anchisès ,  
 Et par les glorieux progrès  
 Que dans ce pays de Cocagne  
 Doit faire monseigneur Ascagne :  
 C'est pour mon fils plus que pour moi .  
 Que je la demande , ô grand roi ,  
 Et pour mon bon-homme de père ,  
 A qui la leur est bien moins chère .  
 J'ai dans une cave enfouis  
 Des muids enfoncés de louis ,

Des vases d'argent, des figures  
 De toutes sortes de natures,  
 Et quantité de lingots d'or,  
 Qui ne font pas un laid trésor.  
 Hé ! pour cela, je vous en prie  
 Derechef, sauvez-moi la vie ;  
 Car de quoi seriez-vous plus fort,  
 Quand vous m'auriez donné la mort ?  
 Le bonheur ou malheur des vôtres,  
 Grand prince, non plus des nôtres,  
 D'un seul homme ne dépend pas,  
 S'il n'est Turne ou bien Ænéas.  
 Quoi ! mon ame seroit gagnée  
 Par des trésors, répond Ænée ;  
 Et si lâchement je vendrois  
 Un prince mort, que je voudrois  
 Racheter de ma propre vie !  
 Tu sais mal flatter mon envie ;  
 Garde tes vases pour ton fils,  
 Tes lingots d'or et tes louis :  
 Turne, en tuant celui d'Evandre,  
 A fait qu'il ne faut plus s'attendre  
 A trouver chez moi de quartier ;  
 Et de me venir supplier  
 Par l'ame de monsieur mon père,  
 Et par tout ce que l'on espère  
 De l'accroissement d'Iulus,  
 Ce sont des détours superflus :  
 Ils veulent tous deux que tu meures,  
 Bien loin qu'un moment tu demeures  
 Après l'action de Turnus ;  
 Dis donc à dieu ton *in manus*.  
 A ces durs mots l'Anchisiade  
 Prend mon Magus par la salade,  
 Et le chignon lui renversant,  
 Quoi qu'il pût dire de pressant,  
 De sa lame, jusqu'à la garde,  
 Sans miséricorde il le larde.  
 Et puis ensuite de cela,  
 Ayant assez proche de là  
 Rencontré messire Emonide,  
 Prélat qui tenoit fort en bride  
 Les jansénistes de son tems,  
 Vêtu d'habits fort éclatans,

Et comme dans un jour de fête  
 Portant son saint autour de tête ,  
 Duquel mille petits galans ,  
 Moitié rouges et moitié blancs ,  
 De la plus belle nompareille ,  
 Lui pendoient dessus chaque oreille :  
 A ce beau sacrificateur ,  
 Qui servoit Phébus et sa sœur ,  
 Le monarque Troyen s'adresse ,  
 Le poursuit et si fort le presse ,  
 Qu'enfin , lui donnant le trépas ,  
 Il l'immole à son cher Pallas.  
 Après quoi Séreste ramasse  
 Et met sur son dos sa cuirasse ,  
 Son écu , son glaive et ses dards ,  
 Pour en faire un trophée à Mars.

Des pauvres Latins , en dérouté ,  
 L'armée alors s'en alloit toute ,  
 Sans le vaillantissime Umbron  
 Et le fils du dieu forgeron ,  
 Cécule , dont , bien que l'histoire  
 Ne soit pas fort aisée à croire ,  
 Puisque Scarron n'en a rien dit ,  
 L'origine vaut le récit.

Un grand froid entr'ouvroit les arbres ,  
 Fendoit les plus solides marbres ,  
 Et retenant en durs crystaux  
 Le cours des plus rapides eaux ,  
 On voyoit rouler les charrettes ,  
 Les carrosses et les brouettes ,  
 Où les bateaux durant l'été  
 Se promenoient en liberté :  
 C'étoit du grand hiver l'année.  
 Pour lors devant la cheminée ,  
 Où bon feu le froid combattoit ,  
 La mère de Cécule étoit ,  
 Qui , tisonnant d'une pincette ,  
 Se chauffoit les genoux seulette.  
 Or il avint pendant cela  
 Qu'une étincelle lui vola  
 Dans le sein , bien que quelqu'un dise  
 Que ce fût dessous sa chemise ;  
 Et comme environ ce tems-là  
 La pauvre demoiselle enfla ,

Ella

Elle fit croire à tout le monde  
Qu'elle n'étoit point une immonde,  
Et qu'en se chauffant dans son sein  
S'étoit glissé le chaud Vulcain;  
Et chez l'antiquité crédule  
Voilà comme quoi de Gécule  
La mère ayant couvert son jeu,  
Il passa pour fils de ce dieu.  
Qu'aujourd'hui pour les demoiselles  
Qui se lassent d'être pucelles;  
Une telle crédulité  
Seroit bien de commodité!  
Mais parle mieux des demoiselles,  
Muse, si tu veux parler d'elles;  
De moi, je suis leur serviteur,  
Et de toucher à leur honneur  
Ainsi, ce n'est point ma manière:  
Ce n'est pas aussi ta matière;  
Retournes-y donc au plutôt,  
Et parle toujours comme il faut.

Enéas faisoit donc le diable,  
Et ce monarque redoutable,  
De la manière dont son bras  
Terrassoit les plus fierabras,  
Des latins s'en alloit sans doute  
Mettre l'armée en vauderoute,  
Sans le fils du dieu forgeron  
Et le vaillantissime Umbron,  
Qui firent tant qu'ils rallièrent  
Les fuyards qu'ils r'encouragèrent.  
Ce que le Phrygien voyant,  
Il alla contr'eux foudroyant,  
Et d'un grand coup de cimenterre,  
Ou de quelqu'autre outil de guerre  
Que laisse à deviner Maron,  
Il occit rudement Umbron,  
Qui d'un sabre de trois doigts large  
Venoit d'abattre bras et targe  
Au jeune et valeureux Anxur,  
Et s'étoit promis pour le sur  
Que par certains mots exécrables,  
Dont il conjura tous les diables,  
Qui, plus fins que lui, le flattoient  
De grands riens qu'ils lui promettoient;

*Tome V.*

Bb

Il vivoit encor mainte année,  
 Et que du fer du grand Ænée,  
 Qu'il tenoit pour vaincu, les coups  
 Dessus son corps blanchiroient tous.  
 Ensuite le seigneur Tarquite,  
 Fils du dieu qui les bois habite,  
 Et de la nymphe Dryopé,  
 D'armes richement équipé,  
 Voulant s'opposer au courage  
 De ce prince ardent au carnage,  
 D'un coup d'hallebarde puissant  
 Sa majesté le relançant,  
 De ce grand coup qui lui fracasse  
 Et sa rondelle et sa cuirasse,  
 Elle le met en tel état,  
 Que se voyant hors de combat,  
 Sire, dit-il, je vous en prie,  
 Quartier, là... mais d'achever vie  
 Le pauvre le loisir n'eut pas;  
 Car l'inexorable Ænéas,  
 De son flamboyant cimenterre,  
 Lui fit sauter le chef à terre :  
 Puis roulant son tronc devant soi,  
 O des poulets, dit-il, l'effroi,  
 Et non pas d'un prince de Troye,  
 Gis maintenant ici la proye  
 Et des vautours et des corbeaux,  
 Si submergé dessous les eaux,  
 Des poissons tu n'es la pâture ;  
 Ce sera là ta sépulture ;  
 Si le ciel exauce mes vœux :  
 Et jamais près de tes aïeux,  
 Honorés de la sainte terre  
 Et du tombeau qui les enserre,  
 Tes os, tes misérables os  
 Ne seront placés en repos.  
 Cette amère bile jetée,  
 Il poursuit le vaillant Anthée  
 Et le preux Lycas, puis il va  
 Repousser le brave Numa,  
 Et Camerte, à la tête blonde,  
 Un des hardis garçons du monde,  
 Et fils du généreux Voiscens,  
 Lequel, tant en rentes qu'en cens,

Iles, moulins, étangs, rivières,  
 Bois, prés et terres fromentières,  
 Etoit estimé le seigneur,  
 Des Amycléens le greigneur,  
 Et tel qu'ici pour être riche  
 Passe le maréchal de Guiche.  
 Comme faisoit un fort garçon  
 Que l'on appelloit Egéon,  
 Qui se servoit d'une centaine  
 De mains, et d'une cinquantaine  
 Et d'estomacs et de gosiers  
 Vomissoit d'horribles brasiers,  
 Quand ces grands fous, fils de la terre,  
 A plus grands qu'eux faisoient la guerre,  
 Et que celui-ci des premiers,  
 Avec cinquante boucliers,  
 Sans crainte d'être mis en poudre,  
 Alloit insolenter la foudre,  
 Et de cinquante braquemars  
 Donnoit sur Hercule et sur Mars  
 D'une façon déterminée,  
 Ainsi chamoilloit maître Ænée,  
 De manière que l'on eût cru  
 Qu'en nombre ses bras eussent cru,  
 Et que sa lame exterminante  
 En eût été seule cinquante,  
 Si-tôt que cette arme une fois,  
 Frappant Latins et Rutulois,  
 Dans leur sang se fut échauffée.  
 Contre le coche de Nyphée  
 Tiré par quatre chevaux neufs,  
 Du monde les plus ombrageux,  
 Ensuite en géant il arpenté:  
 Mais soudain, saisis d'épouvante,  
 Eux, de reculer à grands pas,  
 Et jettant mon Nyphée à bas,  
 Qui tomba, cu par-dessus tête,  
 D'aller comme traits d'arbalète  
 Tant que terre les put porter,  
 Rien n'ayant su les arrêter,  
 Que les seules rives du fleuve  
 Qui le pays latin abreuve.  
 Dans un char pompeux cependant  
 Lucage, faisant le fendant,

De sa flamberge nette et claire  
 S'en vient , avec Liger son frère ,  
 Qui conduisoit ce char doré ,  
 Par deux gros danois blancs tiré ,  
 Dont l'un s'appelloit Janfarine ,  
 Et son camarade l'Hermine :  
 Mais cette action n'étant pas  
 Supportable à maître Ænéas ,  
 La lance à la main il s'avance ,  
 Et quand ils furent en présence ,  
 Alors Liger lui dit ces mots :  
 Ce ne sont pas là les chevaux  
 De ce fanfaron de Tydide ,  
 Ni le charriot du Pélide ,  
 Desquels tu t'es toujours sauvé ,  
 Alors qu'ils te pensoient crevé ,  
 Ces beaux chefs de neige d'Argie :  
 Et ce n'est pas de ta Phrygie  
 La plainte celle que tu vois ,  
 D'où , je ne sais combien de fois ,  
 Tu t'es retiré bragues nettes :  
 Ici tes affaires sont faites ,  
 Et notre guerre et ton destin  
 Par nous y vont trouver leur fin.  
 Le vain Liger d'une voix fiéré ,  
 Gasconnoit de cette manière ,  
 Et se faisoit entendre au loin ;  
 Mais Ænéas levant le poing ,  
 Sans rien répondre à ce langage ,  
 Darde sa lance sur Lucage ,  
 Comme ses chevaux il battoit ,  
 Et qu'au combat il s'appretoit ,  
 En tirant le pied droit derrière ,  
 Et de cette arme meurtrière ,  
 Qui de son pavois argenté  
 Vient à percer l'extrémité ,  
 Lui donnant un grand-coup dans l'aine ,  
 Il le fait rouler dans la plaine.  
 Mon pauvre Lucage , ma foi !  
 ( Dit lors le victorieux roi )  
 Tu serois des moins raisonnables ,  
 Si , de ta culbute , coupables  
 Tu voulois rendre tes chevaux :  
 Ce sont deux braves animaux ,

Et qui méritent que l'on prenne  
 A les panser autant de peine ,  
 Et qu'on les nourrisse aussi-bien  
 Que pas un du roi très-chrétien.  
 Quand ta verge a touché leur fesse ,  
 Tu sais avec quelle vitesse  
 Ils ont précipité leurs pas ,  
 Et leur vain ombrage n'est pas  
 Ce qui t'a fait quitter ton coche ;  
 Tu t'en dois faire le reproche ,  
 Et ne pas prétendre à l'honneur  
 De passer pour un bon sauteur.  
 Cela dit , le fier Dardanide  
 Prit l'Hermine et l'autre à la bride ;  
 Et le pauvre Liger , à bas  
 Sans armes , lui tendant les bras ,  
 Généreux roi , que je réclame ,  
 Dit-il la crainte dedans l'ame ,  
 Au nom de votre majesté ,  
 Vrai modele de piété ,  
 Et de monseigneur votre père ,  
 Et de madame votre mère ,  
 Qui vous ont fait , comme je crois ,  
 De la terre le meilleur roi ,  
 Ne soyez pas inexorable  
 Aux prières d'un misérable ,  
 Lequel en toute humilité  
 Demande à votre majesté  
 Qu'elle le laisse vivre encore  
 Pour une belle qu'il adore ,  
 A laquelle , de sa façon ,  
 Il desire un petit garçon  
 Qui puisse un jour servir les vôtres .  
 Il en vouloit bien dire d'autres ,  
 Mais *Ænéas* l'interrompit  
 Par cette réponse qu'il fit :  
 Mon cher adorateur de belle ,  
 Qui crois que ton discours m'emmielle ,  
 Tu files doux présentement ,  
 Et ne parles plus fièrement  
 Ainsi que tu faisois naguère ;  
 Mais meurs , poltron , et suis ton frère .  
 Disant ces mots , de son pourpoint  
 Le bien-aimé moule il lui point ,



Et fait dénicher sa molle ame  
 Par le passage de sa lame.  
 Le grand capitaine Troyen  
 Par tout le champ Ausonien  
 De cette sorte faisoit rage ,  
 Comme un fier torrent qui ravage  
 Dans la fureur de ses bouillons ,  
 Bois , cabanes , prés et sillons ;  
 Ou , comme un tourbillon rapide ,  
 Qui sur la campagne liquide  
 Fait le diantre , et met par morceaux  
 Voiles , vergues , mâts et vaisseaux.  
 D'autre côté le jeune Iule ,  
 Que quelques troupes du Rutule  
 Retenoient encor dans son fort ,  
 Enfin malgré leurs dents en sort ,  
 A la tête de la jeunesse ,  
 Qui , comme sa royale altesse ,  
 Brûloit d'aller joindre Ænéas ,  
 Et d'avoir part à ses combats.

Cependant Jupiter , en joye  
 De voir triompher ceux de Troye ,  
 A Junon , qui créve en son cœur ,  
 Vient tenir ce discours moqueur :  
 Vous ne vous trompiez pas , madame ;  
 Cette canaille de Pergame  
 A la Cyprine pour appui ,  
 Nous le voyons bien aujourd'hui ;  
 Et vous aviez raison de dire ,  
 Quoique vous fussiez pleine d'ire ,  
 Que les Troyens étoient sans cœur ,  
 Que les périls leur faisoient peur ,  
 Et que c'étoient des gens à battre ,  
 Par les moindres , comme du plâtre.  
 A quoi Junon dit humblement :  
 Pourquoi , grand roi du firmament ,  
 Renouvellez-vous mes supplices ?  
 Si j'étois encor vos délices ,  
 Le cœur à vous , le cher Ménon ,  
 Et la seule aimable Junon ,  
 Comme autrefois je me suis vue ,  
 Alors que vous n'aviez de vue  
 Que pour contempler mes beautés  
 Qui faisoient vos félicités ,

Et que vous vous comportiez comme  
Doit faire avec sa femme un homme ,  
Sans aller prendre vos ébats  
Avecque celles de là-bas ,  
Ainsi que tous les jours vous faites ;  
Étant puissant comme vous êtes ,  
Si vous ne vouliez que Turnus  
Chassât le bâtard de Vénus ,  
Et l'envoyât loin d'Ausonie  
Chercher à planter colonie ,  
Au-moins me permettriez-vous  
De le dérober à cent coups  
Qui menacent sa seigneurie  
Dans ce combat plein de furie ,  
Où , nonobstant tout son grand cœur ,  
Je ne vois pour lui que malheur ;  
Et de le rendre , tête entière ,  
Au bon seigneur Daune son père.  
Mais , puisque vous ne m'aimez plus ,  
Qu'il meure , le pauvre Turnus ,  
Et qu'une malheureuse épée ,  
Dedans son pieux sang trempée ,  
Venge son rival aujourd'hui  
De ce qu'il a fait contre lui.  
Toutefois il sort d'une race  
Qui mérite bien quelque grâce ;  
Car enfin il nous est parent  
A cause de son père-grand :  
Et bien souvent sa main royale ,  
Plus que pas une libérale ,  
A fait courber sous les fardeaux  
De ses dons vos sacrés linceaux.  
A quoi le monarque des poles  
Répondit en peu de paroles :  
Madame , si de quelques jours  
Vous ne tendez par ce discours  
Qu'à prolonger la destinée  
De Turne , qui s'en va bornée ,  
Et que vous desiriez de moi ,  
De qui vous êtes , sur ma foi ,  
Plus qu'aucune dame chérie ,  
Quoiqu'à quelques-unes je rie ,  
Que pour ce malheureux garçon  
J'en ordonne de la façon :

Faites par une prompte fuite  
 Que la mort pressante il évite ;  
 Car sans de la fatalité  
 Offenser la nécessité ,  
 C'est jusqu'ici ce qu'on peut faire.  
 Mais si dessous cette prière ,  
 Par un artifice finet ,  
 Vous cachez un plus grand bienfait ,  
 Et que vous pensiez que je fasse  
 A la guerre changer de face ,  
 Contre tout l'ordre du destin ,  
 C'est vous paître d'un espoir vain.  
 Jupin , n'en dit pas davantage ,  
 Et Junon , ayant le visage  
 Tout en pleurs : quel mal feriez-vous ,  
 Lui dit-elle , ô mon cher époux ,  
 Si votre refus qui me touche ,  
 N'étant seulement que de bouche ,  
 Votre obligeant cœur en secret  
 Combloit pleinement mon souhait ,  
 Et confirmoit cent ans de vie  
 Au pauvre roi de Rutulie ?  
 Mais bientôt , si je n'erre fort ,  
 Une indigne et fâcheuse mort  
 Au pauvre est toute certaine.  
 Oh ! que plutôt d'une peur vaine  
 Je sois déçue ; et , s'il vous plaît ,  
 Changez en mieux ce dur arrêt ,  
 Et soyez à mon mal sensible ,  
 Vous à qui rien n'est impossible.

A peine eut-elle ainsi parlé ,  
 Que du haut palais étoilé ,  
 S'enveloppant d'un noir nuage ,  
 Au bruit d'un violent orage  
 Qu'elle excitoit devant ses pas ,  
 Elle descendit ici-bas ,  
 Où ceux de Troye et d'Hespérie  
 Signaloient leur noble furie ;  
 Puis faisant un fantôme d'air ,  
 D'Ænée elle lui donne l'air ,  
 ( Image aux yeux émerveillable )  
 Lui pend un glaive au sien semblable ,  
 L'orne d'un même baudrier ,  
 Le coëffe d'un pareil cimier

Qu'ombrageoit un même panache ,  
 Lui met au bras même rondache ,  
 Et comme lui le fait parler ,  
 Et comme lui le fait aller.  
 C'étoit comme ces vaines ombres ,  
 Qui , revenant des pays sombres ,  
 Vont voletant après la mort ;  
 Ou comme dans le temps qu'on dort ,  
 Ces spectres , ces corps fantastiques ,  
 Qui viennent des mélancoliques  
 Séduire les sens endormis .  
 A la tête des ennemis  
 Aussi-tôt le faux roi de Troye  
 Paroit , plein d'orgueil et de joye ,  
 Et de son glaive et de sa voix  
 Brave celui des Rutulois ,  
 Qui d'un bruyant coup de lançade ,  
 Répond d'abord à sa bravade :  
 Mais l'image , tournant le dos ,  
 Fuit devant le jeune Héros ,  
 Qui lors croyant l'ame d'Ænée  
 De sa valeur abandonnée ,  
 Le cœur d'allégresse comblé  
 Et d'un frivole espoir enflé ,  
 Lui dit : où fuis-tu , fils d'Anchise ?  
 De la belle qui t'est promise  
 Ne quitte pas en froid amant  
 Le bienheureux accouplement .  
 Cette terre qui par les ondes ,  
 En tant de courses vagabondes  
 A fait promener tes desirs  
 Pour ses douceurs et ses plaisirs ,  
 Par ce bras te sera donnée .  
 Après le fantôme d'Ænée  
 De Daune le joyeux garçon  
 Alloit , criant de la façon ,  
 Et le poursuivoit , dague nue ,  
 Sans voir que le vent dans la nue  
 Ses allégresses emportoit ,  
 Et qu'un vain espoir le flattoit .  
 De fortune , contr'une roche ,  
 De Massique ancroit là tout proche  
 Le navire , avecque ses ais ,  
 Pour le rembarquement tous prêts .

Là, l'image tremblante et pâle  
 Drille et cherche le fond de cale ;  
 Et Turne, de courir après,  
 Et de sauter vite les ais :  
 Mais à-peine le pauvre sire  
 Etoit entré dans le navire,  
 Que Junon le cable en cassa  
 Et loin de terre le poussa.  
 Cependant l'effectif Ænée,  
 Avecque une rage obstinée,  
 Appelle au combat Turne absent,  
 Et de son fer va tout perçant.  
 Pour-lors sa mensongère image  
 Ayant joué son personnage,  
 Se soucia peu de chercher  
 Un coin où se pouvoir cacher,  
 Et se dissipant dans la nue,  
 De Turne détrompa la vue,  
 Pendant qu'un vent qui s'éleva,  
 Au milieu des flots l'enleva.  
 Bien surpris de cette aventure,  
 Dont il détestoit l'imposture,  
 Loin de savoir le moindre gré  
 A qui des coups l'avoit tiré ;  
 Alors, vers je ne sais quel pôle,  
 Haussant ses mains et sa parole,  
 M'auriez-vous cru, grand Jupiter,  
 Dit-il, assez démériter,  
 Pour me faire encourir le blâme  
 D'avoir fui les coups en infâme,  
 Et d'un si honteux châtement  
 M'enverriez-vous bien le tourment ?  
 Où vais-je, pauvre misérable,  
 Dans ce navire détestable ?  
 Où vais-je, et d'où suis-je parti ?  
 Et quelle fuite à mon parti  
 M'enlève malgré mon courage ?  
 Et quel, après ce navigage,  
 Rentrerai-je dans ma cité ?  
 Deviendrois-je assez effronté  
 Pour revoir les murs de Laurente,  
 Le roi Latin et mon infante ?  
 Que diront de moi mes soldats,  
 Que je laisse en proie au trépas.

Et que je vois que l'on renverse ,  
Qu'on met en fuite et qu'on disperse ,  
Et dont les cris , pleins de langueur ,  
Me percent l'oreille et le cœur ?  
Que ferai-je ? ou quel précipice  
La terre , à ma honte propice ;  
Assez creux me peut-elle offrir ?  
Mais suis-je fou de recourir  
A la terre au milieu de l'onde ?  
Vous donc plutôt en qui je fonde  
Mon espoir , vents impétueux ,  
Ayez pitié d'un malheureux ,  
Et jetez ce maudit navire  
Contre les rocs que je desire ,  
Ou dans des bancs , où je ne sois  
Suivi ni de mes Rutulois ,  
Ni de l'injuste bruit d'un crime  
Qui me perd tout-à-fait d'estime  
Et m'ôte l'éclat et l'honneur  
Que m'avoit acquis ma valeur !  
Ainsi , plein de mélancolie ,  
Parloit le roi de Rurilie ,  
Dont les desirs irrésolus  
Alloient comme un flux et reflux ;  
Car le pauvre ne savoit mie  
Si pour une telle infamie  
Il se perceroit les boyaux ,  
Ou si dans le milieu des eaux  
Il se jetteroit à la nage ,  
Afin de gagner le rivage ,  
Et se rendre parmi les siens ,  
Pour combattre encor les Troyens.  
Quoiqu'ainsi l'on crève , ou se noie ,  
Il tenta l'une et l'autre voyè  
Par trois fois ; et dame Junon ,  
Disant : non ferez , ma foi ! non ,  
De peur qu'il ne perdît son ame ,  
Par trois fois arrêta sa lame ;  
Et par trois fois lui dit : tout beau ,  
Comme il s'alloit jeter à l'eau.  
Cependant vers les murs d'Ardée ,  
Des vents et des flots secondée ,  
Sa nef vogue , et le pauvre roi  
Se trouve en moins de rien chez soi.

Pendant que ces choses se passent ,  
 Jupin , dont les bontés se lassent  
 D'entendre les noms odieux  
 Dont Mézence offensoit les dieux ;  
 Voulant achever une vie  
 Qui n'eût jamais été suivie  
 Du moindre petit repentir ,  
 Rien n'ayant su le convertir ,  
 Fait succéder au roi d'Ardée  
 Ce cruel et maudit Athée ,  
 Qui donne comme un furieux  
 Sur les Troyens victorieux.  
 Mais les Toscans , en qui l'image  
 De ses cruautés faisoit rage ,  
 Aussi-tôt accourent tous ,  
 Et dans leur violent courroux  
 De tant de dards ils l'attaquèrent ,  
 Qu'on ne sait qu'ils ne le tuèrent .  
 Mais nonobstant tout leur courroux ,  
 Et quoiqu'il fût seul contre tous ,  
 A l'attaque il demeura stable  
 Comme un rocher inébranlable ,  
 Qui , quand les vents les plus méchans  
 Ont attrapé la clef des champs ,  
 Soutient , fier au milieu de l'onde ,  
 Les menaces du ciel qui gronde  
 Et le choc des flots irrités  
 Qui le battent de tous côtés .  
 Dans cette attaque impétueuse  
 Sa main , d'Hébre victorieuse ,  
 Par terre d'abord le coucha :  
 Puis d'un grand roc il écacha  
 La tête du pauvre Latage ,  
 Que le coup prit par le visage ;  
 Et comme Palmus , qui craignoit  
 Pareil malheur , au pied gaignoit ,  
 D'une jarretade il l'arrête ,  
 Et donne à Lauze son aigrette  
 Et son barnois d'or écaillé ,  
 Dont il fut bientôt dépouillé .  
 Deux Troyens s'en viennent ensuite  
 Lui porter leurs coups , qu'il évite ;  
 Mais les siens ils n'évitent pas ,  
 Car il les met tous deux à bas .

C'étoit le généreux Evante ,  
 Et Mimas , dont l'histoire chante  
 Qu'il étoit pair et compagnon  
 De Cil , qui , trop chaud du rognon ,  
 Pour Hélène la belle dame  
 Mit toute sa patrie en flame ;  
 Et que Théano, sa maman ,  
 Après quelque petit ahan  
 Et le bruit d'une pétarade  
 Que lâcha la pauvre malade ,  
 Voulant faire sortir son fruit ,  
 Le mit au jour la même nuit  
 Que la fille du roi de Thrace  
 A Priam donna de sa race ,  
 En accouchant du beau Pâris.  
 Mais le destin de ces deux fils  
 Qui s'accordoit en leur naissance ,  
 Eut enfin cette différence ,  
 Que dans le lieu de son berceau  
 Celui-ci trouva son tombeau ,  
 Et que l'autre en terre étrangère  
 S'en vint chercher son cimetière.  
 Comme quand un sanglier miré ,  
 Qui bien long tems s'est retiré  
 Dans les bois dont le Mont Vésule  
 Se défend du soleil qui brûle ,  
 Et s'est baugé cent et cent fois  
 Dans la bourbe et les joncs époïs  
 Qui le Lac Laurent environnent ;  
 Après qu'au bruit des cors qui sonnent ,  
 Pressé de maint chien acharné ,  
 Dans les toiles il a donné ,  
 S'accule , pour se mieux défendre  
 Contre ceux qui le veulent prendre ;  
 Lors , le voyant se hérissier ,  
 Nul n'est si sot que d'avancer :  
 Mais , craignant sa dent meurtriére ,  
 Chacun se retire en arriére ,  
 Et tous , crians affreusement ,  
 L'attaquent de loin seulement.  
 De-même en leur juste furie  
 En est-il de ceux d'Etrurie ,  
 Qui , craignans Mézencé de près ,  
 Ne l'assailient qu'à coups de traits ,



Avec une horrible huée ,  
 Bien loin d'en venir à l'épée.  
 Mais lui , comme ce sanglier ,  
 Sans jamais son cœur oublier ,  
 Avec un grincement de diable ,  
 Qui faisoit un bruit effroyable ,  
 Ores à gauche , ores à droit ,  
 A se tourner est tant adroit ,  
 Qu'il n'est point de traits qu'il ne trompe ,  
 Et que son bouclier ne rompe.  
 Un certain Grec de nation ,  
 Qui d'Acron avoit pris le nom ,  
 Pour je ne sais quelle quarelle ,  
 Qui peut-être étoit bagatelle ,  
 S'étant battu contre les lois ,  
 Comme on feroit souventes fois  
 Parmi nous , si de ses provinces  
 Notre roi , le plus grand des princes ,  
 Qui rendra son nom immortel ,  
 N'avoit banni le fier duel ;  
 Et s'en étant fui de la Grece ,  
 Loin des beaux yeux de sa maîtresse ,  
 Qu'il étoit tout prêt d'épouser  
 Quand il vint à duelliser ,  
 Pour faire valoir son mérite ,  
 S'en étoit venu de Corite ;  
 Et comme avec force ponceau ,  
 Tel qu'on n'en vend pas de plus beau  
 A l'entrée du pont au Change ,  
 Chère couleur de son bel ange ,  
 Le chef orné d'un haut plumart ,  
 Vif comme un charbon quand il ard ,  
 Il parut aux yeux de Mézence  
 Encore plus par sa vaillance ,  
 Que par l'éclat de son ponceau ,  
 Qu'il voyoit en lui le moins beau.  
 De-même qu'un lion avide ,  
 Quand il se sent le boyau vuide  
 Et qu'il a rodé bien long tems ,  
 S'il apperçoit dedans les champs  
 Un chevreuil à jambes légères ,  
 Toujours prêt à tailler croupières ,  
 Ou quelque grand cerf de dix cors ,  
 Le gourmand , ravi d'aise , alors

Ouvre une gueule épouvantable ,  
Et d'une manière effroyable  
Hérissant sa tête et son cou ,  
Fond sur le pauvre chevreuil , ou  
Dessus mon grand cerf , qu'il éventre  
Avecque sa griffe de diantre ,  
Et la tête au fond de son flanc ,  
Mange sa tripe et boit son sang ;  
Ainsi le terrible Mézence  
A travers l'ennemi se lance ,  
Et va tuer le pauvre Acron  
A la tête d'un escadron ;  
Ce qui fit changer de visage  
Même à plusieurs gens de courage ,  
Dont Orode , un des principaux ,  
Se mit lors à tourner le dos ;  
Et quoiqu'il ne tint qu'à Mézence  
De l'enfiler d'un coup de lance ,  
Toutefois il ne voulut pas  
Lui donner ainsi le trépas ,  
Croyant que d'un guerrier insigne  
Cet avantage étoit indigne :  
Mais vivement le poursuivant  
Il lui prit bientôt le devant ,  
Et quand ils furent tête-à-tête ,  
C'est à ce coup que je t'arrête ,  
Dit Mézence , lequel d'abord  
Pensoit mettre son homme à mort ;  
Mais l'autre , reprenant courage ,  
En sut faire un si bel usage ,  
Et combattit si vaillamment ,  
Que Mézence malaisément  
Remporta sur lui la victoire :  
Après laquelle , enflé de gloire ,  
S'étant sur sa lance appuyé ,  
Et foulant le vaincu d'un pié ;  
Enfin , pourtant voici par terre  
Orode , ce foudre de guerre ,  
Dit-il , d'une assez fière voix.  
Ce qui fut par le Rutulois ,  
Dont ce coup flatta l'espérance ,  
Suivi d'un haut V I V E M É Z E N C E ,  
Et relevé jusques aux cieux  
De mille éloges glorieux.

Mais avec toute ta vaillance ,  
 Repartit Orode à Mézence ,  
 Si ceux qui sont prêts de finir  
 Voient si clair dans l'avenir ,  
 Une épée en ton sang plongée  
 Rendra bientôt ma mort vengée ,  
 Et tu n'as pas encor beaucoup  
 A te réjouir de mon coup :  
 Une aussi fâcheuse disgrâce  
 Te suit de près et te menace ,  
 Et tu me sembles fort en train  
 De m'égalier sur ce terrain.  
 A quoi , se prenant à sourire  
 Avec un visage plein d'ire ,  
 Ventre-bleu ! c'est par trop jaser  
 Et trop vouloir prophétiser ,  
 Dit Mézence , meurs tout-à-l'heure ;  
 Et s'il faut aussi que je meure ,  
 Et que Jupin ait ce pouvoir ,  
 Ensuite il me le fera voir.  
 Ce disant , afin que plus vite  
 L'ame d'Orode prit la fuite ,  
 De la profondeur de son sein ,  
 Il tira son fer assassin ;  
 Et tout aussi-tôt d'un dur somme  
 La mort assoupit le pauvre homme ,  
 Et pour jamais ses sombres yeux  
 Se ferment aux clartés des cieux .

Après cela Cédique enferme  
 Et met Alcathoüs par terre :  
 Sacror d'un grand coup de dard  
 Perce Hidaspe de part en part.  
 Rapon de sa flamberge aiguë  
 Le brave Parthénus tue ,  
 Avec Orse , le fort garçon ,  
 Surnommé le petit Samson.  
 Messape , comme un la Vallée ,  
 Sur une jument pomelée ,  
 Qui couroit et caracolloit  
 De la manière qu'il vouloit ,  
 D'une impétueuse lançade  
 Frappe à la troisieme passade  
 Clonius au milieu du sein ,  
 Jusqu'à le clouer au terrain ,

Où

Où le pauvret , avec sa bête ,  
 Etoit chu , cu par-dessus tête.  
 Ensuite de cette action ,  
 D'écuyer s'étant fait pion ,  
 D'un autre ( c'étoit Ericate ) .  
 Il larde le foie et la rate  
 Et comme , l'épée à la main ,  
 Agis s'avançoit , à dessein  
 De s'opposer à sa victoire ,  
 Valére , en qui brilloit la gloire  
 De tant de preux dont il sortoit ,  
 L'abat tout brave qu'il étoit.  
 Salius dessus la poussière  
 Etale aussi de sa rapière  
 Le généreux Antronius :  
 Et Néalce , sur Salius  
 Donnant , d'un trait qui le culbute ,  
 D'Antronius venge la chute.  
 Déjà d'un et d'autre côté  
 Mars gardoit tant d'égalité ,  
 Que l'on n'eût su , de la victoire ,  
 A qui des deux donner la gloire :  
 Tout attaquoit , tout résistoit ;  
 L'on étoit battu , l'on battoit :  
 Et la mort la plus assurée  
 A la fuite étoit préférée.  
 Dans le Louvre du roi des dieux ,  
 A ce combat si furieux ,  
 Qui ne profitoit à personne ,  
 Les dieux eurent l'ame si bonne ,  
 Qu'oublians toute inimitié  
 Ils pleuroient quasi de pitié.  
 D'un côté , la reine éternelle ,  
 De l'autre la belle immortelle  
 Voyoit ce spectacle d'horreur ;  
 Tandis que la pâle fureur  
 Au son des tambours allumée  
 Faisoit rage dans chaque armée ,  
 Et rendoit les gens acharnés  
 Comme des démons incarnés.

Cependant branlant une lance ,  
 Mézence fièrement s'avance ,  
 Semblable à l'énorme Orion ,  
 Quand , puni par Enopion ,

*Tome V.*

Cc

Pour avoir , malgré sa pucelle ,  
 Voulu s'ébaudir avec elle ,  
 Il marchoit au milieu des mers ,  
 Tourné vers l'œil de l'univers ,  
 Un Cyclope sur son échine ,  
 Plus haute encor que l'eau marine ,  
 Ou , quand la tête dans les cieux ,  
 Tant il étoit prodigieux !  
 Il apportoit d'une montagne  
 Un grand frêne dans la campagne.  
 Lors Ænéas , qui le guettoit ,  
 Et qui pas ne lui promettoit  
 A la rencontre poires molles ,  
 Ni de fanfaronnes paroles ,  
 Mais de ces coups dont Dalencé  
 Ne guérit jamais un blessé ;  
 Tourne ses pas et sa furie  
 Contre ce détestable impie ,  
 Qui , le regardant approcher ,  
 Ne bougea non plus qu'un rocher ;  
 Et d'une lance en l'air jettée ,  
 Quand il le vit à la portée ,  
 Mon dard , dit-il , et toi mon bras ,  
 Contre ce brigand d'Ænéas ,  
 Qui vient avecque sa gueusaille  
 Croquer ici notre volaille ,  
 Soyez mon secours et mes dieux ,  
 Et m'en rendez victorieux.  
 Et parlant de Mars en Mézence ,  
 C'est-à-dire avec insolence ,  
 Et tout comme si c'eut été  
 De paille une divinité ;  
 C'est à toi , poursuit ce sacré ,  
 A toi , Lauze , que je consacre  
 La dépouille de ce voleur ,  
 Digne de ta seule valeur.  
 Cela dit , il darde sa lance ,  
 Qui , donnant avec violence ,  
 Dans le bouclier d'Ænéas ,  
 En rejaillit à trente pas ,  
 Et vient percer le ventricule.  
 D'un des camarades d'Hercule ,  
 Anthor , le généreux Anthor ,  
 Qui de ce grand coup matador

( Matador veut dire homicide )  
 Tombe au lieu du grand Dardanide,  
 Et, mourant, regarde les cieux  
 D'un œil qui sembloit dire aux dieux :  
 Pourquoi, dieux, de cette manière  
 Me privez-vous de la lumière ?  
 Pourquoi vais-je être à jamais clos  
 Pour mon pays, ma chère Argos ?  
 ( Car il faut ici faire entendre  
 Que pour le service d'Evandre  
 Le pauvre Anthor avoit quitté  
 Ce lieu, de lui si regretté,  
 Pour s'en venir en Ausonie. )  
 Alors du roi de Dardanie,  
 L'impétueux bras fait voler  
 Une javeline dans l'air,  
 Dont la roideur épouvantable  
 Eût envoyé Mézence au diable,  
 Sans son bouclier à triple airain,  
 A triple cuir et triple lin.  
 Toutefois malgré sa défense,  
 Si grande fut la violence  
 De l'arme, qu'elle le perça,  
 Et dans son aine s'enfonça.  
 Aussi-tôt le prince de Troie,  
 De voir son sang, ravi de joye,  
 Va sur lui, l'épée à la main,  
 Pour lui faire jour au boudin  
 Pauvre Lauze, quelle blessure,  
 Quel supplice et quelle torture  
 Fût-ce à ton cœur de deuil outré,  
 Quand tu vis ton père navré !  
 C'est ici, fils extraordinaire,  
 Fils par trop digne d'un tel père,  
 Qui larmoyas et qui gémis  
 Quand dans cet état tu le vis :  
 C'est ici, dis-je, enfant aimable,  
 Et d'un naturel si louable,  
 Qu'il faut compter à l'avenir  
 Pour ton éternel souvenir,  
 ( Si c'est chose qu'on puisse croire )  
 L'action si pleine de gloire,  
 Qui fut la cause de ta mort,  
 Laquelle certes eut grand tort

De te venir prendre si vite,  
 Sans mieux regarder ton mérite.  
 Mézence donc, étant blessé,  
 Et par son ennemi pressé,  
 Se voyant près de sa défaite,  
 Ne songeoit qu'à faire retraite :  
 Lorsqu'emporé par son amour  
 Son pauvre fils s'élançe, pour  
 S'opposer au roi de Pergame,  
 Qui de sa redoutable lame  
 Alloit tuer le malheureux ;  
 Et, se mettant au milieu d'eux,  
 Arrête de l'Anchisiade  
 La roide et mortelle estocade.  
 Incontinent les Rutulois,  
 Remplissent le ciel de leurs voix,  
 Charmés d'une action si belle ;  
 Et tandis que de sa rondelle  
 Ce généreux enfant couvroit  
 Son père qui se retiroit,  
 Eux, de mille et mille lançades,  
 De charger le chef des Troades,  
 Lequel, enrageant de bon cœur  
 De n'être qu'à demi vainqueur,  
 Sans s'exposer en téméraire,  
 Se tient à couvert, sans rien faire.  
 Comme quand il pleut à grands seaux,  
 Et que la grêle avec les eaux  
 Sur la terre se précipite,  
 Chaque laboureur prend la fuite,  
 Chaque berger et voyageur,  
 Et, se cachant à la faveur  
 De quelque falaise élevée,  
 Ou de quelque roche cavée,  
 Attend la fin du mauvais temps,  
 Et que, les rayons éclatans  
 De Phébus au riant visage  
 Ayant dissipé le nuage,  
 Il puisse achever son travail,  
 Reprendre le soin du bétail,  
 Et continuer son voyage :  
 Ainsi, tant que dure l'orage  
 Des coups, et que de toutes parts  
 Ænée est accablé de dards,

Il se tient tapi sous sa targe,  
Essuyant toute la décharge.  
Et comme Lauze cependant  
Faisoit un peu trop le fendant,  
Croyant la victoire gagnée :  
Pauvre prince, lui dit *Enée*,  
A quel danger t'exposes-tu ?  
Ne crains-tu point d'être battu ?  
Et, si tu n'étois las de vivre,  
Oserois-tu bien me poursuivre  
Avec tant de témérité ?  
Tu te perds par ta piété  
Qui séduit ton jeune courage ;  
Crois-moi, retiens-le davantage.  
De l'invincible Phrygien ;  
Cet avertissement, et rien,  
Ne furent qu'une même chose  
Au trop inconsidéré Lauze,  
Qui de plus en plus l'irrita,  
Et si fort l'impatienta,  
Que d'un rude coup de rapière,  
Perçant sa rondelle légère  
Et sa veste d'or de Milan,  
Riche ouvrage de sa maman,  
Il la lui plongea dans le foie.  
Il ne fallut point d'autre voie  
Pour faire exhaler son esprit :  
Son sang sortit, la mort le prit,  
Et sa pauvre ame murmurante  
S'envola, triste et mécontente  
D'abandonner si-tôt un corps  
En qui luisoient tant de trésors.  
Mais dès que le pieux *Enée*  
Vit sa face à la mort tournée,  
La compassion le toucha :  
De sa victoire il se fâcha,  
Et, tendant sa main secourable  
A ce pauvre enfant déplorable,  
Qui lui faisoit voir le portrait  
De ce qu'à Troye il avoit fait,  
Quand au travers de mille lames  
Il sauva son père des flammes ;  
Cher prince, dit-il d'une voix  
Aussi triste que son minois,



Que puis-je à ta valeur insigne  
 Donner maintenant d'assez digne ?  
 Tout ce que je puis, brave enfant,  
 Qui tout vaincu meurs triomphant,  
 C'est que je te laisse tes armes,  
 Dont ton cœur avoit fait ses charmes,  
 Et qu'aux mânes de tes parens,  
 Si c'est ton souci, je te rends.  
 Console-toi, mon pauvre Lauze,  
 De ta mort, par sa propre cause ;  
 Que seroit-ce, si tu crevois  
 De la main de quelque grivois ?  
 Mais mourir de celle d'Énée,  
 Est-il plus belle destinée ?  
 Cela dit, voyant que les gens  
 De Lauze étoient peu diligens  
 A relever son corps de terre,  
 Messieurs, il semble que de pierre  
 Ou de bronze vous soyez tous,  
 Leur dit ce grand roi, de courroux ;  
 Est-ce ainsi que chacun s'approche  
 Pour m'aider ? Après ce reproche  
 Il soulève ce pauvre corps,  
 Qui, jettant force sang dehors,  
 Gâtoit d'une horrible souillure  
 L'or de sa belle chevelure.

Cependant Mézence arrêté  
 Sur un bord du Tybre écarté,  
 Lavoit et nettoyoit sa plaie,  
 Et sous une fraîche fumée,  
 Cont'un tronc d'arbre s'étendoit,  
 Pendant que son casque pendoit  
 A l'écart aux branches d'un cerne,  
 Et que son bouclier énorme  
 Se reposoit dessus le pré.  
 Vous l'eussiez vu lors entouré  
 De ses gens, faisant triste mine,  
 La barbe dessus sa poitrine,  
 En disciple de saint-François,  
 Et le sein en faucon pantois,  
 Chercher à reposer sa tête.  
 Si son esprit étoit en fête  
 On le peut juger aisément :  
 Il s'enqueroit à tout moment

De son fils , et l'inquiétude  
 Qu'il avoit qu'un ennemi rude  
 Comme le vaillant Phrygien ,  
 Ne lui ravit ce cher sousien ,  
 L'unique espoir de sa vieillesse ,  
 Lui faisoit devers lui sans-cesse  
 Envoyer courier sur courier.  
 Mais , de loin entendant crier  
 D'une assez lugubre manière ,  
 Ah ! ventre , je ne suis plus père ,  
 S'écria-t-il , mon fils est mort ,  
 Il n'en faut point d'autre rapport.  
 En effet , tôt après la chose  
 Se prouva par le corps de Lauze ,  
 Que les siens , les larmes aux yeux ,  
 Pousant leurs plaintes jusqu'aux cieux ,  
 Rabattoient dessus sa rondachè.  
 Soudain les cheveux il s'arrache ;  
 Je me trompe , Virgile écrit  
 Que de poussière il les couvrit ,  
 Comme on faisoit en tels désastres.  
 Puis il leva ses mains aux astres ,  
 Et , sur son enfant se jettant ,  
 Il dit ces mots en sanglotant :  
 Comment , cher sujet de mes larmes ,  
 La vie a-t-elle eu tant de charmes  
 Pour ton père , qu'il ait souffert  
 Qu'au combat tu te sois offert ,  
 Pour prodiguer ainsi la tienne ,  
 En voulant défendre la sienne ?  
 Faut-il que pour me conserver  
 Tu te sois ainsi fais crever ,  
 Et que je vive d'une vie  
 Qu'un excès d'amour t'a ravie ?  
 Hélas ! à quel comble d'ennuis ,  
 Pauvre malheureux que je suis ,  
 Vois-je ma fortune réduite ?  
 C'est à cette heure que ma fuite  
 Et mon exil se font sentir  
 A mon cœur , plein de repentir :  
 Et ma plaie à cette heure est telle ,  
 Qu'il n'en est pas de plus mortelle.  
 Il est vrai que j'ai mérité  
 Ce malheur par ma cruauté ;

Mais, cher fils, étois-tu coupable ?  
 Et le ciel n'est-il pas bien diable ,  
 Si le ciel a pouvoir sur nous ,  
 De faire tomber son courroux  
 Dessus l'innocent de mon crime ,  
 Et de s'en faire une victime ?  
 C'est moi seul qui devois périr ,  
 Moi seul qui devois encourir  
 Les peines que ma barbarie  
 Devoit à toute l'Etrurie.  
 J'aurois, j'aurois de tout mon cœur  
 Soumis ma vie à la rigueur  
 De mille morts les plus cruelles ,  
 Pour satisfaire mes rebelles.  
 Je vis cependant, et mon fils  
 Se présente à mes yeux, occis ;  
 Et de ses rayons que j'abhorre  
 L'astre du jour m'éclaire encore  
 Après un semblable malheur !  
 Mais si par ma lâche douleur  
 Je ne puis perdre sa lumière ,  
 Je la perdrai d'autre manière ,  
 Et bientôt. En disant ce mot ,  
 Dessus son malade gigot  
 Le Toscan se leve de rage ,  
 Et, faisant voir que son courage  
 Étoit au-dessus de son mal ,  
 Se fait amener son cheval.  
 Or cet animal, dit l'historie ,  
 Étoit son plaisir et sa gloire ,  
 Et c'étoit sur ce palefroi  
 Qu'il jettoit l'alarme et l'effroi ,  
 Et revenoit de chaque guerre  
 Redouté comme le tonnerre ,  
 Après cent bataillons forcés  
 Et cent escadrons enfoncés.  
 Quand donc cet animal fut proche ,  
 Lui qui n'étoit pas cœur de roche ,  
 Mais qui s'attristoit et souffroit  
 Du mal que son maître enduroit ;  
 Car jamais bête ne s'est vue  
 D'un meilleur naturel pourvue ;  
 Mézence lui dit ces beaux mots ;  
 Cher Rhébe, l'honneur des chevaux ,

Après tant de palmés gagnées  
Et tant de fameuses journées,  
Qui, comme moi, t'ont honoré,  
Assez notre vie a duré,  
Si dans ce monde misérable  
Il se trouve rien de durable ;  
Il faut donc, brave palefroi,  
Qu'aujourd'hui, vainqueur avec moi,  
Tu remportes de sang baignée  
La dépouille et le chef d'Énée,  
Et que nous vengions mon fils mort :  
Ou si vain étoit notre effort,  
Que notre vie y soit laissée ;  
Car pour croire que ta pensée  
Fût d'être à pas un Phrygien,  
Je te sais trop cheval de bien  
Et d'honneur, et mettrois ma tête  
Que, si quelqu'un étoit si bête  
Que de r'affourcher, tu ferois  
Tant de bonds et si fort rûrois,  
Qu'il ne lui prendroit plus envie  
De te r'affourcher de sa vie,  
Si sa vie il pouvoit sauver  
Et de sa chute relever.

Après un semblable langage  
Qui tenoit peu de l'homme sage,  
(Car qui diable, avec son cheval,  
S'amuse à faire le moral,  
Et réfléchir sur le court terme  
Des choses que ce monde enferme ?)  
Il prit les rênes de Rhébus,  
Qui ne songeoit ni moins, ni plus,  
A sa ridicule morale ;  
Et ce brave fils de cavale,  
Au montoir comme un mouton doux,  
Reçut son cher maître à genoux,  
Qui dards en main et casque en tête,  
Partit comme un trait d'arbalète,  
Les yeux allumés de fureur,  
Par un mouvement de douleur,  
D'amour, de honte et de courage,  
Qui dans son ame faisoient rage ;  
Et quand il se fut emporté  
Avec cette rapidité

Au milieu des troupes Troyennes,  
 Jurant d'exécrables mordiennes,  
 Telles qu'il en sort dans l'enfer  
 De la gueule de Lucifer,  
 Ou de l'ame la plus damnée ;  
 Il défia le grand *Ænée* ,  
 Et le défia par trois fois ,  
 En l'appellant à haute voix .  
 Dieu sait si du Prince de Troye  
 Le grand cœur fut touché de joye ,  
 Quand cet ennemi l'appella ,  
 Et s'il ne dit pas : me voilà .  
 Etant donc tous deux en présence :  
 Qu'ainsi soit, dit plein d'assurance  
*Ænéas* , le grand Jupiter  
 Et *Phébus* veulent m'assister ,  
 Et seconder la forte envie  
 Que j'ai d'avoir bientôt ta vie :  
 Vois comment tu la défendras  
 Contre la valeur de mon bras .  
 En disant ces mots , il s'avance  
 Pour lui porter un coup de lance ;  
 Mais le Toscan , ah ! maupiteux ,  
 Dit-il , s'il en est sous les cieux ,  
 Ayant mis mon fils à la bière ,  
 L'ayant percé de ta rapière  
 Comme un cruel Turc , à quoi bon  
 Me menacer de la façon ?  
 Par ce seul désastre à ma perte  
 Tu trouvois une voie ouverte ,  
 Et du coup dont mon fils est mort  
 Tu pouvois achever mon sort ;  
 Mais ne crois pas pour ce langage  
 Que j'appréhende davantage :  
 Je ne crains ni diables , ni dieux ,  
 Et ne voudrois à pas un d'eux ,  
 Tant le trépas me fait envie ,  
 Demander un moment de vie :  
 Tu ne me vois ici venir  
 Que pour trouver à la finir :  
 Mais auparavant je t'apporte  
 Ce présent . Parlant de la sorte  
 En arrière il lève le bras ,  
 Et lance un dard sur *Ænéas* ,

Puis un second, puis un troisième,  
Et le tout d'une force extrême,  
Faisant de loin caracoler  
Son cheval, qui sembloit voler.  
Mais du Troyen la forte targe  
Soutint cette rude décharge ;  
Et ces trois dards en vain jetés  
Y restèrent tous trois plantés.  
Par trois fois, courant sur la gauche,  
Autour de son homme il chevauche,  
Afin de l'attraper sans vert,  
C'est-à-dire en lieu découvert ;  
Mais à mesure qu'il tournoye,  
Aussi fait le Prince de Troie,  
Qui semble, avecque son pavois,  
Lardé de dards, mouvoir un bois,  
Non pas taillis, mais de fataye,  
Comme ceux de Cruye et de Laye,  
Tant ils étoient démesurés  
Tous ces nombreux bâtons ferrés ;  
Quelques-uns desquels il arrache,  
Pour en décharger sa rondache,  
Qui lui pesoit trop sur le bras  
Et lui causoit de l'embarras.  
Mais se voyant, le pieux sire,  
Fort en danger d'avoir du pire  
Dans un combat tant inégal,  
Etant à pied, l'autre à cheval ;  
Et fâché sous la défensive  
De tenir sa valeur captive,  
Et de ne faire autre métier  
Que tirer de son bouclier  
Les dards dont le chargeoit Mézence ;  
A la fin, perdant patience,  
Il sort de garde, et fait voler  
Un javelot qui siffle en l'air  
Et va frapper Rhébe à la tête.  
Incontinent la pauvre bête  
Se cabre de vive douleur ;  
Puis, ruant avecque roideur,  
Son bon maître elle désarçonne,  
Tout ainsi qu'une autre personne,  
Et, l'étendant sur le terrain,  
Y donne aussi-tôt du chanfrein,

Et l'embarrasse sous sa chute ,  
 En faisant sur lui la culbute .  
 Lors les Latins et Rutulois  
 De frapper l'air d'horribles voix ,  
 Et les Toscans et ceux de Troye  
 D'une clameur pleine de joye ;  
 Et messire Ænéas soudain  
 De courir sus , glaive à la main .  
 Puis de ce terrible Mézence  
 Est-ce là toute la vaillance ?  
 Dit-il après , en l'abordant ;  
 Est-ce là ce brave fendant ,  
 Ce grand capitaine Fracasse ?  
 A ces mots , joints à la menace ,  
 Le Toscan , à soi revenu  
 Du rude choc qu'il avoit eu ,  
 Qui lui fit devant les prunelles  
 Passer mille et mille chandelles ,  
 Et levant tristement les yeux  
 Vers le dôme azuré des cieux ;  
 Pourquoi , dit-il , dur adversaire ,  
 M'insulter de cette manière ;  
 Et pourquoi me menacer tant  
 D'un coup dont je mourrois content ;  
 Et finirois sans vitupère  
 Ma trop ennuyeuse carrière ?  
 Je ne prétends pas échapper  
 Du fer dont tu me veux frapper :  
 Venant au combat , mon envie  
 N'étoit rien moins que pour la vie ;  
 Et mon fils , s'exposant pour moi ,  
 N'a point fait ce pacte avec toi ,  
 Que par la perte de la sienne  
 Tu dusses épargner la mienne .  
 D'une chose tant seulement  
 Je te veux prier instamment ,  
 ( Si les vainqueurs sont exorables  
 Aux prières de mes semblables , )  
 C'est de permettre que mon corps  
 Ait les honneurs qu'on rend aux morts ,  
 Et d'empêcher que mes rebelles  
 Ne le découpent par rouelles ,  
 Et , pour le priver du tombeau ,  
 Ne le dispersent à vau-l'eau ,

Ou ne s'en fassent des grillades ,  
Des hachis et capilotadés ;  
Car je sais que dans leur fureur  
Ils me mangeroient de bon cœur ;  
Mais sauve-m'en , je t'en conjure ,  
Et me rends , à la sépulture ,  
Le compagnon de mon fils mort ,  
De qui je veux suivre le sort.  
Cela dit , d'une ame constante  
Sa gorge au vainqueur il présente ,  
Et du coup mortel qu'il reçut  
Ce diable à tous les diables fut ,  
Et commença lors à connoître  
L'arbitre et le souverain maître  
Et de là-haut , et d'ici-bas ,  
Qu'en vivant il ne connut pas.

*Fin du dixième et dernier livre de cette suite.*



# REMARQUES

POUR CETTE DERNIÈRE SUITE

## DU VIRGILE TRAVESTI.

A.

**A**BADIR. Prisciën dit que c'étoit la pierre émaillottée que Cybèle fit dévorer à Saturne, au lieu de Jupiter.

*La ville d'Aceste.* Ségeste en Sicile, où régnoit ce prince, qui avoit épousé une dame Troyenne.

*Alcide.* Hercule, du mot grec ἀλλή, qui signifie force; ou plutôt du nom d'Alcée son aïeul. Cette sorte de nom s'appelle par les grammairiens patronymique, comme tous ceux qui sont formés de celui du père, de la mère, ou d'autres proches.

*Amphytrionade.* C'est encore un nom d'Hercule, qui lui est venu d'Amphytrion, son père putatif.

*Anchisiade.* Ænée, fils d'Anchise.

*Aonie.* Contrée de Béotie, où il y avoit une fontaine et des montagnes dédiées aux Muses.

*Où des vertèbres de l'échine l'apophyse pointue incline, &c.* Chacune de ces vertèbres ou nœuds a trois apophyses, c'est-à-dire parties éminentes: savoir deux aux côtés, et la troisième au milieu, qui se rabat en pointe sur celle qui la suit; et ce sont ces troisièmes qui forment l'épine du dos, et qui en font la juste séparation.

*Ardée.* Ville capitale de Rutilie, où étoit le palais royal de Turne.

*Prince d'Ardée, roi d'Ardée.* Turne.

*Argie.* Contrée de Grèce.

*Argiens, Argives, Argolides.* Peuples d'Argie.

*Argos.* Ville capitale d'Argie.

*Le roi d'Argos et de Mycène.* Agamemnon.

*Arisba.* Ville de la Troade.

*Ascagne.* Fils d'Ænée; il s'appelle aussi Iulè, et patronymiquement Ænéide.

*Atrides.* Agamemnon et Ménélaüs, fils d'Atrée.

*Le noir Averne.* Averne est un lac d'Italie, qui se prend ici pour l'enfer, dont il étoit cru l'entrée. Aussi étoit-il consacré à Pluton.

*Ausonie.* C'est l'Italie. Elle a pris ce nom d'Auson qui en étoit roi.

*Ausoniens.* Italiens.

*Aymée.* Reine du Latium, femme de Latin.

## B.

*LE fils de la belle immortelle.* Ænée, fils de Vénus.

*Bellone,* sœur de Mars, déesse de la guerre.

*Par Béroé sans Béroé.* Iris sous la forme de Béroé. *Qu'on voie le cinquième livre du poème.*

*Bord.* Terme de marine qui signifie navire.

## C.

*LE fond de cale.* C'est le plus creux du navire.

*Cassandra.* Prophétesse, fille de Priam et d'Hécube.

*Le prodigieux bâtiment du Centaure.* On appelloit ainsi ce vaisseau, parce qu'il représentoit sur sa poupe ce monstre, moitié homme et moitié cheval.

*Cerf de dix cors.* C'est un cerf qui a sa sixième tête, c'est-à-dire qui est sorti de sa sixième année; et ce nom lui continue jusqu'à ce qu'il soit reconnu grand vieil cerf. Le cerf ne porte aucun bois, qui est ce qu'on appelle tête, qu'il n'ait un an passé.

*Comme un Chapelain.* L'illustre auteur du poème héroïque de la Pucelle.

*Et le ciel n'est-il pas bien diable, si le ciel a pouvoir sur nous.* Ces termes ne doivent scandaliser personne, n'étant employés que pour marquer le caractère d'un impie, de la bouche duquel ils sortent.

*Corybantes.* Prêtres de Cybèle.

*De la double croupe.* Pour dire du Parnasse, qui se divise en deux pointes, dont l'une s'appelle Thirorée, et l'autre Hyampée.

*Craye.* C'est une petite forêt près de Poissy, recommandable par la hauteur et la beauté de ses chênes.

*Cyprine ou Cypris.* Vénus, ainsi appelée de l'île de Cypre, où ayant été portée par les zéphirs dans une conque de nacre de perle, elle fut nourrie et élevée par les Nymphes.

*Cythère, Cythérée.* On donne encore ces noms à Vénus, à cause de la ville de Cythère, où cette déesse étoit adorée.

## D.

**DALENCÉ.** Fameux chirurgien.

**Danaïdes.** C'étoient les filles de Danaüs, qui tuèrent leurs maris la première nuit de leurs noces, hormis la pitoyable Hypermnestre, qui de cinquante qu'elles étoient, fut la seule qui épargna le sien.

**Dardanie.** Contrée de l'Asie mineure, où étoit la ville de Troie. Elle s'appelloit aussi Troade, et aujourd'hui basse Phrygie.

**Dardiens** ou **Dardanides.** Troyens ainsi appelés du nom de leur roi Dardanus. Ils sont aussi nommés Phrygiens et Troades.

**Allez libres et démarées.** Amarrer un navire, veut dire le tenir à l'ancre, et démarer signifie désancrer.

**Ce grand cocu de Diomède.** Roi d'Étolie, qui blessa Vénus au siège de Troie, et fut puni de cette action par l'infidélité de sa femme.

**Donat.** Célèbre grammairien, qui a commenté Virgile.

**Les filles de Doris.** Les Néréïdes.

**Jean Doucet.** C'est un fou de la cour.

**Dyndime.** Montagne de Phrygie, consacrée à Cybèle.

## E.

**E G É O N,** ou Briarée, l'un des géans.

**Elbe.** C'est une petite ile de la mer Toscane, si abondante en fer et en acier, que le métal y renaît à mesure qu'on le tire des mines, qui, par la suite du tems, après avoir été épuisées, se font encore fouir comme auparavant.

**Enéades.** Troyens, ainsi appelés du nom de leur roi.

**Enéide.** C'est le nom du poème dont Ænée est le héros. C'est aussi le nom d'Ascagne son fils.

**Le roi d'Épire.** Hélénius, fameux devin.

**L'Espagnol au triple nez.** Géryon, roi d'Espagne, que l'on dit avoir eu trois têtes, parce que ses deux frères et lui s'accordoient si bien, qu'ils étoient comme trois têtes dans un bonnet.

**Etrurie.** Toscane.

**Evandre.** Roi de Pallantée, et auparavant d'Arcadie.

**Enfant (l') d'Evandre.** Le prince Pallas.

## FALARIQUE.

## F.

**FALARIQUE.** C'étoit une espèce de dard hampé comme une hallebarde, qui portoit quelquefois le feu avec soi.

**Faune.** Dieu des bois, fils de Saturne.

**Les sept Foroïdes.** C'étoient sept frères, fils de Forcus.

**Le feu des dieux.** Mome.

*Tant que le royaume de France, &c.* Virgile parle en cet endroit de l'empire Romain, du Capitole et des Césars, dont la durée lui sembloit éternelle : et moi qui crois le trône de notre grand monarque mieux établi, son Louvre mieux fondé et sa postérité plus durable, j'ai préféré ce que s'en dit à ce que le poète Latin a chanté en faveur de ses empereurs.

## G.

*A main gauche incontinent sonne.* Le bruit du tonnerre qui venoit de ce côté-là étoit de bon présage aux anciens, qui pour augurer se tournoient vers le midi, afin d'avoir à leur gauche l'orient, comme la meilleure partie du ciel, d'où ils croyoient que les dieux regardoient les augures.

**Gille le Niçois.** C'étoit un fameux Tabarin qui avoit son théâtre à Paris, à la porte de la Tournelle.

*Ces grands corps d'hommes.* Les géans, dont monsieur Scarron a si plaisamment décrit la guerre dans son livre intitulé, *Typhon*, ou la *Gigantomachie*.

**Grégeois.** Grecs.

**Grivois.** Veut dire vieux soldats, vieux drilles.

*Et tel qu'ici, pour être riche, passé le maréchal de Guiche.*

Allusion à la vieille chanson qui dit :

*Je serois cent fois plus-riche*

*Que le maréchal de Guiche.*

## H.

**L'ÉPOUX de la belle Hélène.** Ménélaüs, roi de Sparte.

**Hémus.** Montagne de Thrace.

**Hespérie.** Italie, ainsi dite d'Hesper, frère d'Atlas.

**Hétrurie.** Voyez *Etrurie*.

**Hissez.** Hisset, en terme de marine, signifie hausset la voile.

*De ho, ho, ho, et hi, hi, hi.* C'étoit un éclat de rire qui se faisoit en musique au ballet des muses, dansé à

Tome V.

D d

Saint-Germain-en-Laye, où Vénus par certains enchante-  
mens donna tant de beauté à Molière, qu'on s'écrioit en  
chantant :

*Ha ! qu'il est beau, le jeune homme !*

*Ha ! qu'il est beau !*

Et puis on faisoit une longue tirade de

*Ho, ho, ho, ho, ho, ho,*

et une autre de

*Hi, hi, hi, hi, hi, hi,*

après avoir chanté

*Qu'il est joli, gentil, poli !*

*Qu'il est joli !*

*Hyenne.* Bête sauvage.

*Hyrtaïde.* Fils d'Hyrtaque.

### I.

*DE Janus* *fermera les portes.* Ce dieu avoit un temple  
à Rome, qui s'ouvroit en guerre et se fermoit en paix.

*Ida.* Montagne de Phrygie.

*Jean-des-Temps* étoit écuyer de Charlemagne. Il avoit,  
dit-on, plus de 360 ans quand il mourut, et vécut jus-  
qu'au règne de Louis-le-Jeune ; de manière qu'il vit dix-  
sept ou dix-huit rois, *Gaguin, liv. 6.*

*Ilion.* Troye, ainsi appelée d'Ilus fils de Troüs, un de  
ses rois.

*Fils d'Iphimédie.* Géans frères jumeaux, nommés Otus  
et Ephialte, autrement Aloïdes. Ils croissoient, dit-on,  
tous les mois de neuf doigts ; et ils n'avoient pas encore  
quinze ans quand ils entreprirent d'escalader le ciel avec  
les autres géans.

*Ismare.* Ville de Thrace.

*Roi d'Ithaque.* Ulysse.

*Iule.* Voyez *Ascagne.*

*Si certain Jude, &c.* Allusion à la paix générale que le  
grand cardinal Mazarin fit en 1660.

*Ces jumeaux chez qui le parjure, &c.* Les Paliques,  
dieux vengeurs du parjure.

*Ixion.* Fils de Phlégius, qui fut si hardi que de galan-  
tiser Junon, et de la presser dans l'importunité de ses  
feux ; mais elle en ayant fait sa plainte à Jupiter, ce dieu,  
pour s'en éclaircir mieux, lui supposa une nue sous la

forme de sa femme; et ce téméraire qui s'étoit satisfait avec elle, s'étant vanté des faveurs de la déesse; à qui il croyoit avoir eu affaire, Jupiter en courroux le précipita tout vivant aux enfers, pour y demeurer attaché à une roue, et la tourner incessamment.

## L.

*GENS de Lagny.* On dit ordinairement d'eux qu'ils n'ont pas hâte.

*Lavinie.* Fille de Latin et d'Aymée.

*Laurente.* Ville capitale du Latium.

*Lauze.* Prince de Toscane, fils de Mézence.

*Luci.* L'illustre maison de MANCINI s'appelloit autrefois LUCI, qui signifie en italien *lumière*, nom qui marquoit assez son éclat: mais un brave de cette maison y en ajouta un autre, qui lui fit changer ce nom; car ayant perdu la main gauche dans une bataille où il signala son courage, cette perte glorieuse lui en fit donner un nouveau; de manière qu'au lieu de LUCI, il fut appelé MANCINI, de *mancino*, qui en la même langue vaut autant à dire qu'estropié de la main gauche. Depuis, ce nom si remarquable a passé à tous ses descendans.

*Lycas qui de sa mère morte, par une incision, tiré, &c.* Ceux qui venoient ainsi au monde, étoient consacrés à Apollon, dieu du jour et de la médecine, par le moyen de laquelle ils voyoient la lumière.

*La Gent Lydienne.* Les Toscans venus de Lydie.

## M.

*LA grand'maman Idéenne.* Cybèle, la grand'mère des dieux, qui étoit adorée sur le mont Ida.

*MANCINI.* Voyez LUCI.

*Mânes.* Ce sont les âmes des défunts.

*Manto.* Fille de Tirésias.

*Maron.* C'est le surnom de Virgile.

*Martinet.* C'étoit un capitaine, qui contenoit ses soldats dans une exacte discipline.

*Ce prince ami du dieu des Caves, (parlant de Massique.)* Le mont Massico en Italie est renommé pour l'excellence de ses vins

*Ménage.* Ce rare esprit est si connu par ses belles productions, que de toutes mes remarques celle-ci sera une des moins nécessaires.

*Que de Midas le fameux fleuve, &c.* Le Pactole, fleuve de Lydie, où l'on dit que ce roi s'étant baigné par l'ordre de Bacchus, il y laissa la vertu qu'il avoit de changer en or tout ce qu'il touchoit, et que depuis cela il se trouve dans ses eaux quantité de gravier d'or.

*Mirebeau.* On dit en commun proverbe: les ânes de Mirebeau, comme les ânes de Vaux.

*Monlerons. Partisans.* Il est parlé d'un Monleron dans la première des satyres de Mr. D\*\*\*\*. de la première édition.

*Mirmidons.* Peuples de Thessalie, qui suivirent Achille à la guerre de Troye.

## O.

*Ops.* Cybèle.

*Orion.* C'étoit un géant prodigieux, fils d'Enopion, à qui ce père ayant crevé les yeux pour avoir attenté à l'honneur de Candiope sa fille, il fut conseillé par l'oracle, pour recouvrer la vue, de marcher vers l'orient à travers les mers, le visage toujours tourné au soleil: mais comme il étoit en chemin, et fort en peine de quel côté il devoit aller, le bruit des marteaux et des enclumes des Cyclopes l'ayant attiré à eux, il en mit un sur ses épaules qui lui servit de guide.

## P.

*PALLANTÉE.* Ville d'Evandre, bâtie sur le mont Palatin par Pallante son bisaïeul.

*Partage liquids.* La mer qui échut en partage à Neptune, comme le ciel à Jupiter et l'enfer à Pluton, quand ils firent les lots de l'empire du monde.

*Les fils du royal pasteur.* Les fils de Tyrrhée, qui avoit la conduite des troupeaux du roi Latin.

*Et qu'il en est dans le pays où l'on imprime tes écrits,* (parlant des braves.) C'est la Guienne, où, me trouvant engagé à quelque séjour, j'ai fait mettre mon livre sous la presse.

*Pélide.* Achille, fils de Pelée.

*Pénates.* Chaque maison avoit ses dieux, qui en étoient les gardiens et les protecteurs: et ces dieux étoient appelés pénates.

*La nouvelle Pergame.* Troye, ville du Latium, bâtie par Ænée. Elle fut ainsi appelée du nom de l'ancienne Troye.

*Phrygie et Phrygiens.* Voyez *Dardanie* et *Dardaniens*.  
*Mont Piérien.* Montagne de Thessalie, lieu de la naissance des Muses.

*Pilomne.* Grand-père de Turne.

*Fils du roi Priamus.* Hector.

*Privermois.* Ceux de Priverne, ou les Volsques.

*Python.* Serpent tué par Apollon après le déluge.

## R.

*LE grand Mars de Rocroi.* M. le Prince.

## S.

*SALMONÉE.* Roi d'Elide, qui, voulant être cru le dieu des foudres et des éclairs, fit faire un pont d'airain qui passoit par-dessus sa ville, sur lequel roulant à grand bruit dans son char, et lançant de là des flambeaux allumés sur ses sujets, il fit tant le Jupiter, que ce dieu l'en punit et le foudroya aux enfers.

*Sanglier miré.* Les sangliers ne prennent leur nom qu'à trois ans, lorsqu'ils ont quitté les compagnies. Celui de deux ans et demi s'appelle *ragot*, à trois ans *sanglier* en son tiéran, à quatre ans *sanglier* en son quartan; et quand il est plus avant dans l'âge, et que ses défenses, qui sont deux grosses dents qui lui sortent de la mâchoire d'en-bas, se tournent en façon de trompe vers l'œil, il s'appelle *sanglier miré*.

*Simois.* Fleuve de la Troade.

*Le fatal simulacre.* L'image de Pallas, qui étoit le gage de la sureté de Troye.

*Strymon.* Fleuve entre la Macédoine et la Thrace, le long duquel il y a force grues.

*Styx.* Fleuve des enfers, dont le serment étoit terrible et inviolable aux dieux.

## T.

*TANTALE.* Roi de Phrygie, qui pour avoir fait servir aux dieux de la chair de son fils, fut abîmé aux enfers, pour y souffrir une faim enragée auprès des fruits les plus délicieux, et une soif insupportable au milieu des eaux mêmes.

*Tarcon.* C'étoit le chef des révoltés contre Mézence, au lieu duquel il fut élu roi des Toscans.

Dd 3



*Tarquite.* Fils de Faune.

*Thalie.* Muse comique.

*La fille du roi de Thrace.* Hécube, reine de Troÿe fille de Cissée.

*Le dieu de la Thrace.* Mars.

*Tortue.* C'étoit un assemblage de boucliers, à la faveur desquels on faisoit les approches des villes; et ces boucliers qui sembloient former un dos de tortue, étoient si bien joints les uns avec les autres, et si bien soutenus qu'ils servoient quelquefois à porter les soldats, pour gagner plus facilement le haut des murailles. Oppien dit même que des cavaliers passoient par-dessus.

*Qui dessus votre front portez pour couronne tours et cités.* On représente Cybèle, qui est la terre, avec une couronne de tours et de villes.

*Triton.* Dieu marin, trompette de Neptune, moitié homme et moitié poisson.

*Troade et Troades.* Voyez *Dardanie* et *Dardaniens*.

*Car Énéas un franc Turenne, pour être un sage capitaine.* La prudence de ce grand général d'armée est aussi connue de toute la terre, qu'elle est redoutée des confédérés.

*Tydidé.* Diomède, fils de Tydée.

## V.

*MESSAPE* comme un la Vallée. Le sieur de la Vallée, autrefois écuyer de M. le duc de Guise, et présentement maître d'une célèbre académie.

*Vaux.* Voyez *Mirebeau*.

*Vénilie.* Nymphé de la mer.

*Vésule.* Montagne d'Italie, d'où le Pô prend sa source.

## X.

*XANTE.* Fleuve de la Troade.

F I N.

**LE TYPHON,**  
O U  
**LA GIGANTOMACHIE,**  
POËME BURLESQUE  
**DE SCARRON.**

Dd 4

THE UNIVERSITY OF

CHICAGO

LIBRARY

540 EAST DICKENS STREET

CHICAGO, ILL. 60607

1968

# LE TYPHON,

O U

## LA GIGANTOMACHIE,

POÈME BURLESQUE (1).

### CHAN T P R E M I E R.

**J**E chante, quoique d'un gosier  
Qui ne mâche point de laurier,  
Non Hector, non le brave *Ænée*,  
Non Amphiare, ou Capanée,  
Non le vaillant fils de *Thétis*;  
Tous ces gens là sont trop petits,  
Et ne vont pas à la ceinture  
De ceux dont j'écris l'aventure.  
Je chante cet homme étonnant,  
Devant qui *Jupin* le tonnante  
Plus vite qu'un trait d'arbalète,  
S'enfuit sans oser tenir tête.  
Je chante l'horrible *Typhon*,  
Au nez crochu comme un griffon,  
A qui cent bras longs comme gaulés  
Sortoient de deux seules épaules,  
Entre lesquelles on voyoit  
Tête qui le monde effrayoit,  
Tête qui n'étoit pas à peindre,  
Mais tête à redouter et craindre.  
Au reste d'esprit si quinteux,  
Que j'en suis quelquefois honteux.  
**J E C H A N T E** aussi messieurs ses frères,  
Qui certes ne lui cédoient guères,  
Tant à déraciner les monts,  
Qu'à passer rivières sans ponts,

(1) Ce Poème parut en 1644. Voyez la Vie de *Scarron*.

Mettre les plus hautes montagnes  
 Au niveau des plates campagnes,  
 Et des grands pins faire bâtons  
 Qui n'étoient encor assez longs,  
 Desquels maints grands coups ils donnèrent  
 A maints dieux qui ne s'en vantèrent  
 Quand ils retournèrent aux cieux:  
 Mais fait bon battre glorieux.

O grand M A Z A R I N ! ô grand homme !

Riche trésor venu de Rome,  
 Laquelle n'a pas, sur ma foi,  
 Rien gardé de pareil pour soi,  
 En quoi paroît sa courtoisie,  
 Dont la France la remercie:  
 Esprit qui ne t'endors jamais,  
 Expert en guerre, expert en paix:  
 J U L E plus grand que le grand J U L E,  
 Qui nous sers autant qu'un Hercule,  
 Sur lequel on dit qu'étant las,  
 S'accoudoit autrefois Atlas;  
 Si tu voulois ton arc détendre,  
 Et daignois jusqu'à moi descendre,  
 Si les petits vers que j'écris  
 T'arrachioient le moindre souris,  
 S'ils te causoient la moindre joie,  
 Je le jure, afin qu'on me croie,  
 Par le chef de sainte H A U T E F O R T,  
 Et c'est à moi jurer bien fort,  
 Que malgré les maux que j'endure,  
 Malgré fortune toujours dure,  
 Je me tiendrois aussi content  
 Que si n'étant plus impotent  
 Je pouvois à ton éminence  
 Faire profonde révérence.  
 Mais, hélas ! chétif je ne puis,  
 Roide comme un bâton je suis,  
 Et par maudite maladie  
 Dont ma face est toute enlaidie,  
 Je suis persécuté dès-lors  
 Que du très-adorable corps  
 De notre reine, que tant j'aime,  
 Sortit L O U I S, le quatorzième,  
 L O U I S surnommé Dieu-donné,  
 Pour le bien de la France né.

Qui secondé de ta prudence  
 Nous mettra tous dans l'abondance ,  
 En dépit des maudits géans ,  
 Des mutins , des mauvaises gens ,  
 Qui regrettés ne seroient guères  
 S'on les voyoit habiter hières ,  
 Tandis que les bons demeurés  
 Habiteroient palais dorés.

Mais pour un poète grotesque ,  
 Je m'écarte trop du burlesque ;  
 Retournons-y donc promptement ,  
 Aussi-bien c'est notre élément ,  
 Et décrivons bien la furie  
 De toute la giganterie ;  
 Comme le grand fils d'Alcména  
 De sa masse les mal-mena ,  
 Comme Jupiter de son foudre  
 Eut le passe-tems de les moude ,  
 Et fit à Typhon leur grand chef ,  
 D'une montagne un couvre-chef.

M U S E S qui vîtes leur audace ,  
 Et vous sauvâtes du Parnasse ,  
 Quand Jupin qui lors s'effraya ,  
 Sauve qui peut aux dieux cria ,  
 Et depuis la vôtre étoilée  
 S'en courut à bride avalée ,  
 Aussi timide qu'un conil ,  
 Jusques au rivage du Nil ;  
 Dites-moi bien de quelles formes ,  
 De-peur de ses monstres énormes ,  
 Les dieux furent lors revêtus ;  
 S'il est vrai qu'ils furent battus ,  
 Ou si ce fut eux qui battirent ,  
 Et les géans anéantirent ;  
 Ou s'ils furent anéantis  
 Par ces grands hommes mal bâtis ;  
 Car , et d'eux , et des dieux célestes ,  
 Ne sont demeurés aucuns restes .  
 De vous-mêmes et d'Apollon ,  
 Quoique très-plaisant violon ,  
 Force gens disent que vous n'êtes  
 Autre chose que des sornettes ;  
 Mais soyez sornettes , ou non ,  
 Je vais commencer tout de bon .

UN dimanche, bon jour bon œuvre,  
 Typhon aux cheveux de couleuvre,  
 Après avoir très-bien diné  
 Jusqu'à ventre déboutonné,  
 Invita tous messieurs ses frères  
 Qui de lui ne s'éloignoient guères,  
 A vouloir, pour chasser l'ennui,  
 Jouer aux quilles avec lui.  
 Ces quilles étoient longues roches  
 Dont il avoit de ses mains croches,  
 Sans nul marteau, ni ferrement,  
 Fait un jeu je ne sais comment.  
 Elles n'étoient pas des plus belles,  
 Ni bien faites, mais telles quelles,  
 Et la boule ne rouloit pas,  
 Mais seulement alloit le pas,  
 N'étant qu'une roche carrée  
 En boule fort mal figurée.  
 Ce fut environ la mi-mai,  
 Tems auquel on a le cœur gai,  
 Et ce fut dans la Thessalie  
 Que cette troupe tant jolie  
 Frit cette recreation,  
 Et joua la collation.  
 Huit d'entr'eux aux quilles jouèrent,  
 Et quelques autres parièrent,  
 Ils jouoient au commencement,  
 Comme on fait toujours, froidement.  
 Mais cette race discourtoise  
 Ne put jouer long-tems sans noise.  
 A la fin le jeu s'échauffa,  
 Deux fois bien fort on s'y fâcha,  
 Et deux fois on s'y pensa prendre,  
 Tant ils avoient le cerveau tendre.  
 Mais Typhon mettant le holà,  
 Empêcha ce désordre là,  
 Tellement que cette journée  
 Sans querelle fut terminée.  
 Mais mieux eût valu que cent coups  
 Ils s'entre-fussent donné tous,  
 Et qu'une malheureuse quille  
 N'eût point attrapé la cheville  
 Du grand pied plus grand qu'un arpent  
 De Typhon au crin de serpent.

Ce fut Mimas le sanguinaire  
Qui le fit sans le penser faire ;  
Quoique ce fût sans y penser ,  
Typhon pensa s'en offenser.  
Il ne fit pourtant pas la bête ,  
De crainte de troubler la fête ,  
Il grinça seulement les dents ,  
Et les yeux de colére ardents ,  
D'où les éclairs sortoient en foule ,  
Il ramassa quilles et boule ,  
Et les jeta sans regarder  
Tant que son bras les put darder.  
Ces quilles d'un tel bras ruées  
Passèrent bientôt les nuées ,  
Et perçant la voûte des cieux ,  
Donnèrent jusqu'où tous les dieux  
Humoient sans songer à malice  
L'exhalaison d'un sacrifice ,  
Et de nectar se remplissoient ,  
Que les déesses leur versoient ,  
Résolus de boire et reboire  
Pour le moins jusqu'à la nuit noire.  
Pour Mars , il prenoit du petun ,  
Méprisant tout autre parfum :  
Car depuis que dans la Hollande ,  
Où sa renommée étoit grande ,  
A petuner il s'étoit mis ,  
Comme on fait tout pour ses amis ,  
Sans-cesse ce traîne-rapière  
Prenoit petun et buvoit bière ;  
Et de vouloir l'en empêcher ,  
C'étoit vouloir un sourd prêcher ,  
Car il n'étoit pas amiable ,  
Ains juroit dieu , comme un vrai diable ,  
Vrai signe qu'il avoit été  
Nourri comme un enfant gâté.  
Jupiter le lance-tonnerre ,  
Dormoit ayant bu trop d'un verre ;  
Et Junon qui n'avoit moins bu ,  
Dormoit sur un lit à cul-nu.  
Enfin cette belle assemblée ,  
Qui ce jour-là fut tant troublée ,  
N'avoit garde de redouter  
Que quilles les vinssent heurter :



Ce néanmoins quilles y vinrent,  
 Dont presque perdus ils se tinrent,  
 Telle fut la confusion  
 De la céleste nation.  
 Au bruit que tant de quilles firent  
 Les moins valeureux tressaillirent ;  
 Jupiter qui s'en éveilla ,  
 Demanda, qu'ai-je entendu là ?  
 A sa voix qui la crainté inspire ,  
 On se regarda sans rien dire.  
 Mais s'en offensant , il cria :  
 Dites donc, qu'est-ce qu'il y a ?  
 Ce n'est rien, répondit Cyprine ,  
 Taisez-vous, petite putine ,  
 ( Du depuis on a dit putain ,  
 Au-lieu de tine mettañt tain ,  
 Et Cypris au-lieu de Cyprine ,  
 Tant notre langue se raffine ,  
 Et toujours se raffinera  
 Tant que françois on parlera ;  
 Mais fermons cette parenthése. )  
 Les yeux donc ardens comme braise ,  
 A Vénus dame de renom ,  
 Jupiter dit pis que son nom ,  
 Affront, qui fit monter le rouge  
 Au nez de cette belle Gouge.  
 Mais tandis qu'elle déroutit ,  
 Ce dieu de colére rugit ,  
 Ce grand dieu fait le diable à quatre ,  
 Jusques à menacer de battre ,  
 Et furieux comme un tyran  
 Jure deux fois par l'Alcoran ,  
 ( C'étoit son serment ordinaire : )  
 Mais Pallas pour le satisfaire ,  
 Pallas qu'il estimoit beaucoup ,  
 Lui dit : sire, un furieux coup  
 De quelque machine de guerre ,  
 Venu du côté de la terre ,  
 A tout brisé votre buffet.  
 Et qui diable tel coup a fait ?  
 Dit Jupin. Ce n'est qu'une quille ,  
 Dit Môme à l'humeur si gentille.  
 Lors Jupiter : maître-bouffon ;  
 Quand je me fâche tout de bon ;

Je vous défends la raillerie ;  
Quand il faudra rire , qu'on rie :  
Mais aujourd'hui je veux savoir  
Quel mortel a bien le pouvoir  
De me venir troubler à table.  
Quoi ! le ciel est donc pénétrable ,  
Et l'on peut m'attaquer ici ?  
Neuf quilles et la boule aussi ,  
Lui répondit Pallas la sage ,  
Ont fait ici bien du ravage ;  
Mais vous voyant tant irrité ,  
Je déguisois la vérité ;  
Tous brisés sont les verres nôtres ,  
Si qu'il en faut acheter d'autres ,  
Ou bien boire aux creux de nos mains ,  
Graces à messieurs les humains ,  
Qui deviennent d'étranges sires ,  
Et tous les jours se feront pires ,  
Si vous ne les en punissez .  
Ils ont donc mes verres cassez ?  
Dit Jupin lors , c'est trop d'audace :  
Hà vraiment je ne les menace  
De poires molles ; mais je veux  
Tant pleuvoir et gréler sur eux ,  
Qu'ils maudiront mille fois l'heure  
D'avoir jusques dans ma demeure  
Osé faire un coup si hardi .  
Encore une fois je le di ,  
D'une action si téméraire ,  
Je ferai justice exemplaire .  
Comme il vuidoit ainsi son fiel ,  
Le soleil entra dans le ciel ,  
Ayant achevé sa journée ;  
Trouvant la cour toute étonnée ,  
Il s'enquit au plus prochain dieu ,  
Du bruit qui troubloit ce saint lieu .  
Si-tôt qu'il eut la chose apprise ,  
De Silène à la barbe grise :  
Grand Dieu ! cria-t-il , j'ai vu tout ,  
Et le dirai de bout en bout .  
Dis donc sans tarder davantage ;  
Mais dis-le vite , car j'enrage ,  
Lui dit le grand dieu Jupiter .  
Lors le soleil sans hésiter ,

Sire , j'ai vu Typhon naguères  
Jouer aux quilles avec ses frères :  
Une quille l'ayant blessé ,  
Il a tout le jeu ramassé ,  
Et quilles et boule ruées ,  
Vers le ciel à travers nuées.  
Tais-toi , tu n'en as que trop dit ,  
Dit Jupin , cet homme maudit  
Est pour me donner de la peine .  
Holà ho ! Enfant de Silène ,  
Prends-moi tes jambes à ton cou ,  
Et cours aussi vite qu'un fou ;  
Va trouver cette grosse bête ,  
Et me lui lave bien la tête ;  
Apprends-lui bien ce que je puis ,  
Ce qu'il est et ce que je suis ;  
S'il pense ainsi faire des siennes ,  
Qu'à la fin je ferai des miennes ;  
Et qu'il fera bien , s'il me croit ,  
Désormais de charier droit ;  
Je n'en dirai pas davantage .  
Va vite faire ton message ,  
Et pense à le faire si bien ,  
Qu'on ne trouve à redire à rien .  
Mercure fit le pied derrière  
D'une fort gentille manière ;  
Et sortit , mais à reculons ,  
De-peur de montrer les talons ;  
Puis ayant mis des talonnières  
Rhabillées depuis naguères ,  
Son sabre et son bonnet ailé ,  
Et son bâton entortillé  
De deux serpens , ou deux anguilles ,  
Par-dessus champs , par-dessus villes ,  
Vola léger comme un faucon  
Droit vers la montagne Hélicon ;  
Pour voir les filles de mémoire ,  
Et là se rafraîchir et boire .  
Arrivant au double coupeau ,  
Il trouva le docte troupeau ,  
Les neuf savantes damoiselles  
Assises dessus des bancelles ;  
Qui faisoient la dissection ,  
Avecque grande attention ,

De rondeaux, de sonnets, de stances,  
 Sur des chagrins, sur des absences,  
 Et sur des plaisirs accordés.  
 Jupin les avoit commandés,  
 Jupin qui du ciel toujours guigne  
 Quelque pucelle en droite ligne,  
 Dont sa femme dame Junon  
 Fait souvent mine de guenon.  
 Trois des plus habiles d'entr'elles,  
 Mais je n'ai pu savoir lesquelles,  
 Avolent fait ces beaux carmes là.  
 A Mercure on les étala,  
 Et le pria-t-on de les lire;  
 Il n'y trouva rien à redire,  
 Si ce n'est en quelques endroits  
 Des mots qui n'étoient pas françois;  
 Puis il leur conta la colère  
 De Jupiter leur commun père,  
 Et comme il étoit député  
 Devers sa gigantosité,  
 Pour apprendre à toute sa race,  
 Comme ce grand dieu les menace,  
 Malgré leurs centaines de mains,  
 De les rendre moindres que nains.  
 Là-dessus un pot de cerises,  
 Par ces donzelles bien apprises,  
 Lui fut gaiement présenté,  
 Et le dedans d'un grand pâté,  
 Qu'Apollon leur dieu tutélaire,  
 Leur avoit depuis peu fait faire;  
 Mais il n'en mangea pas beaucoup,  
 Il but seulement un grand coup,  
 Puis disant, à dieu vous commande,  
 Il quitta la savante bande,  
 Et s'envola sans s'arrêter,  
 Où Typhon souloit fréquenter.  
 La nuit noire comme une More  
 N'étoit point arrivée encore,  
 Lorsque Mercure les trouva;  
 Mais tôt après elle arriva,  
 Et cacha le ciel sous ses voiles,  
 Parsemés de cent mille étoiles.  
 Quant à ces hommes inhumains,  
 Et très-dangereux de leurs mains,

*Tome V.*

E e

Ils étoient lors dans une plaine ,  
 D'une grande forêt prochaine ,  
 Occupés à faire un bucher ,  
 Qui pouvoit rendre le bois cher ,  
 Car une forêt toute entière  
 Étoit du bucher la matière ;  
 Mais il leur falloit tout de bon  
 Grande quantité de charbon ,  
 Car grande étoit la carbonnade  
 Dont ils vouloient faire grillade ,  
 Et Mercure aux cieus retourné  
 En étoit encor étonné.  
 Cent bœufs volés par les charrues  
 De leurs chairs sanglantes et crues  
 Couvroient pour le moins un arpent.  
 De moutons quatre fois autant ,  
 Étoient en guise d'alouettes ,  
 En de grandes broches mal faites ,  
 Bien qu'on les eût faites exprès ,  
 De grands pins et de grands cyprès.  
 Aussi-tôt qu'arriva Mercure ,  
 Ils firent une ample ceinture  
 De leurs grands corps autour de lui.  
 Lui , non sans craindre quelqu'ennui  
 D'une gent si brutale et fière ,  
 Leur parla de cette manière :  
 Jupiter plus grand que vous tous ,  
 Mille fois plus grands fussiez-vous ,  
 Vous mande avec vos riches tailles ,  
 Que vous n'êtes que des canailles ,  
 Particulièrement Typhon  
 Lui semble un très-mauvais bouffon ,  
 D'avoir de quilles ou de pierres  
 Osé casser ses plus beaux verres.  
 Si c'est querelle d'allemand ,  
 C'est bien manquer de jugement  
 De ne redouter pas la foudre  
 Dont il mit les Titans en poudre :  
 Ces grands hommes qu'il a perdus ,  
 Devroient bien vous avoir rendus  
 Moins entreprenans et plus sages ;  
 Mais plus cruels que des Sauvages ,  
 Et sans craindre archers ni prévôts ,  
 Vous volez par monts et par vaux ,

Des passans vous vuidez les poches,  
 Vous pillez messagers et cochés,  
 Enfin qui vous connoitra bien,  
 Dira que vous ne valez rien.  
 Or Jupiter qui vous tolère  
 Aimant la terre votre mère,  
 Et non pas vous, qui ne valez  
 L'eau que tous les jours avalez,  
 Veut bien oublier votre audace :  
 Mais aussi qu'on le satisfasse,  
 Et que dans trois ou quatre jours,  
 Maintenant qu'ils ne sont plus courts,  
 L'un de vous aille sans remise  
 Droit à la ville de Venise,  
 D'où, cent verres de compte fait,  
 ( Car pour remeubler tel buffet  
 Il faut pour le moins la centaine )  
 Devant la fin de la semaine  
 Humblement lui seront portez.  
 Par ce moyen vous évitez  
 Les traits du courroux redoutable  
 De ce grand dieu très-équitable ;  
 Ainsi Mercure leur parla.  
 Typhon criant, raisez-vous là !  
 Car bien grand étoit le murmure  
 Que causoit harangue si dure,  
 Lui répondit d'une voix d'ours,  
 Et lui tint ce joli discours :  
 Mon pauvre petit fils de Maye,  
 Je ne dis que, (1) daye dandaye,  
 A ces beaux discours gracieux,  
 Que vous nous apportez des cieux.  
 Gentil ambassadeur de quilles,  
 Croyez-moi, trousssez vos guenilles,  
 Et sachez qu'il s'en faut bien peu  
 Qu'on ne vous jette dans le feu.  
 Hà vraiment votre sot message  
 Est un assez bon témoignage  
 Que les dieux sont moins gens de bien  
 Que nous, qui ne vous faisons rien.  
 Et pour vos tasses et vos verres,  
 Qui feront tant cheoir de tonnerres,

(1) C'est le refrain d'une chanson de ce tems-là.

Je n'en ai pour votre grand dieu  
Non plus qu'il en peut dans mon yeu (1).  
Allez, votre dépêche est faite,  
Tirez-vous d'ici brague nette.  
Lorsque Typhon eut ainsi dit,  
L'assemblée à rire se prit :  
Puis cette maudite assemblée  
Se mit à faire une huée,  
Dont ce dieu se trouva confus  
Autant que d'un soufflet et plus :  
Mais Typhon imposant silence,  
Empêcha toute violence,  
Et ce dieu qui n'étoit pas sot,  
Se retira sans dire mot.  
Pour Typhon et toute sa bande,  
Ils firent cuire leur viande ;  
Puis ayant mangé comme loups,  
Et bu chacun plus de cent coups,  
Près du feu ces veaux s'étendirent  
Et paisiblement s'endormirent ;  
Et moi qui vous écris ceci,  
Trouvez bon que je dorme aussi.

(1) Patois du bas-peuple de Paris, pour dire *mon œil*.

*Fin du premier chant.*

## GIGANTOMACHIE.

## CHANT SECOND.

**L**A rouge amante de Céphale,  
 De son char où luit mainte opale,  
 Pleuroit et répandoit ses pleurs  
 Sur les herbes et sur les fleurs.  
 Mercure sur le haut d'un chêne,  
 Non sans avoir le corps en gêne,  
 Avoit cette nuit là gité,  
 Pour reposer en sûreté,  
 ( Car ces campagnes étoient pleines  
 De voleurs et de tire-laines. )  
 Mais voyant l'aube, il descendit  
 De ce très-incommode lit,  
 Et se guinda, quittant la terre,  
 Vers la région du tonnerre.  
 Quand dans le ciel il arriva,  
 Jupiter au lit il trouva  
 Avec dame Junon sa femme,  
 Qui souvent lui chante sa game;  
 Car souvent moins sage que fou,  
 Il va courir le guilledou;  
 D'ailleurs un très-grand personnage,  
 Plein d'honneur, d'esprit, de courage:  
 Et vraiment vous l'allez bien voir,  
 Car s'il n'eût bien fait son devoir  
 Contre Typhon et sa sequelle,  
 Tous les dieux en avoient dans l'aîle.  
 Ce Typhon avoit résolu,  
 S'il devenoit maître absolu,  
 Aux uns de leur raser les nuques,  
 Des autres faire des eunuques,  
 Et distribuer aux géans  
 Les déesses et leurs enfans,  
 Pour en faire des choux, des raves.  
 Mais à tous ces desseins si braves



Le succès ne fut pas égal,  
 Son pauvre cas alla très-mal,  
 Il fut battu, Pacariâtre,  
 Et quasi battu comme plâtre.  
 Jupin fit chéoir cet homme lourd,  
 Et frappa dessus comme un sourd ;  
 Faisant voir, lui cassant la tête,  
 Que son chien n'étoit qu'une bête,  
 Et quant est de lui, qu'il étoit  
 Digne du sceptre qu'il portoit.  
 Mais disons par ordre la chose,  
 De peur que sur nous on ne glose.

Il étoit donc encor au lit,  
 D'où si-tôt que Mercure il vit,  
 Il se jetta sans robe prendre,  
 Tant il étoit pressé d'apprendre  
 S'il avoit satisfaction  
 De cette fière nation.  
 Hé bien, dit-il, quelles nouvelles ?  
 Sont-ils soumis, sont-ils rebelles ?  
 Faut-il punir ou pardonner ?  
 Faut-il se résoudre à tonner ?  
 Grand dieu, lui dit le fils de Maye,  
 La chanson de daye dandaye,  
 Est tout ce que j'ai pu tirer  
 D'un, sur qui vous devez tirer  
 Et retirer foudre sur foudre,  
 Ou vous n'avez qu'à vous résoudre  
 D'être sans foudre, ni demi,  
 Bientôt pris de votre ennemi.  
 Pour moi, je dois une chandelle,  
 Pour l'avoir échappé si belle ;  
 Il ne s'en est fallu que peu  
 Qu'on ne m'ait jetté dans le feu.  
 Après mainte niche soufferte,  
 Enfin ayant la bouche ouverte,  
 Afin de leur représenter  
 Ce qu'ils avoient à redouter,  
 Ils se sont mis, sans me rien dire,  
 A s'entre-regarder et rire ;  
 Puis sur moi criant au renard,  
 Et quelques-uns chien de bâtard,  
 J'ai vu l'heure qu'après l'injure  
 Votre fils qu'on nomme Mercure,

Avecque sa divinité,  
 Alloit être au-moins souffleté.  
 Peut-être que dans la peur nôtre,  
 J'ai pris une chose pour l'autre,  
 Et l'oreille m'a pu corner;  
 Mais le fâcheux mot de berner  
 M'a frappé, me semble, l'oreille.  
 A tel mot, ce n'est pas merveille  
 Si votre fils n'a plus songé  
 Qu'à prendre vite ment congé;  
 Et voilà, grand dieu du tonnerre,  
 Tout ce que j'ai fait sur la terre.  
 Puissai-je avoir dans peu de tems  
 La gale qui dure sept ans,  
 Si j'ajoute ou je diminue!  
 C'est la vérité toute nue,  
 Ce que je vous dis ici d'eux,  
 Aussi vrai que nous sommes deux.  
 Il acheva presqu'en colére,  
 Car au visage de son père,  
 Il remarquoit avec ennui  
 Qu'il n'étoit pas content de lui;  
 Mais Jupiter, comme homme sage,  
 N'en donna pas grand témoignage:  
 Il lui dit, allez déjeuner,  
 Et ne manquez après dîner  
 De donner ordre qu'on assemble  
 Toutes les déités ensemble,  
 Pour savoir d'elles tout de bon  
 S'il faut faire justice ou non.  
 Cependant Typhon dans son ame  
 Ne respire que fer et flame,  
 Et par cette légation,  
 Réveille son ambition.  
 Encélade le téméraire,  
 Et Mimas le plus sanguinaire  
 De tous ces superbes garçons,  
 Lui donnent d'étranges leçons.  
 Hà vraiment, lui dit Encélade,  
 Si vous souffrez telle bravade,  
 Puissai-je devenir nabot,  
 Si vous ne passez pour un sot.  
 Je vois bien clair dans cette affaire;  
 Jupiter veut vous faire taire,

Et vous voyant moine tondu  
 Dieu sait s'il fera l'entendu ;  
 Mais pour moi , devant qu'on me tonde ,  
 Je ferai périr tant de monde ,  
 Qu'à jamais il sera jasé ,  
 Du grand Encélade rasé.  
 Si Jupiter de son tonnerre  
 Fait quelquefois peur sur la terre ,  
 S'il écorne quelques rochers ,  
 S'il rompt quelques foibles clochers ,  
 Je veux qu'il sache qu'Encélade  
 Sait bien planter une escalade.  
 Oui , je veux qu'il soit déniché  
 Du ciel , où l'on le voit juché ,  
 Et que la maison étoilée  
 Devenant maison désolée ,  
 Vénus , Pallas et sa Junon  
 Sachent si je suis mâle , ou non.  
 Si des Titans la fin tragique  
 Fait que tel affront ne vous pique ,  
 Moi tout seul qui très-piqué suis ,  
 Ferai voir seul ce que je puis.  
 Demain dans ces mêmes campagnes ,  
 Mettant montagnes sur montagnes ,  
 Je ferai voir à ces beaux dieux  
 Qu'on peut bien les battre chez eux.  
 Que si les Titans y manquèrent ,  
 Les dieux ne les en empêchèrent ;  
 Des dieux ce ne fut la vertu ;  
 Mais oui bien qu'ils n'en ont point eu ,  
 Les poltrons , qu'une peau de chèvre  
 Fit fuir plus vite qu'un lièvre :  
 Mais peau de chèvre ni de bouc  
 N'exemptera Jupin du joug ;  
 Je veux qu'il en courbe la tête ,  
 Ce beau dieu menace-tempête ,  
 Dont la foudre aura beau péter  
 Devant qu'il me puisse arrêter.  
 Je n'en dirai pas davantage ,  
 Me suive quiconque a courage ,  
 Et quiconque n'en aura point ,  
 Garde son moule de pourpoint.  
 Typhon , cette harangue ouïe ,  
 Parut la face réjouie ,

Et puis devenant furieux ,  
 Vomit la flamme par les yeux.  
 Mimas le voyant ainsi faire ,  
 De grand aise se mit à braire.  
 A son braire Porphyryon ,  
 Aux dents et griffes de lion ,  
 Le redoutable Alcionée ,  
 Plus méchant qu'une ame damnée ,  
 Ephialte , Eurite et Pélor ,  
 Athos , Céladon , Damasor ,  
 Polibotte au groin de baleine ,  
 Clytie , Hypolite et Paléne ,  
 Thoon , Agrie , Gration ,  
 Coée , Japet , Cinne , Echion ,  
 Le grand assommeur d'ours Asie ,  
 Almops et l'endiablé Besbie  
 Se mirent à faire les fous ,  
 Et hurlans plus fort que des loups ,  
 Firent avec mille gambades  
 Devant Typhon mille bravades ,  
 Crians comme des furieux ,  
*Vive Typhon , malheur aux dieux !*

Mais tandis qu'en terre on conjure ,  
 Jupiter qui dans le ciel jure  
 Pour le moins autant qu'un chartier ,  
 Commande qu'en chaque quartier  
 Chacun tienne ses armes prêtes ;  
 Puis de ses foudres et tempêtes  
 Faisant la perquisition ,  
 Et trouvant la munition  
 Trop courte pour faire la guerre ,  
 Fait retourner Mercure en terre ,  
 Vers le dieu qui fait les saisons ,  
 Pour avoir des exhalaisons ,  
 Avec ordre , s'il n'en veut vendre ,  
 De s'en rendre maître , et les prendre.  
 Le soleil dit qu'il en avoit ,  
 Mais que déjà l'on lui devoit  
 D'argent une somme assez bonne ,  
 Qu'au ciel on ne payoit personne :  
 Mais pourtant de tout son pouvoir  
 Qu'il vouloit faire son devoir ;  
 Et bien qu'on ne les eût usées  
 Qu'à faire pétards et fusées ,

Qu'il en alloit faire monter  
 Assez pour Jupin contenter.  
 Du ciel autour duquel il tourne  
 Jusques où Jupiter séjourne ,  
 Mercure ne fut qu'un moment ,  
 Tant il vola légèrement.

Là les Déeses assemblées ,  
 Du bruit de la guerre troublées ,  
 Faisoient toutes , s'en falloit peu ,  
 Bonne mine à fort mauvais jeu.  
 Aussi-tôt que Mercure ils virent ,  
 Très-avidement ils s'enquirent  
 Des forces que Typhon avoit ,  
 Et quels gens de guerre il levoit ;  
 Et lui , tirant de sa pochette  
 L'extraordinaire et la gazette ,  
 Les quitta , pour aller conter  
 Des nouvelles à Jupiter.  
 Cependant dans la grande sale  
 Où Jupiter son luxe étale ,  
 Ces beaux dieux furent introduits  
 Sans se complimenter à l'huis ;  
 Car entr'eux chacun et chacune  
 Sait son rang selon sa fortune.  
 Par exemple , le dieu des eaux  
 Précédoit celui des navigateurs ,  
 C'est-à-dire des jardinages ,  
 Et Bacchus , celui des villages ,  
 ( Car on sait qu'il est dieu du sang. )  
 Enfin eux tous , selon leur rang ,  
 S'allèrent mettre à la rangée  
 Dessus des sièges de moquette.  
 Tôt après monseigneur leur roi  
 Les vint trouver en bel arroi :  
 Cupidon lui portoit la queue  
 D'une robe de couleur bleue ;  
 Ses cheveux étoient retroussés ,  
 Et joliment entrelacés  
 D'un fort beau ruban d'Angleterre ,  
 Autrement ils traînoient à terre ;  
 Dans sa main un foudre il portoit ,  
 Non pas de ceux-là qu'il jettoit ,  
 Car il eût trop senti la poudre ,  
 Mais seulement un petit foudre

Qui ne portoit que douze pas ,  
Et souvent ne les portoit pas.  
Avec lui son père Saturne ,  
Vieillard sévère et taciturne ,  
Venoit appuyé sur sa faux ,  
De peur de faire des pas faux :  
Il fut placé dans une chaise  
Près de son fils bien à son aise.  
Enfin chacun étant entré ,  
Et Pallas ayant remontré  
( Elle étoit du ciel chancelière , )  
De Typhon la réponse fière ,  
Et comme tous ces furieux  
Témoignoient d'en vouloir aux dieux ,  
Et qu'on savoit bien que la terre  
Ne leur inspiroit que la guerre ;  
Que le danger étant commun ,  
Jupiter vouloit que chacun  
Dit son avis en conscience ,  
Et parlât selon sa science :  
A peine avoit-elle achevé ,  
Que le dieu Mars étant levé ,  
( Mars qui n'eut jamais de cervelle , )  
Cria , vous nous la baillez belle ,  
Avec votre géant Typhon ,  
Et votre dessein est bouffon ,  
D'assembler des gens de ma taille  
Contre cette vile canaille.  
Devant tous les dieux je le di...  
Taisez-vous , monsieur l'étourdi ,  
Dit Jupiter tout en colère ,  
C'étoit à Neptune mon frère  
A parler , et non pas à vous.  
Le dieu des braves fila doux ,  
Et se remit dedans sa place ,  
Faisant très-piteuse grimace.  
Alors Neptune ayant toussé ,  
Et plusieurs crachats repoussé  
Qui vouloient sortir tous ensemble ,  
Discourut ainsi , ce me semble.  
Je ne sais pas bien sermonner ;  
Mais alors qu'il faudra donner ,  
Qu'il faudra que le Trident joue  
Et que notre bras se dénoue ,

Si quelqu'un me voit des derniers ,  
 Je veux bien être des premiers  
 A qui ces grosses bêtes fières  
 Feront donner les étrivières.  
 Or je veux donner trois avis  
 Qui seront, si l'on veut , suivis.  
 Si l'on ne veut pas , ne m'importe.  
 Le premier , que par chaque porte  
 On n'entre et ne sorte pas tant.  
 Le second et plus important ,  
 Attendez , je vais vous le dire.  
 Il se tut. Lors chacun de rire ,  
 Car on s'aperçut aisément  
 Que ce dieu du moite élément  
 Avoit oublié sa harangue.  
 Lors Jupin s'en mordant la langue ,  
 Eh bien ! quel est donc le second ?  
 La mémoire m'a fait faux-bond ,  
 Dit Neptune , je pense même  
 Avoir oublié le troisième ;  
 Mais quand je m'en ressouviendrai ,  
 Assurément je les dirai.  
 Ne manquez donc pas de les dire ,  
 Dit Mome s'ébouffant de rire ,  
 Car ces avis sont des plus beaux.  
 A ces mots le grand dieu des eaux  
 Devint rouge comme écarlatte ,  
 Car jusqu'à se rompre la ratte  
 Il voyoit rire tous les dieux ;  
 Mais Bacchus s'essuyant les yeux ,  
 Fit cesser toute la risée ,  
 Puis d'une parole posée ,  
 Dont agréable étoit le son ,  
 Harangua de cette façon :  
 Je veux bien que dans la taverne  
 Je n'entre point , qu'on ne m'y berne ,  
 Si monsieur le peuple divin ,  
 Faute de s'adonner au vin ,  
 Ne passe pour sot chez les hommes ,  
 Qui , bien plus fins que nous ne sommes ,  
 Savent bien se donner du cœur  
 Par cette agréable liqueur.  
 Quittons , quittons là l'ambrosie ,  
 Comme une viande mal choisie ;

Et nous adonnons aux jambons,  
Qui sont si savoureux et bons ;  
Laissons le nectar aux malades ,  
Aussi-bien que les limonades ,  
Et que l'on fasse entrer céans  
Vins de Bourgogne et d'Orléans ;  
Et vous verrez que mes Ménades  
Feront de telles algarades  
A ces monstres embâtonnez ,  
Qu'ils en auront un pied de nez ,  
Et que nous aurons la victoire.  
Vîte qu'on me lui donne à boire ,  
Dit Mome , car il a bien fait ;  
Et nous ferions bien en effet  
De boire sans faire la guerre  
Pour la simple patte d'un verre :  
Outre qu'ayant toujours la paix ,  
Nous n'aurions la guerre jamais.  
Vous ne voulez donc pas vous taire ?  
Enfin vous en pourrez tant faire  
Que vous vous ferez souffleter ,  
Dit en colère Jupiter ;  
Mais quoi que Jupiter pût dire ,  
Le drôle ne s'en fit que rire ,  
Et Vulcain qui ne l'aimoit point ,  
Tirant Jupin par son pourpoint ,  
Lui dit tout bas , ôtant sa toque ,  
Sire , voyez comme il se moque.  
Jupiter dit , je le vois bien ,  
Mais il ne valut jamais rien ,  
Ni lui , ni pas un de sa race.  
Remettez-vous en votre place ,  
Et sans parler trop ni trop peu ,  
Apprenez-nous , grand dieu du feu ,  
Les moyens de donner bon ordre  
A ces chiens qui nous veulent mordre.  
Lors Vulcain dit : père très-haut ,  
Je vous dirai tout ce qu'il faut :  
Contre ces grands joueurs de quilles  
Qu'on me fasse attacher des grilles  
Aux fenêtres qui sont aux cieux ,  
Et je promets à tous les dieux  
De leur en faire de si bonnes ,  
Que sur leurs divines personnes



On ne pourra pas attenter ;  
Mais il ne faut plus s'arrêter  
Dans cette affaire qui nous presse ,  
Je ferai travailler sans cesse  
A nous griller comme nonains ;  
Et lors ne fussions-nous que nains ,  
Nous ne craindrons plus les surprises ,  
Et confondrons les entreprises  
De ces endiablés de géans ,  
Pires cent fois que mécréans ,  
Et c'est là le nœud de l'affaire.  
Mome qui ne se pouvoit taire ,  
Dit : ma foi ! c'est bien avisé ,  
Et Vulcain est homme rusé ,  
Car aisément par les fenêtres  
Les géans se feront nos maîtres :  
Ainsi quand Corbie fut pris ,  
On dit que quelques bons esprits  
Ordonnèrent qu'on fît des grilles  
Pour se garantir des soudrilles  
Du redoutable Jean de Vert ,  
Qui lors les avoit pris sans vert.  
Il dit cela comme extatique ,  
Et dans un transport frénétique.  
Jupiter qui le vit changé ,  
Comme quand on est enragé ,  
Vit bien que cette prophétie ,  
( Qui dans nos jours s'est éclaircie , )  
Étoit l'ouvrage du destin  
Qui lui causoit cet avertin.  
Cependant la nuit arrivée ,  
Et la troupe s'étant levée ,  
Jupin fit signe de la main ,  
Et dit , l'on vous verra demain.  
Chacun fit lors le pied derrière ,  
Et chacun dans sa chacunière  
Se retira sans faire bruit ,  
Qu'il étoit déjà noire nuit.

*Fin du second chant.*

## GIGANTOMACHIE.

## CHANT TROISIÈME.

**T** A N D I S que les fils de la terre  
 Ne songent qu'à faire la guerre,  
 Le dieu qui préside aux saisons  
 Amasse des exhalaisons.  
 Ces exhalaisons amassées,  
 Et devers l'olympé chassées,  
 Dérobèrent le ciel aux yeux  
 Et l'aspect de la terre aux cieus.  
 Mais ce fut bien moins le dommage  
 Des géans, que leur avantage:  
 Car ayant toute cette nuit  
 Travaillé sans faire du bruit  
 À leur téméraire entreprise,  
 Peu s'en fallut que par surprise  
 Le grand Encélade sans peur,  
 Favorisé de la vapeur,  
 Ne fit aux dieux une incartade  
 Correspondante à sa bravade;  
 Ayant entassé mont sur mont,  
 Et tâchant d'attacher un pont  
 Contr'une petite fenêtre  
 Dont il se vouloit rendre maître,  
 A l'instant même qu'on l'ouvrit.  
 Lors dieu sait quelle peur surprit  
 Jupiter, qui par aventure  
 Faisoit cette sorte d'ouverture.  
 Qu'il me pardonne, s'il lui plaît,  
 Si je dis que tout dieu qu'il est,  
 A l'aspect de ce gros visage  
 Il pensa perdre le courage;  
 Au-moins s'écria-t-il bien fort  
 Miséricorde, je suis mort!  
 A son cri, Junon éveillée,  
 Vint à lui toute débraillée,

Et criant bien fort , trahison !  
Eveilla toute la maison.  
Sur ces piteuses entrefaites ,  
Deux dieux avec des escoupettes  
Vinrent se joindre à Jupiter ,  
Qui ne faisoit que tempêter ;  
Criant , que l'on me donne un foudre ,  
Ma mèche et ma boîte à la poudre.  
Enfin le foudre étant venu ,  
Le bras droit jusqu'au coude nu ,  
( Car tel étoit son équipage  
Quand il vouloit faire carnage , )  
Il alla d'un cœur franc et net ,  
Casque en tête au lieu de bonnet ,  
Ouvrir la maudite fenêtre ,  
Afin d'essayer si peut-être  
Il pourroit d'un coup de sa main  
Faire tomber cet inhumain.  
Mais de cette fenêtre ouverte  
Pensa bien arriver sa perte ;  
Car Encélade d'un grand tronc  
D'un cédre très-grand et très-long ,  
Lui poussant une botte roide ,  
Lui fit venir la sueur froide ,  
Dont tout éperdu sans tirer ,  
Il ne fit que se retirer.  
Qui n'eût cru par cette retraite  
La cour céleste être défaite ?  
Car quand on le vit reculer ,  
Chacun se mit à détalier.  
Lui tout seul armé de son foudre ,  
A demeurer se peut résoudre ;  
Mais le sort des armes voulut  
Que le géant entrer ne pût ,  
La fenêtre étant trop petite ;  
Et cependant d'une guérite ,  
Buches , plâtras , cotrets , fagots  
Lui vinrent tomber sur le dos ,  
Et puis une chauderonnée  
D'eau chaude très-bien assenée ,  
En le brûlant , qui le croiroit ,  
Fit que son cœur chaud devint froid ,  
Dont faisant très-laide grimace ,  
Il fit prendre à Mimas sa place.

Mimas

Mimas ne demandant pas mieux,  
 Prit sa place tout furieux,  
 Et se lançant dans la fenêtre,  
 Jupiter le voyant paroître,  
 D'un coup de foudre qu'il tira;  
 Tout le museau lui déchira.  
 En cet endroit j'oi, ce me semble,  
 Quelque fat, ou plusieurs ensemble,  
 S'étonnant de ce que Mimas  
 Entroit, et l'autre n'entroit pas;  
 Mais j'écris sur de bons mémoires;  
 Et s'il lisoit bien les histoires,  
 Il sauroit qu'un auteur écrit  
 Que Mimas étoit plus petit  
 Pour le moins de deux ou trois piques.  
 Mais laissons là ces beaux critiques,  
 Et retournons un peu là-haut  
 Voir commè se passe l'assaut.  
 Au bruit de Jupiter qui tonne,  
 Et du tocsin qu'au ciel on sonne,  
 Tous les dieux bien embâtonnés  
 Et très-bien intentionnés,  
 Conduits par Minerve la sage,  
 Vinrent où ce dieu faisoit rage;  
 Et devant qui son ennemi  
 Ne combattoit plus qu'à demi,  
 Ne songeant qu'à faire retraite,  
 La partie étant si mal faite;  
 Outre qu'il se trouvoit fort las,  
 Et qu'il eut peur voyant Pallas.  
 Il regagna donc la fenêtre,  
 Et Jupiter s'en rendit maître,  
 Criant : courage ils sont à nous,  
 Les infames ont peur des coups.  
 Après ce cri, vrai cri de joie,  
 Derechef sur eux il foudroie,  
 Et le foudre les effrayant,  
 Un chacun d'eux s'en va fuyant.  
 Lors Jupin prit la hallebarde  
 De l'un des archers de sa garde,  
 Et sur son aigle enharnaché  
 S'étant allégrement juché,  
 Suivit cette maudite engeance;  
 Ne respirant que la vengeance.

*Tome V.*

**Ff**

Les dieux à la faveur du pont,  
 Qui donnoit jusques au grand mont,  
 Sur lequel le grand Encélade  
 Avoit fondé son escalade,  
 Armés de piques et de pieux,  
 Suivirent le maître des dieux.  
 Devant eux la terreur panique,  
 Bien plus que des éperons pique,  
 Ces grands et démesurés corps,  
 Qui ne se souviennent alors  
 De leurs belles rodomontades,  
 De leurs discours pleins de bravades;  
 Et qui plus poltrons que châtrés,  
 Fuients à travers champs et prés  
 Devant le maître du tonnerre,  
 Sans songer à faire la guerre.  
 Mais ce grand dieu sage et prudent,  
 N'en croit pas son courage ardent,  
 Et l'ennemi point ne méprise,  
 De crainte de quelque surprise,  
 Bien loin de croire le dieu Mars  
 Qui vouloit que de toutes parts  
 On courût à bride abattue,  
 Criant après eux, tue, tue;  
 Et puis de son aigle il voyoit  
 L'ennemi qui se rallioit,  
 Et s'en venoit tête baissée  
 Réparer sa faute passée.  
 Sans descendre donc de cheval,  
 ( Mais attendez, je parle mal,  
 Car un aigle étoit sa monture,  
 Comme l'enseigne sa peinture )  
 Sur son aigle doncques monté,  
 Un grand tonnerre à son côté,  
 Il dit ces mots, comme raconte  
 L'auteur nommé Noël le Comte (1).  
 Beaux habitans du firmament,  
 Je veux que maudit soit qui ment,  
 Si j'épargne aujourd'hui mon foudre,  
 Quoique j'aie fort peu de poudre,  
 Mais aussi, mes chers Citadins  
 N'allez pas faire les badins ;

(1) Auteur qui, sous le nom latin de *Natalis Comes*, a fait un Traité de la Mythologie.

Ceci n'est pas une vétille ,  
 Bien qu'il vienne d'un coup de quille.  
 Il y va de tous vos écus ,  
 Et de n'être pas faits cocus  
 Par ces méchans , par ces infames ,  
 Qui sur-tout en veulent aux femmes.  
 Vraiment nous leur en garderons ,  
 Hà , vraiment , nous leur en ferons ,  
 Mais ce seront de bonnes plaies ,  
 Nonobstant leurs bois de furaiés ,  
 Et qu'ils soient tous embâtonnés  
 De grands arbres déracinés.  
 Mais j'espère à coups de tonnerre  
 De les casser comme du verre ,  
 Et , si bien vous me secondez ,  
 Je les tiens très-incommodez .  
 Comme il disoit ces belles choses ,  
 Qu'on lit dans les Métamorphoses ,  
 Messieurs les géans furent vus  
 De gros bâtons très-bien pourvus.  
 Encélade étoit à la tête ,  
 Qui venoit comme une tempête.  
 Si-tôt que le dieu Mars le vit ,  
 A courir contr'eux il se prit .  
 Encélade ayant fait de-même ,  
 Le bon dieu devint un peu blême ,  
 Non sans raison , craignant le choc  
 D'un géant ferme comme un roc .  
 Les deux camps firent des prières ,  
 Voyant ces deux ames si fières ,  
 Ces deux braves si gens de bien  
 Se joindre , mais ce fut pour rien ;  
 Car aussi-tôt qu'ils se joignirent ,  
 Par malheur ils s'entre-craignirent ;  
 Glaives pourtant furent tirés ,  
 Car ils étoient trop éclairés .  
 L'un dit , je demande la vie ;  
 Et l'autre , comme par envie ,  
 Cria , je la demande aussi ,  
 Et la noise finit ainsi .  
 Cela fait ils se saluèrent ,  
 Et dans leurs troupes se mêlèrent ,  
 Lesquelles aussi se mêloient ,  
 Déjà maints durs coups y voloient ,

Et Pan , d'une conque marine ,  
 Jusques à s'en courber l'échine  
 Y faisoit rage de corner  
 Si fort, qu'on n'ouït pas tonner  
 Jupiter qui de son tonnerre  
 Avoit porté Mimas par terre ;  
 Mais le coup n'eut aucun-effet,  
 Sinon qu'il en fut stupéfait.  
 Il se releva plein de rage ,  
 Et courant vers Pallas la sage ,  
 Lui fit tomber un horion  
 Justement sur le croupion.  
 Pallas d'un coup de lance gaie  
 Lui fit une profonde plaie ,  
 D'où sortit un large ruisseau  
 De sang noir comme mon chapeau.  
 Cependant le grand Encélade  
 Prit Mercure par sa salade ;  
 Mais ce dieu d'un croc qu'il donna ,  
 Ce grand homme desarçonna.  
 Là-dessus Siléne l'ivrogne ,  
 Au gros ventre , à la rouge trogne ,  
 Poussant sur lui son animal ,  
 Lui fit moins de bien que de mal.

O vous , qui paroissez en peine  
 Du nom de la bête à Siléne ,  
 C'étoit vrai comme le jour luit ,  
 Un grand âne , et ce qui s'ensuit.  
 Or je vais vous conter merveilles  
 De cet âne à grandes oreilles.  
 Tandis qu'on est dans le combat ,  
 Que l'on est battu , que l'on bat ,  
 Que chacun songe à son affaire ,  
 Ce grand âne se mit à braire ,  
 Mais braire de telle façon ,  
 Qu'à cet épouvantable son  
 Les géans se mirent en fuite ,  
 Et les vaillans dieux à leur suite ;  
 Mais ils ne poursuivirent pas ,  
 Les géans allans trop grands pas ;  
 Ils firent halte dans la plaine ,  
 Afin de reprendre l'haleine.

Cependant un valet de pié  
 Du vieil Saturne estropié

Par un furieux mal de gouttes ,  
 Fit naître à Jupin de-grands doutes ;  
 Car par un billet envoyé ,  
 Dont le port n'étoit pas payé ,  
 Son père lui mandoit qu'à Rome  
 Il avoit appris d'un grand homme  
 Que les géans ses ennemis  
 Ne seroient jamais à mort mis ,  
 Sans le secours et la vaillance  
 D'un homme d'humaine naissance .  
 Et que depuis Nostradamus  
 (Homme qui n'étoit pas camus ,  
 Mais qui de loin sentoit les choses ,  
 Et les connoissoit par leurs causes , )  
 Avoit cet avis confirmé ;  
 Et que s'en étant informé  
 D'une vieille bohémienne  
 Que l'on tenoit pour magicienne ,  
 La magicienne avoit juré  
 Que c'étoit un fait assuré ;  
 Que Tirésias et Protée  
 Avoient même chose chantée ,  
 Certain jour qu'il les fut trouver ;  
 Pour certain argent recouvrer ,  
 Qu'un laquais qu'il avoit fait pendre  
 Avoit eu l'audace de prendre .  
 Jupiter, ces avis reçus ,  
 Voulut un peu rêver dessus ,  
 Pour ne rien faire à la volée ;  
 Puis ayant Minerve appelée ,  
 Neptune, Mercure et Bacchus ,  
 Et Vulcaïn patron des cocus ,  
 Il leur dit , leur lisant la lettre ,  
 Qu'il ne savoit quel ordre y mettre ,  
 Et qu'il se trouvoit confondu  
 Par cet avis non attendu .  
 Lors Minerve dit : que mon père  
 Pour cela ne se désespère ,  
 Son fils Hercule est un mortel  
 Si fort , si vaillant , enfin tel ,  
 Que tout aura fort bonne issue ,  
 Si l'on fait agir sa massue  
 Et son infatigable bras  
 Contre ces maudits fier à bras .

Et ;



Cela dit , un homme de mule  
 Fut dépêché devers Hercule ,  
 ( J'eusse dit homme de cheval ,  
 Mais aussi j'eusse rimé mal ,  
 Et messieurs de l'académie  
 Ne me le pardonneraient mie. )  
 Là-dessus un dieu forestier ,  
 Grand espion de son métier ,  
 Sortant de la forêt prochaine ,  
 Dit que c'étoit chose certaine  
 Que les géans se rallioient ,  
 Et que Typhon , comme ils fuyoient ,  
 Leur avoir fait tourner visage ;  
 Qu'il venoit écumanç de rage ,  
 Suivi de grands vilains soudards ,  
 Portans arbres au-lieu de dards.  
 Jupin , certe nouvelle ouïe ,  
 N'eut pas la face réjouïe ,  
 Puis se rassurant à demi :  
 Mais à propos de l'ennemi ,  
 Ce dit-il ; je ne puis comprendre  
 A quel sujet , sans combat rendre ,  
 Il s'est retiré si soudain ,  
 Fuyant aussi vite qu'un dain.  
 C'est le grand âne de Siléne ,  
 Dit alors Mercure Cylléne.  
 Si-tôt qu'il s'est à braire mis ,  
 Il a chassé les ennemis.  
 Vraiment , dit Jupin , il mérite ,  
 Et sa vertu n'est pas petite.  
 Où l'avez-vous trouvé si beau ?  
 Lors Siléne : dans Mirebeau ,  
 Il est de très-bonne famille ,  
 Au-reste , d'humeur très-gentille ,  
 Et qui dans le Mirebalais  
 A des fils qui ne sont pas lais.  
 Jupiter se mit à sourire ,  
 Mais au fond du cœur il soupire ,  
 Et s'il rit , c'est du bout des dents ,  
 Vrai signe qu'il souffre au-dedans  
 De ce que son bruyant tonnerre  
 Ne suffit à finir la guerre.  
 Là-dessus un bruit furieux  
 Fit perdre la couleur aux dieux.

Ce bruit , plutôt cette rempète ,  
 Leur ayant fait tourner la tête ,  
 Ils dirent , dieu soit avec nous ;  
 Car , hélas ! ils tremblèrent tous.  
 Ils virent cet épouvantable ,  
 Ce monstrueux , ce redoutable ,  
 Ce grand visage de griffon ,  
 Cet incomparable Typhon ,  
 Affreux , par les étranges mines  
 De ses cent têtes serpentines ,  
 Qui venoit avec ses cent mains  
 À la tête de ses germains.  
 Chaque main branloit une gaule ,  
 Pour laquelle Amadis de Gaule  
 Auroit certes tout fait sous lui.  
 Le plus grand homme d'aujourd'hui  
 Sans avoir lunettes d'approche  
 N'eût pu discerner son nez croche.  
 De-plus cet homme sans égal  
 Etoit bel homme de cheval ,  
 Etoit des plus grands politiques ,  
 Et savant ès mathématiques.  
 Pour moi , je ne l'ai pas vu ; mais  
 Allez voir *Natalis Comes* ( 1 ) ,  
 Il vous en dira davantage.  
 Les dieux donc , faillis de courage ,  
 Ne surent , le voyant venir ,  
 Quelle contenance tenir.  
 Jupin seul digne de sa charge ,  
 A son foudre mit double charge ,  
 Et s'en alla le foudroyer.  
 Le grand Typhon , sans s'effrayer ,  
 Attendit ce grand coup de foudre  
 Qui le devoit réduire en poudre ,  
 Et ne daignant s'en remuer ,  
 Il n'en fit rien qu'éternuer ,  
 A cause qu'il sentoit le souffre.  
 Lors tirant comme d'un grand gouffre ,  
 De sa bouche un rot éclatant ,  
 Ce grand rot fit du bruit autant ,  
 Et plus même que le tonnerre ,  
 Dont quelques dieux tombans à terre

( 1 ) C'est le même Mythologue qu'il a nommé en François Noël le Comte.

Pensèrent se rompre le cou.  
 Le géant en rit comme un fou,  
 Et dit se tournant vers ses frères,  
 Voilà de rudes adversaires.  
 Mars se sentant ainsi piquer,  
 S'avantura de l'attaquer,  
 L'abordant avec une hache,  
 Et bien couvert d'une rondache.  
 Typhon qui ne l'appréhenda,  
 Chiquenaude lui débanda  
 Droit au milieu de la poitrine,  
 Et le renversa sur l'échine.  
 A ce coup, qui les dieux surprit,  
 Et qui leur fit perdre l'esprit,  
 Le bon Jupin sans dire gare.  
 Très-vergogneusement démarre :  
 Pour son grand aigle, il prit l'essor.  
 Où l'on ma dit qu'il est encor.  
 Minerve montra qu'en vitesse  
 Elle égaioit une tigresse ;  
 En un mot, tous les autres dieux  
 Se sauvèrent à qui mieux mieux.  
 Typhon aimant le brigandage,  
 S'alla ruer sur le bagage,  
 Au-lieu que s'il les eut chassés.  
 Ils s'en alloient tous fricassés,  
 Mais autrement la destinée  
 Avoit cette chose ordonnée.  
 Et l'on peut dire que le vin  
 Sauva lors le peuple divin.  
 Car dans le quartier des Silènes,  
 Quantité de bouteilles pleines  
 De vin d'Orléans très-fumeux,  
 Aux géans, ivrognes comme eux,  
 Furent d'assez fortes entraves.  
 Pour arrêter long-tems ces braves,  
 Outre que monseigneur Typhon  
 Se mit à faire le bouffon,  
 Ayant avalé trop d'un verre,  
 Cependant le lance-tonnerre,  
 Et tous ses gendarmes peureux,  
 Regardoient souvent derrière eux,  
 Etonnés que ces bêtes fières  
 Ne leur tailloient point de croupières.

Mais , hélas ! leur étonnement  
 Ne dura quasi qu'un moment.  
 Typhon , en fort peu d'enjambées ,  
 Vit dans ses grandes mains tombées  
 Mesdames les divinités.  
 Lors Jupin de tous les côtés  
 Voyant sa ruine certaine ,  
 S'enfuit dans la forêt prochaine ;  
 Tous les dieux en firent autant ,  
 Typhon de rire s'éclatant ,  
 Fit au ciel mille pétarades  
 Et mille plaisantes gambades ;  
 Criant , Jupiter est sanglé ,  
 Et je le tiens comme en un blé.  
 Mais bien souvent l'homme propose ,  
 Et fortune autrement dispose .  
 Jupiter se faisant bélier ,  
 Lui fit un tour de son métier .  
 Sa femme Junon devint vache ,  
 Neptune un lévrier d'attache ,  
 Mome singe , Apollon corbeau ,  
 Bacchus un bouc , Vulcain un veau ,  
 Pan un rat , Vénus une chèvre ,  
 Le dieu Mars un grand vilain lièvre ,  
 Diane femme d'un marcou ,  
 Mercure cigogne au long cou .  
 Enfin sans changer de nature ,  
 Les dieux changèrent de figure ;  
 Et dans la forêt se cachans  
 Firent la nique à ces méchans .  
 Ces méchans et toute leur bande  
 Font dans la forêt rumeur grande ,  
 Eux et Typhon bien étonnez  
 De n'y trouver qu'un pied de nez .  
 Typhon en fureur déracine  
 Le grand arbre comme l'épine ,  
 Court la forêt de bout en bout ,  
 Et de ses cent bras brise tout .  
 Cependant des dieux la brigade ,  
 Ou bien plutôt la mascarade ,  
 File vers le pays fertile  
 Qu'arrose le fleuve du Nil ,  
 Et Typhon , confondu , s'afflige .  
 De n'en trouver aucun vestige ;

458 LE TYPHON, CHANT III.

Mais bientôt il les reverra,  
Et trop tôt, car il en mourra.  
Vous verrez dans ces Chants qui suivent  
Comme mal meurent qui mal vivent.

*Fin du troisième chant.*

## GIGANTOMACHIE.

## CHANT QUATRIÈME.

**I**L étoit entre chien et loup,  
 Lorsque Jupiter fit son coup,  
 Et changea les divines têtes  
 En autant de terrestres bêtes.  
 Ces dieux affligés et dolents  
 A cheminer ne sont pas lents,  
 Ils vont du pied comme des Basques,  
 Et ni plus ni moins que des masques  
 Qui viennent de perdre un Momon,  
 Ne s'entre-disent rien de bon:  
 Mais l'œil triste et la tête basse,  
 S'éloignent d'où la tope-masse  
 Leur a donné mortel échec,  
 Mettant leurs pochettes à sec.  
 Ces pauvres dieux masqués de même,  
 L'œil pleurant et la face blême,  
 De se voir ainsi débellés  
 Par ces colosses rebellés,  
 Avoient perdu le mot pour rire,  
 S'entre-regardoient sans rien dire,  
 Chacun traversant les guérets,  
 Faisant à part mille regrets,  
 Tant de se voir sans nulles bottes  
 Patrouiller au milieu des crottes,  
 Que de leur bagage perdu,  
 Qui ne leur sera point rendu.  
 Enfin si bien ils cheminèrent,  
 Et si bien les pieds ils menèrent,  
 Qu'un matin ils virent les eaux  
 Du fameux fleuve à sept canaux.  
 A l'aspect des eaux souhaitées,  
 Toutes les déités crottées  
 Ralentirent un peu leurs pas,  
 L'ennemi ne les suivant pas.

Et puis Jupin chargé de laine,  
 Commençoit à manquer d'haleine,  
 Et n'alloit plus que d'un gigot,  
 Ayant une épine à l'ergot,  
 Qui le contraignit de se rendre,  
 Et se coucher sur l'herbe tendre :  
 D'où tôt après s'étant levé,  
 Après avoir un peu rêvé,  
 Il fit en grec cette harangue,  
 Que je vous donne en notre langue.  
 Hélas ! mon dieu, que dira-t-on,  
 De Jupin devenu mouton ?  
 Et que diront de nous les hommes  
 Du piteux état où nous sommes ?  
 O mes bons amis travestis,  
 De grands nous voilà bien petits !  
 Mais dessus nous la destinée  
 Ne sera toujours acharnée ;  
 Nous voilà tantôt dans Memphis,  
 Où je ferai trouver mon fils :  
 Et d'où, comme d'une embuscade,  
 Nous irons donner camisade  
 Au rebelle malicieux  
 Qui nous croit être dans les cieux.  
 Cependant il faut que Mercure  
 Change vite ment de figure,  
 Et que déroband en passant  
 Quelqu'habit à quelque passant  
 (Car entrer tout nud dans la ville,  
 La chose seroit incivile, )  
 Il s'en aille nous acheter,  
 Quelque argent qu'il puisse couter,  
 De quoi nous mettre en équipage.  
 Le dieu Mercure à ce langage,  
 Sans répondre, ni barguigner,  
 Sans aussi se décigogner,  
 Vers la ville prit sa volée ;  
 Puis voyant certaine assemblée  
 D'hommes nuds qui le long du Nil  
 Cherchoient des nids de crocodil,  
 Il s'en alla l'aile baissée,  
 Comme une cigogne lassée,  
 S'asseoir auprès de ces gens-là.  
 Eux alors crians, prenons-la,

Coururent après la cigogne.  
 Le Dieu tant soit peu d'eux s'éloigne,  
 Feignant toujours d'être bien las ;  
 Puis soudain tournant sur ses pas,  
 D'un de leurs habits il s'empare,  
 Et très-joyeusement s'en pare,  
 Se faisant voir au lieu d'oiseau,  
 Un très-honnête damoiseau.  
 Toute la troupe bâtonnée,  
 De ce grand prodige étonnée,  
 S'enfuit, et Mercure vêtu,  
 Suivit un grand chemin battu,  
 Qui le mena droit à la ville,  
 Où bientôt comme très-habile  
 Chez un juif, Isaac appelé,  
 Il changea son habit volé,  
 Et dressa tout son équipage,  
 Pour des perles qu'il mit en gage.  
 C'étoit le collier de Vénus,  
 Qui lors habilla les dieux nuds :  
 Enfin pour abrégér mon conte,  
 Si long déjà que j'en ai honte,  
 Il acheta d'Abnelcao,  
 Fcuyer du roi Pharao,  
 Un fort beau mulet de voiture,  
 Animal de grande stature.  
 Cela fait, faute de valet,  
 Touchant devant lui son mulet,  
 Et par fois lui montant en croupe ;  
 Il alla retrouver sa troupe :  
 Il distribua promptement  
 A chacun son habillement.  
 Les dieux aussi-tôt se vêtirent,  
 Et joyeusement le suivirent.  
 Il les mena droit à l'écu,  
 Dont l'hôte étoit un peu cocu,  
 Sa femme étant un peu coquette,  
 Qui certes fut bien satisfaite  
 De voir chez elle ces beaux dieux,  
 Si bien faits et si gracieux.  
 Or comme le gousset des hommes,  
 Au-moins de ce siècle où nous sommes,  
 Put le plus souvent un peu fort,  
 Et quelquefois plus qu'un rat mort ;



Il étoit des dieux au contraire ,  
 Leur gousset ne faisoit que plaire ,  
 Et leur aisselle n'exhaloit  
 Qu'odeur qui le nez consoloit.  
 Cette odeur inaccoutumée  
 Avoit sa maison parfumée ,  
 Et le quartier l'étoit aussi ,  
 Chacun se disoit : qu'est ceci ?  
 Enfin cette vertu céleste  
 A tout Memphis fut manifeste ,  
 Et comme gens venus de loin ,  
 Qui sentoient bien fort le benjoin ,  
 Et même quelqu'odeur meilleure ,  
 A l'écu faisoient leur demeure.  
 Or un jour qu'ils étoient sortis ,  
 Ils furent des grands et petits  
 Regardés par grande merveille ;  
 On s'entre-disoit à l'oreille  
 Ce qu'on pensoit que Jupin fût ,  
 Mais sans jamais donner au but.  
 Enfin , selon la voix publique ,  
 Que lors chacun crut sans réplique ,  
 Ils furent des Egyptiens  
 Estimés des comédiens ,  
 Quoiqu'à la plupart cette bande  
 Parût et trop riche et trop grande.  
 Or je pense avoir oublié  
 Que Jupin avoit envoyé  
 Querir le vaillant fils d'Alcmène ,  
 Et qu'il se trouvoit bien en peine  
 De ce que huit jours attendu ,  
 Il ne s'étoit encor rendu  
 Auprès de monseigneur son père.  
 Cela le mettoit en colère :  
 Outre que la fuite des dieux  
 L'avoit rendu capricieux.  
 Enfin un jour de la fenêtre  
 Il vit de loin son fils paroître.  
 Il courut à lui comme un fou ,  
 Et pensa se rompre le cou.  
 Le grand Amphitryoniade  
 Lui fit profonde genouillade ,  
 Puis , aux bras dessus , bras dessous ,  
 Aux , comment donc vous portez-vous ?

La troupe des dieux et déesses  
 Lui vinrent faire des caresses.  
 Lors les dieux si bons et si beaux  
 Furent vus pleurans comme veaux,  
 Quoiqu'au beau milieu de la rue,  
 Où la foule s'étant accrue  
 De ceux qui les considéroient,  
 Et qui Jupiter admiroient,  
 Car il avoit repris la mine  
 Du dieu qui dans le ciel domine;  
 Et les autres dieux l'imitans,  
 Avoient les museaux éclatans:  
 Jupiter fit une grimace  
 Qui fit peur à la populace.  
 Lors quelqu'un dit quittant ce lieu,  
 C'est, je me donne au diable, un dieu,  
 Je le connois à l'encollure,  
 Et mieux encor à son allure,  
 Car il ne va pas comme nous,  
 Mais seulement glisse tout doux  
 Comme l'on fait dessus la glace.  
 Ce bruit courut de place en place,  
 De carrefour en carrefour,  
 Et parvint vers le point du jour  
 Jusqu'aux oreilles du grand-prêtre,  
 Qui très-curieux de connoître  
 Si l'on disoit la vérité,  
 Tout-à-l'heure bien assisté  
 Des plus apparens de la ville,  
 Troupe très-honnête et civile,  
 S'en alla trouver Jupiter,  
 Afin de le complimenter;  
 Lui portant mainte chose exquise,  
 Dont cette région se prise;  
 De vrai baume quatre poinçons,  
 Du Nil quantité de poissons,  
 Environ deux cent crocodilles,  
 Vingt ichneumons, cinq cent anguilles,  
 Trois hippopotames privés  
 Et deux paires de gants lavés.  
 Puis sachans qu'il étoit en guerre,  
 Ils offrirent encor leur terre,  
 Et s'il vouloit dans leurs états,  
 De faire lever des soldats.

Ce dieu leur dit en récompense ,  
 Qu'il leur vouloit donner dispense  
 D'être , s'ils vouloient , gens de bien ,  
 Et sans qu'il leur en coûtât rien ;  
 Qu'ils seroient exempts de vermine ,  
 De peste , de guerre et famine ,  
 Et que leur fleuve tout de bon  
 Ne leur feroit jamais faux-bon.  
 Cependant le pauvre Mercure ,  
 Contre sa divine nature ,  
 Ne fit ce jour-là que pester ;  
 Car le sévère Jupiter  
 L'envoyoit pour avoir nouvelles  
 Du dessein qu'avoient les rebelles ,  
 Voulant se mettre sur leurs pas  
 Alors qu'ils n'y penseroient pas.  
 Il part , il revient et rapporte  
 Que Typhon avoit fait en sorte  
 De mettre Osse sur Pélion ,  
 Et disoit , fier comme un lion ,  
 Que bientôt , malgré le tonnerre ,  
 Madame sa mère la terre ,  
 Verroit ses enfans dans les cieus ,  
 A la barbe de tous les dieux.  
 La nouvelle étoit véritable ,  
 Car cet escadron redoutable ,  
 Après avoir en vain cherché  
 Son ennemi trop bien caché ,  
 Etoit retourné sans remise  
 A sa téméraire entreprise ,  
 Et sur les morceaux concassés  
 Des monts l'un sur l'autre entassés ,  
 En avoit déjà planté d'autres ,  
 Bien plus grands que ne sont les nôtres.  
 A cela Jupin dit : il faut  
 Battre le fer quand il est chaud.  
 Hercule à qui la main démange ,  
 Enrage déjà qu'il ne mange  
 Le grand Typhon à belles dents ;  
 Les autres ne sont moins ardents ;  
 Car d'Hercule le fier langage  
 Leur avoit haussé le courage.  
 Enfin par un beau samedi ,  
 Des grands dieux l'escadron hardi

Alla

Alla remonter sur sa bête ,  
 Chacun ayant l'esprit en fête ,  
 Présage du succès heureux  
 Que ces courages généreux  
 Devoient avoir en Thessalie.  
 A moi seroit grande folie  
 De rapporter exactement  
 Quel fut leur acheminement :  
 Vous suffise qu'ils arrivèrent  
 Près des géans , qu'ils se campèrent ,  
 Et que Jupiter et son fils ,  
 ( De tonnerres faits à Memphis  
 Il avoit plein une charrette )  
 Allèrent la nuit sans trompette ,  
 D'un foudre qui tout entamoit ,  
 Réveiller le chat qui dormoit.  
 Ce chat étoit , ne vous déplaie ,  
 Typhon qui dormoit à son aise ,  
 Pensant bien de son échafaut  
 N'avoir plus à faire qu'un saut  
 Jusques au trône de l'Olympe.  
 Mais bien bas cheoit qui trop haut grimpe ,  
 Comme ceux qui ceci lironr ,  
 Dans une page ou deux verront.  
 A ce fracas épouvantable ,  
 Typhon le géant redoutable  
 Sauta du lit en caleçons ,  
 Et rous ces grands mauvais garçons  
 Quittèrent bientôt la paillace ,  
 Et , bien peu s'en fallut , la place ;  
 Mais leur frère les rassura ,  
 Qui tant que cette nuit dura  
 Voulut qu'on se tint sous les armes ,  
 Pour faire la nique aux alarmes.  
 Tout aussi-tôt que le jour vint ,  
 A la hâte conseil il tint.  
 Typhon leur reprocha la crainte  
 Dont ils avoient eu l'ame atteinte  
 Au bruit qu'avoit fait Jupiter ,  
 Et dit qu'on ne devoit douter  
 Du succès de leur entreprise ,  
 Puisque l'ennemi par surprise  
 Ayant dessus leur camp tiré ,  
 N'avoit autre chose opéré

*Tome V.*

Gg

Que donner nouvelle assurée  
 Que dedans la voûte azurée  
 Les dieux s'étoient allés cacher ;  
 Qu'il les en falloit dénicher ;  
 Que pour cet effet Encélade  
 Iroit hasarder l'escalade ,  
 Soutenu de Porphyriion ,  
 D'Athos , d'Asie et d'Echion ,  
 Et de cent , partie armés d'arbres ,  
 Partie aussi jettans des marbres.  
 Typhon avoit bien raisonné ,  
 Mais il n'avoit pas deviné  
 Que ce méchant coup de tonnerre  
 Étoit stratagème de guerre ,  
 Pour faire croire aux conjurés  
 Que les dieux s'étoient retirés  
 Dedans leur céleste demeure.  
 Ils le crurent à la malheure ;  
 Mais de leur superbe échafaut  
 Jupin leur fit prendre le saut ;  
 Et contraignit de faire gille  
 Le grand Typhon jusqu'en Sicile ,  
 Où de dessous le mont Ætna  
 Pu sortir du depuis il n'a.

Ce jour-là n'eut rien de notable ,  
 Sinon que sans quitter la table ,  
 Ce grand Typhon et ses consors  
 Se remplirent si bien le corps ,  
 Que cependant le fils d'Alcmène  
 Reconnut tout leur camp sans peine.  
 Cependant les dieux dans les bois  
 Étoient cachés en tapinois.  
 Pour Mars enragé de se battre ,  
 Il fallut le tenir à quatre ,  
 Dont Jupin bien fort s'offensa ,  
 Et quasi deux fois le cassa ;  
 Mais Vénus , la mère d'Ænée ,  
 Fit que sa faute pardonnée ,  
 Jupiter rien n'en témoigna ,  
 Et le voyant le bienveigna.  
 L'autre chant vous apprendra comme  
 Fut occis Typhon le pauvre homme ,  
 Et sous un mont ensulphuré  
 Etroitement claquemuré.

*Fin du quatrième chant.*

## GIGANTOMACHIE.

## CHANT CINQUIÈME.

**M**USE qui régis le comique,  
 Viens à moi de grace et me pique ;  
 Viens du son de ton flageolet  
 Me rendre l'esprit tout follet.  
 Vainement je songe et resonge,  
 Et mes pauvres ongles je ronge,  
 Sans pouvoir de mon froid cerveau  
 Tirer le moindre vermisseau.  
 Viens-en vite fondre la glace,  
 Afin que vite j'en fasse.  
 Fais-moi bien décrire en beaux vers  
 Les horions et les revers  
 Qu'en ce combat les dieux donnèrent,  
 Où si bien les mains ils menèrent,  
 Que les géans et leur grand chef  
 Furent défaits par grand méchef ;  
 Comme Typhon au-lieu d'asyle,  
 Trouva sa mort dans la Sicile,  
 Où certain mont assommé l'a,  
 Et contraint de demeurer là.  
 En récompense je te voue  
 Un masque qui fera la moue,  
 Et le sacrifice plaisant  
 D'un petit singe mal-faisant.  
 Courage, mon feu se rallume,  
 Ça mettons la main à la plume,  
 Et du rude culebutis  
 De ces grands hommes mal-bâties  
 Faisons une gaie peinture,  
 Qui ne sente point la torture,  
 Et les maux que malgré mes dents  
 J'ai ressentis depuis six ans.  
 Holà, petit faiseur de carmes,  
 Qu'a-t-on à faire de vos larmes ?

Finissez votre lay plaintif  
 Sans faire ici tant du chétif.  
 Cette même nuit qu'Encélade  
 Devoit planter son escalade,  
 Jupin et son fils déguisés  
 En deux marchands dévalisés  
 Qui redemandent leurs besognes,  
 Cachans bien leurs divines trognés,  
 Allèrent au camp ennemi  
 Voir s'il n'étoit point endormi.  
 Par les feux allumés qu'ils virent  
 Et par le bruit qu'ils entendirent,  
 Jupin vit bien qu'au lendemain  
 Il faudroit agir de la main.  
 Tôt après ce grand roi du monde,  
 Armé du tonnerre qui gronde,  
 Et son fils, ce grand fier-à-bras,  
 Ayant sa masse sur son bras,  
 Virent aisément les rebelles  
 Qui montoient au ciel sans échelles,  
 Comme l'Olympe blanchissoit  
 Et l'aurore la nuit chassoit.  
 Lors Jupiter joua du foudre,  
 Et mit leurs montagnes en poudre.  
 (Il étoit tireur très-adroit,  
 Et son foudre six coups tiroit.)  
 Sur ces montagnes foudroyées,  
 Comme menu poivre broyées,  
 Ces grands hommes à demi-morts  
 Imprimèrent leurs vastes corps;  
 Aucuns comme en un cimetière  
 Demeurèrent dans la poussière;  
 Aucuns étourdis seulement,  
 N'y demeurèrent qu'un moment.  
 Après cette mortelle aubade,  
 Les grands dieux de leur embuscade  
 Vinrent avecque de grands cris,  
 Autant qu'auroient fait des esprits,  
 Effrayer la giganterie;  
 Et lors commença la tûrie.  
 Lors fit merveille de pêter  
 Le tonnerre de Jupiter.  
 A la faveur de ce tonnerre,  
 Alcide, vrai foudre de guerre,

A chaque coup quelqu'un abat ,  
 Et met plusieurs hors de combat.  
 Enfin finit la destinée  
 Du redoutable Alcionée ,  
 De sa masse l'écarbouillant ,  
 Et de son sang noir barbouillant ,  
 Le museau crotté de sa mère ,  
 Ce qui lui fit douleur amère.  
 Des occis il fut le premier ,  
 Mais il ne fut pas le dernier  
 De ceux dont le vaillant Alcide  
 En ce combat fut l'homicide.  
 Bacchus fait des exploits divins ,  
 Se trouvant lors entre deux vins ,  
 Son thyse environné de lierre ,  
 Va brisant tout comme un tonnerre.  
 Les Ménades suivent leur chef  
 Ayant aussi du vin au chef ,  
 Et de leurs grands coups scandalisent  
 Maints géans qu'elles cicatrisent.  
 Apollon le tireur adroit ,  
 D'Ephialte crève l'œil droit ,  
 Hercule lui crève le gauche :  
 Mercure de son sabre fauche  
 Les jambes de Porhyrion ;  
 Mimas d'un puissant horion  
 Fait sauter à Mars la rondache ;  
 Mars lui répond d'un coup de hache ,  
 Et le fend malgré son écu  
 Depuis la tête jusqu'au cu.  
 Atropos fit tomber Palléne  
 D'un coup de quenouille dans l'aine ,  
 Et Clotho lui mit promptement  
 Un fuseau dans le fondement.  
 Enfin les dieux faisoient merveilles  
 A bien donner sur les oreilles  
 De leurs superbes ennemis ,  
 Deux ou trois desquels à mort mis ,  
 Leur faisoient facilement croire  
 Que le ciel auroit la victoire.  
 Mais ceux qu'on croyoit foudroyés  
 Lorsque les monts furent broyés ,  
 Vinrent faire tourner la chance ,  
 Ou du-moins dresser la balance



Qui lors devers les dieux penchoit ,  
 Car Eurite le pied lâchoit :  
 Eurite qui cette journée ,  
 Plus d'une preuve avoit donnée ,  
 D'un grand arbre fait comme un dard ,  
 Qu'il étoit valeureux soudard ,  
 Il en étoit à la parade ,  
 Alors que survint Encélade ,  
 Suivi de tous ces furieux  
 Qui venoient de manquer les cieux.  
 Cet enragé , du tronc d'un chêne ,  
 Entama le flanc à Silène ,  
 Et lui cassa du même coup ,  
 Malheur qui l'affligea beaucoup !  
 Une bouteille grande et belle  
 Pendante à l'arçon de la selle.  
 Lorsqu'il vit couler son vin blanc ,  
 Qu'il regretta plus que son sang ,  
 Il demeura comme stupide ,  
 Et sans l'assistance d'Alcide ,  
 Encélade qui redouloit ,  
 Très-assurément l'accabloit.  
 Lors on vit monter et descendre  
 Maint dur coup sur mainte chair tendre ;  
 Lors maint beau corps par grand péché  
 Fut très-cruellement haché ;  
 Lors mainte déesse foulée  
 Maudit mille fois la mêlée.  
 Cependant que faisait Typhon  
 Avec son grand nez de griffon ?  
 Hâ ! vraiment je veux vous le dire .  
 Il ne s'amusoit pas à rire ,  
 Il se battoit contre Jupin ,  
 En chaque bras avoit un pin ,  
 De chaque bras faisoit sa roue ,  
 Et faisoit à Jupin la moue ;  
 Car toujours quelque bras paroît  
 Autant de coups qu'il lui tiroit.  
 Jupin en maudissoit sa vie ;  
 Enfin aveuglé de l'envie  
 De venir de son homme-à bout ,  
 Il voulut hasarder le tout ,  
 Et s'approcha branlant un foudre ,  
 Pensant bien le réduire en poudre .

Mais un furieux moulinet  
Lui brisa son foudre tout net ;  
Et comme il vouloit en reprendre ,  
Typhon eut le tems de s'étendre  
Et de le saisir au collet ,  
Le traitant de maître à valet ,  
Lui donnant mille croquignoles ,  
L'outrageant de mille paroles ,  
Dont le pauvre dieu mal-mené  
Eût voulu lors être damné.  
Des grands dieux par cette nouvelle  
Se troubla bien fort la cervelle ,  
Outre que ces maudits géans  
Les alloient fort endommageans.  
Mercure et le vaillant Alcide  
Y coururent à toute bride ;  
Et Mercure voulut ruser  
Avant que de la force user ,  
Prenant toute la ressemblance  
D'Hébé la dame de Jouvence ,  
Pour laquelle ce dieu savoit  
Que Typhon grand amour avoit.  
Typhon courant à sa maîtresse ,  
Laisse choir Jupin qui se dresse ,  
Et qui voyant qu'il talonnoit  
Hébé qui toujours s'éloignoit,  
D'un petit tonnerre de poche  
Lui frêle toute la caboche ;  
Puis Hercule d'un grand revers  
L'ayant fait tomber à l'envers ,  
Ces trois dieux sur lui chamaillèrent ,  
Et ses cent bras lui mutilèrent.  
Jupiter vouloit l'achever ,  
Mais Iris qui le vint trouver ,  
Lui dit que la troupe céleste  
Etoit en danger manifeste ,  
Et qu'il la falloit secourir :  
Et lors Jupiter de courir ,  
Laisant le géant sur la place ,  
Tremblant et froid comme la glace.  
Il trouve , en arrivant , les siens  
Las et recrues comme des chiens ,  
Qui tout le long d'une journée  
Ont quelque biche mal-manée.

Mais à sa voix on reprend cœur ,  
 Le vaincu devient le vainqueur ;  
 L'ennemi recule et s'étonne ,  
 Ce dieu sur lui tonne et retonne ,  
 Et ses deux fils suivant ses pas ,  
 Montrent bien qu'ils ne dorment pas.  
 Le grand Alcide à coups de masse  
 Assomme , renverse et fracasse ;  
 Mercure de ses moulinets ,  
 Coupe plusieurs membres tout nets.  
 Enfin tous les dieux firent rage.  
 Vénus y montra son courage ,  
 Et d'un géant pris au collet  
 Par Mars son très-humble valet ,  
 D'une épingle entama la fesse ,  
 Criant , j'ai peur qu'il ne me blesse ;  
 Et Mars , d'un grand estramaçon ,  
 Acheva ce pauvre garçon.  
 Ensuite Hercule rue Eurite ,  
 Pan , Thoon : Mercure , Hypolite ;  
 Lequel mourut bien irrité ,  
 Car il n'avoit jamais été  
 Mis à mort jusques à cette heure.  
 Mimas ayant à la malheure ,  
 Occis par grande trahison ,  
 Du vieil Siléne le grison ,  
 Mars d'une profonde blessure  
 Fit voir le jour à sa fressure.  
 Athos tomba sous l'espadaon  
 Dont jouoit le dieu Cupidon.  
 Diane fit mourir Asië.  
 Thoon ayant Junon saisie ,  
 Fut par Vulcain et par Cérés  
 Tué de son propre cyprès.  
 Pallas au furieux Pallante ,  
 Montra bien qu'elle étoit vaillante ;  
 Le tuant de deux coups d'estoc ;  
 Ensuite elle soutint le choc  
 Que lui vint donner Encélade ;  
 Et d'une grande coustlade  
 Lui faisant ouverture au flanc ,  
 Lui tira l'ame avec le sang.  
 Neptune du grand Polibote  
 Ayant évité mainte botte ,

Le fit cheoir d'un coup de trident,  
 Et puis l'acheva d'un fendant.  
 Ceux-là morts, tous ceux qui restèrent  
 Le combat plus ne contestèrent ;  
 Qui çà, qui là, chacun s'enfuit,  
 Et chaque dieu quelqu'un d'eux suit.  
 Enfin ceux qui fuient et suivent,  
 Courans à qui mieux mieux, arrivent  
 Droit où Typhon avoit été  
 Par Jupiter si bien frotté ;  
 Mais ce furieux personnage  
 N'avoit pas perdu le courage ;  
 Il étoit depuis un moment  
 De son long étourdissement  
 Réveillé secouant l'oreille.  
 Alors on vit une merveille,  
 Car il fit plus avec ses piés,  
 Que ses bras non estropiés  
 N'eussent fait dedans la bataille ;  
 Il appella les siens canaille,  
 Et se mêlant parmi les dieux,  
 En blessa les plus furieux.  
 Lors aux géans revint l'audace,  
 Au cœur des dieux revint la glace ;  
 Et n'eût été que Jupiter  
 Eut crédit de les arrêter,  
 Ces pauvres dieux sans aucun doute  
 S'en alloient mis en vauderoute,  
 S'en alloient être déconfis.  
 Mais Jupin et son vaillant fils  
 Au-devant de Typhon allèrent,  
 Et de deux côtés l'attaquèrent.  
 Il s'en épouvançoit fort peu,  
 Mais se voyant couvert de feu,  
 Et sentant les coups de massue,  
 Il n'espéra plus bonne issue  
 De son combat mal entrepris ;  
 Et lors, la crainte d'être pris  
 Lui faisant montrer les postères,  
 Il s'enfuit suivi de ses frères ;  
 Et Jupiter de foudroyer  
 D'un long tonnerre à giboyer,  
 Dont Phlégre put encore le soufre  
 Qu'il exhale par plus d'un gouffre.

*Tome V.*

H h

Cependant Typhon arpenoit,  
Et de lieue en lieue sautoit  
Si vite, que de Thessalie,  
A passer jusqu'en Italie,  
Il ne fut quasi qu'un moment,  
Tant il courut légèrement.  
Jupiter à grands coups de foudre  
Fait tout ce qu'il peut pour le moudre,  
Et de terre en terre le suit.  
Enfin ce malheureux s'enfuit  
Se cacher dedans la Sicile:  
Mais ce lui fut un pauvre asyle;  
Jupiter d'Ætna le couvrit,  
Et comme au trébuchet le prit.  
Depuis, les feux que la montagne  
Vomit souvent sur la campagne,  
Furent crus les soupirs ardents  
De Typhon enfermé dedans.  
Ainsi presque toujours le vice  
A la fin trouve son supplice,  
Et jamais la rebellion  
N'évite sa punition.  
Tous les autres fils de la terre  
Furent détruits par le tonnerre,  
Et servirent en divers lieux  
De trophée au maître des dieux.  
Et moi je mets fin à mon conte,  
Tiré du sieur Noël le Comte.

*Fin du cinquième et dernier chant, et du tome cinquième.*











This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

DUE MAY 10 1915

DUE AUG 20 1915

DUE NOV 20 1916

DUE FEB -1 1917

MAR 18 '66 H

96 77

**CANCELLED**

~~JAN 20 '56~~

**CANCEL STUDY CHARGE**

462

